

Emplois propositionnels et énonciatifs des cadratifs à nom
abstrait *en fait, en réalité, en vérité, en pratique*, et de leurs
équivalents allemands

Thèse présentée à la Faculté des lettres et sciences humaines

Institut des Sciences du langage et de la communication
Université de Neuchâtel

Pour l'obtention du titre de **Docteur ès lettres**

par

Dennis WANDEL

Directrice de thèse :
Professeure Corinne Rossari

Membres du jury de thèse :

Professeur Richard Huyghe, Université de Fribourg
Professeur Martin Hilpert, Université de Neuchâtel
Maître de conférences Denis Vigier, École Normale Supérieure de Lyon

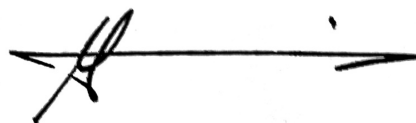
Soutenue le 22 juin 2020

Propositional and enunciative uses of the abstract framing
adverbials *en fait, en réalité, en vérité, en pratique*
and their German equivalents

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de Mme Corinne Rossari, directrice de thèse, professeure, Université de Neuchâtel ; M. Martin Hilpert, professeur, Université de Neuchâtel ; M. Richard Huyghe, professeur, Université de Fribourg ; M. Denis Vigier, maître de conférence, Ecole Normale Supérieure de de Lyon autorise l'impression de la thèse présentée par M. Dennis Wandel en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 22 juin 2020



Le doyen
Pierre Alain Mariaux

Abstract

The aim of this research carried out in the last few years at the University of Neuchâtel is to critically describe the use of markers in French that belong to the broad category of modal forms, which are formed using a preposition of localization (*en, dans*) and an abstract noun (*réalité, fait, vérité, pratique*). Seven markers are studied: *en réalité, en fait, en vérité, en pratique, dans la réalité, dans les faits* and *dans la pratique*. They can be characterized by their framing potential that allows them to contribute to the organization of discourse in several ways in their uses as framing adverbials and connectors, which are studied taking into consideration their functioning at the semantic level as well as at the discursive level. The study of these markers is based on contextual analyses performed on several corpora. The quantitative trends revealed are then interpreted and put into perspective by an innovative theoretical framework designed for the representation of various modal meanings as cases of polyfunctionality rather than polysemy. Finally, an extension of the study to German allows to apply this theoretical framework to a non-Romantic language and to compare markers and their discursive functions in two different languages.

Keywords

Modality, grammaticalization, framing adverbial, connector, discourse structure, cohesion, argumentation, corpus, French, German, contextual analysis, co-occurrence

Résumé

La recherche effectuée ces dernières années notamment à l'Université de Neuchâtel a eu comme objectif la description critique de l'usage de marqueurs français appartenant à la catégorie large des formes modales qui sont formés sur une préposition de localisation (*en, dans*) et un nom abstrait (*réalité, fait, vérité, pratique*). Les marqueurs qui en découlent ainsi sont au nombre de sept : *en réalité, en fait, en vérité, en pratique, dans la réalité, dans les faits* et *dans la pratique*. Ils se caractérisent par leur potentiel cadratif leur permettant de contribuer à l'organisation du discours de différentes manières dans leurs emplois en tant que cadratifs et connecteurs, qui sont étudiés en prenant en considération leurs fonctionnements au niveau sémantique ainsi qu'au niveau discursif. L'étude de ces marqueurs s'effectue en prenant appui sur différentes analyses contextuelles sur corpus. Les tendances quantitatives révélées sont interprétées et mises en perspective par un cadre théorique novateur conçu pour la représentation des sens modaux variés comme des cas de polyvalence et non de polysémie. Une extension de l'étude à l'allemand permet en fin de travail d'appliquer ce cadre théorique à une langue non romane et de comparer les marqueurs ainsi que leurs fonctions discursives dans deux langues différentes.

Mots-clés

Modalité, grammaticalisation, marqueur cadratif, connecteur, structuration du discours, cohésion, argumentation, corpus, français, allemand, analyse contextuelle, cooccurrence

Remerciements

Cette thèse est le fruit de plusieurs années de recherches qui n'aurait pas pu aboutir sans le précieux soutien de ma directrice de thèse, Corinne Rossari. La qualité de son encadrement ainsi que le temps qu'elle m'a accordé pour des échanges constructifs tout au long de ces années m'ont permis d'apprendre de nouvelles méthodologies et d'avancer avec assurance dans mon travail. Grâce à elle, je dispose d'une nouvelle perspective sur la modalité et sur la linguistique dans sa globalité et son engagement ainsi que son enthousiasme m'ont guidé de la recherche d'un sujet à proposer jusqu'à la soutenance de ma thèse de doctorat.

Je tiens également à remercier les membres de mon jury de thèse, qui m'ont fait l'honneur d'accepter d'évaluer mon travail, Martin Hilpert, Richard Hugyhe et Denis Vigier. Leur disponibilité, leur investissement ainsi que leurs suggestions précieuses m'ont permis de prendre un recul nécessaire par rapport à la recherche que j'ai effectuée et d'améliorer cette dernière dans de nombreuses directions.

Tant pour leur soutien moral que pour leurs précieux conseils et leurs relectures, je tiens particulièrement à remercier Alina Gheorghe et Claudia Ricci. Merci à Peter, Christa et Sven Wandel qui m'ont soutenu dans toutes les étapes que j'ai traversées durant ces années.

Enfin, je garderai un excellent souvenir des discussions que j'ai eues avec mes collègues ainsi que le soutien scientifique qu'ils m'ont donné tout au long de ces années, Annalena Hütsch, Margot Salsmann et Iveta Walther.

Merci infiniment, herzlichen Dank et grazie mille !

« **On dit que** le temps change les choses, **mais en fait** le temps ne fait que passer et nous devons changer les choses nous-mêmes ».

“They always say time changes things,
but you actually have to change them yourself.”

– **Andy Warhol**

Table de matières

| | |
|---|-----------|
| 1. Pourquoi une étude contextuelle des marqueurs cadratifs à nom abstrait ?..... | 1 |
| 1.1. Objectifs de la présente étude | 1 |
| 1.2. Structure de l'étude | 8 |
| 2. Perspectives théoriques sur le rôle des cadratifs à nom abstrait dans le discours..... | 11 |
| 2.1. Structuration du discours | 12 |
| 2.1.1. Cohésion..... | 13 |
| 2.1.2. Espaces mentaux | 19 |
| 2.1.3. Cadres de discours | 24 |
| 2.2. Le potentiel cadratif..... | 27 |
| 2.2.1. Portée sémantique, portée cadrative et détachement syntaxique des cadratifs | 32 |
| 2.2.2. Modaux et cadratifs véridictionnels | 41 |
| 2.3. Le sémantisme des cadratifs à nom abstrait dans la littérature | 44 |
| 2.3.1. La contribution des prépositions <i>dans</i> et <i>en</i> au potentiel cadratif..... | 47 |
| 2.3.2. Les cadratifs à nom à abstrait comme marqueurs contrastifs..... | 50 |
| 2.3.3. Les connecteurs <i>en réalité</i> et <i>en fait</i> | 53 |
| 2.3.4. Le connecteur <i>en vérité</i> | 60 |
| 2.3.5. Cadratifs contrastifs et cadratifs connecteurs – l'état actuel de la recherche .. | 64 |
| 2.4. Le fonctionnement sémantique des cadratifs à nom abstrait à la lumière du cadre théorique adopté | 67 |
| 2.5. L'évolution des cadratifs à nom abstrait à la lumière de la grammaticalisation . | 83 |
| 2.6. Le choix d'une étude contextuelle sur corpus | 93 |
| 3. Approche méthodologique : une étude contextuelle au moyen des outils de la linguistique de corpus | 97 |
| 3.1. Les concepts de la cooccurrence de mots..... | 98 |
| 3.1.1. Collocation | 99 |
| 3.1.2. Colligation..... | 102 |
| 3.1.3. Colligation textuelle | 105 |
| 3.1.4. Collostruction | 106 |
| 3.1.5. Approche combinatoire : les profils combinatoires | 109 |
| 3.2. Paramétrage des analyses sur corpus | 111 |
| 3.3. Corpus français..... | 113 |

| | |
|--|------------|
| 4. Analyse contextuelle 1 : les profils combinatoires des cadratifs à nom abstrait . | 115 |
| 4.1. Les pivots | 116 |
| 4.2. Identification des cooccurrents | 118 |
| 4.3. Visualisation des cooccurrences par une analyse de correspondance..... | 125 |
| 4.4. Le paradigme des cooccurrents spécifiques des cadratifs à nom abstrait | 132 |
| 5. Extension théorique à l'analyse contextuelle 1 : la séquence discursive avec cadratif(s) | 135 |
| 5.1. Cadratifs anticipatifs <i>en apparence, en théorie et en principe</i> | 139 |
| 5.2. Adverbes et adjectifs à potentiel cadratif <i>apparemment, apparent et théoriquement</i> | 142 |
| 5.3. Syntagmes cadratifs à nom abstrait | 145 |
| 5.4. Verbes de perception | 147 |
| 5.5. Introduteurs de sources à potentiel cadratif..... | 149 |
| 5.6. Verbes de parole et d'opinion | 153 |
| 5.7. Bilan des différences sémantiques entre les types de marqueurs anticipatifs | 156 |
| 5.8. Absence de marqueurs anticipatifs : l'emploi des cadratifs à nom abstrait contrastifs comme connecteurs..... | 158 |
| 5.9. Le connecteur <i>mais</i> | 160 |
| 5.10. Les marqueurs et leurs fonctions dans la séquence discursive avec cadratif(s) | 165 |
| 6. Analyse contextuelle 2 : Les combinatoires des marqueurs dans la séquence discursive avec cadratif(s)..... | 171 |
| 6.1. Marqueur anticipatif propositionnel + marqueur contrastif propositionnel | 173 |
| 6.2. Marqueur anticipatif propositionnel + <i>mais</i> + marqueur contrastif propositionnel | 174 |
| 6.3. Marqueur anticipatif propositionnel + <i>mais</i> | 176 |
| 6.4. \emptyset + <i>mais</i> + marqueur contrastif propositionnel..... | 178 |
| 6.5. \emptyset + marqueur contrastif propositionnel..... | 180 |
| 6.6. \emptyset + marqueur contrastif énonciatif | 181 |
| 6.7. \emptyset + <i>mais</i> | 183 |
| 6.8. \emptyset + <i>mais</i> + marqueur contrastif énonciatif | 183 |
| 6.9. Marqueur anticipatif énonciatif + <i>mais</i> | 186 |
| 6.10. Marqueur anticipatif énonciatif + marqueur anticipatif propositionnel + <i>mais</i> + marqueur contrastif..... | 187 |
| 6.11. Marqueur anticipatif énonciatif + <i>mais</i> + marqueur contrastif propositionnel. | 189 |
| 6.12. Aperçu des combinatoires non attestées | 190 |
| 6.13. Synthèse de l'analyse contextuelle 2..... | 198 |

| | |
|---|-----|
| 7. Analyse contextuelle 3 : Le rôle particulier du connecteur <i>mais</i> dans la séquence discursive avec cadratif(s) | 201 |
| 7.1. Le profil combinatoire de <i>mais</i> | 202 |
| 7.2. Influence quantitative et sémantique de <i>mais</i> sur l'usage des cadratifs | 209 |
| 8. Synthèse des analyses portant sur le français et motivation d'une comparaison avec l'allemand | 219 |
| 9. Le sémantisme des équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait | 229 |
| 9.1. Marqueurs allemands à portée propositionnelle | 229 |
| 9.1.1. <i>In Wirklichkeit</i> | 229 |
| 9.1.2. <i>In Wahrheit</i> | 233 |
| 9.2. Marqueurs allemands à portée propositionnelle et énonciative | 234 |
| 9.2.1. <i>In der Tat</i> | 235 |
| 9.2.2. <i>Tatsächlich</i> | 238 |
| 9.2.3. <i>Wirklich</i> | 240 |
| 9.2.4. <i>Im Grunde</i> | 244 |
| 9.2.5. <i>Eigentlich</i> | 248 |
| 9.3. Marqueur à portée énonciative <i>nämlich</i> | 264 |
| 9.4. Le paradigme de marqueurs allemands et le cas de non-traduction | 266 |
| 10. Les profils combinatoires des équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait | 273 |
| 10.1. Le cooccurrent <i>aber</i> | 275 |
| 10.1.1. <i>In Wahrheit</i> et <i>in Wirklichkeit</i> en cooccurrence avec <i>aber</i> | 280 |
| 10.1.2. <i>Im Grunde</i> et <i>eigentlich</i> en cooccurrence avec <i>aber</i> | 282 |
| 10.1.3. <i>Wirklich</i> , <i>tatsächlich</i> , <i>in der Tat</i> et <i>nämlich</i> en cooccurrence avec <i>mais</i> | 287 |
| 10.2. Les cooccurrents avec une fonction anticipative | 289 |
| 10.3. Synthèse de l'analyse comparative français-allemand | 297 |
| 11. Conclusion et perspectives | 299 |
| Glossaire des termes utilisés | 309 |
| Corpus principaux | 311 |
| Corpus de référence | 311 |
| Références | 313 |

1. Pourquoi une étude contextuelle des marqueurs cadratifs à nom abstrait ?

Le présent travail tentera de décrire et d'expliquer les différents fonctionnements des marqueurs qui seront appelés *cadratifs à nom abstrait*¹. Il s'intéressera notamment à sept marqueurs d'entre eux : *en fait, en réalité, en vérité, en pratique, dans les faits, dans la réalité* et *dans la pratique*. Dans une perspective fonctionnelle, l'étude tiendra compte de l'articulation du sens sur différents niveaux du discours et des interrelations entre marqueurs et contextes d'utilisation.

Il s'agit de marqueurs dont la fonction ressemble à celle des adverbes de phrase (Combettes & Kuyumcuyan: 2007) et dont le sens est dérivé de leurs composantes. Les noms sur lesquels sont formés les marqueurs évoquent des concepts, qui constituent des catégories abstraites difficiles à saisir sémantiquement (D'Hondt: 2018), notamment pour *réalité, fait, vérité* et *pratique*. Les prépositions *en* et *dans* indiquent pour leur part une localisation (Vigier: 2015, 2017) qui semble à la fois concrète (*en Suisse, dans la chambre*) et abstraite (*en réalité, dans la réalité*). La combinaison de la préposition avec un nom abstrait donne lieu à des marqueurs qui peuvent être intégrés dans les paradigmes des formes cadratives et modales ainsi que des marques de cohésion.

1.1. Objectifs de la présente étude

Selon la littérature, les marqueurs étudiés sont cadratives (Charolles & Lamiroy: 2014; Charolles & Vigier: 2005; Wandel: 2017, 2020) puisqu'elles introduisent des cadres de discours (Charolles: 1997), aussi appelés des domaines (Guimier: 1996, 2007; Molinier: 1990; Molinier & Levrier: 2000) ou des points de vue (Nølke: 1993a). Ces marqueurs interviennent habituellement dans une position syntaxiquement et sémantiquement détachée de leur phrase d'accueil, une caractéristique qu'ils partagent avec les adverbes de phrase (Guimier: 1996, 2007). En position détachée, ils ne font pas partie du contenu propositionnel de cette phrase, mais ajoutent une couche sémantique supplémentaire qui sert à l'indexation des informations dans le discours. Dans ce sens, il s'agit de marques de cohésion (Charolles: 1997). Leur position détachée permet également une étendue du

¹ Cette thèse de doctorat s'inscrit dans le cadre du projet de recherche financé par le Fonds national suisse (FNS no. 100012_159458) intitulé « La représentation du sens modal et de ses tendances évolutives dans deux langues romanes : le français et l'italien » (Université de Neuchâtel), dirigé par Corinne Rossari et en collaboration avec Annalena Hütsch, Claudia Ricci et Dennis Wandel.

cadre sur plusieurs propositions qui s'enchaînent comme le démontre l'exemple suivant (l'étendue des cadres est délimitée entre les crochets) :

- (1) [**En théorie**, c'est le régime qui respecte le plus clairement le principe de l'égalité parentale et l'exercice de la coparentalité.^{P1} Il n'est plus ici question en effet de parent gardien (le bon) et de parent visiteur (le mauvais)^{P2} ; le père et la mère séparés peuvent continuer à se montrer responsables de la sécurité et du développement de l'enfant.^{P3}] – [**En pratique**, la formule n'a toutefois rien d'idyllique^{P4} et il est vrai qu'une RA mal indiquée peut entraîner une souffrance psychologique chez l'enfant (tous les cas cités dans *Le livre noir* ne relèvent pas du pur fantasme).]^{P5} (OUEFR 07)

Comme l'illustre l'exemple (1), un cadre de discours peut avoir une étendue plus large que sa phrase d'accueil. Le marqueur *en théorie* ne fait pas partie de la proposition P1 dont il est détaché (ici aussi graphiquement par une virgule), mais définit un critère sémantique selon lequel sont indexés le contenu propositionnel de sa phrase d'accueil (P1) ainsi que les contenus des propositions suivantes (P2, P3). Ce critère a donc une étendue plus large qu'une phrase ou une proposition, ce qui rend complexe son analyse. Alors que le sens du marqueur modalise *a priori* la proposition de sa phrase d'accueil, sa « portée cadrative » (Charolles & Lamiroy: 2012) est plus large. La portée cadrative désigne l'étendue du cadre de discours, c'est-à-dire l'ensemble des propositions qui tombent sous son influence sémantique (voir Charolles (1997)). Cette distinction entre « portée sémantique » et « portée cadrative » (Charolles & Vigier: 2005) vise à rendre compte du sémantisme complexe des marqueurs cadratifs portant sur leur phrase d'accueil qu'ils modalisent, mais également au-delà, sur une partie du discours plus large.

Dans son étude novatrice, Charolles (1997) décrit le « rôle fondamentalement **procédural** et **cognitif** »² des expressions introductrices de cadres :

[E]lles servent à **répartir les contenus propositionnels dans des blocs homogènes** relativement à un critère spécifié par le contenu de l'introducteur. Les propositions, en tombant sous le coup de ces introducteurs, sont intégrées, distribuées, dans des cadres qui constituent autant d'unités pour le traitement du discours.

² L'auteur (Vigier: 2005) met en gras dans cette citation ainsi que dans la suivante.

L'influence du contexte sur le fonctionnement sémantique des cadratifs à nom abstrait se manifeste si l'on regarde de plus près les énoncés qui les entourent. Dans l'exemple (1), *en pratique* spécifie un second critère selon lequel les états de choses dénotés dans sa phrase d'accueil (P4, P5) sont présentés. En même temps, le fait qu'un autre marqueur cadratif intervienne dans son contexte gauche immédiat joue un rôle dans son interprétation. *En théorie* et *en pratique*, seulement séparés par trois propositions qui se trouvent sous la portée cadrative de *en théorie*, introduisent deux critères sémantiques distincts. Il en résulte un effet de contraste qui amène à une interprétation selon laquelle la vérité des propositions (P1, P2, P3) n'est pas modifiée de la même manière que celle des propositions (P4, P5). En introduisant deux cadres de discours différents, *en théorie* et *en pratique*, en tant que marqueurs véridictionnels, indexent les informations dans le discours au sein de deux blocs d'informations distincts (Charolles: 1997, p. 24).

Plusieurs combinaisons de marqueurs sont possibles. Par exemple, *en fait* tout comme *en pratique* peut avoir une fonction contrastive en combinaison avec *en théorie* :

- (2) En théorie, les expats pourraient aller se divertir à San Pedro de Atacama, à 60 kilomètres.^{P1} **En fait**, ils travaillent au moins douze heures par jour, parfois pendant des semaines d'affilée.^{P2} (LM 07)

Ici, le premier contenu propositionnel (P1) n'est présenté que comme une hypothèse valable « dans la théorie », alors que le second (P2) est présenté comme un véritable fait. Il en résulte un contraste entre les deux contenus présentés qui relèvent de deux points de vue différents introduits respectivement par *en théorie* et *en fait*. Tandis que *en théorie* annonce ce contraste entre cadres de discours, *en fait* le marque par son intervention à la position « charnière » entre les propositions contrastées P1 et P2. Il introduit une information qui est interprétée comme un nouveau fait qui est avéré à la différence de celle introduite par *en théorie* qui représente un fait seulement hypothétique. Ainsi, l'information encadrée par *en fait* peut être jugée plus importante pour la suite du discours que celle introduite par *en théorie*. Ce jugement véhiculé par les cadratifs à nom abstrait indique l'attitude du locuteur et constitue leur trait modal et évidentiel.

En fait ne marque pas toujours un tel contraste entre les contenus faisant intervenir des cadres de discours opposés. Dans le cas de l'exemple (3), les deux contenus propositionnels sont effectivement bien intégrés dans le même cadre du « réel » (Rossari:

1997). Dans ce contexte, le marqueur n'oppose pas deux contenus qu'il relie, mais exerce une fonction de connecteur qui contribue à la structure argumentative du discours (Blumenthal: 1996; Charolles: 1984; Charolles & Pietrandrea: 2012; Engel, Forsgren, & Sullet-Nylander: 2010; Forsgren: 2009; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995; Rossari: 1997) :

- (3) Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match.^{P1} *En fait*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.^{P2} (LFI 08)

Ici, *en fait* ne signale pas un contraste au niveau des contenus, mais relie les deux énoncés, ainsi indiquant que *Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match* est un argument moins fort pour la suite du discours selon le locuteur que *parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon. En fait* n'introduit ici pas de cadre de discours, il a une fonction organisationnelle différente qui ne modifie plus le contenu en fonction d'un critère, mais hiérarchise uniquement les informations dans le discours. Cette fonction organisationnelle ressemble à celle des connecteurs dits oppositifs (Anscombe & Ducrot: 1977) ou contrastifs (Rossari: 2015), qui eux aussi servent à signaler une hiérarchie entre deux arguments. Pourtant, le connecteur *mais*, qui à première vue semble avoir une fonction organisationnelle similaire (Rossari, Ricci, & Wandel: 2018b), pourrait difficilement substituer *en fait* dans l'exemple (3) :

- (4) Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match. ? *Mais*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.

L'étude explorera dans quelle mesure les catégories des cadratifs et connecteurs, qui sont traditionnellement distinguées dans la littérature (voir notamment Charolles (1997)), ont des caractéristiques communes. On peut se demander si les cadratifs à nom abstrait peuvent, dans certains contextes, effectivement être considérés comme de véritables connecteurs. Si l'on prend par exemple *en fait*, il se rapproche sans doute du connecteur *mais*. Cependant il n'a pas exactement le même sens et la même fonction comme l'illustrent les exemples (3) et (4). Toutefois, un rapprochement sémantique est incontestable, notamment en ce qui concerne leur fonction discursive, qui dans les deux cas signale une hiérarchisation des informations dans le discours.

Dans ce contexte se pose également la question du fonctionnement général des marqueurs cadratifs (ou plus court cadratifs). Dans l'analyse qui suit, il faudra tenir compte de

- leur **indépendance syntaxique** et **sémantique** relative à leur phrase d'accueil
- leur **sémantisme** à la fois **concret et abstrait** :
 - le **sens des prépositions** de localisation *en* et *dans*
 - le **sens des noms abstraits** *réalité*, *fait(s)*, *vérité* et *pratique*
 - les **différents sens des cadratifs à nom abstrait** ainsi formés
- leurs **fonctions discursives** particulières :
 - l'**indexation des informations** dans le discours en tant que **cadratifs**
 - l'**organisation des arguments** dans les discours en tant que **connecteurs**

Ces aspects nécessiteront une définition de la notion de cadres qui devra permettre une analyse sémantique des différents emplois des cadratifs à nom abstrait, à savoir comme cadratifs (exemple (1)) et comme connecteurs (exemple (3)) tout en tenant compte du contexte impliquant la présence éventuelle d'autres marqueurs. À cet égard, il faut également noter que dans le cas de figure où *en fait* prend la fonction d'un connecteur, aucun marqueur introduisant un cadre n'intervient dans son contexte immédiat. En effet, il semble impossible d'insérer par exemple *en théorie* dans l'énoncé précédant *en fait* dans l'exemple (3) sans profondément changer son interprétation :

- (5) ? *En théorie*, il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match. *En fait*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.

Alors que dans le cas (3) *en fait* introduit le second énoncé comme une reformulation du premier (Rossari: 1997), ce n'est pas le cas dans l'exemple (5) où *en fait*, en cooccurrence avec *en théorie*, prend une fonction comparable à l'exemple (2). Cette dernière interprétation semble logiquement exclue ici étant donné les contenus propositionnels qui font manifestement partie du même cadre du réel. Il s'avère que certains cadratifs à nom abstrait sont des marqueurs polyvalents, qui peuvent prendre des fonctions distinctes qui dépendent du contexte dans lequel ils sont utilisés.

L'analyse du fonctionnement des cadratifs à nom abstrait discutera les caractéristiques des sept cadratifs formés sur les prépositions *en* et *dans* et les noms abstraits *réalité*, *fait(s)*, *vérité* et *pratique*. Il s'agira de déterminer pourquoi certains d'entre eux sont

monovalents et ne connaissent que des emplois en tant que cadratifs, tandis que d'autres sont polyvalents et ont également des emplois en tant que connecteurs. Une des pistes sera celle de la grammaticalisation, qui aurait suscité une évolution de certains marqueurs vers des emplois discursifs. D'un point de vue synchronique, on devra se demander pourquoi dans certains contextes d'emploi les cadratifs à nom abstrait sont sémantiquement proches et interchangeables alors qu'ils ne le sont pas dans d'autres. De plus, il s'agira d'examiner le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait comme cadratifs et comme connecteurs.

Le fonctionnement sémantique des marqueurs sera analysé au moyen d'un modèle théorique novateur qui sera adopté ici. Ce modèle dit triadique propose trois paramètres sémantiques pour la représentation des différents emplois des formes modales. Conçu à la base des résultats d'analyses portant sur des formes modales dans trois langues romanes (français, italien, roumain) (Rossari, Ricci, & Siminiciuc: 2016b), ce modèle a ensuite été élargi dans le cadre d'études variées portant sur les modalités dans différentes langues (Hütsch: 2018; Rossari et al.: 2016b; Rossari, Ricci, & Siminiciuc: 2017; Rossari et al.: 2018b; Wandel: 2017, 2020). Il sera mis à l'épreuve par son application aux cadratifs à nom abstrait et leurs équivalents allemands, qui sont considérés comme des formes modales (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007), mais qui ne font pas partie des modalités classiques (Le Querler: 1996, 2004).

Les exemples (1) et (2) ci-dessus illustrent que les marqueurs qui introduisent des cadres de discours portent sur l'ensemble d'une ou de plusieurs propositions. Ainsi, ils ne font pas partie de la proposition qu'ils modifient. Cet aspect rapproche ces marqueurs aux formes modales, qui elles représentent un commentaire du locuteur sur le dit (Le Querler: 1996, 2004) :

La définition proposée pour la modalité est la suivante : la modalité est l'expression de l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé. (Le Querler: 2004, p. 646)

Un marqueur modal ne fait pas partie de la proposition, mais la modalise en signalant « l'attitude du locuteur » concernant ce qu'il dit. Il s'agit d'une information supplémentaire qui ne fait pas partie de l'état de choses représenté par le contenu propositionnel. De même, les marqueurs cadratifs introduisent une attitude du locuteur qui se traduit par un certain point de vue selon lequel le contenu propositionnel est

présenté. En fonction des critères que représentent les cadres de discours, le locuteur peut organiser et indexer les différents arguments dans son discours.

Il s'avère que les marqueurs introduisant des cadres du discours, et plus précisément les cadratifs à nom abstrait, ont un trait modal et évidentiel commun (Charolles: 1997; Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007). À la différence des modalités classiques, les introducteurs de cadres peuvent facilement étendre leur influence sémantique (et ainsi modale) sur plusieurs propositions (Charolles: 1997, p. 22-25). Le critère sémantique défini par un cadratif modalise donc les contenus propositionnels de plusieurs énoncés qu'il indexe. Dans ce sens, l'emploi comme connecteur de *en fait*, illustré par l'exemple (3), représente également un emploi modal. Cependant il n'exprime pas l'attitude du locuteur quant au dire, mais uniquement quant à la façon de le présenter. En effet, *en fait* introduit la reformulation d'un énoncé précédent, ce qui remonte à un commentaire du locuteur sur un fait présenté auparavant (Rossari: 1997). La reformulation marquée par *en fait* conduit à une réinterprétation d'un fait précédemment évoqué. Pour rendre compte de cet emploi, une extension de la notion de modalité citée ci-dessus sera nécessaire.

Comme les formes modales classiques, les cadratifs à nom abstrait signalent l'attitude du locuteur par rapport à ce qui est dit ou à la façon de présenter le dire. Les exemples présentés ci-dessus font ressortir cette ambiguïté. À première vue, la forme même (par exemple *en fait*) ne change pas, mais c'est la portée de son sens qui varie selon le contexte dans lequel elle intervient (voir les exemples (2) et (3)). Certains marqueurs, comme *en fait*, peuvent être décrits comme polyvalents. La notion de polyvalence signifie que ces marqueurs peuvent véhiculer plusieurs valeurs sémantiques portant sur différentes unités du discours. À la différence de la polysémie, la notion de polyvalence indique que ces valeurs sémantiques sont dérivées d'un seul nœud sémantique, qui sera appelé sa contribution sémantique stable (Rossari, 2020). L'étendue de l'influence sémantique des cadratifs peut dépasser de loin celle des formes modales classiques, comme le suggère l'exemple (1), où *en théorie* indexe les trois propositions qui suivent.

Vu leur complexité esquissée dans cette introduction, l'objectif principal de ce travail sera d'explorer et de décrire le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait au moyen d'une analyse sémantique et contextuelle. Cette analyse empirique utilisera les outils de la linguistique de corpus afin de corréliser les différents emplois et contextes d'utilisation

dans le but d'identifier des tendances récurrentes. Cela devra permettre de mieux comprendre l'origine de la polyvalence de certains d'entre eux. Plus précisément, il faudra mettre en relation le sémantisme des marqueurs (le sens de leurs composantes, leur trait modal-évidentiel et leur potentiel cadratif) avec l'environnement discursif (présence et absence d'autres marqueurs) dans lequel ils sont typiquement utilisés ainsi que les différentes fonctions discursives (comme cadratifs et connecteurs) qu'ils peuvent prendre. Parallèlement, il s'agira de cerner les similitudes et les différences qu'ils possèdent, à savoir leur interchangeabilité dans certains cas et le fait que seulement *en réalité, en fait* et *en vérité*, peuvent agir comme connecteurs.

En partant des résultats de l'étude du français, une analyse comparative entre les cadratifs à nom abstrait français et leurs équivalents allemands sera proposée. Au moyen des corpus parallèles et comparables, il s'agira de saisir les contextes d'emploi typiques des marqueurs allemands et de les comparer avec leurs homologues français. Les travaux principaux portant sur l'allemand seront comparés avec le cadre théorique adopté afin d'évaluer leur compatibilité et l'universalité de ce dernier par rapport aux langues analysées.

1.2. Structure de l'étude

Les chapitres sont organisés selon les différents thèmes présentés dans l'introduction. Le deuxième chapitre décrira pour sa part le cadre théorique adopté. Tout d'abord, un aperçu des travaux existants traitants sur les phénomènes de la cohésion (Halliday & Hasan: 2014) et des espaces mentaux (Fauconnier: 1984, 2014) aidera à définir le cadre théorique général dans lequel s'inscrit ce travail. Les différentes manières de structuration d'un discours et leurs marques linguistiques seront ainsi mises en perspective.

Dans un deuxième temps, il semble essentiel de décrire les caractéristiques des cadratifs à nom abstrait telles qu'elles sont discutées dans la littérature existante. L'attention du travail sera mise sur les marqueurs qui ont été décrits comme introducteurs de cadres (Charolles: 1997), comme modalisateurs de l'énoncé et de l'énonciation (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007), comme connecteurs textuels (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995), comme marqueurs de cohésion (Charolles & Vigier: 2005) et comme connecteurs reformulatifs (Rossari: 1997). Dans ce contexte, une première définition de la notion de cadres sera introduite. Il sera nécessaire de saisir la nature des marqueurs linguistiques introduisant des cadres ainsi que leur contribution à la

cohésion du discours. Cette notion de cadre inclut notamment des aspects sémantiques, syntaxiques, cognitifs, pragmatiques et discursifs/textuels. Il s'agira d'examiner les différents emplois des marqueurs cadratifs à nom abstrait en fonction des traits identifiés dans les travaux existants. Dans cette partie, il sera question de la polyvalence de ces formes. Sur cette base, un modèle de représentation des sens modaux permettant l'analyse du fonctionnement de ces formes sera introduit. La notion des cadres répandue dans la littérature sera explicitée et modifiée pour ce modèle. Dans cette perspective, la théorie de la grammaticalisation sera abordée afin de déterminer comment et pourquoi un seul marqueur linguistique peut, dans certains cas, prendre plusieurs sens et fonctions. Cette piste théorique servira particulièrement à expliquer pourquoi certains cadratifs à nom abstrait ont des fonctions de cadratifs et de connecteurs, alors que d'autres semblent être des cadratifs.

Dans le troisième chapitre, la méthodologie des analyses contextuelles sera présentée. Les conceptions existantes pour désigner des cooccurrences de mots dans un même contexte – collocation, colligation, collostruction et cooccurrence spécifique – seront brièvement comparées avant d'être adaptées aux besoins des analyses prévues. L'un des objectifs principaux étant l'analyse contextuelle fondée sur des données de corpus, cette partie se verra autant que possible exploratoire afin de saisir les régularités dans l'utilisation des cadratifs à nom abstrait. Cet aspect manque dans les études existantes où notamment l'absence d'analyses exhaustives sur corpus se fait ressentir (voir Charolles et Pietrandrea (2012); Combettes et Kuyumcuyan (2007), qui proposent des études sur petits corpus).

Le quatrième chapitre présentera pour sa part la méthodologie choisie qui sera mise en pratique dans les analyses de profils combinatoires et de correspondance portant sur les marqueurs cadratifs à nom abstrait. Cette démarche permettra de révéler des tendances générales concernant les emplois typiques des marqueurs étudiés.

En partant des résultats des analyses faites dans la partie précédente, le cinquième chapitre proposera une typologie fonctionnelle des cooccurrences spécifiques identifiées par l'analyse des profils combinatoires. Il sera notamment question d'étudier leurs traits sémantiques communs. De plus, il s'agira de saisir les fonctions discursives que ces cooccurrences prennent en cooccurrence avec les cadratifs à nom abstrait. L'objectif sera de décrire les différents marqueurs intervenant dans une même séquence discursive et leurs fonctions discursives par rapport à la position qu'ils y occupent.

Dans le sixième chapitre, une analyse des différentes combinatoires de marqueurs, révélées par l'analyse des profils combinatoires, sera effectuée au moyen de la grille d'analyse sémantique du modèle théorique. Cette analyse permettra de décrire le fonctionnement des différents marqueurs en fonction de leur environnement qui est constitué par les autres marqueurs qui les accompagnent. Ce chapitre discutera aussi les combinatoires de marqueurs non attestées dans le corpus en proposant des hypothèses explicatives pour ces cas particuliers.

Le septième chapitre quant à lui aura comme but l'analyse d'une combinatoire particulière – celle des cadratifs à nom abstrait avec le connecteur contrastif *mais*. Il s'agira d'évaluer l'impact de ce connecteur sur le sémantisme de ces premiers en analysant les liens sémantiques qu'ils entretiennent lorsqu'ils portent sur la proposition ainsi que lorsqu'ils ont une fonction de connecteur qui à première vue paraît redondante avec *mais*.

Le chapitre huit conclura la partie portant sur le français et proposera une synthèse des analyses contextuelles menées et de leurs résultats à la lumière du modèle théorique adopté. Il proposera une introduction à l'étude comparative entre le français et l'allemand. Pour ce faire, les marqueurs équivalents seront identifiés au moyen d'un corpus de traduction parallèle.

Les chapitres neuf et dix s'intéresseront quant à eux au fonctionnement des formes équivalentes allemandes des cadratifs à nom abstrait. Les marqueurs dans les deux langues qui sont susceptibles de prendre les mêmes fonctions discursives dans des contextes similaires seront comparés. Les travaux existants en linguistique allemande seront brièvement présentés et enrichis par le modèle théorique adopté pour le français. Les deux théories seront appliquées à la description des fonctionnements des marqueurs allemands avec pour objectif une analyse consistante avec celle proposée pour le français.

Dans un esprit critique, le chapitre onze tirera des conclusions générales qui viseront à mettre en perspective les résultats obtenus pour un paradigme restreint de marqueurs en les situant dans un domaine de recherche plus large afin de proposer de nouvelles perspectives.

2. Perspectives théoriques sur le rôle des cadratifs à nom abstrait dans le discours

Ce grand chapitre porte sur les travaux existants qui étudient les phénomènes de la cohésion, des espaces mentaux et des cadres de discours. L'utilisation des cadratifs à nom abstrait sera explicitée et ceci dans le but de mettre en évidence les raisons qui suscitent leur polyvalence. Les caractéristiques de ces derniers seront spécifiées à la lumière des descriptions existantes et d'un modèle théorique qui sera adopté tout le long du travail afin de représenter leurs différents sens. Enfin, un court aperçu des recherches existantes portant sur la question de la grammaticalisation de ce type de marqueurs sera proposé.

Les marqueurs *en fait*, *en réalité*, *en vérité*, *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* sont formés sur une préposition de localisation (*en* ou *dans*) (Vigier: 2003, 2015, 2017) et un nom qui évoque un concept abstrait (*réalité*, *fait*, *pratique*, *vérité*). Ils se caractérisent par leur fonction discursive dite « cadrative » (Charolles: 1997; Charolles & Vigier: 2005; Vigier: 2003). Leur contribution à l'organisation du discours peut être décrite à partir de leur fonctionnement sémantique. Les différents moyens de structurer un discours seront présentés dans une perspective large dans le sous-chapitre 2.1.

Pour ce faire, il faudra notamment saisir leur potentiel cadratif (sous-chapitre 2.2). Ce potentiel cadratif permet aux marqueurs d'introduire un critère selon lequel un ou plusieurs énoncés sont présentés et interprétés dans le discours (Charolles & Lamiroy: 2012). L'influence des cadratifs au-delà de leur phrase d'accueil (section 2.2.1) peut être décrite comme une modalisation (section 2.2.2). Il faudra notamment expliquer pourquoi cette modalisation est à considérer comme étant véridictionnelle et non vériconditionnelle (Charolles & Lamiroy: 2012; Charolles & Pietrandrea: 2012). En même temps, il faut se demander pourquoi certains marqueurs cadratifs peuvent également avoir des emplois en tant que connecteurs (Blumenthal: 1996; Charolles: 1984; Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Fagard & Sarda: 2014; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995; Rossari: 1997).

Avant de procéder à cette analyse détaillée du fonctionnement des cadratifs dans une perspective fonctionnelle et discursive (Charolles: 1997; Charolles & Lamiroy: 2012), il faudra saisir les caractéristiques générales des relations sémantiques établies à l'intérieur

d'un discours. Comment les cadratifs peuvent-ils contribuer à l'organisation du discours ? Afin de comprendre comment un discours peut être structuré par différentes marques linguistiques, il sera nécessaire d'introduire quelques notions générales pour décrire l'organisation complexe d'un discours à ses différents niveaux.

Les formes cadratives qui structurent le discours font partie d'un ensemble hétérogène de *marques de cohésion* (Charolles: 1995, 1997; Halliday & Hasan: 2014). La notion de *cohésion* sera traitée dans la section 2.1.1. Dans une perspective cognitive, le concept des *espaces mentaux* permettra d'esquisser la représentation cognitive des informations rassemblées et structurées dans un discours, entre autres par les cadres (Fauconnier: 1984, 2014) (section 2.1.2).

Dans le présent travail, toutes expressions linguistiques qui contribuent à la structuration du discours par le fait d'introduire des *cadres* tels qu'ils ont été décrits par Charolles (1997) seront appelées *marqueurs cadratifs* ou *cadratifs*.

2.1. Structuration du discours

Une phrase ou proposition a des constituants syntaxiques fixes avec des rôles sémantiques désignés. Un énoncé est une phrase ou proposition dans un contexte précis dont l'interprétation dépend des indications sémantiques de ses constituants ainsi que des informations contextuelles.

Il paraît plus difficile de définir l'ensemble qu'on appelle un *discours*. Le discours commence dès qu'on sort du système régi par la syntaxe. Un discours est ainsi « une séquence d'énoncés produits à la suite » (Charolles: 1997, p. 2). Cette définition vague relève du dynamisme de l'unité dite discours. Contrairement aux phrases, propositions et énoncés, qui sont plus ou moins encadrés par des liens sémantiques et syntaxiques entre éléments adjacents et proches (Charolles: 1997, pp. 2-3), le discours est plus libre, puisqu'il n'est pas soumis à un système de règles strictes telles que celles de la syntaxe.

Un discours entretient également des relations entre ses constituants, mais qui s'étendent également sur des séquences plus larges. Ces relations concernent l'organisation structurelle du discours, c'est-à-dire le *niveau discursif*. Elles peuvent être marquées par de différentes formes linguistiques relevant des phénomènes de la cohésion (2.1.1) et des

espaces mentaux (2.1.2). Par la suite, les travaux qui s'intéressent aux phénomènes linguistiques généraux impliqués dans l'organisation du discours seront présentés dans une perspective large. Dans la partie suivante, il sera question du rôle spécifique des cadres dans le discours.

2.1.1. Cohésion

La notion de cohésion décrit le phénomène des relations établies entre éléments dans un discours. Elle part du principe que le discours ne représente pas une unité structurelle au-dessus de la phrase, mais un ensemble dynamique impliquant plusieurs niveaux qui est modifié et élargi au cours de sa production (Halliday & Hasan: 2014, p. 10). Le discours n'est donc pas traité comme une unité fixe, mais comme le produit de nombreuses relations entre les différents éléments dans un texte. Le concept de la cohésion rend compte des relations sémantiques entre éléments à l'intérieur des phrases et notamment au-delà des limites des phrases entre éléments dans différentes phrases qui sont interreliés pour créer un texte continu.

The concept of cohesion is a semantic one; it refers to relations of meaning that exist within the text, and that define it as a text. (Halliday & Hasan: 2014, p. 4)

La cohésion fait référence à l'éventail des possibilités dans un discours pour relier sémantiquement un élément entrant à ce qui a été introduit auparavant. Ce concept ne prend pas en compte des phénomènes de formation qui sont liés à la syntaxe ou à la mise en page d'un texte, mais aux phénomènes de mise en relation.

Halliday et Hasan (2014) distinguent deux types de marques de cohésion sémantiques : les marques sémantico-grammaticales et sémantico-lexicales. Parmi les marques grammaticales, quatre sous-types sont à distinguer en fonction de la relation sémantico-grammaticale qu'elles entretiennent (référence, substitution, ellipse, conjonction). Il existe également deux sous-types de marques sémantico-lexicales, les cas de répétition et de collocation.

La référence (Halliday & Hasan: 2014, p. 32-87) est un cas de cohésion grammaticale. Certains éléments linguistiques font référence à d'autres éléments dans le texte (référence endophrasique) ou au monde réel (référence exophrasique), qu'ils représentent. Par exemple, un pronom (*they*) peut se référer à un nom introduit auparavant (*three blind*

mice), ce qui relève d'une référence endophorique. En même temps, *three blind mice* fait référence à un objet dans le monde réel, donc externe au discours. Il s'agit d'une référence exophorique. Ces deux types de référence sont à relever dans l'exemple suivant :

(6) Three blind mice, three blind mice.

See how they run! See how they run!

(Halliday & Hasan: 2014, p. 31)

Dans l'exemple ci-dessus, la cohésion est créée par la continuité référentielle, c'est-à-dire par le fait que le même référent est introduit une deuxième fois dans le discours (Halliday & Hasan: 2014, p. 31). On parle d'une relation de cohésion qui est sémantique. *Three blind mice* et *they* sont utilisés pour renvoyer au même référent.

Une relation à première vue semblable est introduite par une substitution ou une ellipse, mais il s'agit d'un autre cas de cohésion grammaticale. Dans l'exemple suivant, le verbe *does* substitue le verbe *knows* gardant ainsi le même sens et la même fonction dans la structure syntaxique des phrases :

(7) You think Joan already knows? – I think everybody does.

(Halliday & Hasan: 2014, p. 89)

En principe, l'ellipse est un cas de substitution zéro. Dans l'exemple suivant, le verbe *brought* qui devrait figurer dans la seconde phrase coordonnée est supprimé, mais il fait partie de l'interprétation de cette phrase :

(8) Joan brought some carnations, and Catherine some sweet peas.

(Halliday & Hasan: 2014, p. 143)

La substitution et l'ellipse en tant que relations de cohésion se distinguent de la référence quant au type de la relation qui est établie. Alors que la référence se manifeste par le renvoi aux mêmes objets dans le texte et à l'extérieur, la substitution et l'ellipse représentent des relations limitées au texte même, où les fonctions sémantiques et grammaticales d'un élément dans le texte sont reprises par un autre élément avec ces mêmes traits, mais pas avec le même référent. Dans le cas d'une référence, substitution ou ellipse, il s'agit d'une relation sémantique anaphorique qui lie l'élément entrant à un autre introduit auparavant.

La conjonction comme relation de cohésion diffère de ces trois autres sous-types en ce que le sens de ces marques n'est pas *a priori* cohésif, étant donné que les marques de conjonction n'établissent pas directement des liens sémantiques entre éléments dans un discours (Halliday & Hasan: 2014, p. 226). Pourtant, leur fonction de charnière entre parties du discours implique forcément la présence d'autres éléments. Les marques de conjonction appartiennent notamment à classe des connecteurs et ils ont des fonctions additives (*et*), adversatives (*mais*), causales (*alors*) et temporelles (*puis*) :

(9) « Bah, en fait ... J'étais avec maman dans ce coin **et** on se baladait dans la forêt là-bas, en fait... Et on cueillait des champignons, **mais** je suis allé dans un coin avec pleins de champignons **et** je me suis perdu **puis** j'ai retrouvé le chemin pour retourner en ville, **mais** maman est coincée dans la forêt, si ça se trouve, elle s'est perdue... En fait, elle va se faire manger par des monstres **alors** il faut que je trouve une nouvelle maman !!! »

(French Web 2012 (frTenTen12), exemple adapté)

Les quatre sous-types de cohésion grammaticale présentés sont étroitement liés à la syntaxe des phrases. En revanche, les marques lexicales créent la cohésion par la sélection du vocabulaire (Halliday & Hasan: 2014, p. 274). Elles ne doivent pas appartenir à la même catégorie grammaticale (par exemple « nom »), mais ceci peut être le cas et indique des chevauchements entre la cohésion dite grammaticale (référence, substitution, ellipse, conjonction) et la cohésion lexicale.

La cohésion lexicale peut être créée par une réitération (ou répétition) quand un mot (*Jaguar*) est remplacé par un synonyme ou un autre mot proche (*the car*) :

(10) Henry's bought himself a new Jaguar. He practically lives in the car.

(Halliday & Hasan: 2014, p. 278)

La réitération comme principe de cohésion lexicale concerne la répétition d'une certaine référence. Dans l'exemple ci-dessus, l'objet *Jaguar* est réintroduit par *the car*. En parallèle, une autre relation de cohésion est établie : une référence qui est une relation de cohésion grammaticale. Elle concerne l'aspect formel du fait que *the car* renvoie à *Jaguar* dans la phrase précédente. Il s'agit du remplacement du nom de la marque de la voiture par un déterminant et un nom plus général. Dans le cas d'une réitération, un élément

lexical peut aussi intervenir plusieurs fois de suite établissant ainsi à chaque reprise la même relation de référence.

Un deuxième type de cohésion lexicale est la collocation. Ce type entretient les relations sémantiques les plus générales. Halliday et Hasan (2014, p. 284) considèrent comme collocation une association récurrente d'éléments lexicaux qui apparaissent mutuellement proches dans un discours. Ces marques entretiennent des liens lexico-sémantiques larges qui dépassent les relations sémantiques plus restreintes de la synonymie, quasi-synonymie, etc. Dans ce sens, la collocation d'après Halliday et Hasan est l'occurrence systématique de deux éléments dans un même contexte lexical. De ce fait, ces marques contribuent à la cohésion en maintenant un même champ lexical, dirigeant ainsi le discours vers une certaine orientation thématique.

L'élément lexical isolé en soi n'indique pas les relations sémantiques qui créent la cohésion. C'est en effet la combinaison de plusieurs éléments lexicaux dans un même contexte qui permet de créer cette cohésion. Ceci est une différence importante entre les marques de cohésion lexicales et les marques grammaticales. Pour ces dernières, la relation découle notamment de leur fonction grammaticale, qui établit une relation entre éléments.

Comme l'a montré la comparaison entre la répétition, qui est considérée comme lexicale, et la référence, considérée comme grammaticale, il existe des chevauchements dans la classification des marques de cohésion. Halliday et Hasan (2014) font remarquer que leur classification des marques de cohésion représente différents phénomènes lexico-grammaticaux qui sont distingués en fonction de leur forme linguistique, mais qui se ressemblent. Par exemple, la référence (grammaticale) et la répétition (lexicale) représentent une relation de référence entre éléments qui est soumise respectivement aux restrictions grammaticales et/ou lexicales. Enfin, la conjonction comme phénomène grammatical diffère des autres relations de cohésion grammaticales et lexicales par le fait d'établir une connexion sémantique qui ne renvoie pas directement à un autre élément précis, mais à des unités plus larges (phrases, propositions, énoncés) dans leur contexte gauche et droit qui sont mis en relation. Dans ce sens, toutes les relations de cohésion sont anaphoriques sauf la conjonction qui est toujours bidirectionnelle. La figure 1 donne un aperçu des marques de cohésion présentées ci-dessus.

| <i>Representation in linguistic system</i> | | |
|--|--|--|
| <i>Type of cohesive relation</i> | Semantic | Lexicogrammatical (typically) |
| Conjunction | Additive, adversative, causal and temporal relations; external and internal | Discourse adjuncts: adverbial groups prepositional groups |
| Reference | Identification: by speech role by proximity by specificity (only) Reference point | Personals Demonstratives Definite article Comparatives |
| Lexical cohesion | Collocation (similarity of lexical environment) Reiteration (identity of lexical reference) | Same or associated lexical item Same lexical item; synonym, superordinate general word |
| Substitution | Identity of potential reference (class meaning) In context of non-identity of actual (instantial) reference | Verbal, nominal or clausal substitute Verbal, nominal or clausal ellipsis |

Figure 1: Aperçu des marques de cohésion en fonction de leur fonction sémantique et leur catégorie lexicogrammaticale et des relations de cohésion qu'elles établissent (Halliday & Hasan: 2014, p. 324).

Comme le constate Charolles (1997), les cadres de discours ne font pas partie de ces marques de cohésion grammaticales et lexicales. En effet, les cadratifs représentent « un vaste ensemble de constituants adverbiaux (i.e. de compléments non argumentaux) antéposés qui jouent un rôle important dans l'organisation des discours et fonctionnent d'une façon très différente » (Charolles: 2011, p. 7).

À ce propos au moins quatre types de marques de cohésion sont à distinguer (y incluses les marques de cohésion telles qu'elles sont définies par Halliday et Hasan (2014)) :

- les **connecteurs** qui indiquent des **relations fonctionnelles** entre les contenus propositionnels et/ou les actes illocutionnaires qui leur sont associés (relations du type: justification, opposition, consécution, etc.),
- les différentes formes d'**anaphores** qui assurent des **solidarités référentielles** (coréférence, associativité, etc.) entre certains constituants des énoncés et qui donnent naissance à des **chaînes de référence**,
- les **expressions introductrices de cadres de discours** qui délimitent des **domaines ou cadres** (temporels, spatiaux, modaux, etc.) s'étendant parfois sur de vastes séquences,
- les **marques configurationnelles** (alinéas, organisateurs métadiscursifs) qui délimitent au sein du continuum textuel des ensembles présentés par le locuteur comme constituant une ou plusieurs unités en regard d'un certain **critère dispositionnel**.

(Charolles: 1995, p. 4)

Un exemple emprunté à Charolles illustre la coexistence des marques de cohésion lexicogrammaticales et des cadratifs :

- (11) [En France, on dénombre, chaque année, une cinquantaine de cas mortels]_{E1}
[mais on n'a pas de recensement officiel de la maladie,]_{E2} [parce que les médecins ne
sont pas tenus de la déclarer aux services de santé]_{E3}.(La Recherche)³

D'un côté, le connecteur *mais* établit une relation de conjonction entre l'énoncé (E1) et l'énoncé (E2). De même pour *parce que* qui relie les énoncés (E2) et (E3) (Halliday & Hasan: 2014). Le pronom *la* (E3) reprend le syntagme nominal *la maladie* (E2). Il s'agit d'un cas de cohésion grammaticale. Plus précisément, la substitution est anaphorique, c'est-à-dire le déterminant réintroduit la référence établie par le syntagme nominal auparavant.

De l'autre côté, le syntagme prépositionnel *en France*, détaché en tête du premier énoncé, est syntaxiquement un ajout. Il a une fonction indépendante du verbe. Le cadratif localise le fait représenté par l'énoncé. Mais le pouvoir organisateur de *en France* va au-delà de sa phrase d'accueil : « Le passage entier est en effet compris, et fait pour être compris, comme signifiant que les faits F2 et F3 dénotés par E2 et E3 décrivent eux aussi ce qui se

³ L'auteur du présent travail met en gras.

« passe en France » (Charolles: 2011, p. 7). L'influence que *en France* a sur plusieurs énoncés qui suivent celui dans lequel il figure peut être testée par l'ajout de l'adjectif *anglais* au syntagme nominal *les médecins* (E3), ce qui rendrait l'interprétation difficile. Une fois que *en France* a précisé le lieu où les faits se présentent, celui-ci serait repris « par une anaphore nulle attachée à chacun des énoncés » (Charolles: 2011, p. 8). Il s'agit donc d'une relation d'ellipse entre *en France* et les énoncés qui suivent dans lesquels ce référent spatial n'est pas explicitement repris, mais les états de choses sont interprétés en fonction de cette indication de lieu.

L'explication de ce phénomène de relation signalé par *en France* au moyen des relations anaphoriques décrites par Halliday et Hasan (2014) pose un problème majeur. Alors que la substitution de *la maladie* par *la* constitue une relation référentielle, il semble difficile de prouver une telle relation anaphorique entre *en France* au début du premier énoncé et les ellipses dans les énoncés 2 et 3, où cette forme n'intervient pas. L'absence de marques sémantico-lexicales explicites rend contestable une telle explication, malgré le fait que Halliday et Hasan (2014) considèrent le cas d'ellipse au niveau sémantico-grammatical de la cohésion.

Pour décrire les cas de figure pareils, Charolles (2011) avance l'hypothèse plus intuitive que « les SP⁴ antéposés mettent en exergue un critère sémantique (non forcément référentiel) qui peut indexer une séquence d'énoncés ». Ce trait commun des cadratifs dans la structuration du discours a été traité dans une série de travaux (Charolles: 2005; Charolles & Lamiroy: 2002, 2012; Charolles, Le Draoulec, Péry-Woodley, & Sarda: 2005; Charolles & Péry-Woodley: 2005; Charolles & Prévost: 2003; Charolles & Vigier: 2005). Cette conception des marques de cohésion qui sont cadratives est en accord avec le modèle cognitif de l'indexation des informations avancé par Fauconnier (1984, 2014) pour la description des espaces mentaux.

2.1.2. Espaces mentaux

Pour établir les liens sémantiques entre un cadratif tel que *en France* et les contenus qui sont inclus dans sa portée comme dans l'exemple présenté ci-dessus, des opérations mentales qui activent des compétences linguistiques et non linguistiques sont nécessaires.

⁴ SP = syntagme(s) prépositionnel(s).

Les marques de cohésion – grammaticales, lexicales ainsi que cadratives – sont des éléments ancrés dans le texte qui encodent des instructions relationnelles destinées à diriger l'interprétation du discours en cours. Toutes ces relations de cohésion tissent des liens entre les unités entrantes et les unités déjà interprétées auparavant. Dans cette perspective, il est nécessaire de considérer la possibilité de réinterprétations. Il s'agit de la mise à jour des interprétations déjà construites dans un premier temps qui peuvent être annulées et adaptées par l'entrée de nouveaux éléments. La construction d'espaces mentaux est donc dynamique, ce qui se reflète aussi dans les marques qui entrent en relation dans un discours.

L'analyse des relations de cohésion devrait se faire dans une perspective bidirectionnelle qui rend compte de leur caractère anaphorique (Charolles: 2011). Alors qu'ils ne sont pas considérés *a priori* comme des marques anaphoriques, les connecteurs établissent eux aussi des relations bidirectionnelles qui portent sur ce qui est dit auparavant (voir Halliday et Hasan (2014)). Bien que les connecteurs ne renvoient pas à d'autres éléments précédents, à la différence des marques anaphoriques, ils mettent en relations deux énoncés ce qui leur donne une portée anaphorique et cataphorique au sens large. Quant aux autres marques de cohésion, la différence est que cette relation de cohésion est plus implicite puisqu'elle doit être dérivée des relations logiques établies entre énoncés (voir les commentaires dans Halliday et Hasan (2014)).

L'ensemble de marques de cohésion peut être traité dans une perspective textuelle sémasiologique qui part des formes linguistiques qui l'encodent. L'avantage de cette approche est que les marques linguistiques sont les seules preuves empiriques de la structuration d'un discours : elles figurent plus ou moins explicitement dans le texte et peuvent être identifiées en tant que marques linguistiques. Cependant, on peut aussi partir des unités structurées dans un discours qui sont en partie inconsciemment évoquées lors de son interprétation. Dans ce cas, il faut partir de ces unités abstraites pour ensuite trouver les marques explicites en passant par les différentes relations qu'elles encodent. Dans une telle perspective onomasiologique, il est question d'expliquer comment les relations de cohésion sont représentées mentalement. La notion d'« espaces mentaux » (*mental spaces*) (Fauconnier: 1984, 2014), aussi « domaines » et « subdivisions cognitives » (Fauconnier: 1990, 1991) traite cette dimension cognitive du phénomène de la cohésion, et plus précisément de celui des cadres de discours.

Le concept d'espaces mentaux est abstrait et essaie de rendre compte de la façon dont les informations tirées d'un discours sont traitées et organisées dans la représentation mentale. Pourtant, il est à noter que le terme « construction mentale » utilisé dans ce contexte « ne peut pas être pris littéralement : les espaces dont il est question ne se dessinent pas dans notre cerveau ; la terminologie employée (espaces, éléments, correspondances) n'est elle-même, comme dans toute science, qu'une façon de parler ; cela n'empêche pas de présumer qu'à un certain niveau d'organisation cognitive ces processus ont effectivement lieu » (Fauconnier: 1984, p. 13).

Les espaces mentaux sont construits et modifiés au fur et à mesure que la pensée et le discours progressent. Ils sont reliés les uns aux autres par divers types de relations, en particulier par les relations d'identité (par exemple synonymie) et d'analogie (quasi-synonymie) (voir ici les parallèles avec les descriptions de Halliday et Hasan (2014)). Ce concept des espaces mentaux se fonde sur l'hypothèse qu'au niveau neural il s'agit d'ensembles constituant une approximation des assemblages des neurones activés et que les connexions entre éléments correspondent à des liaisons de « co-activation » (voir Fauconnier (2007)). De ce point de vue, les espaces mentaux opèrent dans la mémoire à court terme, mais se construisent en partie en activant des structures disponibles dans la mémoire à long terme. Pour ce qui est de ces dernières, on parle aussi de « *frames* » (Fauconnier: 2007).

La notion de *frames* a été utilisée au fil des années dans des domaines variés, non seulement en linguistique, mais aussi en psychologie et en intelligence artificielle. En linguistique cognitive, le travail de Fillmore (1982, 1985) a eu une influence particulière. Fillmore a commencé à utiliser le terme *frame* uniquement pour la description linguistique et, plus tard, lui et d'autres ont étendu l'utilisation du terme pour inclure la caractérisation des structures de connaissances, reliant ainsi l'analyse du langage (et des marques linguistiques) à l'étude des phénomènes cognitifs.

Sans entrer dans trop de détails, le concept de *frames* en tant que notion sémantique renvoie au fait qu'un mot fait référence à un concept spécifique. De ce fait, il évoque aussi un cadre (*frame*) plus large de connaissances sémantiques qui sont relatives à ce concept spécifique et qui peuvent être activées lors de l'interprétation. Il est important de noter que ce concept cognitif de *frames* ne correspond pas au concept des cadres de discours

utilisé dans l'analyse des relations de cohésion dans un texte. Les notions sont certes proches, mais, à la différence des *frames*, les cadres de discours sont définis comme représentant le concept spécifique même qui est introduit par une marque linguistique et non toutes les connaissances qui peuvent être liées à ce concept (Charolles: 2005; Charolles & Lamiroy: 2012). Dans le monde anglophone, les cadratifs sont souvent appelés « *framing adverbials* » comme dans Charolles (2005). Il faut retenir que concept des *frames* représente l'accès aux connaissances stockées dans la mémoire à long terme qui sont récupérées par la présence de certaines marques dans le discours (Fillmore: 1982, 1985). En même temps, les termes *framing adverbials* et *cadratifs* se réfèrent à des marques linguistiques précises.

Les espaces mentaux sont représentés par des ensembles structurés et modifiables qui entretiennent des relations entre leurs éléments et qui permettent l'ajout de nouvelles relations entre éléments (voir Fauconnier (1984)). Ainsi définis, les espaces mentaux sont des constructions mentales reliées. Ces relations peuvent se manifester plus ou moins explicitement dans un discours, notamment par des marques qui correspondent *grosso modo* aux marques de cohésion lexico-grammaticales chez Halliday et Hasan (2014) et aux marques cadratives chez Charolles (2011).

On peut distinguer entre espaces « temps », espaces « spatiaux », espaces « domaines » et espaces « hypothétiques » (Fauconnier: 1984, p. 45-52). Les premiers trois types d'espaces peuvent être représentés dans un discours par des formes linguistiques cadratives⁵ :

- (12) **En 1929**, la dame aux cheveux blancs était blonde. (Fauconnier: 1984, p. 47)
- (13) **En Moldavie**, le président est un tyran. (Fauconnier: 1984, p. 50)
- (14) **Dans cette nouvelle religion**, le diable est un ange. (Fauconnier: 1984, p. 51)

Dans les exemples (12), (13) et (14), *en 1929*, *en Moldavie* et *dans cette nouvelle religion* figurent respectivement comme des introducteurs d'espaces de temps, d'espace et de domaines. Par leur présence, une nouvelle construction mentale est suscitée qui soit sert

⁵ L'auteur du présent travail met en gras.

à situer le discours à son début dans cet espace mental soit dirige un discours déjà en cours vers ce nouvel espace mental.

Le phénomène des connexions entre espaces mentaux activés au cours d'un discours peut être visualisé par des schématisations abstraites. Prenons l'exemple de Roméo et Juliette proposé par Fauconnier (2007) :

(15) Maybe Romeo is in love with Juliet.

La phrase évoque un *frame* dans le sens de Fillmore (1982, 1985). Ce *frame* apporte des informations issues de nos connaissances encyclopédiques concernant les rôles de ces deux personnages (*a* et *b*) et notamment la relation amoureuse qui les unit (*LOVE a b*).

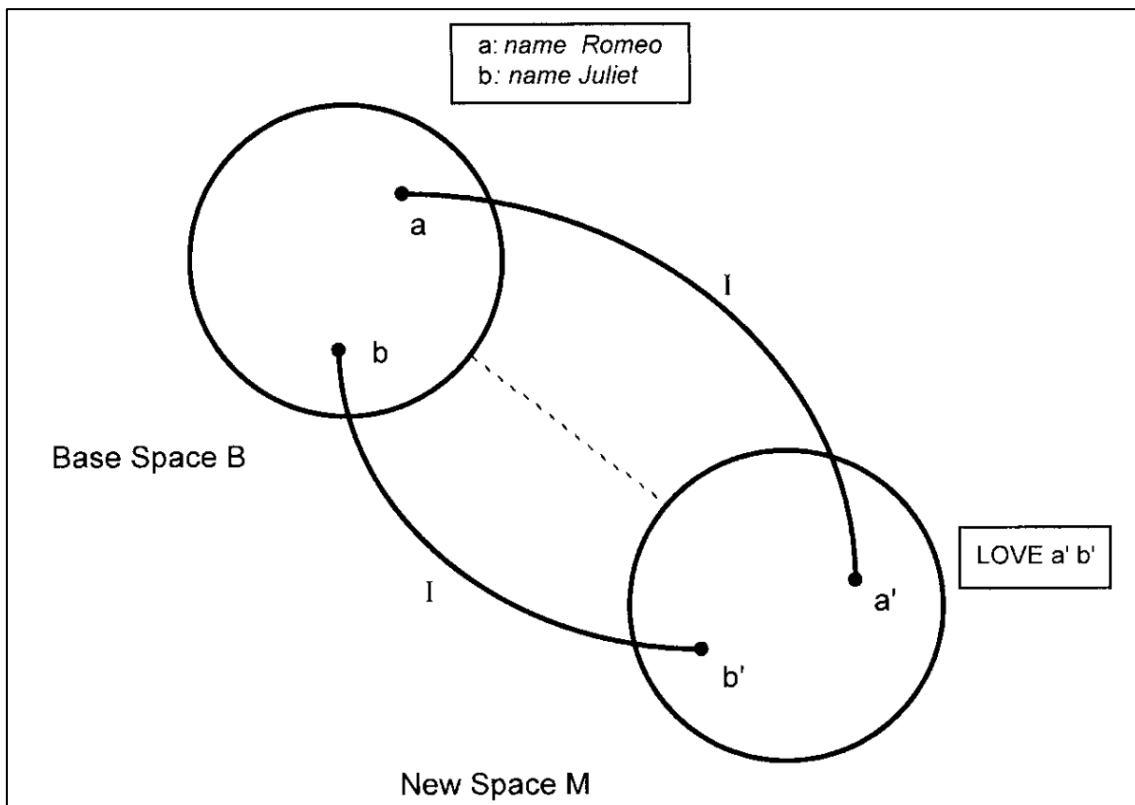


Figure 2: Représentation de l'espace mental de base B et de son espace subordonné M qui est évoqué par le « space builder » maybe. (Fauconnier: 2007, p. 354).

L'adverbe *maybe* ici doit être considéré comme un « space builder » qui construit un espace mental de possibilité (*Space M*) relatif à l'espace de base (*Base space B*). Ce dernier contient la relation entre les éléments nommés Roméo et Juliette et certaines informations tirées des connaissances encyclopédiques et/ou du discours précédent. La possibilité évoque l'idée d'un espace *M* qui serait le contraire de l'espace de base, où les

personnages ne seront pas identifiables par les noms Roméo et Juliette (a' et b') et leur relation ne serait pas une relation amoureuse ($LOVE\ a'\ b'$). Toujours relatif à la relation (non) amoureuse, ce nouvel espace M reste relié au *frame LOVE*.

La ligne pointillée de B à M indique que M est mis en place par rapport à son espace parent B (il est subordonné à B dans le réseau des espaces de discours, les deux étant relatifs au *frame LOVE*). I est le connecteur (en l'occurrence signalant respectivement l'identité entre a et a' et l'identité entre b et b'). Dans le présent cas, c'est l'adverbe épistémique *maybe* qui évoque l'existence de l'espace M . Les cases représentent la structure interne des espaces. La structure d'un espace parent est transférée par défaut dans un nouvel espace (par exemple ici M). Dans le cas présent, cela a pour effet d'associer a' et b' à « non Roméo » et « non Juliette », respectivement, ainsi qu'au même *frame* nommé *LOVE*.

2.1.3. Cadres de discours

Dans le contexte des phénomènes de structuration du discours décrits ci-dessus, notamment la cohésion et les espaces mentaux, un type particulier de marques de cohésion qui peuvent être considérées comme des constructeurs d'espaces mentaux sera abordé. Pour rappel, le terme *marqueurs cadratifs* (ou tout court *cadratifs*) désigne toutes les expressions linguistiques qui contribuent à la structuration du discours par le fait d'introduire des « cadres de discours » tel qu'il a été décrit par Charolles (1997), puis Charolles (2003, 2005, 2011); Charolles et Lamiroy (2002, 2012); Charolles et al. (2005); Charolles et Pietrandrea (2012); Charolles et Prévost (2003); Charolles et Vigier (2005). Les cadres de discours peuvent être introduits par un paradigme hétérogène de marqueurs qui ont comme point commun d'introduire un critère sémantique selon lequel un ou plusieurs énoncés doivent être interprétés. Les caractéristiques de leur « potentiel cadratif » (Charolles & Lamiroy: 2012, p. 93) seront thématiques dans le sous-chapitre 2.2. D'abord, il s'agira d'esquisser les différents types de cadres de discours qui peuvent être introduits par les marqueurs cadratifs dans leur ensemble.

Dans le travail de Charolles (1997), quatre types de cadres de discours sont distingués : les univers, champs, domaines et espaces. Les introducteurs d'univers de discours représentent l'ensemble des expressions qui « caractérisent toutes, d'une manière ou d'une autre, le rapport que le locuteur entretient et souhaite que le destinataire entretienne

avec la vérité des contenus exprimés » (Charolles: 1997, p. 25). Parmi ces marqueurs cadratifs, on peut distinguer ceux qui portent plutôt sur l'énoncé (comme *en général*) et ceux qui portent sur l'énonciation en mettant l'accent sur sa dimension illocutoire (comme *franchement*) (Nølke: 1993a). À l'intérieur des marqueurs portant sur l'énonciation sont distingués les introducteurs de champs de connaissances, de secteur d'activités ou encore de domaine de représentation (Charolles: 1997, p. 26). En plus, il existe d'autres cadres qui ne constituent pas d'univers de discours, notamment les « champs thématiques » (indiquant le thème ou le topique d'une partie du discours (Charolles: 2003; Charolles & Prévost: 2003; Prévost: 2003), par exemple *au sujet de X*), les « domaines qualitatifs » (notamment les adverbes de manière précisant les aspects qualitatifs des états de choses dénotés (Charolles: 1997, p. 27; Guimier: 1996), par exemple *heureusement*) et les « espaces de discours » (apportant des aspects métalinguistiques de l'énonciation ou de l'organisation du discours indépendamment du contenu (Charolles: 1997, p. 27), par exemple *en un mot*).

Dans la description de Charolles (1997), la distinction des différents types de cadres n'est pas toujours nette. Dans sa description, l'auteur se concentre principalement sur les introducteurs d'univers de discours, qu'il caractérise ainsi :

- ils « ont rapport aux **circonstances** des événements, procès et états dénotés dans les cours d'un texte »,
- ils sont « généralement introduits et plus ou moins nettement **spécifiés** (catégorisés) par des **groupes syntaxiques périphériques adjoints à la phrase** »,
- et ils « précisent les conditions dans lesquelles la proposition qu'ils indexent peut être dite **vraie** ou **fausse** ».

(Charolles: 1997, p. 5, l'auteur souligne)

Les univers de discours servent à désigner « le monde dans lequel il faut envisager un certain état de choses ou une série d'événements » (Charolles: 1997, p. 5). Cette définition est fondée sur le concept d'espaces mentaux, ce qui se traduit dans une terminologie semblable. Pour la définition des types de cadres, Charolles (1997) utilise la distinction de Fauconnier (1984, 2007, 2014) entre introducteurs de temps, d'espace et de domaines initiant des espaces mentaux.

l'information selon la notion d'évidentialité (*selon X*) (Dendale & Coltier: 2003; Dendale & Van Bogaert: 2012; Schrepfer-André: 2005, 2006). Aussi les adverbiaux qui indiquent le thème du discours (comme *du côté de* ; aussi « topiques » dans Charolles (2003); Charolles et Prévost (2003); Prévost (2003)) représentent souvent des cadratifs spatiaux lexicalisés.

Seulement les organisateurs métadiscursifs (comme *en résumé*) ne semblent pas directement dérivés d'un sens spatial référentiel au sens étroit du terme. En effet, les connecteurs reformulatifs servent *a priori* à introduire un nouveau fait et non un cadre (Rossari: 1997). Pourtant, Charolles et Pietrandrea (2012) évaluent l'existence de « connecteurs cadres » dans leur analyse de *en réalité*. La juxtaposition des cadratifs et des connecteurs sera traitée dans la section 2.3.5. La polyvalence de certains marqueurs cadratifs à nom abstrait relève notamment des chevauchements sémantiques entre ces deux types de marques de cohésion.

2.2. Le potentiel cadratif

Les travaux existants font ressortir deux traits des marqueurs cadratifs. D'un côté, ces marqueurs sont caractérisés par leur position syntaxique détachée de leur phrase d'accueil, ce qui leur permet de prendre une portée cadrative qui constitue une influence sémantique sur plusieurs énoncés (section 2.2.1). De l'autre côté, en lien avec cette portée cadrative, ces marqueurs peuvent être analysés dans une perspective énonciative qui va au-delà des analyses sémantico-syntaxiques. On peut notamment récupérer un trait modal et/ou évidentiel des marqueurs cadratifs formés sur une préposition et un nom abstrait (section 2.2.2). Il s'agira de montrer que les cadratifs ne contribuent pas à la prédication, donc le contenu propositionnel même, mais qu'ils ajoutent une couche supplémentaire à l'interprétation. Les cadratifs introduisent l'angle sous lequel l'énoncé est présenté (aussi appelé « point de vue » (Nølke: 1993a, 1993b)). Ainsi, ils servent à indiquer l'attitude du locuteur par rapport à ce qui est dit ou la façon dont quelque chose est dit.

En un mot, le potentiel cadratif désigne l'aptitude des marqueurs, dits cadratifs, d'introduire des critères en fonction desquels plusieurs énoncés entretiennent une relation sémantique entre eux (Charolles & Lamiroy: 2012). Ces marqueurs participent donc à l'organisation du discours en initiant des cadres. Ces cadres à leur tour suscitent la

construction de différents espaces mentaux liés aux concepts évoqués par les marqueurs. De ce fait, les marqueurs cadratifs créent un effet de cohésion dans le discours.

Les introducteurs de cadres du discours contribuent au « découpage du texte » (Charolles: 1997, p. 3), donc à l'enchaînement des énoncés et contenus dans le discours. En tant que marques de cohésion, la façon dont les cadratifs s'enchaînent dans un discours prédétermine comment le destinataire cherchera à établir des relations logiques et sémantiques entre les énoncés. Pour décoder le discours et sa structure, il faut des compétences à la fois linguistiques et non linguistiques. Afin de mieux diriger le destinataire vers une certaine interprétation du discours, le locuteur a à sa disposition « un ensemble de marques de cohésion intervenant dans le discours sous forme d'unités lexicales et grammaticales qui codent des instructions relationnelles plus ou moins spécifiques » (Charolles: 1997, p. 2).

Le fonctionnement des cadres est étroitement lié au contexte dans lequel ils interviennent. La fonction relationnelle des introducteurs de cadres va plus loin que la structure syntaxique. Ils signalent notamment des « connexions non structurales » (Charolles: 1997, p. 2) entre les unités du discours déjà interprétées et les unités entrantes contenant les nouvelles informations. La dimension temporelle et dynamique des opérations d'interprétation induite par ces marqueurs ouvre la voie à des opérations de réanalyse des unités du discours qui ont déjà été interprétées d'une autre façon auparavant. Cette réanalyse conduit à une actualisation des interprétations construites et peut mener à une précision ou à une rectification partielle ou complète de ce qui a déjà été dit.

Selon Charolles (1997), les cadres du discours doivent être analysés sous un angle dynamique. En effet, la personne qui doit interpréter le discours le fait progressivement en effectuant différentes opérations, parmi lesquelles se trouvent en particulier

- l'installation des cadres et la projection de cadres parents,
- l'unification des cadres arrivants avec les cadres projetés,
- l'intégration des contenus propositionnels sous des cadres en cours et
- la subordination des cadres les uns sous les autres.

(Charolles: 1997, p. 58, p. 58)

Les cadres sont mis en relation au fur et à mesure que le discours avance. Les différentes opérations sont suscitées par les marqueurs qui introduisent des cadres et par les interrelations établies par ces marqueurs dans un discours. Il est important de mentionner que les opérations d'intégration des cadres dans le discours sont rattachées à un « principe général d'attachement à gauche » (Charolles: 1997, p. 15). Chaque nouvelle proposition introduite dans le discours, sauf indication contraire, s'intègre dans le dernier cadre ouvert au moment où elle apparaît. Dans ce sens, les cadres sont des marques de cohésion rétrospectives ou anaphoriques (Halliday & Hasan: 2014). En même temps, le marqueur influence ce qui suit en fonction du critère qu'il introduit. Ce fait les rapproche des connecteurs.

En d'autres termes, si une proposition entrante q (qui ne contient pas de marqueurs cadratifs) est précédée d'une proposition p qui contient un introducteur de cadre, elle est automatiquement intégrée à ce même cadre. En revanche, si q introduit un autre cadre, celui-ci va soit fermer le cadre précédent en le remplaçant, ce qui résulte en un effet de contraste entre cadres, soit ce nouveau cadre est subordonné à ou coordonné avec le cadre précédent, qui est d'habitude apparenté et ainsi plus général.

Selon le contexte précis, différents types de relations, telles que la fermeture d'un autre cadre ou la subordination rétroactive à un cadre, peuvent être établies par les mêmes marqueurs cadratifs. Les indications données par les cadratifs quant à la structuration des informations dans un discours dépendent des autres marqueurs de cohésion présents dans leurs contextes gauche et droit.

Dans l'exemple (16) emprunté à Vigier (2004), deux cadres (« univers de discours » d'après l'ancienne terminologie proposée dans Charolles (1997) sont introduits par *en théorie* et *en pratique* :

- (16) Le peuple juif souffre d'une « peur de sa patrie ». En théorie, il aspire toujours à la retrouver mais, en pratique, il l'évite. (LMD, décembre 1992)

Dans l'exemple, deux cadres différents sont introduits par deux cadratifs : *en théorie* et *en pratique*. *En pratique* ferme le cadre instauré par le marqueur *en théorie* dans l'énoncé précédent. En même temps, par son intervention, *en théorie* anticipe un deuxième cadre dit « parent ». Les cadres (ou univers) parents sont associés à un cadre (ou univers) donné :

Le contenu de l'expression introductrice sélectionne plus ou moins par avance un ou plusieurs univers qui sont associés à l'univers qu'elle introduit. Charolles (1997)

Cette association peut être issue d'une « nature » similaire des cadres (Vigier: 2004, p. 166). Par exemple, *en théorie* et *en pratique* évoquent les deux des concepts abstraits. Ils sont formés les deux sur la préposition de localisation *en* et un nom abstrait amenant à des sens proches. Cependant, les critères qu'ils définissent ne sont pas similaires :

Ce point se déduit logiquement du phénomène de « contraste » antérieurement décrit : un critère « C » sous lequel est vérifié un état de choses dénoté par [p] ne peut en effet entretenir une relation de *contraste* qu'avec d'autres critères de même nature. (Vigier: 2004, p. 166)

L'association entre un cadre et des cadres parents dépend aussi de leur contenu lexical et de leur degré de figement (Vigier: 2004, p. 166-167). Une certaine proximité sémantique entre certains cadres s'explique par le fait qu'ils sont issus d'un même champ lexical plus ou moins étendu. Selon leur degré de figement qui concerne la spécialisation du concept qu'ils évoquent, le paradigme des possibles cadres parents est plus ou moins restreint.

Vigier (2004) propose de représenter cette combinaison d'un cadre avec un autre cadre sémantiquement proche (cadre dit « prototypique ») de la manière suivante :

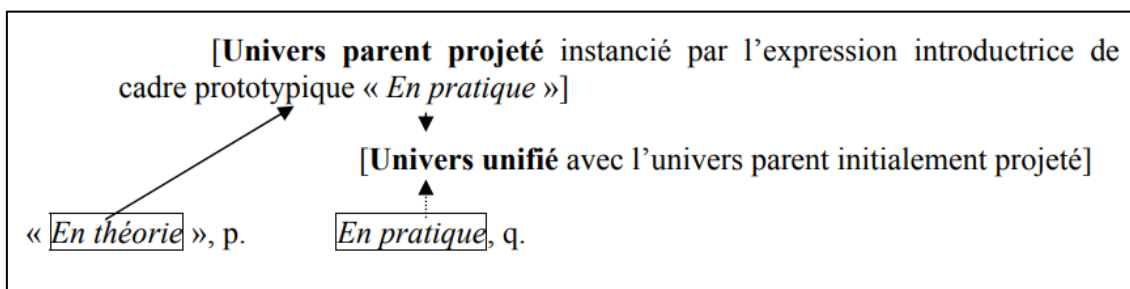


Figure 4: Relations entre un univers parent et un univers qu'il évoque dû à leur association fréquente (Vigier: 2004, p. 166).

En pratique peut être considéré comme prototypique ici dans le sens qu'il est fréquemment associé au cadratif *en théorie*. Les deux cadres entretiennent ainsi une relation de parenté. Cette association entre cadres et cadres parents n'est pourtant ni obligatoire ni fixe dans un discours (voir aussi Charolles (1997)) :

Il demeure cependant tout à fait possible (et, de fait, *très courant*) que, dans la suite du discours, l'univers (ou les univers) unifié(s) à l'univers parent projeté ne

soi(en)t pas **instancié(s) par l'expression introductrice de cadre prototypiquement associée à l'adverbial initial**⁶. (Vigier: 2004, p. 169)

En tant que marques de cohésion, les cadratifs s'enchaînent dans le discours et contribuent à la structuration de l'information en unités homogènes :

Dans la mesure où ils constituent des blocs sémantiquement homogènes, les cadres peuvent jouer **un rôle de premier plan dans la structuration du discours**. Ils permettent en effet au locuteur de répartir les informations qu'il a à transmettre relativement à une série de critères qu'il spécifie au moyen des expressions introductrices de cadres. (Vigier: 2004, p. 171)

Charolles (2009) propose une définition synthétique des caractéristiques des cadratifs :

Les adverbiaux cadratifs fonctionnent comme des marques

- de segmentation : ils délimitent, au sein des textes, des blocs informationnellement homogènes satisfaisant au critère (spatial, temporel, énonciatif,...) spécifié par l'adverbial ;
- d'intégration : une fois installés, ils tendent par défaut à accueillir les informations arrivantes. Ils instituent des relations de portée qui sont descendantes, ce qui les différencie globalement des anaphores et des connecteurs qui signalent des liens remontants. (Charolles: 2009, p. 17)

Les marqueurs cadratifs influencent non seulement le ou les énoncés qui leur suivent, mais aussi les autres marqueurs cadratifs qui se trouvent dans leur environnement gauche et droit. Comme les autres phénomènes de cohésion, les cadres entretiennent des relations sémantiques dans un discours en le structurant. Avant l'analyse contextuelle des cadres dans le sous-chapitre 2.6, il faudra quelques précisions en ce qui concerne la portée « descendante » des cadratifs (section 2.2.1), la modalisation qui est effectuée par cette portée (section 2.2.2), les différents emplois des cadratifs dits polyvalents (sous-chapitre 2.4) et la sémantique de ces derniers décrite dans les travaux existants (sous-chapitre 2.3).

⁶ Vigier (2004) surligne et met en italique.

2.2.1. Portée sémantique, portée cadrative et détachement syntaxique des cadratifs

L'aperçu qui a été donné jusqu'ici a indiqué qu'il existe des formes adverbiales qui peuvent porter sur une partie plus large du discours que leur phrase d'accueil. Guimier (2007) parle entre autres d'adverbes de domaine et de cadrage (Guimier: 1996, 141-153), tandis que Charolles et Vigier (2005) s'intéressent à la « portée cadrative » des adverbiaux en position préverbale. Ces formes sont exophrastiques et visent le discours quand ils délimitent un « champ référentiel » pour une « prédication » (Guimier: 1996, p. 141). Ces adverbiaux (comme les adverbes cadratifs) se placent habituellement en position initiale dans un énoncé, et parfois en position finale comme l'illustrent deux exemples de l'auteur (Guimier: 1996, p. 142) :

(17) *Linguistiquement*, cet exemple est intéressant.

(18) Cet exemple est intéressant, *linguistiquement*.

Selon cette description, l'influence sémantique des cadratifs s'exerce sur une proposition entière à la différence de celle des adverbes endophrastiques. La description de Guimier ignore cependant le fait qu'ils peuvent avoir une étendue de leur sens encore plus large qu'une proposition qui pour sa part, a en fait la capacité d'inclure plusieurs énoncés. L'exemple suivant, qui a déjà été présenté ci-dessus, représente un tel cas où *en théorie* et *en pratique* sont des adverbiaux (ils sont donc exophrastiques) et ont une fonction cadrative qui porte sur plusieurs propositions :

(19) [**En théorie**, c'est le régime qui respecte le plus clairement le principe de l'égalité parentale et l'exercice de la coparentalité.^{P1} Il n'est plus ici question en effet de parent gardien (le bon) et de parent visiteur (le mauvais)^{P2} ; le père et la mère séparés peuvent continuer à se montrer responsables de la sécurité et du développement de l'enfant.^{P3}] – [**En pratique**, la formule n'a toutefois rien d'idyllique^{P4} et il est vrai qu'une RA mal indiquée peut entraîner une souffrance psychologique chez l'enfant (tous les cas cités dans *Le livre noir* ne relèvent pas du pur fantasme).^{P5}] (OUEFR 07)

L'étendue plus large qu'une proposition de l'influence sémantique des cadratifs fait objet de nombreuses études. Alors que les premiers travaux s'intéressent notamment aux cadres de discours en tant que phénomène général d'organisation du discours, les analyses plus

récentes quant à elles plutôt sur quelques marqueurs particuliers ayant un potentiel cadratif.

Dans ce contexte, la notion de « portée cadrative » (Charolles & Vigier: 2005, p. 19-28) est utilisée pour désigner l'étendue de l'influence d'un cadratif au-delà même de sa phrase d'accueil. Cette notion est dérivée de la notion de « portée (sémantique) » désignant l'étendue de l'influence sémantique d'un adverbe (ou d'un adverbial) dans les limites de sa phrase d'accueil (Guimier: 1996, 2007; Nølke: 1993a, 1993b).

Il convient de commencer avec la notion de portée sémantique, puisque la portée cadrative en est complémentaire. La portée sémantique d'un adverbe peut être définie comme « l'élément à propos duquel l'adverbe dit préférentiellement quelque chose » (Guimier: 1996, p. 4) : un adverbe peut porter sur le fait dénoté (l'état de choses), l'énoncé ou l'énonciation. Cette distinction s'applique à toutes les formes ayant une fonction adverbiale au sens le plus large, y inclut les marqueurs cadratifs qui en effet sont à considérer comme « adverbiaux » (Charolles: 2003; Charolles & Lamiroy: 2012; Charolles & Vigier: 2005; Féron: 2007; Wandel: 2017). Guimier précise que les adverbes exophrastiques, alors ceux qui sont détachés de leur phrase d'accueil (par exemple les cadratifs (Charolles & Vigier: 2005)) ont pour « support de portée » les différents aspects de l'acte d'énonciation (le dit, le dire ou l'organisation du discours) (Guimier: 1996, pp. 4-7).

La notion de portée sémantique désigne donc la sphère d'influence immédiate du sens d'un marqueur : « En linguistique, la portée d'une UP [=unité de portée] est en général définie comme le constituant (ou les constituants) de l'énoncé sur lequel (lesquels) cette unité exerce une influence sémantique. » (Charolles & Vigier: 2005, p. 15). La portée sémantique est étroitement liée à la syntaxe. Il est important de souligner que normalement la portée des adverbes ne dépasse pas la phrase dont ils font partie. Les adverbes endophrastiques peuvent être intraprédicatifs ou extraprédicatifs. Pour leur part, les adverbes exophrastiques sont détachés de leur phrase d'accueil et se trouvent habituellement en position initiale, mais peuvent également se trouver en position finale.

Les deux exemples suivants démontrent qu'un cadratif à nom abstrait comme *en réalité* peut, en plus de ses emplois exophrastiques (21), également avoir des emplois intraprédicatifs (20).

(20) Nicolas Sarkozy a pressenti qu'une réforme institutionnelle, apparemment technique, mais, *en réalité*, profondément politique, ne serait pas mal accueillie par l'opinion. (OUEFR, 13.07.2007)

(21) En apparence et à cet instant, Coluche a l'air plutôt joyeux. *En réalité*, celui qui vient d'être distingué traverse une terrible période de détresse. (LM 08)

Dans le premier exemple, *en réalité* modalise l'adjectif *politique* (comme d'ailleurs l'adverbe *profondément*) en le qualifiant comme étant politique « dans la réalité ». *En réalité* crée en combinaison avec *apparemment* un contraste qui modalise l'adjectif *technique*. Pourtant dans ce contexte, *en réalité* n'est pas un cadratif au sens strict puisqu'il est intraprédicatif et ne contribue pas à l'organisation du discours au-delà de sa phrase d'accueil. Il modalise une partie du prédicat seulement. Les cadratifs à nom abstrait peuvent aussi être intraprédicatifs. Ils n'introduisent pas de critères sémantiques qui indexerait plusieurs énoncés.

Dans le second exemple, *en réalité* se comporte différemment. Uniquement dans ce deuxième cas, *en réalité* porte sur l'ensemble du contenu propositionnel. Il est syntaxiquement et sémantiquement détaché de sa phrase d'accueil, ce qui est indiqué par la virgule. *En réalité* organise ainsi le discours en combinaison avec un autre cadratif dans son contexte gauche : *en apparence*. Les deux propositions de l'exemple sont indexées par les deux cadres introduits.

Guimier (1996) parle d'« adverbies de domaine contrastifs » qui marquent une « opposition ». Cette valeur contrastive permettrait « d'opposer un domaine référentiel à d'autres domaines possibles pour lesquels l'énoncé n'est peut-être pas vrai » (Guimier: 1996, p. 143). L'adverbe suspendrait « la validité générale de l'énoncé » (Guimier: 1996, p. 143) en impliquant l'existence d'autres domaines pour lesquels l'énoncé serait faux. Ainsi, une possible suite de *en apparence* est un connecteur contrastif tel que *mais* et un autre cadratif tel que *dans la réalité*. De tels exemples se trouvent dans le corpus étudié :

(22) **Sur le papier**, le projet est alléchant, ***mais dans la réalité***, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives. (LFI 08)

Sur le papier se comporte dans ce contexte comme forme adverbiale exophrastique (délimitée par une virgule) et a une portée cadrative. Deux tests proposés par Guimier

(1996, p. 145) qui permettent de distinguer les adverbes contrastifs de ceux non contrastifs peuvent être appliqués à l'adverbial *sur le papier*, qui implique un contraste de cadres dans l'exemple (22). Il peut constituer une réponse par *oui* ou *non* à une question totale et il peut être le focus d'une phrase clivée :

- Le projet est-il alléchant ? – *Sur le papier*, oui (ou non).
- *C'est sur le papier que* le projet est alléchant.

Les autres tests proposés, comme par exemple la paraphrase par *d'un point de vue + adjectif dérivé de l'adverbe* et la combinaison avec le participe *parlant* (Guimier: 1996, p. 143), sont seulement significatifs pour les adverbes. L'exemple d'un adverbe cadratif tel que *théoriquement* à la place de l'adverbial illustre ce fait puisque ces tests supplémentaires sont pertinents dans ce cas :

(23) **Théoriquement**, le projet est alléchant, **mais dans la réalité**, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

- Le projet est-il alléchant ? – *Théoriquement*, oui (ou non).
- *C'est théoriquement que* le projet est alléchant.
- *D'un point de vue théorique*, le projet est alléchant.
- *Théoriquement parlant*, le projet est alléchant.

Guimier (1996) parle dans ce cas-là d'adverbes de domaine contrastifs qui interviennent en première position dans une suite d'énoncés et qui impliquent un contraste de cadres. L'application des tests proposés par ce même auteur à l'exemple (22) atteste qu'en effet non seulement l'adverbial *sur le papier* mais également le cadratif *dans la réalité* contribuent au contraste de cadres, et ceci par un fonctionnement sémantique semblable :

- Il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives ? – *Dans la réalité*, oui (ou non).
- *C'est dans la réalité* qu'il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

Dans la réalité déclenche en fait le contraste impliqué par *sur le papier*. Il s'avère que *sur le papier* et *dans la réalité* sont complémentaires en ce qui concerne leur trait contrastif. Les deux impliquent un autre cadre contrasté, mais leur orientation est

contraire : alors que *sur le papier* implique un contraste dans la suite du discours, *dans la réalité* renvoie à un cadre contrasté présenté dans ce qui précède. Guimier (1996) ne précise pas si seulement le premier cadratif (*sur le papier*) est considéré comme contrastif, ou si c'est celui qui suit (*dans la réalité*) qui l'est et qui marque réellement le contraste comme le suggère l'exemple ci-dessus avec *dans la réalité*. Il faut considérer le fait que ni *dans la réalité* seul (25), ni *sur le papier* seul (24), pourraient déclencher une interprétation contrastive dans ce cas de figure :

(24) **Sur le papier**, le projet est alléchant, ? il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

(25) Le projet est alléchant, ? ***dans la réalité***, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

Alors que les deux cadratifs semblent nécessaires afin de marquer ce contraste, la présence du connecteur *mais* permettrait de ne garder qu'un dans la séquence :

(26) **Sur le papier**, le projet est alléchant, **mais** il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

(27) Le projet est alléchant, **mais *dans la réalité***, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

Le rôle particulier du connecteur *mais*, notamment avec son potentiel contrastif et son interaction avec les cadratifs, sera discuté dans les chapitres 4 et 6, consacrés aux analyses contextuelles.

Les exemples ci-dessus ont révélé la nature contrastive des cadratifs à nom abstrait qu'ils partagent avec d'autres marqueurs appartenant à la classe des cadratifs contrastifs selon Guimier (1996). Un autre trait qui caractérise l'ensemble des formes dites cadratives est leur portée cadrative. Dans plusieurs travaux existants, il a été démontré qu'il est nécessaire de distinguer deux notions proches et complémentaires : la portée sémantique et la portée cadrative.

Afin de définir qu'elle est exactement la différence entre ces deux portées, il convient d'illustrer leur complémentarité au moyen de deux nouveaux exemples. Dans l'exemple (28), les cadratifs spatiaux *dans le midi* et *en Bretagne* introduisent deux critères qui

s'appliquent respectivement à la proposition *P1* et *P2*, indiquant les endroits où les états de choses dénotés ont lieu :

- (28) [Dans le Midi, les incendies ont cessé]^{P1} mais, [en Bretagne, ils ont empiré]^{P2} (Charolles & Vigier: 2005, p. 19)

La portée sémantique (indiquée par les crochets) de la locution cadrative *dans le Midi* s'exerce sur la première proposition. Le connecteur *mais* relie la proposition 1 à la 2, qui est introduite par *en Bretagne*, qui pour sa part spécifie le critère pour cette proposition. La portée sémantique de ce dernier cadratif concerne donc seulement cette deuxième proposition. La fermeture du premier cadre découle des concepts auxquels *dans le Midi* et *en Bretagne* font référence. Étant donné que le Midi et la Bretagne constituent deux régions françaises différentes l'une de l'autre, les cadres associés ne peuvent pas être intégrés ou subordonnés l'un à l'autre. On peut démontrer graphiquement la portée par des carrés et le contraste que *mais* signale (Charolles & Vigier: 2005, p. 20) :

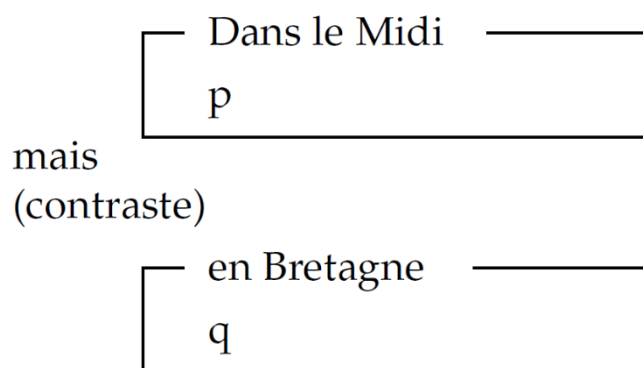


Figure 5 : Enchaînement de plusieurs cadres et relation avec un connecteur de contraste.

L'analyse des marqueurs cadratifs demande une perspective beaucoup plus large que leur phrase d'accueil. L'influence sémantique du critère défini par un cadratif s'étend souvent sur plusieurs énoncés suivants et ainsi est plus large que la portée sémantique d'un adverbe qui concerne seulement sa phrase d'accueil. Ce fait est relevé par la définition des adverbiaux cadratifs proposée par Charolles & Vigier :

Certains adverbiaux en position préverbale peuvent étendre leur influence au-delà de leur phrase d'accueil. Ils regroupent au sein de blocs (ou cadres) des informations qui satisfont au critère spécifié par l'adverbial (que ce critère soit relatif au contenu propositionnel, à l'énoncé ou à l'énonciation) et participent, de ce fait, à la cohésion du discours » (Charolles & Vigier: 2005, p. 9).

Il est ainsi judicieux de distinguer entre la portée sémantique en général et la portée cadrative en particulier. Ayant une influence plus large, la portée cadrative décrit « l'influence à distance (*i.e.* au-delà de sa phrase d'accueil) du trait sémantique spécifié par un adverbial introducteur de cadre » (Charolles & Vigier: 2005, p. 18). Dans l'exemple suivant, la portée sémantique du cadratif reste la même, mais le cadre introduit par *dans le midi* n'est pas fermé par l'introduction d'un autre cadre comme *dans le Var* :

(29) [Dans le Midi, les incendies ont cessé]^{P1} mais, [dans le Var, la météo annonce du mauvais temps]^{P2} (Charolles & Vigier: 2005, p. 20)

Les crochets mis par Charolles et Vigier (2005) l'indiquent : la portée sémantique de *dans le Midi* telle qu'elle a été définie pour les adverbes devrait rester la même (proposition 1 seulement) et la deuxième proposition devrait être soumise à la portée sémantique de *dans le Var*. Mais contrairement à (28), dans (29) le cadre introduit par *dans le Var* est compatible avec celui introduit par *dans le Midi* ; il lui est subordonné. En effet, *le Var* est un département dans le sud de la France et fait ainsi partie du Midi. La deuxième proposition n'est pas *a priori* dans la portée sémantique du cadratif *dans le Midi* (selon la définition de portée sémantique présentée ci-dessus) et pourtant le cadre n'est pas fermé par *dans le Var*. Ce chevauchement de cadres est représenté dans le schéma suivant où *dans le Midi* influence effectivement non seulement la première proposition, mais aussi la deuxième introduite par *dans le Var* (Charolles & Vigier: 2005, p. 20) :

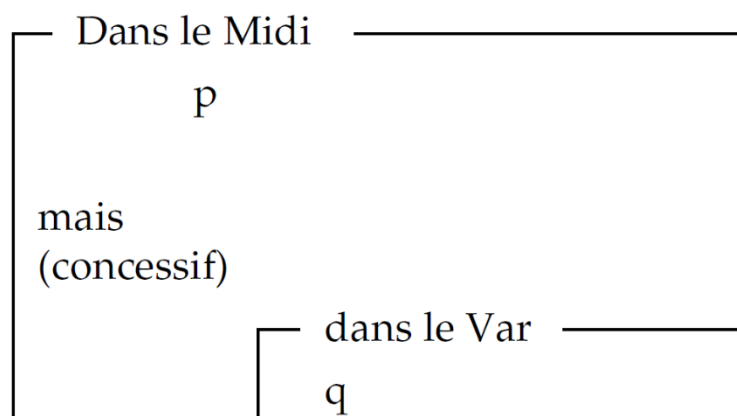


Figure 6 : Combinatoire d'un cadre parent avec un cadre dépendant et relation avec un connecteur concessif.

Cette analyse pose un problème au niveau sémantique. Elle mélange le niveau conceptuel (procédural chez Charolles (1997)) (où le Var fait effectivement partie du Midi et la

portée de *dans le Midi* s'étend en effet sur *p* et *q*) avec l'agencement discursif (où le cadre introduit par *dans le Midi* est contrasté avec le cadre introduit par *dans le Var*, ce qui est d'ailleurs, comme le disent les auteurs, aussi indiqué par le connecteur *mais*). En rendant compte uniquement des fonctions discursives des marqueurs (cadratifs) dans un contexte donné, cette ambiguïté due à une analyse qui mélange les différents niveaux du discours peut être évitée.

Afin de garder la définition de la portée sémantique utilisée en sémantique de la phrase, Charolles et Vigier (2005) proposent le concept de portée cadrative qui désigne l'influence sémantique plus large dans la structuration du discours, c'est-à-dire leur fonction discursive :

(...) l'idée de portée est utilisée en sémantique et nous préconisons de parler de portée cadrative pour rendre compte de la fonction organisationnelle des adverbiaux au-delà de leur phrase d'accueil. Cette spécification est d'autant plus nécessaire que (...) les adverbiaux antéposés peuvent inclure dans leur portée cadrative des connecteurs et des incises dont le contenu ne tombe pas sous leur portée sémantique. (Charolles & Vigier: 2005, p. 9)

Selon cette définition, les cadratifs peuvent avoir une portée cadrative qui inclut plusieurs énoncés et d'autres cadratifs ainsi que des connecteurs. Un tel cas serait l'exemple (29), où les propositions contrastées par *mais* seraient les deux incluses dans la portée cadrative du cadratif *dans le Midi*. Mais comme mentionné ci-dessus, ce mélange de niveaux d'analyse semble problématique. Ce n'est pas parce que le concept du Midi inclut celui du Var que le premier cadre s'applique aussi à la deuxième proposition dans l'exemple (29). Le connecteur *mais* signale un contraste entre les deux énoncés. En même temps, il semble que *dans le Midi* et *dans le Var* marquent un contraste entre deux cadres divergents malgré le fait qu'au niveau conceptuel ce dernier cadre peut être intégré dans ce premier. La proposition *q* introduit une information qui signale une exception au fait qu'en général dans le Midi les incendies ont cessé puisqu'en particulier *dans le Var* ceci n'est pas le cas. Il faut donc bien distinguer entre niveau conceptuel et niveau discursif quand on veut saisir la portée des cadres.

Quant à cet aspect, les explications fournies dans (Charolles: 1997; Charolles & Vigier: 2005) restent plutôt vagues. Étant donné que la portée sémantique ainsi que la portée cadrative sont de nature sémantique, il semble difficile de les distinguer (voir les

commentaires concernant exemples (28) et (29)). Si l'on définit la portée sémantique seulement comme l'influence directe que le cadratif a sur sa phrase d'accueil, la portée cadrative doit saisir l'influence sémantique du cadre au-delà de cette phrase. Ainsi, la portée cadrative désigne l'ensemble des énoncés intégré dans le cadre que le cadratif introduit :

Les ajouts adverbiaux peuvent assumer, quand ils sont détachés en tête de phrase, des fonctions à l'échelle du discours. Ils permettent de répartir les informations dans des rubriques en fonction du sens de l'adverbial et ainsi de structurer les informations communiquées. Ils tirent ce pouvoir du fait qu'ils sont à même d'étendre leur portée au-delà de leur phrase d'accueil. (Charolles & Lamiroy: 2012, p. 98)

Selon Charolles et Vigier (2005), la portée cadrative ne serait pas congruente avec la portée sémantique. Les auteurs essaient de distinguer le sens des cadratifs de leur fonction discursive qui sert à structurer le discours. Il semble plus adapté de considérer ces deux aspects comme faisant partie de leur sémantique. La fonction discursive dépend du contexte donné. Ceci se manifeste entre autres par le fait que les cadratifs peuvent aussi fonctionner comme connecteurs dans certaines situations comme l'indiquent d'ailleurs Charolles et Vigier (2005).

Pour ce qui est de la cohésion du discours et les fonctions discursives, les connecteurs tout comme les cadratifs font partie des marques de cohésion. Ils se distinguent notamment par le fait que les cadratifs en tant qu'introducteurs de cadres se trouvent devant les unités sur lesquelles ils portent (« rôle prospectif » chez Lenepveu (2011)), tandis que les connecteurs relient deux unités du discours (« conjonction » chez Halliday et Hasan (2014)). Cependant, les parallèles entre les cadres et les connecteurs ne sont pas négligeables :

Quoique les adverbiaux cadratifs portent sur le discours ultérieur et soient orientés vers le contexte en aval, leur apparition en tête de phrase et leur exploitation à des fins cadratives sont le plus souvent préparées par le contexte précédent, de sorte qu'ils entretiennent des liens avec les phrases précédentes et suivantes. Cela les prédestine déjà à se rapprocher des connecteurs. Mais ce rapprochement (...) est favorisé par d'autres facteurs, notamment par le fait que l'adverbial inclut un N relationnel qui impose et renforce le lien avec le contexte précédent. Le rapprochement peut-être plus ou moins avancé, pour arriver aux « purs » connecteurs comme *mais* et *car* qui ne sont pas détachables, qui ne peuvent apparaître qu'en

position interphrastique, et ne peuvent mettre relation que leur phrase hôte avec une phrase ou une séquence de phrases précédentes. (Charolles & Lamiroy: 2012, p. 98)

Dans ce contexte, il faut retenir des travaux qui traitent sur la portée des cadres (voir ci-dessus) que la portée des cadratifs peut s'étendre sur plusieurs énoncés, puisqu'ils ne font pas partie de la prédication de leur phrase d'accueil (Charolles: 1997, p. 23, 34; Vigier: 2004, p. 190). Dans ce travail, la distinction entre portée sémantique et portée cadrative telle que proposée par Charolles et Vigier (2005) n'est pas maintenue, tout en supposant qu'il s'agit *a priori* de deux perspectives différentes sur le même phénomène : l'influence sémantique d'un marqueur sur son contexte immédiat et sa fonction discursive qui en est dérivée. Le chapitre 2.4 illustrera comment le fonctionnement sémantique des cadratifs à nom abstrait est conçu dans le présent travail.

2.2.2. Modaux et cadratifs véridictionnels

Les descriptions dans la section précédente indiquent que les cadratifs en tant qu'organisateur du discours dans une position détachée de leur phrase d'accueil ne font pas partie de la prédication, de la proposition ou du contenu propositionnel. Ils agissent sur leur représentation dans le discours en introduisant un critère sémantique qui donne des instructions pour leur interprétation. Mais de ce fait, les cadratifs ne ressemblent-ils pas aux formes modales, qui véhiculent également une façon de représenter un contenu propositionnel ?

Il ne ressort pas clairement de la littérature si les cadratifs doivent être considérés comme des formes modales ou non, ou s'il s'agit de deux catégories linguistiques distinctes qui néanmoins partagent certains traits (comme une fonction discursive). Une classification comme formes modales, en revanche, s'oppose avant tout au type de relation sémantique que les marqueurs cadratifs entretiennent avec leur phrase d'accueil et qui diffère de celle établie par les modaux.

Le Querler (1996, 2004) définit la modalité extrapredicative comme « l'expression de l'attitude du locuteur par rapport au contenu propositionnel de son énoncé ». D'après cette définition répandue, les formes modales calculent les conditions de vérité de la proposition sur laquelle elles portent :

« Les modalités agissent directement sur la façon de calculer la vérité/fausseté d'une proposition. » (Charolles: 1997, p. 24)

Un exemple concret en est la meilleure illustration :

(30) Il se peut que les Français ne tolèrent aucun pouvoir.
(Charolles: 1997, p. 24)

Ici, *il se peut que* est une expression modale épistémique qui exprime la possibilité que la proposition *les Français ne tolèrent aucun pouvoir* soit vraie. Ainsi, le modal sert à indiquer à l'interlocuteur que, dans un ensemble de mondes envisageables, il en existe au moins un monde dans lequel la proposition est à considérer vraie. Il n'est pas certain que ce monde soit en effet le monde réel. En d'autres mots, le modal modifie les conditions de vérité de la proposition. Il véhicule une instruction « vériconditionnelle » (Charolles: 1997, p. 24).

En revanche, un exemple similaire introduit par un cadratif ne peut pas être interprété de la même manière :

(31) En France, les *Français* sont ingouvernables. (Charolles: 1997, p. 24)

Le cadratif *en France* n'a aucune incidence sur la vérité de la proposition *les Français sont ingouvernables*. Contrairement à *il se peut* qui indique la possibilité que la proposition suivante soit vraie, *en France* précise le contexte dans lequel elle est considérée comme vraie sans pour autant mettant en question la vérité de ce qui est dit. Ainsi, il n'est pas certain que les Français ne tolèrent aucun pouvoir dans le premier cas, mais il est avéré que les Français sont ingouvernables dans le second exemple. Dans ce dernier cas, il est incontesté que la proposition est vraie, et ce, dans le monde réel. Et pas seulement, par exemple, dans un monde du possible comme dans l'autre exemple. Le cadratif ne modifie pas la proposition même, mais introduit un aspect supplémentaire qui permet d'interpréter l'état de choses comme ayant lieu en France. Cette restriction signalée par *en France* s'ajoute donc après que les conditions de vérité ont été établies (= la proposition est vraie dans le monde réel, où les Français sont ingouvernables). Ainsi, « les expressions introductrices [de cadres] offrent avant tout des critères pour le

classement des informations, c'est-à-dire des contenus propositionnels dont la vérité est présentée comme établie » (Charolles: 1997, p. 25).

Le *cadratif en France*, est-il néanmoins modal ? Pour répondre à cette question, il faut distinguer deux sous-types de la modalité : la modalité véridictionnelle et la modalité vériconditionnelle (voir Charolles (1997)). Greimas (1976) décrit cette différence entre modalité « véridictoire » et modalité « factitive » de manière suivante :

Alors que la modalité véridictoire modifie le prédicat qu'elle régit après coup et en aval – l'énoncé soumis à la modalisation étant censé déjà produit – la modalité factitive s'exerce en amont et fonctionne comme une sorte de stimulant, susceptible de susciter la mise en marche de la compétence d'un sujet autre. » (Greimas: 1976, p. 95)

Selon cette distinction, le *cadratif* véhicule une instruction « interprétative » qui est « véridictionnelle » (Charolles: 1997, p. 24). Le *cadratif* restreint la vérité de la proposition en fonction du critère qu'il spécifie. Les *cadratifs* ajoutent un aspect supplémentaire à l'état de choses dénoté par la proposition ou les propositions sur lesquelles s'exerce leur portée *cadratif*. Il en ressort que dans l'exemple (31) la proposition est toujours vraie dans le monde réel. Toutefois, elle n'est pas valable pour tous les pays, mais seulement pour la France. Cette précision est véhiculée par le *cadratif en France*. Il apporte « un commentaire sur la façon de considérer la vérité/fausseté de la proposition » (Charolles: 1997, p. 24), mais ne la définit pas.

Dans cette même perspective, Fauconnier (1984) constate que, dans le cas du *cadratif en réalité*, une description sémantique en fonction des conditions de vérité ne permet pas de décrire sa contribution à la construction d'espaces mentaux. Plus précisément, le *cadratif* représente un état de choses selon la perspective du locuteur. En fin de compte, « réalité » et « non réalité » sont tout simplement deux possibles constructions mentales, à savoir deux espaces mentaux.

Outre les différences par rapport à leur incidence sur les conditions de vérité, la particularité des *cadratifs* est qu'ils définissent des critères sémantiques selon lesquels plusieurs énoncés peuvent être regroupés. Ceci n'est pas le cas des modaux dont la portée est intraphrastique :

À la différence des modalités dont la portée ne peut facilement s'étendre à d'autres propositions que celles auxquelles elles sont adjointes, les expressions introductrices d'univers du discours ont une propension à intégrer plus d'une proposition et elles jouent, de ce fait, un rôle bien particulier dans l'interprétation. (Charolles: 1997, p. 24)

On constate donc que les cadratifs sont véridictionnels, donc ils indiquent « le rapport que le locuteur entretient et souhaite que le destinataire entretienne avec la vérité des contenus exprimés » (Charolles: 1997, p. 25). Ainsi, dans une perspective plus large encore, sont à considérer comme des marqueurs véridictionnels tous les marqueurs qui servent à présenter des contenus propositionnels sous un certain angle ou point de vue. Dans ce sens, la définition de « véridiction » donnée par Greimas (1976) pour les modaux est aussi pertinente pour les cadratifs : « la véridiction est une opération cognitive qui s'exerce comme un savoir sur les objets (du monde) » (Greimas: 1976, p. 95).

Malgré la distinction faite entre cadratifs d'un côté et modaux de l'autre côté dans le travail de Charolles (1997), le cadratif *en réalité* est décrit comme un modal évidentiel dans Charolles et Pietrandrea (2012) : « nous partons de l'hypothèse que *en réalité* est fondamentalement un modal évidentiel » (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 115). De même, Combettes et Kuyumcuyan (2007) traitent *en vérité* comme un modalisateur d'énoncé et d'énonciation. Au lieu de discuter du rattachement des cadratifs à une catégorie ou une autre, il est préférable de donner un aperçu de leur fonctionnement à partir des travaux existants sur les marqueurs cadratifs à nom abstrait. Cela permettra d'illustrer pourquoi les cadratifs à nom abstrait peuvent être considérés comme des modaux.

2.3. Le sémantisme des cadratifs à nom abstrait dans la littérature

La comparaison entre modalité et potentiel cadratif a montré que les deux concepts sont en partie similaires dans la mesure où les deux types de marqueurs peuvent commenter sur ce qui est dit dans le sens d'une véridiction. En même temps, les cadratifs se rapprochent aussi d'un autre groupe de marqueurs ayant une fonction de structuration du discours : les connecteurs.

À première vue, les cadratifs et connecteurs tissent deux types de relations sémantiques semblables. La particularité des connecteurs en tant que marques de cohésion ressort

clairement chez Halliday et Hasan (2014) qui indiquent qu'ils établissent une relation de conjonction portant à la fois sur des énoncés précédents et sur des énoncés suivants. Leur portée paraît plus limitée que celle des autres marques de cohésion, en l'occurrence des cadratifs (Charolles & Lamiroy: 2012).

Pour rappel, les cadratifs ont une fonction d'organisation du discours quand ils sont détachés en tête de leur phrase d'accueil. Leur fonction cadrative consiste en une répartition des informations dans des « rubriques » en fonction du critère sémantique qu'ils précisent. Le potentiel cadratif est issu du fait que la portée de ce critère s'étend au-delà de leur phrase d'accueil (Charolles: 1997). Les cadratifs ont de ce fait une incidence étendue sur leur environnement droit ainsi que gauche (Charolles: 2003, p. 45-46), ce qui les rapproche de la fonction des connecteurs comme charnières du discours:

Quoique les adverbiaux cadratifs portent sur le discours ultérieur et soient orientés vers le contexte en aval, leur apparition en tête de phrase et leur exploitation à des fins cadratives sont le plus souvent préparées par le contexte précédent, de sorte qu'ils entretiennent des liens avec les phrases précédentes et suivantes. (Charolles & Lamiroy: 2012, p. 98)

Charolles et Lamiroy (2012) relèvent d'autres facteurs qui prédestinent certains cadratifs à se rapprocher des connecteurs, notamment le fait que les cadratifs formés sur un nom relationnel créent un lien avec le contexte précédent. C'est par exemple le cas de *en effet* où le nom *effet* présuppose un contexte précédent où « la cause » de l'effet est indiquée. Ce lien peut être référentiel, ce qui relève de la cohésion lexico-grammaticale selon Halliday et Hasan (2014).

Comme on peut le voir dans la littérature existante (Charolles: 1997; Charolles & Pietrandrea: 2012; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995; Rossari: 1997; Wandel: 2017, 2020), certains cadratifs à nom abstrait se rapprochent du connecteur *mais* dans certains contextes. Dans ce qui suit, il sera démontré que les cadratifs à nom abstrait ne sont pas seulement fonctionnellement proches des connecteurs. Certains d'entre eux sont effectivement utilisés en tant que connecteurs en plus d'avoir un emploi en tant que cadratifs. Cette polyvalence a été traitée dans plusieurs travaux existants.

Peu d'études menées en linguistique traitent spécifiquement un ou plusieurs des cadratifs qui font l'objet de ce présent travail. Il ressort de ces quelques travaux qu'il faut distinguer

deux types d'emplois des cadratifs à nom abstrait. D'une part, les marqueurs analysés ont des emplois en tant que cadratifs, qui correspondent aux critères qui ont été mis en place par Charolles (1997). D'autre part, trois des marqueurs formés sur *en* (*en fait*, *en réalité*, *en vérité*) sont également décrits comme connecteurs. Les travaux existants s'intéressent surtout à ce deuxième emploi. Dans un premier temps, il s'agira de saisir la contribution des prépositions de localisation *en* et *dans* au sémantisme des cadratifs à nom abstrait (section 2.3.1). Dans un deuxième temps, une discussion sur les similarités et différences entre les sept cadratifs à nom abstrait étudiés aura lieu afin de proposer un inventaire de leurs différents fonctionnements et de déterminer comment leurs composantes sémantiques (fournies par les prépositions et les noms abstraits) les influencent (sections 2.3.2 à 2.3.5).

Les études sur les cadratifs sont généralement très étendues, comme l'aperçu de l'état de la question tente de montrer. En revanche, les descriptions du fonctionnement des cadratifs à nom abstrait, notamment leurs emplois modalisant la validité des propositions, sont extrêmement rares et toutes relativement courtes (section 2.3.1). En fait, la plupart des études évoquent le concept des cadres de discours sans le mentionner explicitement, ce qui fait notamment que la terminologie varie d'un travail à l'autre. Le présent travail devra rendre compte de cette variété tout en unifiant les descriptions et les notions utilisées. Dans l'introduction de leur article sur *en fait* et *en réalité*, Iordanskaja et Mel'čuk (1995) font preuve de cette tendance générale à ignorer plus ou moins les emplois cadratifs où les marqueurs n'ont pas de fonction de connecteurs : « Notons que notre description ne couvre pas tous les emplois connus de la locution *en réalité* : nous laissons de côté l'acception de *en réalité* dans laquelle cette locution signifie, à peu près '*dans la réalité*' ». La plupart des auteurs sont en effet plus intéressés par la fonction de connecteurs que certains cadratifs polyvalents peuvent véhiculer. La section suivante consacrée à ces emplois en témoigne quant au nombre de travaux existants.

Pour un aperçu de la littérature au sujet des emplois de connecteurs de *en fait*, *en réalité* et *en vérité*, un petit nombre d'études existantes qui proposent des analyses détaillées seront prises en compte pour les descriptions sémantiques (section 2.3.3 et 2.3.4). Il s'agit du travail exhaustif de Rossari (1997), qui étudie les connecteurs reformulatifs non paraphrastiques dans une perspective énonciative, des articles de Danjou-Flaux (1982), qui décrit la valeur oppositive de *en réalité* et la valeur de confirmation de *en fait* (Danjou-

Flaux: 1980), de Blumenthal (1996) qui, dans une perspective sémantico-syntaxique, s'intéresse à la valence du connecteur *en fait*, de Iordanskaja et Mel'čuk (1995), qui adoptent une perspective lexicographique pour décrire les connecteurs textuels *en fait* et *en réalité*, de Charolles et Pietrandrea (2012), qui comparent les emplois cadratifs de *en réalité* avec ses emplois comme connecteur et de Forsgren (2009) ainsi que de Engel et al. (2010), qui essaient de saisir le fonctionnement du connecteur *en fait* dans une perspective discursive et interactionnelle.

2.3.1. La contribution des prépositions *dans* et *en* au potentiel cadratif

Les cadratifs à nom abstrait sont formés à la base de deux prépositions de localisation : *dans* et *en*. Leur sémantisme joue un rôle important dans la formation de leur sens. Le sémantisme de ces syntagmes prépositionnels est directement dérivé des contributions sémantiques de la préposition et du nom. En effet, dans l'emploi exophrastique du cadratif, la préposition indique que le contenu propositionnel est situé « dans » le concept abstrait dénoté par le nom, ainsi déterminant un cadre de discours qui définit la validité du contenu propositionnel.

Sans entrer dans les détails, les études plus anciennes sur ces prépositions supposent généralement que *en* se serait grammaticalisé dans des syntagmes qui portent un sens abstrait, alors que *dans* formerait des syntagmes à sens concret qui signalent une localisation spatiale. À ce propos, Vigier (2017) cite notamment Gougenheim (1970 [1950]-a, 1970 [1950]-b) :

– concernant *dans* :

La naissance de *dans* à côté de *en* au XVI^e siècle a permis à la langue moderne de différencier ces deux outils grammaticaux. *Dans* a pris la valeur spatiale et matérielle de l'ancien *en* .

(Gougenheim, 1970b : 54, cité dans Vigier (2017))

– concernant *en* :

Le centre de gravité de la préposition [*en*] s'est en quelque sorte déplacé et l'emploi local et temporel de *en* n'est plus son emploi dominant. [...] *En* traduit [aujourd'hui] la tendance à l'identité, à la prise de possession par le dedans.

(Gougenheim, 1970a : 55 et 65, cité dans Vigier (2017))

Les travaux récents au sujet de ces deux prépositions adoptent une autre perspective. En effet, les analyses sur corpus (Fagard & Combettes: 2013; Vigier: 2017) attestent d'une grammaticalisation de *en* et de *dans* qui ne relève pas d'un simple remplacement de *en* par *dans* dans des emplois spatiaux.

Les prépositions *dans* et *en* jouent un rôle particulier dans l'émergence du sens des cadratifs à nom abstrait. Vigier (2003, 2004, 2015, 2017) s'intéresse à l'évolution des emplois de ces prépositions en diachronie, notamment entre le 16^e et 20^e siècle. Au moyen d'une analyse distributionnelle sur corpus, l'auteur montre que ces prépositions indiquent une localisation qui, en combinaison avec des noms, permet d'en dériver un sens cadratif. Pour rappel, les différents types de cadratifs apparaissent comme étant plus ou moins dérivés de la classe des cadratifs spatiaux qui, en effet, signalent une localisation au sens propre du terme (Charolles & Lamiroy: 2012).

Pour ce qui est de la préposition *en*, elle a continué d'entretenir jusqu'en français moderne « un lien privilégié avec la localisation » (Vigier: 2017, p. 1) qui peut être concrète ou plutôt abstraite (*en train* ⇔ *en réalité* (Vigier: 2017, p. 19)). La préposition *dans*, généralement jugé moins « abstraite », a également adopté une valeur de localisation abstraite mais plus rare (*dans la chambre* ⇔ *dans ce domaine* (Vigier: 2017, p. 9)). De ce fait, les prépositions *en* et *dans* partagent plusieurs de leurs collocatifs préférés, se combinant ainsi en partie avec des noms similaires.

Fagard et Combettes (2013) traitent d'une question très similaire. Au moyen d'une analyse sur corpus qui se base sur la notion de « profil combinatoire » (Blumenthal: 2008) (voir dans la section 3.1.5), les auteurs défendent l'hypothèse que, en fait, *dans* n'a pas « simplement » remplacé *en* dans les emplois spatiaux. Les deux prépositions se sont grammaticalisées sans que l'une des deux ait disparu dans le paradigme. Cependant, un changement se manifeste par exemple à partir du début du 16^e siècle jusqu'à la fin du 17^e siècle :

- (32) Parquoy il fut contrainct **entrer en une chapelle** qui estoit ouverte pour soy herberger. (Anonyme, 1521) (Fagard & Combettes: 2013, p. 103)

- (33) [...] il lui dit qu'il était **entré** avec ses éperons **dans la chapelle** du saintcrucifix [...]. (D'Aulnoy, 1691) (Fagard & Combettes: 2013, p. 103)

On peut seulement constater une tendance de remplacement et de spécialisation dans certains contextes, par exemple dans le cas illustré ci-dessus où progressivement *dans* se combine plus fréquemment que *en* avec un nom et déterminant. En général, aussi les résultats de l'étude sur corpus de Fagard et Combettes (2013) indiquent que *dans* a progressivement remplacé *en* dans un grand nombre de constructions qui marquent une localisation spatiale.

Alors que les auteurs soulignent que la raison de ce remplacement reste à déterminer précisément, le remplacement progressif de *en* par *dans* dans de nombreux contextes a conduit à une spécialisation de *en*, qui se combine de moins en moins souvent avec un syntagme nominal déterminé, et ainsi a pu prendre un sens de plus en plus abstrait (voir (Fagard & Combettes: 2013, p. 103)). Mais en même temps, cette spécialisation n'a pas empêché une grammaticalisation de *dans*, qui a également adopté de plus en plus des valeurs abstraites en s'associant à des noms qui représentent plutôt des concepts abstraits comme *acte* :

- (34) Vous connaissez les opéra de Quinault [...]. **Dans chaque acte** l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête [...]. (Rousseau, 1761) (Fagard & Combettes: 2013, p. 100).

Puisque les deux prépositions peuvent former des syntagmes avec une signification abstraite, les auteurs suggèrent que *dans* et *en* sont des prépositions fonctionnelles (Fagard & Combettes: 2013, p. 113). Ainsi, il n'est pas surprenant que les deux prépositions soient utilisées pour former des cadratifs à nom abstrait. Vigier (2015, 2017) identifie une spécialisation des prépositions proches *en*, *dans* et *dedans*. Alors que *dedans* entre le 16^e siècle et le 20^e a gardé sa valeur concrète signifiant une localisation spatiale, *dans* et encore plus *en* ont adopté des valeurs plus abstraites leur permettant des localisations non spatiales et souvent grammaticalisées dans des expressions figées telles que des cadratifs. Leur sens de localisation spatiale a pourtant été maintenu dans certains cas. Le schéma de Vigier (2017) illustre les résultats d'une analyse sur corpus diachroniques quant aux tendances d'abstraction de la localisation des prépositions :

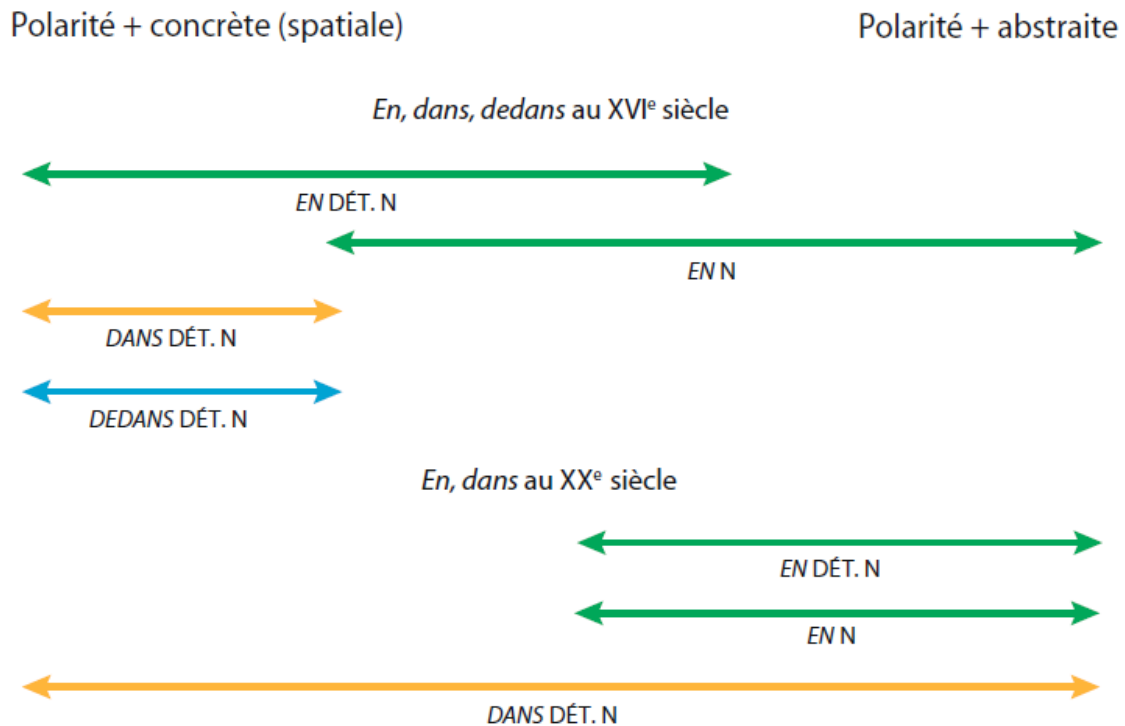


Figure 7: Schéma de la grammaticalisation des valeurs abstraites des prépositions *en*, *dans* et *dedans* entre le 16^e et 20^e siècle (Vigier: 2017, p. 23).

2.3.2. Les cadratifs à nom à abstrait comme marqueurs contrastifs

Dans la littérature sur les cadratifs, on trouve des descriptions contradictoires en ce qui concerne un possible trait modal de certains d'entre eux. Par exemple, Charolles (1997) souligne explicitement que les cadratifs n'appartiendraient pas aux modaux (voir aussi Vigier (2004)). Une séparation stricte entre marqueurs modaux et cadratifs semble notamment justifiée par l'aspect syntaxique qui implique deux portées différentes. Comme relevé dans le sous-chapitre 2.2, l'incidence des modaux se limite à leur phrase d'accueil. En revanche, la portée des cadratifs peut bien s'étendre au-delà de leur phrase d'accueil. Mais les descriptions de *en réalité* (Charolles & Pietrandrea: 2012) et de *en vérité* (Combettes & Kuyumcuyan: 2007) indiquent que sémantiquement ces cadratifs ressemblent aux modaux extraprédictifs, notamment vu que les deux types de marqueurs peuvent véhiculer une instruction véridictionnelle.

La description de *en réalité* comme « modal évidentiel » dans Charolles et Pietrandrea (2012) est donc tout à fait plausible :

- (35) Officiellement, c'est l'union nationale. **En réalité**, les dirigeants palestiniens sont terrorisés à l'idée d'attentats suicides en Israël. (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 112)

Ici, *en réalité* ne fait pas partie de la proposition, d'ailleurs tout comme *officiellement* ne modifie pas la proposition précédente. Le cadratif *en réalité* est véridictionnel et permet au locuteur de préciser le critère sémantique selon lequel la proposition qui suit doit être interprétée. *En réalité* sert « au locuteur à préciser son attitude vis-à-vis de ce qu'il affirme, et en ce sens, on peut dire qu'il constitue un modal (...) qui porte sur la valeur de vérité de la proposition », mais qui ne la définit pas. En effet, il en va de même pour *officiellement* qui peut être considéré comme un adverbe de domaine (ou cadratif) qui sert à structurer le discours (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 123; Guimier: 2007; Molinier: 1990; Molinier & Levrier: 2000).

Dans une perspective large de la modalité, on peut distinguer entre modalité d'une part et évidentialité d'autre part, qui souvent est considérée comme un type de modalité épistémique. Un marqueur évidentiel est donc

(...) une expression **langagière** qui apparaît dans l'énoncé et qui **indique si l'information** transmise dans cet énoncé a été **empruntée par le locuteur à autrui** ou si elle a été **créée par le locuteur** lui-même, moyennant une **inférence** ou une **perception**. (Dendale & Tasmowski: 1994, p. 5)

En lien avec cette indication de source, un marqueur évidentiel indique la fiabilité de l'information donnée selon le locuteur. En ce sens, l'évidentialité englobe la modalité épistémique (Barbet & de Saussure: 2012; Dendale & Van Bogaert: 2012).

La valeur évidentielle de *en réalité* localise la source d'information dans la connaissance de la réalité (Charolles & Pietrandrea: 2012, p.121). Elle se caractérise ainsi : « *En réalité* dénote une attitude, il implique un locuteur ou un énonciateur qui parle de ce qui se passe dans le monde en se fondant sur la connaissance ou l'expérience qu'il en a » (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 125). Dans les emplois endophrastiques, en tant que complément du verbe, *en réalité* commute avec *dans la réalité* et parfois avec l'adverbe de manière *réellement*. Ces deux valeurs sont maintenues dans un grand nombre d'emplois exophrastiques, mais *en réalité* obtient une portée cadrative plus large.

Cette valeur évidentielle est étroitement liée à une valeur contrastive (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 135). L'indication de la réalité comme source d'information suppose l'existence d'une autre source d'information qui est alternative à la réalité (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 122). En d'autres termes, l'introduction du cadre du réel par *en réalité* implique un autre cadre qui a été introduit auparavant. Dans l'exemple (35), c'est le cas avec *officiellement* qui en tant qu'adverbe de domaine introduit un cadre qui apparaît contrasté avec celui introduit par *en réalité*. En l'occurrence, deux sources de l'information sont évoquées par les deux cadratifs.

Déjà Charolles (1984: p. 88) défend l'idée que *en réalité* marque un contraste parfois implicite, parfois explicite entre deux marqueurs qui relèvent de deux « ordres » différents. Charolles (1997) précise plus tard que ces deux ordres représentent deux cadres. Si l'on admet le trait évidentiel de *en réalité*, et par conséquent aussi des autres six cadratifs à nom abstrait, ce marqueur est un cadratif d'énonciation (qui concernerait l'acte d'énonciation) qui indique une source d'information selon la typologie de Charolles et Lamiroy (2012) (voir aussi Charolles et Pietrandrea (2012, p. 112)). Il rejoint d'autres marqueurs cadratifs évidentiels, par exemple *selon X* (Schrepfer-André: 2005, 2006) :

| Adverbiaux cadratifs | | | | | | |
|--------------------------|---|-------------------------------|--------------------------|---------------------|-----------------------|------------------------------|
| Énoncé | | | | Énonciation | | |
| Scéniques | | Représentations | Domaines Abstracts | Source | Thème de discours | Organisateurs métadiscursifs |
| Spatial | Temporel | | | | | |
| <i>En Allemagne, ...</i> | <i>Au XVIII^e siècle, ...</i> | <i>Dans le film de X, ...</i> | <i>En botanique, ...</i> | <i>Selon X, ...</i> | <i>Quant à X, ...</i> | <i>En résumé, ...</i> |
| + Intégrables ← | | | → - Intégrables | | | |

Figure 8 : Aperçu des différents types de cadres introduit par les adverbiaux cadratifs et portée de leur sens selon Charolles et Lamiroy (2012).

En résumé, le cadratif *en réalité* est évidentiel, et ceci aussi dans ses emplois plus intégrés, où il ne porte que sur sa phrase d'accueil :

Dans tous les cas *en réalité* garde un sens évidentiel (...) mais dans les emplois les plus intégrés, notamment dans les phrases attributives, il fonctionne comme un modalisateur de l'énoncé et ne porte que sur celui-ci, au contraire des emplois

dans lesquels il fonctionne comme un marqueur de discours et où il a besoin d'un contexte précédent. (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 112)

Il existe d'autres « marqueurs comme *en réalité* ou *en fait* qui signalent, de par leur sémantisme, une opération de réévaluation et donc impliquent un changement d'énonciateur » (Charolles: 1997, p. 51). Dans cet emploi, les cadratifs à nom abstrait peuvent généralement être remplacés par leurs équivalents formés sur la préposition *dans* (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 116-117). Pour ce qui est de *en vérité*, ce cadratif peut aussi être placé dans une séquence d'énoncés où le connecteur *mais* crée un contraste :

- (36) Je comprends les raisons de M. De Grignan, mais *en vérité*, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié. (Mme de Sévigné (1671) citée dans Combettes et Kuyumcuyan (2007))

Ces cadratifs à nom abstrait sont donc évidentiels et ressemblent aux connecteurs. Ils relient leur contexte gauche avec leur contexte droit, ainsi souvent suscitant un effet de contraste.

2.3.3. Les connecteurs *en réalité* et *en fait*

Danjou-Flaux (1982) compare *dans la réalité* et *en réalité*. Son analyse porte sur les emplois où *en réalité* est intraphrastique et sur les emplois discursifs exophrastiques. L'auteure considère qu'une valeur oppositive constitue le « noyau sémantique » de la locution *en réalité*. Ainsi, tous les emplois « se laissent décrire à partir d'une opposition faisant référence de manière plus ou moins explicite, à la distinction apparence / réalité » (Danjou-Flaux: 1982, p. 118).

On peut différencier les emplois où *en réalité* est une locution exophrastique « qui joue un rôle dans la liaison des énoncés et dans leur enchaînement discursif » à ceux de *dans la réalité* qui est *a priori* « un syntagme » à portée intraphrastique « qui ne relie rien » (Danjou-Flaux: 1982, p. 127). Les deux locutions sont interchangeable quand *en réalité* n'est pas utilisé comme connecteur et se comporte comme le syntagme *dans la réalité* :

- (37) À l'écran, les cowboys sont rarement ce qu'ils sont (*dans la réalité* + *en réalité*). (Danjou-Flaux: 1982, p. 128)

Le fait que *en réalité* signale une relation d'opposition est également relevé par Charolles (1984), par Iordanskaja et Mel'čuk (1995) et par Rossari (1990, 1992, 1997) qui s'intéressent *a priori* aux emplois comme connecteurs.

Pour Danjou-Flaux (1980), la valeur communicative fondamentale de *en fait* est, comme dans le cas de *en réalité*, une opposition. *En fait* signale que l'énoncé qu'il introduit par la suite s'oppose à un autre énoncé faisant partie du « cotexte » précédent. Dans ce cas, il s'agit d'une opposition « explicite ». Il est également possible que l'élément auquel renvoie *en fait* ne puisse pas être identifié directement dans le contexte. L'auteure parle d'une opposition « implicite » quand cet élément contextuel doit être repéré par inférence de la situation (l'auteure ne mentionne pas explicitement la notion d'inférence). Dans les deux cas d'opposition, *en fait* marque une « rupture » dans le discours par rapport à ce qui le précède. Il a une valeur de « réfutation » d'un élément posé ou présupposé (sens partagé avec le connecteur *mais*), d'« explication » ou « rectificative ».

L'étude de Rossari (1997) est basée sur le travail de Danjou-Flaux (1980, 1982). Elle rompt avec l'idée d'une véritable opposition marquée par *en fait* et *en réalité* en dérivant la fonction « reformulative » des connecteurs *en fait* et *en réalité* dans une perspective énonciative. L'auteure relève qu'on peut attribuer différents types d'opposition à *en réalité* et à *en fait*. La fonction des connecteurs *en réalité* et *en fait* n'est pas le marquage d'une opposition logique entre énoncés, mais le marquage d'une opération de « reformulation ». La définition d'une classe de marqueurs ayant une fonction « reformulative » par Roulet (1987) s'adosse sur la description de leurs fonctions métadiscursives. Il s'agit d'une « reformulation » « d'un premier mouvement discursif (ou d'un implicite) » qui est non paraphrastique, « car l'énonciateur tente de mieux satisfaire à la complétude interactive en présentant l'intervention principale comme une nouvelle formulation, liée à un changement de perspective énonciative indiqué par le connecteur » (Roulet, 1987 : 115), mais sans « reformuler » une proposition par une véritable paraphrase (voir ce cas de reformulation paraphrastique par exemple dans Güllich et Kotschi (1983)). Par ailleurs, Charolles (1984: p. 88), qui ne parle pas (encore) d'emplois « reformulatifs », remarque lui aussi que, dans ces emplois, il n'y a pas d'opposition des conditions de vérité attribuées aux propositions reliées par le connecteur reformulatif. Mais *en réalité* présente « comme plus réel ce que n'est (en réalité) que plus déterminant dans l'orientation de l'échange ».

Rossari (1997) distingue deux types de reformulation – la reformulation « paraphrastique » (marquée par exemple par *c'est-à-dire*) et la reformulation « non paraphrastique » (marquée par exemple par *en fait* et *en réalité*). Alors que la reformulation dite paraphrastique établit une équivalence sémantique entre énoncés par rapport à leurs contenus propositionnels, la reformulation non paraphrastique représente une réinterprétation d'un point de vue précédent (implicite ou explicite) par l'introduction d'un autre point de vue. La reformulation non paraphrastique indique une prise de distance plus ou moins forte de la part du locuteur concernant ce qui est dit auparavant. Plusieurs sous-types d'opérations de reformulation existent et peuvent être distingués selon le critère de la « force » de la prise de distance (récapitulation, réexamen, distanciation et renonciation).

Pour Rossari (1997), *en fait* et *en réalité* sont reformulatifs et initient des opérations de « distanciation », permettant au locuteur d'exprimer son attitude par rapport à un ou plusieurs énoncés précédents dont la prise en charge est mise à distance. Il suit de ce fait que l'opposition marquée par *en réalité* ne concerne qu'indirectement les propositions. Selon sa description détaillée des opérations de reformulation, *en réalité* autant que *en fait* a une fonction discursive qui concerne la façon de représenter les énoncés dans le discours. *En réalité* et *en fait* marquent un

(...) changement de perspective énonciative émanant d'une réinterprétation du mouvement discursif antécédent : le locuteur, suite à une première formulation donnée comme autonome et donc formant un premier mouvement discursif, en ajoute une seconde qui vient englober la première en la subordonnant rétroactivement » (Rossari: 1997, p. 9).

Ainsi, la reformulation suscite une « rétrointerprétation » d'une information précédemment introduite (Rossari: 1997, p. 9). En d'autres termes, un connecteur reformulatif présente « le point de vue introduit comme une reconsidération du point de vue auquel il renvoie ». L'auteure souligne que l'opération de la reformulation est non seulement une modification de la forme de ce qui est dit (dans le sens d'une « reformulation » qui serait une simple répétition en d'autres mots), mais surtout une modification de « la manière dont le locuteur appréhende la réalité évoquée dans un point de vue, suivant la perspective énonciative choisie ». De ce fait, les connecteurs reformulatifs jouent un rôle essentiel dans l'organisation du discours. Ils contribuent à la

hiérarchisation des informations dans le discours en précisant les relations entre différents points de vue.

D'après Rossari (1997: pp. 154-155, 213-214), avec *en réalité*,

- le locuteur présente son énoncé comme la reformulation d'un point de vue précédent ;
- le point de vue introduit est présenté comme relevant directement de l'ordre du réel.

Il en résulte que *en réalité* peut attribuer *a posteriori* le statut d'apparence à l'énoncé précédent. L'interprétation comme « opposition » se fonde ainsi sur le fait d'introduire deux points de vue divergents. Le connecteur reformulatif *en réalité* introduit un état de choses nouveau pour lequel le locuteur dispose d'une connaissance à laquelle les autres énonciateurs intervenant dans son discours n'ont pas accès. L'évocation de l'ordre du réel par le connecteur signale le point de vue pris par le locuteur.

Le fonctionnement de *en fait* est proche de celui de *en réalité* :

- (38) C'est un très bon film, **en fait**, j'ai toujours pensé que Woody Allen était un génie. (Rossari: 1997, p. 149)

Avec *en fait*,

- le locuteur présente son énoncé comme la reformulation d'un point de vue précédent.
- le point de vue introduit est présenté comme établissant un fait nouveau et, par conséquent, comme assumé par le locuteur. (Rossari: 1997, pp. 155, 214)

Il en résulte que le point de vue introduit par *en fait* s'écarte plus ou moins fortement d'un point de vue précédent, sans qu'il s'agisse d'une opposition absolue. Le point de vue nouvellement introduit est présenté comme étant en contraste avec ce qui lui précède (l'opposition est donc moins forte qu'avec *en réalité*). *En fait* comme *en réalité* introduit un point de vue qui relève de l'ordre du réel (Rossari: 1997, p. 155), ce qui permet au locuteur d'enchaîner son discours sur les faits établis tout en introduisant un fait nouveau qui sert comme information supplémentaire. De ce fait, l'auteure préfère parler d'un « écart » et non d'une opposition entre les points de vue reliés par ce connecteur.

L'aspect du point de vue est également relevé par Iordanskaja et Mel'čuk (1995) qui s'intéressent aux emplois de ces cadratifs comme connecteurs « textuels ». Dans une position détachée de la phrase d'accueil, *en fait* et *en réalité* sont des lexies non descriptives avec une fonction « signalative, locutive et discursive » qui indique une « réfutation » ou une « précision » de l'information présentée dans un ou plusieurs énoncés précédents.

Le terme « lexies » désigne des « lexèmes » et des « phrasèmes » (« expressions figées »). Les adverbiaux *en réalité* et *en fait* sont des lexies « non descriptives » qui se caractérisent par trois aspects. Premièrement, il s'agit de lexies « signalatives », c'est-à-dire de formes « dont l'énonciation constitue le signalement de quelque chose par l'énonciateur » (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, p. 7). Ceci correspond à l'indication de la perspective énonciative chez Rossari (1997). Deuxièmement, *en réalité* et *en fait* sont des formes signalatives « locutives » « dont l'énonciation constitue le signalement par l'énonciateur d'une information concernant son discours » (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, p. 7), notamment la fonction de « distanciation » chez Rossari (1997). Troisièmement, il s'agit de « connecteurs textuels » qui marquent « une relation entre deux segments textuels du discours » (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, p. 8), dans le cas de *en fait* et *en réalité* une « reformulation » (Rossari: 1997).

Les « phrasèmes » *en réalité* et *en fait* ainsi ne sont pas destinés à représenter des états de choses et contenus propositionnels, mais ils effectuent « un acte de parole informatif qui n'est pas une communication mais un signalement » (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, p. 5). Ceci converge avec le concept de la « véridiction » évoqué par Charolles et Pietrandrea (2012).

Iordanskaja et Mel'čuk (1995) poussent le critère de l'opposition à l'extrême afin de distinguer *en réalité* de *en fait*, auquel ils n'associent pas ce trait :

Quant à *en réalité*, ce phrasème est utilisé pour rétablir la vérité, en réfutant une idée fausse (= (non Q)) qu'on pourrait avoir à propos du sujet discuté. Le phrasème *en fait* peut aussi être employé pour le même but pragmatique, mais sémantiquement, il réalise ce but de façon différente : au lieu de réfuter une idée fausse, *en fait* rectifie une idée qui n'est pas tout à fait correcte — sans être nécessairement fausse.

(Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, p. 14)

En principe, les deux connecteurs ont une fonction de reformulation similaire. Ils se distinguent seulement par rapport à son origine qui diverge en fonction du sens de la forme.

Il en ressort que *en fait* peut toujours remplacer *en réalité*. En revanche, souvent, *en réalité* ne peut pas être utilisé à la place de *en fait* à cause de l'opposition entre ce qui est faux et ce qui est vrai indiquée par *en réalité* (Iordanskaja & Mel'čuk: 1995, pp. 15-18). Ce même constat est fait par Rossari (1997) et Charolles et Pietrandrea (2012).

Blumenthal (1996) propose une description des différentes acceptions de la locution *en fait*. Il se fonde sur un modèle de valence qui tente d'expliquer les différents emplois du marqueur en fonction des unités du discours dépendantes. *En fait* peut être un « rhématisateur phatique monovalent » quand il n'est lié qu'à une seule unité thématique du discours, un marqueur d'« opposition entre le faux et le vrai » qui est bivalent quand il relie deux unités contrastées (comme deux propositions) et un connecteur trivalent ayant une fonction argumentative où « la phrase contenant *en fait* appuie un énoncé précédent dont le contenu s'oppose à un autre énoncé » (Blumenthal, 1996 : 267). Dans la perspective de la grammaticalisation, l'emploi comme « rhématisateur » semble être l'évolution la plus récente de la forme, il correspond à un emploi comme marqueur discursif (voir Engel et al. (2010); Forsgren (2009)). L'emploi « bivalent » constitue l'emploi cadratif de *en fait*. L'emploi trivalent est celui du connecteur reformulatif. L'emploi monovalent semble être l'évolution la plus récente sur le chemin de la grammaticalisation. Ici, *en fait* perd toute indication d'opposition, mais garde uniquement son potentiel de « mettre en relief le caractère réellement ou prétendument informatif d'une constatation » (Blumenthal: 1996, p. 266).

L'aspect de l'opposition est omniprésent dans toutes les descriptions de *en fait* et *en réalité*. Forsgren (2009) argumente que les notions de « opposition » (Blumenthal: 1996; Charolles: 1984; Charolles & Pietrandrea: 2012; Danjou-Flaux: 1980, 1982) tout autant que de « fait nouveau » et d'« écart » (Rossari: 1997) ne peuvent pas suffisamment expliquer toutes les fonctions « avant tout interactionnelles » de *en fait* attestées dans les corpus notamment oraux.

L'article d'Engel et al. (2010) est une extension de l'étude de Forsgren (2009), où les auteurs précisent que leurs analyses sur corpus donnent des résultats en partie divergents des descriptions existantes par rapport aux emplois de *en fait*. D'un côté, Engel et al. critiquent que le « statut épistémologique » des notions « écart » et « fait nouveau » n'est pas clair et que de l'autre côté, il ne paraît pas clair comment ces notions sont plus précises que celles habituellement utilisées dans la littérature (« opposition »). Les auteurs essaient d'illustrer que des énoncés qui sont « opposés » devraient aussi être considérés comme « du nouveau » et comme relevant d'un « écart ».

Ni la notion d'« opposition », ni celles de « fait nouveau », d'« écart » ou de « reformulation » ne semblent suffire pour décrire et expliquer tous les emplois de *en fait* à l'oral. L'analyse sur corpus de discours oraux informels indique que *en fait* peut aussi être un « introducteur de topique » et une « marque de réorientation discursive ou même de clôture de tour de parole » (Forsgren: 2009, p. 63). L'exemple suivant constitue un cas de clôture de parole où le locuteur C signale la fin de son intervention dans le dialogue avec *en fait* :

- (39) S : Ulrika
C : Ulrika
S : c'est celle que j'ai rencontrée
C : ah oui
S : [xxx]
C : Frida
S : Frida
C : j- je sais plus ce qu'elle devient *en fait* (Corpus Norén)
(Forsgren: 2009, p. 61)

Dans cette position, le connecteur *en fait* aurait une « valeur conclusive : il constitue pour le locuteur une manière de signaler la fin de son tour de parole » (Forsgren: 2009, p. 61). Alors que l'auteur montre au moyen des corpus oraux que les analyses existantes du fonctionnement des cadratifs connecteurs ignorent certains de leurs emplois attestés, il ne propose pas une description fondamentalement différente, mais ajoute plutôt quelques cas de figure où *en fait* n'a plus de valeur oppositive.

Dans cette même perspective, Chanet (2004) considère *en fait* comme un marqueur discursif. Selon l'auteure (p. 84-85), la classe des marqueurs discursifs n'intègre ni les éléments dits « phatiques » (*tu sais, tu vois, hein*) qui sont utiles au locuteur pour souligner un dit, ni les éléments « régulateurs » (*hm hm, oui, d'accord*) qui sont quant à eux utilisés par l'allocutaire pour s'assurer de l'interaction avec le locuteur mais elle intègre les « connecteurs » (tel que *mais*) et les « particules » telle que *en fait*. Pour elle, ces dernières se caractérisent par le fait de donner « des informations sur les opérations conduites par le locuteur dans la construction de son discours » (Chanet: , p. 85). Contrairement à cet argument, Blumenthal (1996) ainsi que quelques autres n'accordent à *en fait* non seulement un emploi phatique, mais également un emploi en tant que marqueur oppositif et connecteur (voir aussi Charolles et Pietrandrea (2012); Iordanskaja et Mel'čuk (1995); Rossari (1997)).

En résumé, selon les indications données par les travaux présentés dans ce chapitre, il existe trois emplois différents de *en fait*, dont deux sont partagés avec *en réalité*. Ces deux marqueurs peuvent être cadratifs/marqueurs oppositifs qui contrastent deux contenus propositionnels. De plus, ils ont une fonction de connecteurs (reformulatifs) qui relie deux énoncés en indiquant une hiérarchisation d'arguments. *En fait*, en plus de ces deux emplois qu'il a en commun avec *en réalité*, en connaît également un supplémentaire comme marqueur phatique/particule ayant une fonction purement interactionnelle.

2.3.4. Le connecteur *en vérité*

Le connecteur *en vérité* ressemble beaucoup à *en fait* et *en réalité* puisqu'il peut également être employé comme cadratif et connecteur. Pourtant, ce marqueur est très peu étudié dans la littérature. Un seul article a été trouvé s'intéressant en détail à son fonctionnement. Combettes et Kuyumcuyan (2007) proposent une étude de cas portant sur la grammaticalisation de ce marqueur. En appliquant la théorie de grammaticalisation, les auteurs partent de l'hypothèse du « changement de niveau » afin de tracer l'évolution de cinq marqueur formés sur le nom *vérité* (*à la vérité, en vérité, dans la vérité, avec vérité et de vérité*). L'étude fait ressortir qu'ils ont en commun un statut syntaxiquement et sémantiquement périphérique. De ce fait, on peut supposer qu'au début de leur évolution ces locutions avaient des emplois semblables qui étaient plus intégrés à la proposition que ne l'est l'adverbial et le connecteur *en vérité* aujourd'hui. En partant de

la fonction adverbiale intraphrastique, des « opérations de détachement » conduisent à la réanalyse et l'analogie qui vont permettre un transfert du sémantisme de l'adverbial circonstanciel *en vérité* au niveau textuel et plus tard au niveau énonciatif et pragmatique. Le marqueur subit un premier figement lors du changement de catégorie quand il prend la fonction de connecteur, et un second lorsqu'il passe à un emploi dit énonciatif. Ce dernier désigne un cas où la portée s'exerce sur l'acte de parole et non sur le contenu des énoncés. Selon les auteurs, les syntagmes propositionnels formés sur *vérité* font partie des marqueurs modaux aléthiques. Leur analyse révèle que ce type de « modalisateurs » se grammaticalisent notamment à partir de la fin du 15^e siècle dû à l'émergence du texte argumentatif en français. Par conséquent, l'étude se base sur un corpus qui couvre le 16^e et le 17^e siècle uniquement. Combettes et Kuyumcuyan (2007) mentionnent que « les périodes suivantes n'offrent plus une telle variété », puisque les différents emplois de *en vérité* restent stables.

Entre le 15^e et 17^e siècle, l'adverbial *en vérité* a développé en plus de son emploi initial qui était intraphrastique, deux autres, un emploi textuel et un énonciatif. Selon l'hypothèse du « changement de niveau » (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 76), le point de départ de cette évolution est marqué par les emplois en tant que compléments adverbiaux. Dans cette fonction, *en vérité* est un modalisateur « aléthique » qui porte sur une partie de la proposition (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 76).

- (40) le Seigneur Jésus estoit entré au Sanctuaire de Dieu, *non point par figure ni image, mais en vérité* (Calvin, 1560) (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 78)

Par une opération de détachement en tête de phrase et de réanalyse, le modalisateur *en vérité* obtient une portée plus large et peut par conséquent porter sur le niveau textuel. Ce changement sémantique est accompagné d'un changement de catégorie fonctionnelle. En tant que connecteur, il porte sur deux contenus propositionnels qu'il relie en impliquant un contraste entre eux. Ceci était déjà le cas au 17^e siècle en association avec un autre connecteur (*mais*) :

- (41) Ensuite elle prit son lait par complaisance pour Mlle De La Trousse, *mais en vérité*, elle ne put rien avaler, et lui dit qu'elle n'en pouvait plus. (Mme de Sévigné, 1675) (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 85)

Dans la séquence (*en apparence*) P1, (*mais*) *en vérité* P 2, le connecteur *en vérité* seul ou en combinaison avec *en apparence* évoque un contraste entre les deux énoncés. Il aurait une fonction réfutative qui serait issue de l'opposition entre propositions qu'il signale. En parallèle, le connecteur *mais* crée un contraste argumentatif entre les deux énoncés.

De cet emploi, *en vérité* passe à des emplois où il ne porte plus sur l'énoncé et son contenu, mais sur l'énonciation (à savoir que l'énonciation est « l'acte de parole » chez Combettes et Kuyumcuyan (2007) et non le fait d'énoncer un énoncé (chapitre 2.4)). Au niveau énonciatif et pragmatique, *en vérité* n'évoque plus d'opposition, mais peut contribuer à un contraste purement argumentatif. Dans cette fonction, il peut se combiner avec le connecteur contrastif *mais*. Dans l'exemple ci-dessous, *en vérité* n'est pas réfutatif comme ci-dessus, mais contrastif, car il « oppose » deux « points de vue », ce qui le rapproche des connecteurs (reformulatifs⁷) *en fait* et *en réalité* (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89).

- (42) Je comprends les raisons de M. De Grignan, *mais en vérité*, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié. (Mme de Sévigné, 1671) (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89)

Même si la locutrice (« énonciatrice ») est en accord avec le premier point de vue (*Je comprends les raisons de M. De Grignan*), elle met en avant le second point de vue qui est formulé comme une « vérité générale ». Le connecteur *en vérité* met le focus de l'argumentation sur ce dernier aspect qui constitue l'élément rhématique de la phrase.

Un autre trait de *en vérité* relevé par les auteurs est particulièrement intéressant, car il converge avec l'analyse de la valeur évidentielle de *en réalité* proposée par Charolles et Pietrandrea (2012). En effet, selon Combettes et Kuyumcuyan, *en vérité* semble « quasi topographique (lieu d'où s'énoncent des propositions universellement vraies) » (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89), ce qui d'ailleurs fait de lui un cadratif comme *en fait* et *en réalité*.

⁷ Combettes et Kuyumcuyan (2007) ne parlent pas explicitement d'un connecteur reformulatif au sens de Rossari (1997), mais citent une étude précédente de la même auteure qui à l'époque n'utilise pas encore cette notion (Rossari: 1992).

Pourtant, cette indication évidentielle serait perdue lorsque *en vérité* est un connecteur énonciatif. La suppression de *en vérité* en présence de *mais* n'a pas d'incidence sur les états de choses dans l'exemple précédent :

- (43) Je comprends les raisons de M. De Grignan, mais \emptyset quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié. (Mme de Sévigné, 1671) (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89)

Le connecteur *mais* joue un rôle comme « marqueur de l'acte principal » qui à lui seul suffit à hiérarchiser les propositions dans l'argumentation. *En vérité* pour sa part renforce cet effet, mais seul il ne peut que difficilement remplacer *mais* :

- (44) ? Je comprends les raisons de M. De Grignan, \emptyset **en vérité** quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié. (Mme de Sévigné, 1671) (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89)

En vérité comme connecteur seul ne semble pas indiquer la relation argumentative marquée par *mais*.

Sur un plan plus général, l'étude de Combettes et Kuyumcuyan (2007) conclut que le concept de grammaticalisation stipulant que l'évolution d'expressions en fonction du passage de leur portée d'un niveau à un autre ne peut pas être entièrement appliqué aux locutions formées sur *vérité*, car les emplois liés existent dès le début de la grammaticalisation en parallèle et se maintiennent sur une durée relativement longue. En effet, l'étude fait ressortir que les emplois qui marquent une modalisation d'énoncé ou d'énonciation s'évaluent en même temps. Par conséquent, il paraît difficile de considérer les emplois du connecteur *en vérité* comme une étape postérieure aux emplois contrastifs portant sur l'énoncé. Les auteurs argumentent ainsi que les deux emplois seraient plutôt le résultat d'un détachement de l'adverbial circonstanciel intraphrastique en tête de sa phrase d'accueil, ce qui lui donnerait une portée plus large.

2.3.5. Cadratifs contrastifs et cadratifs connecteurs – l'état actuel de la recherche

Seulement récemment, Charolles et Pietrandrea (2012) ont discuté la fonction de connecteur reformulatif de *en réalité* en la comparant explicitement avec sa fonction contrastive en tant que cadratif qui porte sur le contenu propositionnel (voir la section 2.3.1).

L'adverbial *en réalité* peut commuter avec *dans la réalité* quand il est syntaxiquement intégré à sa phrase d'accueil (Charolles & Pietrandrea: 2012, pp. 116-117, 139, note 3). Ceci est parfois également le cas quand *en réalité* – et d'ailleurs aussi *en fait* qui commute avec *dans les faits* – intervient dans une position exophrastique et a une portée cadrative (Wandel: 2017, p. 10).

Comme relevé dans la section 2.3.1, selon Charolles et Pietrandrea (2012), *en réalité* porte une valeur évidentielle dans tous ses emplois. En fonction de son degré d'intégration dans la phrase d'accueil, les emplois de *en réalité* oscillent entre ceux d'un « modalisateur d'énoncé », d'un « modalisateur d'énonciation » et ceux d'un « marqueur de discours » ou « connecteur » qui s'avère plus avancé sur le chemin de la grammaticalisation. Dans le dernier cas, *en réalité* peut avoir la capacité d'un connecteur « oppositif » ou « reformulatif » qui relie deux énoncés.

La fonction de connecteur que prend *en réalité* semble étroitement liée à sa fonction cadrative. En effet, la valeur évidentielle de *en réalité* (voir section 2.3.1) évoque un contraste (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 135). Le cadratif porte sur l'ensemble d'un état de choses dénoté ce qui, par inférence contextuelle, implique une mise en relation avec un ou plusieurs états de choses introduits dans son contexte gauche. Comme déjà indiqué dans la section 2.3.1, cette opposition se fonde sur l'introduction de deux cadres divergents comme dans l'exemple de Charolles et Pietrandrea (2012) :

- (45) Les enquêteurs ont retrouvé le carton d'emballage et son étiquette informatique, qui tendait à faire croire que le colis avait été posté le 4 août à Gennevilliers (Hauts-de-Seine) et acheminé par la société Federal Express. **En réalité**, il a été déposé par les expéditeurs le 7 août devant le siège du Syndicat de la Côtes-d'Armor et du pays guérandais (Sicapg).

Dans ce type d'emploi cadratif, *en réalité* et *qui tendrait à faire croire* introduisent deux cadres divergents dont résulté un contraste.

L'opposition porte sur la valeur de vérité des situations dénotées par les phrases : *en réalité* indique que la situation à laquelle fait allusion la phrase en tête de laquelle il figure est avérée, au contraire de celles mentionnées dans la complétive qui précède qui ne sont vraies qu'en apparence, comme signale de façon anticipée, par le segment *qui tendrait à faire croire*. (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 111)

Dans ces emplois cadratifs, *en réalité* est un marqueur « anaphorique » (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 125), il a besoin d'un contexte précédent. On peut émettre l'hypothèse que ces emplois contrastifs ont conduit à l'évolution d'emplois discursifs comme connecteur qui garde cette valeur d'orientation vers le contexte gauche.

En réalité peut être connecteur oppositif :

- (46) On parle beaucoup, depuis quelques années, du renouveau de la vie monastique. **En réalité**, si certains monastères, comme celui de Saint-Wandrille en Normandie, connaissent un grand dynamisme, d'autres sont moribonds. Globalement, on peut dire que pour beaucoup d'instituts créés au XIXe siècle, autour de taches éducatives, caritatives ou hospitalières, la mort est assurée. (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 127)

Quand il est connecteur, *en réalité* ne véhicule pas toujours une valeur oppositive. Dans l'exemple ci-dessous, tiré de Charolles et Pietrandrea (2012: p. 131), le connecteur reformulatif n'est pas oppositif :

- (47) C'est même ce rapport ambigu des Européens à la culture qui explique leur immense difficulté à faire une Europe de la culture : ils savent, par une histoire immémoriale, que cette culture les a autant rapprochés que divisés. **En réalité** il faut être empirique, et agir au cas par cas, comme cela s'est fait pour l'OMC.

Surtout dans ce dernier cas, *en réalité* risque une érosion sémantique qui lui fait perdre sa valeur évidentielle et contrastive au profit d'une fonction de structuration du discours qui introduit une précision de l'information. En ce sens, cette description est conforme à la définition de la reformulation de Rossari (1997).

Charolles et Pietrandrea (2012) vont encore plus loin que Rossari (1997) en déterminant un emploi de *en réalité* en tant que « connecteur cadratif » qui se distingue de l'emploi reformulatif. Quand *en réalité* intervient en combinaison avec un autre cadratif dans son contexte gauche, il semble non seulement avoir un pouvoir cadratif qu'il exerce sur plusieurs propositions suivantes, mais aussi fonctionner comme un quasi-connecteur qui relie l'énoncé précédent avec le ou les énoncés suivants :

- (48) **En apparence**, c'est une affaire classique de plainte en diffamation, déposée par Carl Lang, dirigeant du Front national, contre le Réseau Voltaire, une association de promotion des libertés et de la laïcité. **En réalité**, le jugement rendu, mercredi 6 décembre, par la 17^e chambre du tribunal correctionnel de Paris, présidée par Jean-Yves Monfort, contribue à préciser, en le durcissant, le régime de responsabilité des écrits et des propos diffusés sur Internet. Dans un bulletin paru en juin 1999, le Réseau Voltaire avait publié une notice d'information sur M. Lang, « fanatiquement dévoué à Jean-Marie Le Pen, partisan d'une solution armée au problème Mégret ». Ce n'est pas cette allégation publiée noir sur blanc qui a été attaquée, mais sa version « en ligne » diffusée sur le site Web du réseau. Charolles et Pietrandrea (2012)

Comme cadratif, *en réalité* indexe les énoncés suivants : il ferme le cadre introduit par *en apparence* et ouvre un cadre dont la portée s'étend jusqu'à la fin de l'extrait. En même temps, la fonction de *en réalité*, quand il relie l'énoncé marqué par *en apparence* avec celui qui suit, ressemble formellement à celle d'un connecteur. Ceci est dû au fait que *en réalité* a une fonction argumentative et discursive dans ces deux emplois : il relie deux énoncés, mais de manière différente.

Si l'on prend l'analyse de Charolles et Pietrandrea (2012), il en ressort qu'il faudrait distinguer deux emplois exophrastiques de *en réalité* comme connecteur : d'un côté l'emploi comme connecteur reformulatif (exemple (47)) où *en réalité* ne se combine pas avec d'autres cadratifs (emploi dans lequel le changement de perspective énonciative reste implicite (Rossari: 1997)) et de l'autre côté l'emploi comme connecteur cadratif, où *en réalité* intervient typiquement avec un autre cadratif tel que *en apparence* (voir l'exemple (48)). Dans ce dernier cas, il a une portée cadrative (Charolles & Pietrandrea: 2012) et en même temps, il relie deux énoncés grâce à sa position détachée qui lui permet

d'indiquer un changement de perspective énonciative explicite entre le contexte gauche et droit (ou une opposition explicite chez Danjou-Flaux (1982)), ressemblant ainsi à un connecteur.

Cependant, la littérature ne dit pas toujours clairement comment il faut distinguer les emplois cadratifs des emplois en tant que connecteur. Une comparaison avec les cadratifs formés sur *dans* indique que *en réalité* n'est pas toujours un connecteur et ceci n'est pas uniquement le cas dans ses emplois intraphrastiques où le marqueur ne porte que sur une partie de la proposition de sa phrase d'accueil (Charolles & Pietrandrea: 2012; Danjou-Flaux: 1982; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995). La classification des différents emplois des cadratifs à nom abstrait ne semble pas très claire.

L'opposition entre les points de vue ou perspectives énonciatives marquée par les connecteurs reformulatifs dépend du contexte, puisque deux énoncés sont présentés l'un par rapport à l'autre. Mais aussi dans les emplois cadratifs, les marqueurs en position exophrastique ont une certaine incidence sur le contexte gauche. Ceci est démontré par le fait que certaines associations avec d'autres marqueurs cadratifs semblent être relativement fréquentes et régulières. C'est ainsi que Charolles et Pietrandrea (2012) parle des emplois en tant que « connecteurs cadratifs ». Ces « connecteurs » ne portent néanmoins pas sur le même niveau du discours que les connecteurs reformulatifs qui concernent des aspects de l'énonciation. Ceci sera démontré par le modèle théorique adopté dans le sous-chapitre 2.4.

2.4. Le fonctionnement sémantique des cadratifs à nom abstrait à la lumière du cadre théorique adopté

Les chapitres précédents ont donné un aperçu des différentes manières dont les cadratifs ont été abordés dans les études existantes, notamment concernant leur trait modal, leur potentiel cadratif et les emplois comme connecteurs. D'autres aspects, notamment l'importance du contexte pour la genèse des valeurs sémantiques variées de *en fait en réalité* et *en vérité* font l'objet de très peu d'études (2.3.3 et 2.3.4). C'est avec cette observation que la suite du travail se veut une contribution à un modèle qui vise à décrire le fonctionnement des formes modales de façon systématique. L'élément clé du modèle est la « contribution sémantique » d'une forme qui peut intervenir à différents niveaux du discours afin de véhiculer le sens qu'elle prend dans un contexte donné.

Le modèle a été conçu pour les formes modales et a initialement été appliqué aux formes classiques – aux adverbes épistémiques (Rossari: 2016b; Rossari, Dolamic, Hütsch, Ricci, & Wandel: 2018a; Rossari, Hütsch, Ricci, Salsmann, & Wandel: 2016a; Rossari et al.: 2016b), le futur modal (Hütsch: 2018; Ricci: 2017; Rossari et al.: 2017) – ainsi que plus récemment aux cadratifs à nom abstrait (Rossari et al.: 2018b; Wandel: 2017, 2020). Le modèle traite des cadratifs comme des formes modales en adoptant une perspective large sur la modalité telle qu'elle a été définie dans les sections précédentes (2.2.2 et 2.3.1) et repose sur deux observations générales. Une première observation qui a contribué à la conception du modèle théorique était que certaines des formes peuvent véhiculer différentes valeurs sémantiques selon le contexte dans lequel elles interviennent. Ils sont traités comme étant polyvalents et non comme polysémiques. Le modèle adopté ici part du principe qu'un modal à plusieurs valeurs sémantiques garde dans tous ses emplois sa signification de base dite contribution sémantique stable. Les différents emplois d'un modal sont donc considérés comme étant différentes manifestations du même sens, dont l'interprétation concrète est modifiée en fonction du contexte d'emploi donné.

En français, par exemple, l'adverbe épistémique *peut-être* peut modaliser un contenu propositionnel en indiquant le degré de possibilité que l'état de choses soit vrai :

- (49) Dans la course à l'investiture pour la présidentielle américaine, Hillary Clinton et Barack Obama sont au coude à coude, avec, *peut-être*, un léger avantage à ce dernier. (OUEFR 08)

En cooccurrence avec le connecteur *mais*, l'adverbe peut aussi véhiculer une valeur concessive à la place d'une valeur épistémique. Dans ce cas, *peut-être* ne modalise plus directement le contenu, mais apporte une indication par rapport à sa prise en charge. L'adverbe ne véhicule pas une valeur de probabilité, mais signale une mise à distance de la prise en charge du contenu par le locuteur. Il modalise donc la façon de représenter les énoncés dans le discours. Seulement dans ce contexte l'adverbe pourrait être remplacé par un autre marqueur concessif tel que *certes*, d'ailleurs aussi un adverbe épistémique (voir aussi Rossari (2016b); Rossari et al. (2016a)) :

- (50) Je suis *peut-être/certes* une femme, mais j'aime le foot.

La même forme modale peut donc véhiculer plusieurs valeurs qui dépendent du contexte dans lequel elle est utilisée. Pourtant, la signification de base, dans le cas de *peut-être* la valeur épistémique, reste toujours accessible. En effet, on pourrait décrire l'emploi concessif comme étant un emploi qui est toujours épistémique, mais sur un autre niveau du discours. Selon le modèle adopté, le sémantisme de l'adverbe épistémique, qui normalement porte sur le niveau propositionnel, est transféré au niveau énonciatif quand *peut-être* a une valeur concessive. Ainsi, *peut-être* peut opérer au même niveau du discours que le connecteur *mais*, qui déclenche la concession introduite par *peut-être* dans l'exemple ci-dessus.

Alors que dans l'exemple (49) l'adverbe attribue une valeur de probabilité au contenu propositionnel, il modalise l'énonciation du contenu propositionnel dans l'exemple (50). Dans le second cas, le sens concessif de *peut-être* représente une motivation rhétorique du locuteur qui commente son propre dire en qualifiant la manière dont un contenu est représenté dans le discours, et plus précisément dans la hiérarchie des arguments présentés. *Peut-être* agit ici au même niveau du discours que le connecteur *mais* (voir sous-chapitre 5.7).

Une deuxième observation découlant de l'analyse du comportement des formes modales à travers les langues a également influencé le modèle théorique. Si on compare les traductions en italien (53) et en allemand (52) de l'exemple français (51), il s'avère que la même valeur de probabilité peut être attribuée à des formes morphologiquement équivalentes dans deux langues différentes (par exemple *peut-être* est typiquement traduit par *vielleicht* en allemand). Mais parfois une même valeur est véhiculée par une forme différente (par exemple en italien où, bien que *forse* (*peut-être*) puisse avoir une valeur concessive, elle est typiquement véhiculée par le futur simple, voir Ricci (2017); Rossari et al. (2016b, 2017)) :

- (51) Je suis ***peut-être*** une femme, **mais** j'aime le foot.
= adverbe épistémique véhiculant une valeur concessive en cooccurrence avec *mais*
- (52) Ich bin ***vielleicht*** eine Frau, **aber** ich mag Fussball.
= adverbe épistémique allemand véhiculant une valeur concessive en cooccurrence avec *aber*)

- (53) *Sarò* una donna, **ma** mi piace il calcio.
= futur simple italien véhiculant une valeur concessive en cooccurrence avec *ma*)

Alors que le français et l'allemand utilisent un adverbe épistémique qui peut véhiculer une valeur concessive en combinaison avec le connecteur *mais/aber*, l'italien a recours à un temps verbal d'ultériorité qui peut prendre cette valeur concessive.

Deux conclusions essentielles peuvent être tirées de ces exemples. D'abord, une seule et même forme peut véhiculer plusieurs valeurs sémantiques qui sont activées en fonction du contexte donné. Ces marqueurs modaux sont considérés comme *polyvalents*. De plus, une même valeur peut être véhiculée, dans différentes langues, non seulement par des formes morphologiquement équivalentes mais aussi complètement différentes. Ceci est le cas de *peut-être*, *vielleicht* et du futur simple italien. La valeur concessive est exprimée en français et en allemand par un adverbe, alors qu'elle est véhiculée en italien par une forme morphologiquement différente.

Une certaine valeur modale n'est donc pas restreinte à une forme linguistique spécifique. Ceci est d'ailleurs généralement vrai pour une même langue, qui dispose souvent de plusieurs marqueurs modaux véhiculant différents degrés ou nuances de la même valeur modale :

- (54) Il vient *peut-être/probablement/possiblement/...*
= valeur modale épistémique

Pour saisir les différentes valeurs sémantiques véhiculées par une forme modale telle que *peut-être*, il faut utiliser le schéma d'analyse explicite dans Rossari (2020) qui permet de décrire le fonctionnement des formes au moyen de trois paramètres sémantiques. Le modèle part de l'idée que les différentes valeurs que peut véhiculer une forme modale sont toutes liées à sa contribution sémantique. La contribution sémantique se constitue par les composantes de la forme et correspond à ce qu'on pourrait appeler son sens « de base ». L'hypothèse centrale du modèle est donc que tous les emplois d'une forme sont issus d'une seule contribution sémantique qui est actualisée de manière différente dans différents contextes. Il ne s'agit donc pas d'un cas de polysémie – plusieurs sens seraient

attribués à une forme – mais de polyvalence : différentes nuances de sens sont dérivées de la même racine sémantique qui constitue la contribution sémantique.

Modèle triadique de représentation du sens d'un marqueur modal : grille d'analyse

- Paramètre 1** La **contribution sémantique** stable de la forme CS
- Paramètre 2** Le **mode d'application** de la contribution sémantique CS
- **Portée propositionnelle** : la CS cible le contenu propositionnel de l'énoncé (p)
CS (p)
 - **Portée énonciative** : la CS cible le fait que le contenu propositionnel est énoncé (E)
CS [E (p)]
- Paramètre 3** L'**exploitation rhétorique** de la CS
- (optionnel)
- La **portée énonciative est déclenchée** par une **motivation rhétorique** liée à certains types de **prise en charge** de l'énoncé signalé par le marqueur :
 - La **prise en charge** peut être **revendiquée (mise à l'avant-plan discursif)**
 - La **prise en charge** peut être **mise à distance (mise à l'arrière-plan discursif)**

Ce modèle postule que, selon l'emploi, deux ou trois paramètres sont impliqués dans la formation du sens d'un marqueur modal. Le paramètre 3 concerne seulement les emplois énonciatifs qui ne contribuent pas au contenu d'une proposition, mais ont seulement une fonction discursive comme les connecteurs (Rossari: 2015, 2016a).

Quand la contribution sémantique d'un marqueur modal s'applique au contenu propositionnel, le marqueur suscite une certaine lecture de la partie du discours qu'il modalise. Le marqueur contribue au contenu en ce qu'il ajoute une information à l'état de choses. En même temps, le marqueur influence la manière dont il est interprété dans

le discours donné. Cette interprétation est souvent conventionnalisée. Par exemple, la séquence *en théorie...en pratique* déclenche une interprétation contrastive : les contenus propositionnels *p* et *q* introduits par les deux cadratifs sont interprétés différemment quant à leur importance en tant qu'arguments dans le discours. Quand la contribution sémantique d'un modal s'applique au fait d'énoncer un contenu, le sens du modal ne porte pas sur le contenu propositionnel. L'emploi du modal est suscité par une motivation rhétorique qui est lié à la prise en charge de l'énoncé et qui donc concerne l'énonciation.

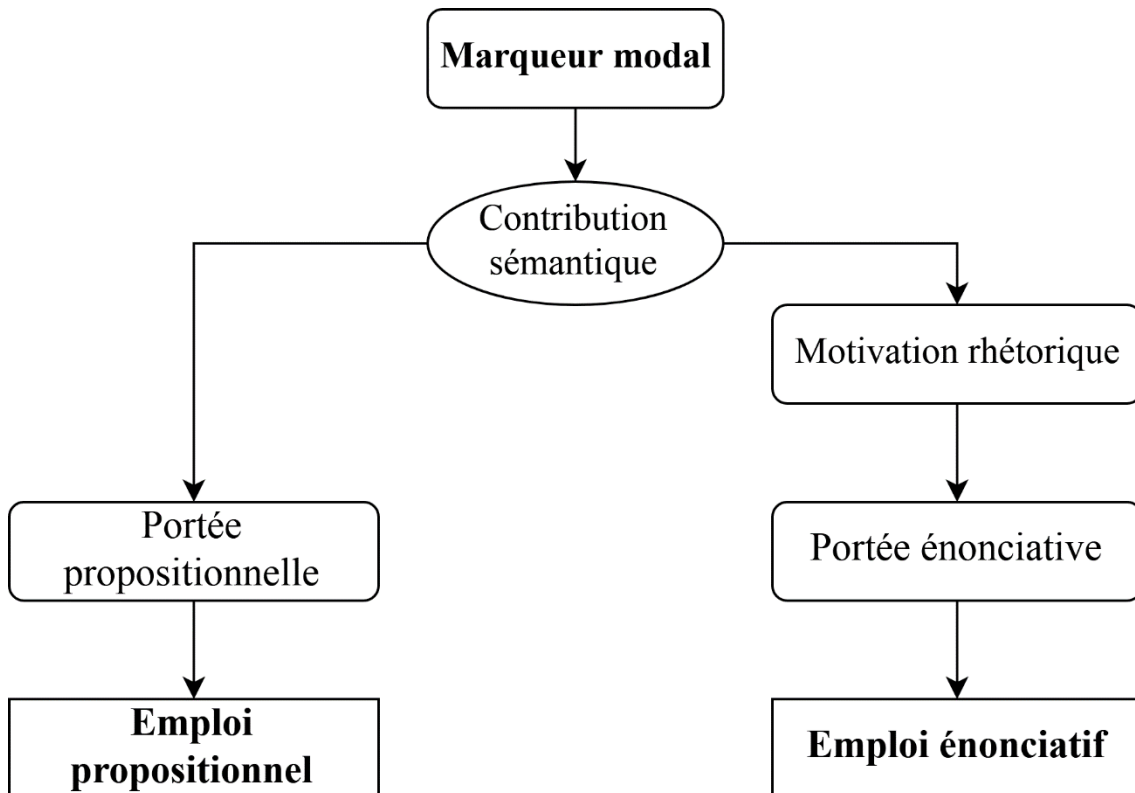


Figure 9: La création des différents sens des marqueurs selon le modèle de représentation des sens modaux.

Cette différence sera illustrée dans ce qui suit au moyen de quelques exemples représentatifs. Toute forme modale peut être analysée au moyen de deux ou trois paramètres du modèle. Ceci peut être illustré par l'exemple de *peut-être*. La contribution sémantique de l'adverbe indique une possibilité (CS_{POSS}). Elle reste stable dans tous ses emplois, mais sa portée peut varier, comme l'ont illustré les exemples (49) et (50) ci-dessus. Selon l'emploi, l'adverbe peut modaliser le contenu propositionnel et susciter une interprétation au niveau du contenu, ou seulement modaliser l'énonciation d'un contenu, ce qui est lié à une motivation rhétorique.

Dans (49), *peut-être* véhicule une valeur épistémique qui indique le degré de probabilité que le contenu propositionnel (« Barack Obama aura un léger avantage sur Hillary Clinton ») soit vrai. Cet emploi propositionnel peut être représenté par les paramètres 1 et 2 de la grille d'analyse :

Paramètre 1 : CS_{POSS}

Paramètre 2 : Mode d'application de la CS

Portée propositionnelle : la CS cible le contenu propositionnel

CS_{POSS} (p)

→ Lecture épistémique de l'énoncé, **le contenu propositionnel est modalisé par *peut-être***

En revanche, dans l'emploi énonciatif (50), la contribution sémantique de *peut-être* ne s'applique pas au contenu propositionnel, mais au fait que ce contenu est énoncé. Dans cet exemple (*Je suis **peut-être** une femme, **mais** j'aime le foot peut-être*), *peut-être* pourrait être remplacé par le marqueur concessif *certes*. L'exemple est interprété comme une séquence concessive – la concession est marquée par *mais* et *peut-être*. Les trois paramètres du modèle sont activés de la manière suivante :

Paramètre 1 : CS_{POSS}

Paramètre 2 : Mode d'application de la CS

Portée énonciative : CS_{POSS} cible le fait d'énoncer le contenu propositionnel

CS_{POSS} [E (p)]

→ Lecture rhétorique de l'énoncé qui dépend du paramètre 3

Paramètre 3 : L'application de la CS au fait d'énoncer le contenu est déclenchée par une motivation rhétorique selon laquelle la prise en charge de l'énoncé est mise à distance

L'application de la contribution sémantique à E (p), en indiquant que l'énonciation d'un contenu est *possible*, permet de mettre à distance sa prise en charge. Ainsi, le locuteur signale qu'il ne revendique pas la prise en charge de ce contenu au moment de l'énonciation, car elle est présentée comme possible ou seulement envisageable. Cette motivation rhétorique, qui conduit à l'emploi énonciatif de *certes*, est compatible avec la lecture concessive déclenchée par *mais*, qui signale la revendication de la prise en charge du contenu suivant en dépit du précédent.

En même temps, la lecture propositionnelle où *peut-être* modalise le contenu propositionnel par sa valeur épistémique doit être logiquement exclue. Dans l'exemple (50), une lecture selon laquelle le fait d'être une femme serait mis en question n'est pas acceptable. Le connecteur *mais* déclenche une séquence concessive en signalant la revendication de la prise en charge du contenu qu'il introduit en dépit du contenu précédent. *Peut-être*, dans ce contexte, introduit l'état de choses qui est considéré comme moins pertinent dans le discours et dont la prise en charge est aussi rétrospectivement mise à distance par *mais* (voir aussi Rossari (2020)). Ce dernier fait signifie également que *peut-être* peut être omis sans changer l'interprétation de l'exemple. Ainsi, l'adverbe a un rôle de soutien pour le connecteur *mais* qui en effet déclenche la lecture concessive.

Selon la grille d'analyse du modèle triadique, la contribution sémantique d'une forme modale peut avoir deux *cibles*, soit le contenu et l'énonciation. Pour rappel, les cadratifs à nom abstrait tels que *en fait* et *en réalité* ont une portée cadrative qui s'étend à un ou plusieurs énoncés (Charolles et Vigier (2005: p. 15); Combettes (2005) et voir aussi les commentaires par rapport à la portée dans le sous-chapitre 2.2). En même temps, à l'intérieur de leur phrase d'accueil, leur contribution sémantique peut cibler soit le contenu propositionnel (emploi de cadratif contrastif), soit son énonciation (emploi de cadratif connecteur). Selon le modèle triadique, il faut distinguer entre *portée cadrative propositionnelle* et *portée cadrative énonciative*. Avec une portée cadrative propositionnelle, le cadre introduit par le marqueur porte sur un ou plusieurs contenus propositionnels et modalise leur validité. En revanche, avec une portée cadrative énonciative, il porte sur l'énonciation d'un ou de plusieurs contenus propositionnels et modalise leur représentation dans le discours.

Certains cadratifs à nom abstrait formés sur la préposition *en* peuvent à la fois avoir des emplois à portée cadrative propositionnelle et à portée cadrative énonciative. En se référant aux travaux précédant cette thèse (Wandel: 2017, 2020), deux exemples d’emplois de *en réalité* qui illustrent ses deux portées sémantiques seront discutés ci-dessous. *En réalité* étant un cadratif polyvalent a deux emplois différents, respectivement comme cadratif contrastif et comme cadratif connecteur. Avec une portée propositionnelle et en cooccurrence avec un cadratif anticipatif tel que *en apparence*, le cadratif *en réalité* modalise la validité du contenu propositionnel *q* par sa contribution sémantique :

(55) En apparence, c’est donc la continuité par rapport à la première saison. ***En réalité***, les scénaristes et les réalisateurs ont changé. (LM 08)

Dans (55), *en réalité* représente le contenu propositionnel suivant comme relevant du cadre du réel. En regardant le contexte gauche, on constate de nouveau que l’emploi du cadratif contrastif coïncide avec la présence d’un cadratif anticipatif dans son contexte gauche (*en apparence*). Deux cadres divergents sont contrastés. Ce phénomène est appelé un *contraste propositionnel*, qui marque un différentiel de validité entre deux contenus *p* et *q*.

La grille d’analyse du modèle triadique permet de représenter ce cas de figure ainsi :

Paramètre 1 : CS_{en_réalité} = potentiel cadratif

Paramètre 2 : Mode d’application de la CS

Portée propositionnelle : CS cible le contenu propositionnel *q*

CS_{en_réalité} (*q*)

→ La validité du contenu propositionnel *q* est modalisée par le cadre introduit

En apparence en tant que cadratif anticipatif a également un fonctionnement propositionnel :

Paramètre 1 : CS_{en_apparence} = potentiel cadratif

Paramètre 2 : Mode d'application de la CS

Portée propositionnelle : CS cible le contenu propositionnel p

CS_{en_apparence} (p)

→ La validité du contenu propositionnel p est modalisée par le cadre introduit

La contribution sémantique de *en réalité* est dérivée de la combinaison des indications sémantiques données par ses composantes, c'est-à-dire la préposition *en*, qui signale une localisation, et le nom *réalité* qui évoque un domaine abstrait. *En réalité* restreint la validité du contenu à un certain aspect de la réalité (voir aussi la section 2.3.1). Une simple comparaison illustre ce fait :

(56) Il a peur.

(= vrai dans la réalité, aucun cadre explicitement indiqué)

(57) **En apparence**, il n'a pas peur. Il semble regarder la situation calmement.

En réalité, il a peur.

(= q vrai dans une réalité distincte de celle de p)

En revanche, avec une portée énonciative, le cadratif *en réalité* signale une certaine façon de représenter les énoncés dans le discours. Son usage est dû à une motivation rhétorique selon le modèle triadique. La contribution sémantique (son potentiel cadratif) ne concerne plus qu'indirectement le contenu. Elle est exploitée afin de permettre au locuteur d'indiquer le statut de certains énoncés dans son discours par rapport à des autres. Le marqueur joue un rôle dans la hiérarchisation des énoncés dans la structure argumentative du discours. Ainsi, le marqueur ne modalise plus la validité des contenus propositionnels. *En réalité* attire plutôt l'attention de l'interlocuteur sur un contraste entre deux perspectives énonciatives (Rossari: 1997). Le second énoncé est mis à l'avant-plan discursif, indiquant ainsi que sa prise en charge est revendiquée par le locuteur :

(58) Depuis longtemps, le Parlement a cessé d'être un lieu de pouvoir et la tribune principale de la démocratie. ***En réalité***, la France devient une monarchie où un seul gouverne, tranche sur tout et décide de tout.

Ici, toutes les propositions sont intégrées dans le même cadre. Il n’y a pas de contraste propositionnel contrairement à l’exemple (55) puisque *en réalité* ici ne définit pas un cadre qui s’appliquerait au contenu propositionnel. *En réalité* introduit un aspect supplémentaire dans l’argumentation qui n’est pas logiquement en contraste avec ce qui précède. Le cadratif néanmoins crée un effet de contraste, mais au niveau énonciatif seulement. Dans (58), *en réalité* a une portée cadrative énonciative et assume la fonction d’un connecteur reformulatif (Rossari: 1997, pp. 154-155) (voir aussi la section 2.3.3). Il en résulte le schéma suivant de son fonctionnement dans la séquence *p q* :

Paramètre 1 : CS_{en_réalité} = potentiel cadratif

Paramètre 2 : Mode d’application de la CS

Portée énonciative : CS_{en_réalité} cible le fait d’énoncer le contenu propositionnel

CS_{en_réalité} [E (q)]

→ Lecture rhétorique de l’énoncé qui dépend du paramètre 3

Paramètre 3 : L’application de CS_{RÉALITÉ} au fait d’énoncer le contenu *q* est issue d’une motivation rhétorique qui vise à signaler la revendication de la prise en charge du contenu *q* de la part du locuteur

Plusieurs tests sémantiques permettent une distinction entre les emplois propositionnels et énonciatifs des cadratifs à nom abstrait. Comme indiqué dans les sections 2.2.1 et 2.3.1 notamment, ils servent à indexer un ou plusieurs énoncés selon un critère qu’ils définissent et qui porte sur le niveau propositionnel.

Un premier test cible ce critère, qui est dérivé du concept abstrait évoqué par le nom abstrait. Les cadratifs peuvent généralement être placés dans une phrase clivée (exemple (59) ; voir aussi les propos de Guimier (2007) tels que explicités dans la section 2.2.1) à la différence des connecteurs (exemple (60)) :

(59) *C’est en apparence que* c’est donc la continuité par rapport à la première saison. ***C’est en réalité que*** les scénaristes et les réalisateurs ont changé. (LM 08)

- (60) Depuis longtemps, le Parlement a cessé d'être un lieu de pouvoir et la tribune principale de la démocratie. ? *C'est en réalité que* la France devient une monocratie où un seul gouverne, tranche sur tout et décide de tout.

On peut formuler le test comme suit :

1. Un marqueur avec une fonction cadrative contribue au contenu propositionnel, mais il n'en fait pas partie. Ainsi, le focus dans sa phrase d'accueil peut être mis sur ce marqueur par une paraphrase en forme d'une phrase clivée :

C'est cadratif à nom abstrait que p...

Les cadratifs indexent les informations dans le discours et à la différence des connecteurs ne nécessitent pas de contexte en amont. Un deuxième test concerne la fonction discursive des marqueurs puisque s'il est possible de supprimer le contexte gauche d'un cadratif portant sur le niveau propositionnel sans que sa phrase d'accueil ne devienne inacceptable (61), ceci n'est pas le cas pour un connecteur qui a une fonction devant relier le contexte en amont avec celui en aval (62) :

- (61) ~~En apparence, c'est donc la continuité par rapport à la première saison.~~ *En réalité*, les scénaristes et les réalisateurs ont changé. (LM 08)

- (62) ~~Depuis longtemps, le Parlement a cessé d'être un lieu de pouvoir et la tribune principale de la démocratie.~~ ? *En réalité*, la France devient une monocratie où un seul gouverne, tranche sur tout et décide de tout.

En effet, dans les deux exemples seulement une interprétation cadrative serait acceptable si l'on enlève le contexte gauche, puisque le connecteur reformulatif ne peut pas intervenir au début d'une séquence discursive sans renvoyer à un contexte en amont sur lequel la reformulation pourrait porter. Il faut admettre que la suppression du contexte en amont rend le cadratif en quelque sorte obsolète dans l'exemple (61), puisqu'aucun contraste de cadres n'est plus déclenché. La présence de *en réalité* ayant une portée propositionnelle ne modifie pas l'interprétation de la phrase d'accueil quant à sa validité, parce qu'elle est de toute façon située dans le cadre du réel même en l'absence du cadratif qui évoque explicitement ce cadre. Le deuxième test peut ainsi être formulé comme suit :

2. Un marqueur cadratif propositionnel peut être placé au début d'une séquence discursive puisqu'il ne nécessite pas de contexte en amont, alors qu'un connecteur reformulatif, portant sur le niveau énonciatif, relie deux énoncés et reprend un dire précédent demandant ainsi un contexte à gauche et à droite.

En résumé, le modèle triadique permet par sa grille d'analyse de décrire comment une forme modale peut véhiculer plusieurs valeurs sémantiques dans différents contextes tout en gardant un trait sémantique : dans tous ses emplois, la forme a la même contribution sémantique qui est ainsi considérée comme étant stable. La contribution sémantique d'une forme est dérivée des indications sémantiques de ses composantes. Dans le cas de *en réalité*, c'est l'évocation d'un cadre renvoyant à la réalité issue des indications de la préposition de localisation *en* et du nom *réalité* qui évoque un concept abstrait.

Ayant la capacité de changer la portée (ou cible⁸) selon deux modes d'application, la contribution sémantique peut porter soit sur le contenu propositionnel, soit sur l'énonciation du contenu. Avec une portée propositionnelle, la contribution sémantique cadrative est directement exploitée afin de modaliser la validité du contenu propositionnel. Avec une portée énonciative, l'évocation du cadre du réel est motivée rhétoriquement par le but d'introduire la perspective énonciative que le locuteur adopte. Le potentiel cadratif de *en réalité* sert à caractériser la représentation d'un énoncé dans le discours d'une manière qui indique que la prise en charge de son contenu est revendiquée par le locuteur. L'énoncé est interprété comme étant mis à l'avant-plan discursif.

Les emplois des autres cadratifs du même type peuvent être représentés par le même schéma que celui de *en réalité*. *En fait, en vérité, en pratique, dans les faits, dans la réalité* et *dans la pratique* avec une portée propositionnelle actualisent leur potentiel cadratif de la même manière pour modaliser le contenu *q* dans une séquence *p q* :

Paramètre 1 : CS_{en_fait/en_vérité/en_pratique/dans_les_faits/dans_la_réalité/dans_la_pratique} = potentiel cadratif

Paramètre 2 : Mode d'application de la CS

⁸ Terminologie utilisée par Rossari (2020).

Portée propositionnelle :

$CS_{\text{en_fait/en_vérité/en_pratique/dans_les_faits/dans_la_réalité/dans_la_pratique}}$ cible le contenu propositionnel q

→ La validité du contenu propositionnel q est modalisée par le cadre introduit

Cette représentation permet d'illustrer les chevauchements sémantiques entre les marqueurs formés sur *en* et sur *dans* et des noms abstraits similaires, qui, dans leurs emplois propositionnels, sont plus ou moins synonymiques.

Comme *en réalité*, les marqueurs *en fait* et *en vérité* peuvent aussi porter sur l'énonciation et non seulement sur le contenu propositionnel. Ils se distinguent par cette polyvalence des marqueurs formés sur la préposition *dans* et de *en pratique*. La représentation de leur fonctionnement énonciatif est la suivante :

Paramètre 1 : $CS_{\text{en_fait/en_vérité}}$ = potentiel cadratif

Paramètre 2 : Mode d'application de la CS

Portée énonciative : CS cible le fait d'énoncer le contenu propositionnel q

$CS_{\text{en_fait}} [E (q)]$

$CS_{\text{en_vérité}} [E (q)]$

→ Lecture rhétorique de l'énoncé qui dépend du paramètre 3

Paramètre 3 : L'application de CS au fait d'énoncer le contenu est issue d'une motivation rhétorique qui vise à signaler la revendication de la prise en charge du contenu q de la part du locuteur

Les emplois énonciatifs de *en réalité* et *en vérité* ainsi représentés par le modèle, correspondent (comme dans le cas de *en fait*) aux emplois en tant que connecteurs reformulatifs décrits dans la littérature existante (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995; Rossari: 1997). Les emplois propositionnels sont des emplois cadratifs. Le modèle adopté propose une

représentation schématique des différents emplois déjà en partie discutés dans les travaux existants. Toutefois, ce modèle représente une simplification et une précision de l'analyse sémantique en liant tous les emplois d'une forme polyvalente à une seule signification sémantique de base, la contribution sémantique stable. Un avantage de cette représentation du sens modal est qu'elle permet d'expliquer plus facilement pourquoi certains marqueurs peuvent être à la fois cadratifs et connecteurs (donc polyvalents) bien que leurs fonctions respectives affectent différents niveaux de discours.

En acceptant qu'ils ont à la fois un trait modal et cadratif, les concepts des cadres de discours et des marqueurs cadratifs doivent être adaptés au modèle choisi. Deux traits de leur sémantisme seront distingués quand il s'agira de représenter le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait :

- Leur portée (propositionnelle ou énonciative)
- Leur fonction discursive (comme cadratif ou connecteur)

Selon le modèle introduit (sous-chapitre 2.4), la portée d'un marqueur modal tel qu'un cadratif est la cible de son sens. Le cadratif peut modaliser le contenu propositionnel et il peut dans ce cas prendre une fonction discursive qui est cadrative. Le marqueur indexe des énoncés en fonction d'un critère sémantique et contribue ainsi à la structuration du discours. Si le sens du cadratif cible le fait d'énoncer un contenu propositionnel plutôt que le contenu même, son sens est transféré sur un autre niveau du discours pour marquer une certaine représentation de ces énoncés. Il n'a ainsi plus une fonction cadrative dans le sens étroit de la littérature présentée, mais il a une autre fonction discursive qui est celle d'un connecteur. On constate que les deux traits sémantiques le caractérisant, soit la portée de leur contribution sémantique stable et leur fonction discursive, sont reliés. Cette distinction a néanmoins été faite par Charolles et Vigier (2005), qui différenciaient déjà la portée sémantique de la portée cadrative (voir section 2.2.1). Le modèle triadique adopté introduit la grille d'analyse qui permet d'un côté de distinguer entre le sémantisme d'un marqueur et sa portée et de l'autre côté sa fonction discursive. Il propose trois paramètres qui sont opérationnalisés pour une description schématisée de son fonctionnement. L'avantage du modèle est son aptitude à représenter les fonctionnements variés des formes modales. Il part du principe qu'un cadratif en tant que forme modale a un potentiel cadratif qui est considéré comme sa contribution sémantique stable. Ce

premier paramètre est relié au deuxième qui concerne la portée de cette contribution sémantique, à savoir la cible du potentiel cadratif. À la différence des travaux existants, le modèle postule que leurs différents emplois, et les différentes fonctions discursives comme cadratifs et connecteurs qui en résultent en fonction du contexte, sont des actualisations différentes de leur contribution sémantique stable.

Selon le modèle, la distinction suivante est proposée concernant leurs emplois :

1. **Emploi propositionnel** (portée propositionnelle de sa contribution sémantique stable qui concerne le **contenu propositionnel** est **modalisée**), **fonction cadrative** qui nécessite seulement un **contexte en aval** (un contexte en amont est nécessaire si un **contraste de cadres** est déclenché), le marqueur est exophrastique et indexe un ou plusieurs énoncés au moyen du cadre qu'il définit.
2. **Emploi énonciatif** (portée énonciative de sa contribution sémantique stable qui concerne le **fait d'énoncer** le contenu propositionnel est **modalisée**), **fonction de connecteur** qui nécessite un **contexte en amont et en aval**, le marqueur est exophrastique et relie ainsi que hiérarchise deux énoncés en tant qu'arguments.

Cette représentation à l'aide du modèle triadique permet notamment de mieux comprendre comment des formes modales, en l'occurrence les cadratifs à nom abstrait polyvalents, peuvent véhiculer différentes valeurs sémantiques tout en gardant une racine sémantique commune.

Le modèle adopté propose une distinction entre deux types d'emplois pour certains marqueurs cadratifs dits polyvalents en fonction de la portée de leur contribution sémantique stable. Dans le premier cas, ils sont cadratifs au sens strict du terme (consensus dans la littérature, voir 2.2) où le marqueur modalise le contenu propositionnel par un cadre et contribue à la structure thématique du discours. Dans le second cas, ils sont cadratifs au sens large du terme où le potentiel cadratif du marqueur est transféré au niveau énonciatif et ne modalise plus le contenu propositionnel mais le fait de l'énoncer.

Ce transfert du sémantisme du niveau propositionnel au niveau énonciatif semble relever d'un processus de grammaticalisation. Le chapitre suivant donnera un court aperçu des principes de la grammaticalisation et de leur application pour les marqueurs *en fait*, *en réalité* et *vérité* ainsi que de leurs équivalents anglais.

Une distinction sera faite d'une part entre les trois notions proposées par le modèle triadique (contribution sémantique stable, portée propositionnelle et énonciative, et motivation rhétorique) et d'autre part entre les notions de portée sémantique et cadrative issues des travaux sur l'encadrement du discours (Charolles & Vigier: 2005). Ces notions sont complémentaires, mais représentent différents aspects du fonctionnement des cadratifs à nom abstrait :

La *portée sémantique* concerne la cible de la *contribution sémantique stable* d'un marqueur modal. Dans le cas d'un cadratif, elle concerne ainsi l'influence de son sémantisme à l'intérieur de sa phrase d'accueil où il peut porter soit sur le contenu propositionnel (*portée propositionnelle*) soit sur le fait d'énoncer ce contenu (*portée énonciative*). Ces deux cas coïncident respectivement avec l'emploi comme cadratif et comme connecteur d'un cadratif polyvalent.

La *portée cadrative* concerne l'étendue de l'influence du cadratif au niveau de l'organisation du discours qui va au-delà de sa phrase d'accueil. Le critère sémantique qu'il définit sert à indexer les informations enchaînées par les énoncés. De plus, le cadratif peut marquer un contraste entre deux contenus propositionnels en évoquant une opposition entre deux cadres de discours (portée propositionnelle) ou un contraste entre deux modes d'énonciation signifiant une hiérarchisation des arguments dans le discours (portée énonciative).

Cette schématisation du fonctionnement rend compte des aspects sémantiques et discursifs qui sont essentiels afin de comprendre comment un seul marqueur peut prendre à la fois les deux fonctions discursives comme cadratif et connecteur.

2.5. L'évolution des cadratifs à nom abstrait à la lumière de la grammaticalisation

La notion de grammaticalisation a d'abord été définie comme le processus par lequel la grammaire est créée (« The process by which grammar is created. » (Joan Bybee: 2003, p. 145)). Le premier qui utilise le terme « grammaticalisation » semble être Meillet (1912). Il dit :

Tandis que l'analogie peut renouveler le détail des formes, mais laisse le plus souvent intact le plan d'ensemble du système existant, la 'grammaticalisation' de certains mots crée des formes neuves, introduit des catégories qui n'avaient pas d'expression

linguistique, transforme l'ensemble du système. Ce type résulte d'ailleurs, comme les innovations analogiques, de l'usage qui est fait de la langue, il en est une conséquence naturelle. (Meillet: 1912, p.133)

La grammaticalisation est un phénomène linguistique qui a comme résultat la création de nouveaux sens. À la place d'une véritable formation de nouveaux éléments linguistiques, il s'agit d'une évolution de formes existantes qui prennent de nouvelles fonctions dans le langage. La grammaticalisation est conçue comme un processus de changement linguistique puisque ces formes entrent dans d'autres catégories grammaticales, sémantiques, fonctionnelles, etc. Cette définition reste pourtant vague par rapport à ce qui est exactement la « grammaire ». Le concept est principalement utilisé dans une perspective diachronique quand il s'agit de tracer l'évolution du sens et de la fonction d'un élément à travers le temps (Nicolle: 2012; Traugott: 2010; Traugott: 1995b), mais l'adoption d'une perspective synchronique permet de représenter la variation de formes avec des fonctions similaires et d'expliquer pourquoi plusieurs fonctions d'une forme peuvent coexister (Lehmann: 1985).

D'abord perçue comme un phénomène morphosyntaxique, la recherche plus récente sur la grammaticalisation veut également saisir son influence au niveau sémantique et pragmatique. Deux approches principales au phénomène ont été développées récemment. Elles se distinguent notamment par la conceptualisation de la grammaire surtout au niveau morphosyntaxique. La première approche part du principe de la réduction qui a comme effet une abstraction du sens référentiel. La seconde approche met l'accent sur le principe de l'extension qui signifie que le sémantisme est élargi, ce qui conduit à une plus grande variété d'emplois. Les deux approches comprennent la grammaticalisation comme l'un des mécanismes qui conduit à des changements dans le système linguistique. Il s'agit de saisir ces mécanismes qui peuvent coïncider avec des changements au niveau phonologique, grammatical et sémantique, qui sont à considérer comme des phénomènes indépendants de la grammaticalisation (Traugott: 2010, p. 269). L'importance accordée au changement au niveau morphosyntaxique dépend de l'approche choisie. Dans les sections qui suivent, les trois principaux mécanismes évoqués par les différentes approches seront brièvement introduits et appliqués au cas des cadratifs à nom abstrait avec l'objectif d'expliquer la polyvalence de *en fait*, *en réalité* et *en vérité*.

Grammaticalisation comme réduction (« *semantic bleaching* »)

Concevoir la grammaticalisation comme un processus de réduction représente la perspective traditionnelle selon Traugott (2010). L'un des premiers travaux sur cette question est proposé par Kuryłowicz (1965) qui la conçoit comme passage d'un morphème d'un statut plus ou moins lexical à un stade plus ou moins grammatical ou d'une forme dérivée à une forme flexionnelle :

Grammaticalization consists in the increase of the range of a morpheme advancing from a lexical to a grammatical or from a less grammatical to a more grammatical status, e.g. from a derivative formant to an inflectional one. (Kuryłowicz: 1965, p. 69)

Cette définition se limite au stade initial du processus de la grammaticalisation qui concerne notamment le changement de catégorie d'un élément quand il prend une fonction plus large, plus « grammaticalisée » (« primary grammaticalization », (Traugott: 2010, p. 270)). Un second stade est l'évolution de l'élément à la suite de ce changement formel, quand il est déjà considéré comme grammaticalisée mais évolue en prenant d'autres sens et fonctions. On parle alors de la grammaticalisation secondaire (« secondary grammaticalization », (Traugott: 2010, p. 270)). L'hypothèse concernant la direction du processus peut être appliquée à un grand nombre de cas, mais comme l'indique par exemple Andersen (2010), il s'avère souvent difficile de distinguer entre morphologie dérivationnelle et flexionnelle quand il s'agit de déterminer le moment exact où une forme est grammaticalisée.

La grammaticalisation comprise comme réduction sémantique se manifeste par l'unidirectionnalité de l'évolution d'une structure plus complexe à une structure moins complexe. La forme passe d'un statut lexical véhiculant un contenu concret à un statut moins lexical et plus abstrait.

Many widely cited examples of grammaticalization show unidirectionality from more to less complex structure, from more to less lexical, contentful status, and are morphological in nature. (Traugott: 2010, p. 270)

Parmi les nombreux facteurs qui peuvent susciter ou accompagner un tel changement se trouve la variation syntaxique. Lehmann (2004: p. 154) définit la grammaticalisation d'un signe linguistique comme un processus durant lequel a lieu une perte d'autonomie d'un

élément qui devient plus soumis à des contraintes du système linguistique (« process in which it loses in autonomy by becoming more subject to constraints of the linguistic system »). Selon cette définition, les éléments grammaticalisés dépendent de leur contexte d'emploi habituel plus que ce n'est le cas pour les éléments lexicaux. Lehmann (1995) parle de contraintes paradigmatiques et syntagmatiques. Dans le même sens, Haspelmath (2004) décrit la grammaticalisation comme un changement en diachronie, qui a comme résultat que les éléments d'un schéma linguistique créent des interdépendances internes plus fortes :

A grammaticalization is a diachronic change by which the parts of a constructional schema come to have stronger internal dependencies. (Haspelmath: 2004, p. 26)

Les deux auteurs sont représentatifs d'un groupe de chercheurs qui considèrent la grammaticalisation comme un changement d'une forme qui change de statut grammatical – la grammaire est ainsi définie comme relevant de la syntaxe, morphologie et phonologie. D'autres chercheurs, comme Bybee (2011), soulignent que la grammaticalisation concerne notamment le changement sémantique.

La sémantique est le centre d'intérêt des études qui traitent de la grammaticalisation comme d'un changement fonctionnel. À titre d'exemple, Traugott (1995a) décrit comment les différentes fonctions des marqueurs discursifs anglais *indeed*, *in fact* et *besides* se sont développées. Il va ainsi s'agir dans la présente étude d'expliquer la variation fonctionnelle de ces marqueurs qu'on constate en synchronie. L'auteure révèle que *indeed* et *in fact* évoquent le même concept, malgré leur différence morphologique. Cette dernière est due respectivement à l'origine germanique et latine des deux marqueurs, qui est verbale (*to do* en anglais moderne et *facere* en latin). Tout comme en français où le verbe *faire* est à l'origine du nom *fait* dans le cadratif *en fait*. Ces marqueurs ont pris une fonction adverbiale en combinaison avec la préposition de localisation *in* et véhiculent des valeurs épistémiques et méta-textuelles. Ensuite, *indeed* et *in fact* ont migré en position initiale et ont été détachés de leur phrase d'accueil avant de passer au niveau discursif où ils contribuent, en tant que marqueurs discursifs, à la structuration du discours.

Cette analyse paraît contredire l'unidirectionnalité attribuée au processus de la grammaticalisation (ci-dessus). Traugott (1995a) observe qu'à première vue, l'évolution

diachronique des marqueurs discursifs tels que *indeed* et *in fact* est un cas de grammaticalisation prototypique, puisqu'elle implique un détachement syntaxique et une abstraction du sens. En effet, les marqueurs étaient d'abord des adverbiaux intégrés à la phrase qui modalisaient un prédicat. Puis, ils sont devenus des adverbiaux de phrase qui véhiculent une évaluation du contenu propositionnel. La position sémantiquement et syntaxiquement détachée permet aux marqueurs de prendre de nouvelles fonctions et de nouveaux sens, qui résultent finalement en un emploi comme marqueurs discursifs. Durant l'intégralité du processus, des changements prosodiques ainsi que morphosyntaxiques apparaissent.

Le cas de figure des marqueurs discursifs comme *indeed* et *in fact* est un cas de grammaticalisation selon Traugott (1995a). Il s'agit de locutions dont une composante est lexicale (le nom abstrait) et qui à un moment donné deviennent des formes stabilisées, ayant des fonctions grammaticales figées en tant qu'adverbes de phrase et marqueurs discursifs. Six étapes unidirectionnelles du processus de grammaticalisation peuvent être distinguées (Traugott: 1995a, p. 14) :

- 1) *Decategorialization* : les noms lexicaux *deed* et *fact* deviennent parties intégrales des syntagmes prépositionnels ;
- 2) *Bonding* : liaison des composantes du marqueur (de la préposition *in* et du nom abstrait, même visuellement dans le cas de *in* et *deed*) ;
- 3) *Phonological reduction* : tandis que les marqueurs discursifs et adverbes de phrases peuvent être accentués en position détachée, leur structure phonologique est réduite par la suppression de certains sons (/ndid, nfækt/) ;
- 4) *Generalization of meaning* : le sémantisme des marqueurs est généralisé par le fait qu'ils prennent plusieurs sens ;
- 5) *Increase in pragmatic function* : les marqueurs arrivent à un stade où ils peuvent véhiculer des sens pragmatiques tout en réduisant en même temps une partie de leur sens d'origine (*semantic bleaching*) : ils passent d'un sens référentiel en tant qu'adverbial de manière à une fonction discursive non référentielle en passant par plusieurs étapes de changement sémantique ;
- 6) *Subjectification* : les marqueurs deviennent plus associés avec l'attitude du locuteur – dans le cas de *indeed* et *in fact* notamment par rapport au flux du discours.

Ces constats sont repris par Schwenter et Traugott (2000) dans leur étude portant sur le développement de *in fact*. Les auteurs combinent deux approches, une approche synchronique qui s'intéresse à la scalarité du sens (voir aussi Hadermann, Pierrard, et Van Raemdonck (2007) pour le français) et une approche diachronique mettant l'accent sur le rôle de la pragmatique dans le changement sémantique. Ils soulignent qu'il existe à tout moment de l'évolution des chevauchements entre les emplois comme adverbial intraphrastique, adverbial de phrase et marqueurs discursif. Lors de la grammaticalisation un sens n'est pas forcément remplacé par un nouveau, mais peut continuer à exister en parallèle.

Grammaticalisation comme subjectivisation

Le processus de la subjectivisation nécessite quelques précisions. Il s'agit d'un processus qui a fréquemment lieu au début d'une grammaticalisation (Marchello-Nizia: 2009, p. 181-198). Selon Traugott (1995b), elle opère dans différentes dimensions au long de l'évolution diachronique des marqueurs :

| | | |
|------------------------|---|--------------------|
| Propositional function | > | Discourse function |
| Objective meaning | > | Subjective meaning |
| Non-epistemic modality | > | Epistemic modality |
| Non-syntactic subject | > | Syntactic subject |
| Syntactic subject | > | Speaking subject |
| Full, free form | > | Bonded form |

Dans le cas des marqueurs discursifs *indeed* et *in fact* plusieurs dimensions de la subjectivisation sont à retenir. Au début du processus de grammaticalisation, ils portent sur le contenu propositionnel en tant qu'adverbiaux. Par la suite, ils prennent des fonctions plus larges en tant que connecteurs puis marqueurs discursifs et obtiennent ainsi des fonctions discursives qui permettent au locuteur d'exprimer son attitude quant aux arguments présentés dans son discours. Le passage d'un sens objectif à un sens plus subjectif accompagne cette évolution. Les adverbiaux sont d'abord référentiels mais par la suite la référence aux concepts concrets est de plus en plus occultée pour l'expression d'une attitude modale. Leur sens passe d'une modalité non épistémique à une modalité épistémique plus centrée sur le locuteur. Les marqueurs discursifs constituaient d'abord des lexèmes libres avec un sens concret avant de devenir grammaticalisés, détachés de leur phrase d'accueil et enfin limités à une position sémantiquement et syntaxiquement périphérique coïncidant avec un sens plus abstrait et une portée plus large. En revanche,

la dimension prévoyant un passage d'un sujet syntaxique à un sujet parlant ne s'applique pas aux marqueurs discursifs mais aux locutions contenant un verbe où il est question d'un réalignement du sujet en fonction de la perspective du locuteur.

Grammaticalisation comme extension

Enfin, la grammaticalisation des marqueurs discursifs se présente comme une extension puisque leur portée syntaxique et sémantique est plus large que quand ils ont une fonction adverbiale (Traugott: 1995a). La portée de l'adverbial s'étend sur une partie d'une proposition, puis celle de l'adverbial de phrase sur l'ensemble de la proposition et enfin celle du marqueur discursif sur plusieurs énoncés.

Pour la grammaticalisation des marqueurs discursifs la notion de grammaire doit être revue. Alors qu'une définition morphosyntaxique de la grammaticalisation se limite aux aspects de la grammaire qui concernent notamment les temps verbaux, la modalité, etc., l'évolution des marqueurs discursifs vu comme un processus de grammaticalisation demande quant à elle une perspective plus large. Elle doit tenir compte de l'extension structurelle qui concerne les fonctions des marqueurs d'abord en tant que connecteurs, puis en tant que marqueurs discursifs (« structural scope expansion » (Tabor & Traugott: 1998)).

Himmelmann (2004) distingue trois types d'extensions contextuelles qui concernent l'ajout de fonctions à la catégorie grammaticale à laquelle un marqueur appartient, l'extension de sa portée syntaxique typiquement obtenue par un détachement de sa phrase d'accueil, l'extension sémantique et l'extension pragmatique qui permettent de prendre de sens non référentiel ainsi que discursif. En d'autres termes, lors d'un processus de grammaticalisation une forme devient généralement plus abstraite, schématique et productive (Joan Bybee: 2003). Alors que le sens est de moins en moins référentiel, il gagne une portée plus large et générale, ce qui à son tour favorise l'emploi de la forme dans plus de contextes.

Au vu des principes présentés, des chevauchements entre les différentes approches à la grammaticalisation sont manifestes. Alors que le principe de la réduction (*semantic bleaching*) est tout d'abord sémantique et se base sur la perte du sens lexical (les contraintes combinatoires à cause de la portée restreinte d'un marqueur l'amènent vers

des emplois plus généraux et abstraits), le principe de l'extension est surtout fonctionnel et concerne la prise de nouveaux sens tout en gardant les anciens. Ceci semble à première vue contrecarrer la réduction du sens. Pourtant, il s'agit de deux processus convergents car un marqueur peut progressivement perdre son sens référentiel concret tout en prenant une portée plus large dans le discours qui permet une diversification sémantique (Traugott: 1995a, p. 275). Cela peut paraître contradictoire à la conceptualisation de la grammaticalisation comme processus vers des éléments plus contraints et dépendants (« grammaticaux »), mais cette notion de la grammaire a dû être adaptée au fil du temps afin d'également inclure les fonctions discursives. Il en résulte que la réduction et l'extension ne sont pas à considérer comme deux processus diamétralement opposés.

En résumé, pour le cas des marqueurs discursifs *indeed* et *in fact* la notion de grammaticalisation peut être définie comme le processus par lequel les éléments lexicaux dans des contextes pragmatiques et morphosyntaxiques très contraints deviennent grammaticaux, et les éléments qui le sont déjà, le deviennent encore plus :

The data investigated therefore suggest that grammaticalization should be defined as: the process whereby lexical material in highly constrained pragmatic and morphosyntactic contexts becomes grammatical, and already grammatical material become more grammatical. (Traugott: 1995a, p. 15)

Dans ce cas de figure, une dé-catégorisation structurelle, qui peut créer des liens forts entre les composantes dans une locution grammaticalisée, est accompagnée de la genèse d'une fonction pragmatique plus générale et une abstraction sémantique. Ceci peut également résulter en une portée syntaxique et sémantique plus libre et plus large. Ces tendances peuvent être représentées par les processus de réduction et d'extension.

En réalité, en fait et en vérité

Comme mentionné dans les chapitres 2.3.3 et 2.3.4, Charolles et Pietrandrea (2012) et Combettes et Kuyumcuyan (2007) constatent une grammaticalisation similaire à celle de *in fact* et *indeed* pour *en réalité*, (*en fait*) et *en vérité*. Les cadratifs à nom abstrait français seraient également passé d'un statut adverbial intraphrastique à un statut exophrastique avant de devenir des connecteurs (reformulatifs) et des marqueurs discursifs.

Dans une perspective synchronique, Charolles et Pietrandrea (2012) rappellent les études de Schwenter et Traugott (2000) ainsi que de Traugott (1995a) sur *in fact* en supposant une évolution similaire en français pour *en réalité* et *en fait*. Au début de sa grammaticalisation, *en réalité* est un cadratif comme *dans la réalité* et un modal fondamentalement évidentiel. *En réalité* a gardé avec les années ce trait sémantique dans tous ses emplois issus de sa grammaticalisation, mais le trait évidentiel s'est progressivement atténué lors de son évolution vers des emplois textuels et discursifs. À la suite d'un détachement syntaxique et sémantique de sa phrase d'accueil, il s'est rapproché des connecteurs « oppositifs », c'est-à-dire réfutatifs ou concessifs, tel que *mais* et d'autres connecteurs reformulatifs tels que *en fait*. En tant que marqueur discursif, il peut aussi prendre des fonctions interactionnelles subissant une érosion sémantique, qui ne donne plus accès à son trait évidentiel (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 139). Ainsi, Charolles et Pietrandrea (2012) constatent que la grammaticalisation de *en réalité* n'a pas conduit à la perte de ses usages comme « cadratif de l'énonciation » mais sa valeur évidentielle est maintenue et sert à établir un contraste entre les énoncés. Même si *en réalité* se rapproche des connecteurs, il n'a pas atteint le stade de grammaticalisation de *mais* ou de *car* (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 136) qui n'ont pas d'emplois propositionnels.

Les auteurs supposent que les différents emplois de *en réalité* sont issus d'une tendance de grammaticalisation plus large qui concerne plusieurs marqueurs formés sur les noms *réalité*, *vérité* et *fait* (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 138) :

(...) tout un ensemble de locutions prépositionnelles en *en*, *dans* et *à* qui, en se lexicalisant et en se grammaticalisant, ont fini par acquérir des valeurs plus ou moins différentes, voire des sens opposés, pendant que d'autres formes, quoique attestées, ne connaissaient pas la même fortune.

Dans une perspective diachronique, Combettes et Kuyumcuyan (2007) retracent les étapes ayant conduit entre le 16^e et le 17^e siècle à l'apparition des locutions formées sur le nom *vérité* comme *avec vérité*, *dans la vérité*, *de vérité*, *en vérité* et *à la vérité*. Leur évolution aurait été déclenchée par leur détachement du prédicat. Ayant une portée plus large qu'en position intraphrastique, les locutions sont devenues des modalisateurs portant sur la proposition entière. Les marqueurs d'abord relevant de la modalisation aléthique passent ensuite par des emplois d'abord portant sur le niveau textuel, puis

énonciatif et finalement pragmatique (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 76). Ainsi, ils se sont progressivement rapprochés des connecteurs.

L'étude diachronique fait ressortir que *en vérité* prend deux fonctions divergentes lors du processus de sa grammaticalisation. D'une part, il devient un modalisateur portant sur l'énoncé dont l'origine est une structure attributive (« *P est en vérité* », (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 83-84)), d'autre part, il prend une fonction de modalisateur indiquant une attitude concernant le mode d'énonciation (sur le même modèle que *en toute sincérité* (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 83) ou *franchement*). Le dernier emploi est sujet à « une utilisation quasi automatique de l'expression considérée dans des enchaînements discursifs plus ou moins stéréotypés » (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 88).

Le mouvement argumentatif favorisé par *en vérité* est fondé sur « l'opposition articulant un contraste entre l'apparence et la réalité » (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89) dans lequel le marqueur prend une fonction réfutative, rectificative ou de mise au point. Le marqueur renvoie à une opinion précédemment établie à laquelle il oppose un fait perçu comme l'argument le plus fort, qui est placé à la fin de la séquence. Un schéma privilégié par ce marqueur est *P1 mais en vérité P2*.

Combettes et Kuyumcuyan (2007: p. 91) résument la grammaticalisation de *en vérité* dans son ensemble :

Les emplois liés sont premiers et se maintiennent, dans la plupart des cas, sur une durée relativement longue, mais les emplois qui marquent une modalisation, qu'il s'agisse de la modalisation d'énoncé ou de la modalisation d'énonciation, ne semblent pas postérieurs aux emplois contrastifs, dans lesquels la locution joue un rôle textuel de connecteur.

Il en ressort que l'évolution de ce type de marqueurs n'exclut pas qu'ils prennent plusieurs sens en même temps. Malgré le fait qu'il s'agit d'une évolution unidirectionnelle, la grammaticalisation peut signifier une diversification des emplois et fonctions d'une locution.

2.6. Le choix d'une étude contextuelle sur corpus

Dans une perspective diachronique, il s'avère difficile d'expliquer toute l'évolution des différentes nuances de sens qu'un marqueur cadratif peut porter, parce que dans le cas des marqueurs polyvalents comme *en fait*, *en réalité* et *en vérité* plusieurs valeurs sémantiques existent en parallèle. La plupart des études partent du principe qu'au cours d'un processus de grammaticalisation, les emplois portant sur des propositions et états de choses initialement plus limités sont progressivement complétés ou remplacés par des emplois à portées plus étendues (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Féron: 2007). Les marqueurs cadratifs étaient tout d'abord des marqueurs intraprédicatifs, puis des marqueurs portant sur un ou plusieurs énoncés et enfin, tout en s'éloignant progressivement du niveau propositionnel, des marqueurs textuels, discursifs et méta-textuels portant sur l'énonciation.

Dans une perspective synchronique, plusieurs auteurs proposent des études minutieuses qui rendent compte des emplois des cadratifs à nom abstrait comme connecteurs (Blumenthal: 1996; Charolles: 1984; Charolles & Pietrandrea: 2012; Engel et al.: 2010; Forsgren: 2009; Rossari: 1992, 1997). Il est démontré que ces marqueurs se rapprochent des connecteurs classiques comme *mais*. Cependant, toutes les études indiquent que les marqueurs cadratifs qui peuvent être utilisés comme connecteurs gardent toujours une partie de leur fonction cadrative, ce qui les distingue des connecteurs logiques, lesquels ne portent pas ce type de sens. Ainsi, alors que les connecteurs classiques n'ont qu'une fonction organisationnelle et logique dans le discours et aucune signification référentielle dans le vrai sens du terme, la hiérarchisation des arguments effectuée par les marqueurs cadratifs connecteurs découle de leur sémantisme particulier, et plus précisément de leur potentiel cadratif (voir sous-chapitre 2.2). Selon le modèle théorique adopté, ils définissent un critère sémantique permettant un encadrement qui peut être transféré au niveau de l'énonciation pour signaler une connexion entre énoncés.

Les descriptions des cadratifs à nom abstrait existantes se ressemblent dans les grandes lignes, mais varient concernant la terminologie et les définitions utilisées pour les emplois en tant que connecteurs. Alors que l'existence de différents autres emplois est largement admise, différentes explications sont cependant proposées. Certaines analyses partent de la modalité, certaines de l'organisation du discours, d'autres de la portée des valeurs

sémantiques véhiculées et d'autres encore du trait cadratif. Les descriptions existantes se focalisent sur les emplois en tant que connecteurs et se limitent habituellement à une mention de la possibilité de substituer un cadratif à nom abstrait formé sur *en* par un autre cadratif formé sur *dans*. Seulement Charolles et Pietrandrea (2012) et Combettes et Kuyumcuyan (2007) proposent des analyses détaillées, qui tiennent compte des différents emplois comme connecteurs et cadratifs comme produit de la grammaticalisation.

Ces emplois semblent plus variés et complexes que leur place dans les études existantes ne le suggère. Les descriptions existantes manquent notamment de clarté en ce qui concerne une distinction systématique entre les différents emplois des marqueurs cadratifs à nom abstrait. C'est pourquoi il sera, dans les analyses qui seront présentées, surtout question de critères qui permettront d'identifier ces différents emplois sans se baser sur l'intuition ou un nombre restreint d'exemples. Si l'on considère que la plupart des études incluent des facteurs contextuels dans leurs descriptions sémantiques et fonctionnelles, une analyse contextuelle sur corpus à plus grande échelle s'avère nécessaire pour saisir le phénomène des marqueurs polyvalents de façon holistique. Plus précisément, il s'agira de saisir dans quels contextes un marqueur est cadratif et dans quelles circonstances il peut prendre une fonction de connecteur.

Selon la définition des marqueurs véridictionnels mentionnée plus haut (section 2.2.2), il faut supposer que d'autres marqueurs similaires apparaissent régulièrement dans l'environnement textuel des marqueurs cadratifs et que les marqueurs entretiennent des liens sémantiques aux différents niveaux du discours. Cette hypothèse repose sur l'idée que les cadratifs créent de la cohésion au niveau discursif en établissant des relations avec d'autres cadres et en structurant ainsi le discours en fonction de différents critères qui s'enchaînent. De plus, la comparaison entre les fonctions discursives comme connecteurs et cadratifs a indiqué que ces deux types de marqueurs ne se distinguent pas si clairement l'un de l'autre. En particulier, le connecteur *mais* semble entretenir des liens sémantiques étroits avec les connecteurs reformulatifs *en fait* et *en réalité*. Les chevauchements sémantiques entre les deux catégories fonctionnelles de marqueurs feront l'objet d'une analyse approfondie au moyen des corpus dans les chapitres suivants. Même si l'état de l'art dans ce domaine de recherche laisse supposer que l'on trouvera différentes utilisations des mêmes marqueurs dans les corpus, l'analyse de leurs contextes

d'utilisation devra être aussi inductive que possible afin de ne pas s'engager dès le départ uniquement sur certains marqueurs et combinatoires.

3. Approche méthodologique : une étude contextuelle au moyen des outils de la linguistique de corpus

Par l'introduction de la notion de la portée cadrative, les auteurs Charolles et Vigier (2005) décrivent comment ces marqueurs peuvent contribuer à l'organisation du discours (voir sous-chapitre 2.2). La portée cadrative détermine l'influence d'un marqueur cadratif au-delà de sa phrase d'accueil sur plusieurs énoncés qui au niveau discursif sont présentés sous un même angle précisé par le marqueur cadratif. En même temps, cette portée suscite l'intervention d'autres cadratifs dans leur contexte immédiat. Les descriptions existantes des marqueurs cadratifs évoquent toutes l'importance du contexte textuel ou discursif dans lequel interviennent les marqueurs. L'éclairage apporté par l'environnement gauche et droit peut donner des indices pour rendre compte des tendances d'utilisation qui peuvent être relevées à partir d'une démarche qualitative.

On peut reprocher à plusieurs études existantes, malgré des descriptions sémantiques détaillées, qu'elles ne sont pas issues d'analyses contextuelles sur grands corpus (uniquement Charolles et Pietrandrea (2012), Engel et al. (2010) et Forsgren (2009) en utilisent). Ce fait peut d'autant plus étonner, car un grand nombre d'autres marqueurs de cohésion peuvent être combinés avec les marqueurs cadratifs à nom abstrait. Comme l'ont indiqué les quelques exemples présentés jusqu'ici, plusieurs marqueurs sont souvent combinés pour structurer un discours. Il peut s'agir d'autres cadratifs, mais également d'autres types de marqueurs qui signalent de la cohésion, non seulement sémantique et grammaticale, mais aussi lexicale. Dans l'aperçu de la littérature sont entre autres mentionnés les cadres d'énonciation (par exemple *selon X*) ainsi que d'autres cadratifs à nom abstrait tels que *en apparence*. Ces marqueurs semblent fréquemment intervenir dans le contexte gauche de *en réalité* (Charolles & Pietrandrea: 2012; Danjou-Flaux: 1982; Rossari: 1997). Un autre cas à étudier est la combinaison du connecteur *mais* avec les cadratifs à nom abstrait.

Le but principal de l'approche contextuelle sera de cerner l'influence des éléments contextuels sur les différents emplois des cadratifs à nom abstrait pour expliquer notamment leur polyvalence (voir sous-chapitre 2.3). Comme le spécifient Blumenthal (2008) et Blumenthal, Diwersy, et Mielebacher (2005), il s'agira d'établir les « profils combinatoires » des mots dans un corpus donné en fonction de la spécificité des

associations entre eux afin d'en tirer des conclusions sur leur sémantique. Dans Blumenthal (2002, 2011), cette approche est aussi appliquée à des analyses sémantiques contrastives incluant le français, l'italien et l'allemand.

Cette approche contextuelle sera combinée avec l'application du modèle de représentation des sens modaux (voir sous-chapitre 2.4). Les données tirées des corpus seront exploitées pour une représentation du système linguistique qui se fonde sur les résultats empiriques. La description du sémantisme des cadratifs à nom abstrait profitera d'une étude des contextes dans lesquels ils ont typiquement utilisés.

L'hypothèse pour les analyses sur corpus sera que tous ces marqueurs ont en commun d'entretenir des relations au niveau du discours en tant qu'organiseurs de ce discours. L'approche contextuelle choisie s'appuiera sur un calcul probabiliste afin de déterminer les combinatoires récurrentes des marqueurs dans un contexte défini, dites *cooccurrences spécifiques* (section 3.1.5). Cette approche sera mise en perspective avec les autres approches répandues en linguistique outillée s'intéressant aux notions de collocation (3.1.1), colligation (3.1.2), colligation textuelle (3.1.3) et collostruction (3.1.4).

3.1. Les concepts de la cooccurrence de mots

Les travaux de Blumenthal (2008) et de Blumenthal et al. (2005) ont façonné la notion du *profil combinatoire* pour l'étude sémantique des emplois des mots dans leurs contextes typiques. Par le profil combinatoire d'un mot, on entend la nature de ses contextes spécifiques qui peut être saisie par une analyse schématique et automatisée (Blumenthal et al.: 2005). Pour ce faire, des outils de la statistique et de la linguistique computationnelle sont combinés afin d'extraire les *cooccurrences spécifiques* d'un mot. Cette approche quantitative a été adoptée par exemple pour l'analyse des prépositions et leurs cooccurrences nominaux (Blumenthal: 2013b; Blumenthal: 2017; Vigier: 2015, 2017) et pour la comparaison des emplois des mots dans différentes variétés du français (Blumenthal: 2011; Blumenthal: 2013a; Diwersy: 2012).

La notion de profil combinatoire se fonde sur une réflexion fondamentale qui a été traitée de diverses manières dans la littérature. Il ne s'agit pas d'examiner les mots et leur signification de manière isolée, mais par rapport au contexte dans lequel ils sont fréquemment utilisés. Cela permet de tirer des conclusions concernant le sens des mots

qui sont régulièrement combinés. Une analyse systématique des combinaisons de mots au moyen d'outils statistiques permet de relever des tendances d'utilisation de certains mots ou locutions dans un corpus donné. Il existe plusieurs concepts pour la combinaison d'unités linguistiques dans un discours. Parmi les plus connus sont la *collocation*, la *colligation* et la *collostruction* qui seront brièvement présentées dans ce qui suit avant de passer à la description de l'approche combinatoire adoptée dans le présent travail.

3.1.1. Collocation

La notion de *collocation* a été décrite par Palmer (1933: p. 7) comme « any coming-together of words (...) to be learnt as integral wholes ». Cette définition vague est conçue dans la perspective d'une didactique du lexique appliquée. Un aspect important est la régularité d'emploi d'une collocation qui en fait une unité qui devrait être apprise comme un ensemble et non à partir de ses constituants. Palmer propose une typologie préliminaire des différents types de collocations, notamment des combinaisons de noms, adjectifs, verbes et prépositions, mais aussi des constructions syntaxiques qu'il appelle « construction-patterns » (Palmer: 1933) où typiquement un verbe est combiné avec une certaine préposition introduisant un objet.

Firth (1957, 1962) définit une collocation comme une combinaison de mots récurrente et fréquente. « You shall know a word by the company it keeps » (Firth: 1957, p. 179), c'est-à-dire le sens d'un mot peut être caractérisé par ses accompagnateurs typiques. Cette définition rend aussi compte de ses propres limites. La collocation représente un concept approximatif du sens et de sa formation au niveau lexical. Elle peut facilement être opérationnalisée (voir Firth (1957: p. 181) dans une analyse. Les relations entre un mot et ses collocatifs (*collocates*) représentent une indication empirique par rapport à la prédictibilité des combinaisons de mots. On peut parler d'une « mutual expectancy » (Firth: 1957, p. 181) qui se traduit en une influence statistique qu'un mot a sur un autre. Si deux mots interviennent ensemble de manière récurrente, chaque de ces mots par sa propre présence implique une forte probabilité que l'autre mot l'accompagne dans un contexte donné. Cette association peut être mesurée par des calculs statistiques de probabilité (voir sous-chapitre 3.2).

On parle souvent de l'école néo-firthienne pour désigner les travaux qui s'intègrent dans cette perspective lexicale de la collocation. Dans le domaine de la lexicographie

computationnelle, Sinclair (1991, 1998, 2004) applique le concept décrit par Firth entre autres pour l'établissement de dictionnaires fondés sur corpus. Sinclair (1991) distingue les éléments qui sont combinés, appelant « node » (nœud) le mot analysé et « collocates » (collocatifs) tous les mots qui interviennent dans un environnement spécifié autour de ce nœud. Chaque mot ainsi peut être un nœud et un collocatif, mais non en même temps, puisqu'il s'agit de deux perspectives opposées.

La notion de collocation est utilisée dans le domaine de la phraséologie pour la description des expressions semi-figées. Les descriptions de Grossmann et Tutin (2003) gardent cette conception des collocations, mais insistent sur ses enjeux théoriques et son application concrète dans l'analyse. Pour eux, deux aspects doivent faire partie d'une analyse de collocations. D'un côté, une description formelle des propriétés sémantiques et syntaxiques des expressions figées permet de saisir leur sens. De l'autre côté, « une explication de leur motivation » (Grossmann & Tutin: 2003) doit être trouvée. Grossmann et Tutin, comme Palmer (1933), Firth (1957) et Sinclair (1991), se focalisent sur des couples binaires, à savoir des collocations formées sur deux éléments.

L'un des propos principaux de Grossmann et Tutin est la description détaillée de la nature semi-figée des collocations. Les relations sémantiques entre les éléments combinés dans une collocation sont non symétriques. Dans le cas de « café noir », la base « café » garde son sens habituel, tandis que le collocatif « noir » a une interprétation dite non habituelle qui sert à préciser le sens de la base. Les relations syntaxiques entre les éléments dans une expression sont syntagmatiques. Ainsi définie, « la collocation est une cooccurrence lexicale privilégiée de deux éléments linguistiques entretenant une relation syntaxique » (Tutin & Grossmann: 2002, p. 9).

Cette définition phraséologique de la collocation est plutôt étroite et diffère des définitions plus larges proposées entre autres par Palmer (1933), Firth (1957) et Sinclair (1991) selon lesquelles les collocations incluraient aussi des cooccurrences de mots paradigmatiques où les éléments appartiennent par exemple au même champ lexical, mais ne représentent pas des expressions figées dans le sens phraséologique (par exemple *hôpital – médecin*, voir Tutin et Grossmann (2002)).

Dans cette perspective phraséologique, Tutin (2013, p. 56-58) précise le concept binaire des collocations. Il existe un ensemble d'expressions lexicalisées binaires qui sont

organisées autour d'une relation sémantique du type prédicat-argument. Ce constat semble confirmer la dissymétrie des deux éléments faisant partie d'une collocation binaire. Dans la plupart des cas, des verbes et des adjectifs non autonomes portent un sens spécialisé en fonction de l'argument. Dans la collocation *peur bleue* le collocatif *bleu* est le prédicat et *peur* l'argument. Le prédicat exprime une propriété, un état, une action au sujet de sa base (*peur*). Ainsi, dans l'exemple donné, *bleu* est interprétée comme une indication d'intensité de *peur* (Tutin: 2013, p. 56).

Les différentes conceptualisations de la notion de collocation se ressemblent, mais se distinguent notamment par rapport aux propriétés attribuées à ces combinaisons de mots. Alors que les définitions plutôt larges sont surtout empiriques dans le sens qu'elles permettent de rendre compte d'une grande variété de phénomènes de cooccurrence de mots dans un discours, les travaux en phraséologie se limitent plutôt à une définition étroite qui ne retient que des combinaisons de mots non compositionnelles et lexicalement restreintes, alors des expressions qui font preuve d'un certain figement. Bartsch (2004) donne un aperçu complet des différentes applications de la notion de collocation.

Une troisième définition de collocation est notamment utilisée dans le domaine de la linguistique computationnelle où il s'agit d'un terme générique utilisé pour toute combinaison de mots lexicalisés qui ont des traits idiosyncrasiques ou syntaxiques. Par exemple, la combinaison des verbes pronominaux avec la particule *se* en français serait un tel cas de « collocation ». Afin d'éviter des imprécisions terminologiques, deux autres notions ont été introduites : la colligation et la collostruction qui nécessitent une brève explication.

En résumé, selon la définition largement utilisée, la notion de collocation décrit l'association entre deux éléments lexicaux et non entre unités grammaticales ou fonctionnelles. Mais déjà Palmer (1933) inclut dans le concept aussi des syntagmes ce qui apporte un aspect grammatical et syntaxique à l'analyse (par exemple dans une combinaison *verbe + syntagme prépositionnel*). Firth (1957) et ceux qui se basent sur ses travaux comme Grossmann et Tutin (2003); Sinclair (1991); Tutin et Grossmann (2002) adoptent une perspective *a priori* lexicale similaire. Pour les relations grammaticales, une deuxième notion, celle de la *colligation*, a été proposée.

3.1.2. Colligation

Une collocation jugée lexicale dans le sens firthien et palmerien implique toujours aussi des aspects grammaticaux qui concernent notamment les propriétés des interrelations entre les éléments. La collocation est « une association restreinte » (Legallois: 2012, p. 34) définie selon des critères d'une relation syntaxique entre deux éléments. Ce fait ressort d'ailleurs aussi des descriptions phraséologiques de Tutin (2013) qui attribuent les rôles sémantiques de prédicat et argument au mot respectivement à son collocatif. Les collocations étudiées en phraséologie suivent des patterns syntaxiques fixes qui peuvent intégrer de différents éléments lexicaux. Mais d'habitude ces patterns syntaxiques ne sont pas considérés comme représentant eux-mêmes des combinaisons collocationnelles.

Afin de traiter ces liens syntaxiques, deux notions semblables ont été introduites : la *collocation grammaticale* et la *colligation*. Legallois (2012) souligne que ces notions sont parfois employées comme quasi synonymes étant donné leurs liens étroits avec la collocation lexicale. Malgré ce fait, la colligation et la collocation grammaticale représentent deux concepts distincts qui peuvent concerner les traits grammaticaux d'une collocation.

Le terme de colligation est souvent attribué à Firth (1957), mais déjà Palmer (1933) thématise les aspects syntaxiques des interrelations entre éléments lexicaux dans les collocations sans donner un nom spécifique à ce concept. Pour Firth (1957), une colligation met en jeu pas des mots lexicaux, mais des unités grammaticales. La colligation met donc le focus sur les catégories grammaticales et leurs fonctions syntaxiques et sémantiques. Firth (1957) dit : « colligations of grammatical categories related in a given structure do not necessarily follow word divisions or even subdivisions of words. » Une colligation ne consiste donc pas forcément de deux mots lexicaux auxquels sont attribués des catégories grammaticales, mais elles peuvent être mises en lien indépendamment des limites des mots. Mais la définition que Firth propose pour la notion de colligation reste vague :

The statement of meaning at the grammatical level is in terms of word and sentence classes or of similar categories and of the inter-relation of those categories in colligation. Grammatical relations should not be regarded as relations between words as such – between « watched » and « him » in « I watched him » – but between a personal pronoun, first person singular

nominative, the past tense of a transitive verb and the third person singular in the oblique or objective form. (Firth: 1957, p. 13)

La colligation concerne les liens entre unités grammaticales de types différents, et plus précisément, entre différentes catégories qui sont combinées dans une phrase ou locution. La nature de ce type d'association reste à déterminer chez Firth. À ce propos, Legallois (2012) critique la description impressionniste de la collocation selon Firth en disant que cela correspondrait en principe à une définition minimale de ce qu'est la grammaire. Il ne s'agirait donc pas d'une nouvelle perspective sur la combinaison des éléments dans une phrase. La conception de la colligation chez Firth manque des critères précis, notamment en ce qui concerne sa dissociation du concept de la collocation (voir aussi les remarques de Legallois (2012) à ce sujet).

En effet, la définition de Firth manque de précision notamment par rapport aux caractéristiques des interrelations entre les différentes catégories grammaticales. Il semble pertinent d'assumer que Firth, en se basant sur le concept de la collocation, envisage comme colligation les combinaisons récurrentes et fréquentes de certaines catégories grammaticales qui ont des fonctions précises quand elles sont combinées.

La colligation est donc une notion dérivée de la notion de collocation, mais elle est à distinguer de celle dernière notamment par rapport aux types d'éléments associés et aux caractéristiques de leurs interrelations. On trouve aussi la notion *collocation grammaticale* employée comme synonyme de la colligation. Dans ce cas, le concept de la colligation/collocation grammaticale se fonde sur les réflexions générales de Firth (1957). Legallois (2012) insiste sur une distinction entre la « simple » (Legallois: 2012, p. 50) collocation grammaticale qu'il conçoit comme l'association mutuelle entre des éléments lexicaux et/ou grammaticaux dans le sens de Firth. En revanche, la colligation comme phénomène à dissocier de la collocation est une « une corrélation étroite – statistiquement mesurable et pertinente – entre une forme lexicale et une catégorie fonctionnelle » (Legallois: 2012, p. 40). Cette conception de la colligation est lexicale et grammaticale, puisqu'elle combine le concept de la collocation lexicale avec le concept de la collocation grammaticale.

Ainsi, l'exemple de *à proprement parler* et son emploi fréquent avec la négation « ne...pas » peut être représenté sous trois angles, en tant que collocation grammaticale,

en tant que colligation (Legallois: 2012, p. 40) et en tant que collocation lexicale. D'une part, l'association forte relevée sur corpus entre les unités *ne...pas* et la locution à *proprement parler* constitue une collocation grammaticale. De l'autre part, l'emploi récurrent de la locution à *proprement parler* avec l'expression de la négation est une colligation, donc l'association d'un élément lexical (la locution à *proprement parler*) à la catégorie grammaticale représentée par les deux éléments de la négation *ne...pas*. En plus de cette distinction entre colligation et collocation grammaticale proposée par Legallois, on peut considérer comme une collocation lexicale l'association mutuelle entre *proprement* et *parler*. Autant plus si cette association s'avère statistiquement significative (voir le concept des mesures d'association par exemple chez Evert (2008) et ci-après).

Hoey (2005) enrichit la notion de colligation dans le cadre de ses travaux sur le « lexical priming », l'amorçage lexical. Cette théorie lexicologique et textuelle suggère que chaque fois qu'un mot ou une phrase est entendu ou lu, il est en relation avec d'autres mots dans le même texte (ses *collocatifs*). Cela amène le récipient à s'attendre à ce que ce mot ou cette phrase apparaisse dans un contexte similaire régulièrement. Cet « amorçage » influence la façon dont le mot ou la phrase est utilisé par ce récipient dans son propre discours et sa propre écriture. L'emploi d'un mot ou d'une phrase est ainsi associé à certaines positions syntaxiques ou textuelles et/ou fonctions grammaticales ainsi que d'autres éléments lexicaux qui influencent le sens même d'un mot. Ainsi, Hoey combine les concepts de la colligation et de la collocation afin de rendre compte des interrelations des éléments dans un texte, d'où son intérêt pour le *lexical priming* qui se veut un phénomène qui réunit les différentes interrelations aux différents niveaux d'un texte.

La colligation représente, comme la collocation et d'autres liens sémantiques et pragmatiques dans un discours, l'un des phénomènes liés à l'amorçage lexical. Hoey (2012) les distingue ainsi :

As these encounters with the word, syllable, or word combination multiply, listeners or readers come to identify the word or words that characteristically accompany it (its collocations), the grammatical patterns with which it is associated (its colligations), the meanings with which it is associated (its semantic associations), and the pragmatics with which it is associated (its pragmatic associations).

Tandis qu'une collocation est l'association d'un mot (lexical) avec un ou plusieurs autres mots (*collocates*), une colligation est l'association d'un mot avec des structures grammaticales et non des mots précis. En d'autres termes, le concept de la collocation rend compte de la compagnie grammaticale qu'un mot ou plusieurs mots privilégient ou évitent. Les fonctions grammaticales préférées ou évitées par le mot ou les mots relèvent de la colligation.

Hoey (2005, 2012) non seulement distingue précisément entre collocation et colligation, et montre comment collocation et colligation se complètent, mais il ajoute les associations sémantiques et pragmatiques plus larges au *lexical priming*. Les associations dites pragmatiques concernent la position du mot ou de la séquence de mots dans une phrase, un paragraphe ou texte et sa contribution à l'organisation du texte. Hoey (2012) parle de la *colligation textuelle* (voir aussi Hoey (2004); Hoey et al. (2007)) qui introduit une dimension tactique qui concerne les stratégies adoptées par le locuteur afin de structurer son discours (Legallois: 2012, p. 42).

3.1.3. Colligation textuelle

La notion de colligation textuelle Hoey (2004, 2005); (Hoey: 2012) offre une nouvelle perspective sur l'analyse textuelle. Le lexique est typiquement vu comme un réseau d'éléments sémantiquement et syntaxiquement liés qui contribuent au marquage de l'organisation du texte, bref sa cohésion même (Charolles: 1995, 2005; Halliday & Hasan: 2014). En revanche, Hoey (2004) propose une perspective qui ne veut pas distinguer entre la description de la structure d'un texte et la description de ses constituants lexicaux. Selon Hoey, toutes les propriétés d'un texte peuvent être saisies par le concept de la colligation textuelle qui représente les interrelations des éléments d'un texte. Il est suggéré qu'une analyse fondée sur corpus d'un élément lexical ne s'arrête pas aux limites de sa phrase d'accueil afin qu'elle puisse rendre compte des fonctions de l'élément au niveau textuel.

Hoey (2004) identifie cinq propriétés du texte auxquelles un élément lexical peut plus ou moins adhérer et qui représentent les traits d'une colligation textuelle. Un élément est évalué en fonction de sa contribution à la cohésion, à la progression thématique et aux relations sémantiques entre éléments dans un texte ainsi qu'en fonction de sa position dans une phrase, dans un paragraphe et de sa préférence pour un certain type de texte ou

genre discursif (Hoey: 2004, p. 172-188). Ainsi, chaque élément lexical dans le texte a une préférence positive, neutre ou négative pour chacune de ces propriétés du texte. L'ensemble de ces relations reflète l'amorçage lexical (*lexical priming*) attribué à un élément lexical. L'intervention d'un élément lexical a tendance à diriger le texte dans certaines directions plutôt que d'autres. Plus précisément, l'utilisation de chaque mot ouvre la possibilité de certaines suites habituelles (Hoey: 2004). Dans le cas d'une préférence positive, un élément lexical donné peut remplir une certaine fonction dans le texte (par exemple figurer comme marque de cohésion). En revanche, une préférence négative indique que l'élément se prête peu ou pas du tout à cette fonction particulière. Une préférence dite neutre se situe entre ces deux cas et concerne des cas où une fonction est possible, mais non particulièrement fréquente.

Par exemple, selon l'analyse sur corpus proposée dans Hoey (2004), le mot anglais *consequence* n'aurait pas de préférence positive pour une fonction de cohésion et ne participerait pas à la progression thématique, puisqu'il constituerait le thème et non le rhème dans le schéma thème-rhème (Hoey: 2004, p. 177). En même temps, *consequence* établit un certain type de relation sémantique entre une cause et une conséquence. Son contraire est par exemple le mot *reason* (Hoey: 2004, p. 177-178). En ce qui concerne la position dans le texte, il faudrait examiner où le mot apparaît par rapport au texte entier, au paragraphe, à la phrase, etc. Enfin, il faudrait évaluer le type de texte dans lequel le mot intervient. Tous ces aspects font partie de la colligation textuelle.

Selon Hoey, il en ressort qu'une *colligation textuelle* est un concept multidimensionnel qui englobe des structures et fonctions grammaticales ainsi que la structuration du texte qui sont influencées par un élément lexical. Il est donc conçu plus large que la collocation, colligation et même la cohésion. La colligation textuelle, c'est le pouvoir des éléments lexicaux de former un texte et sa progression. L'analyse des colligations textuelles saisit les éléments lexicaux et leurs sens dans le contexte d'un texte entier.

3.1.4. Collostruction

La notion de *collostruction* s'ajoute aux concepts de la collocation et de la colligation et est utilisée dans le domaine de la linguistique computationnelle. Le terme est une proposition assez récente de traiter les cooccurrences d'éléments lexicaux dans certaines structures syntaxiques d'une manière plus systématique que les analyses de *collocations*

et *colligation* le permettent (Stefanowitsch & Gries: 2003). Le concept *collostruction* rassemble plusieurs méthodes conçues pour l'étude des interrelations entre structures grammaticales et leurs cooccurents. La collostruction ressemble à la collocation et à la colligation. Cependant, elle diffère en ce qu'elle examine l'association d'un élément lexical avec une structure syntaxique et non avec un autre élément lexical ou une catégorie grammaticale particulière. La structure syntaxique analysée réunit en principe les notions de collocations et colligations. De ce fait, le concept de la collostruction ressemble à la notion de collocation comme concept sémantico-syntaxique répandu en phraséologie (Grossmann & Tutin: 2003; Tutin & Grossmann: 2002) (voir section 3.1.2).

L'objectif d'une analyse de collostruction est l'identification des éléments lexicaux qui interviennent de manière récurrente dans une certaine structure grammaticale. À première vue, la collostruction ressemble donc à la colligation, mais la différence décisive est que ce nouveau concept cherche à dépasser la binarité de la colligation. La collostruction est plus qu'une simple association entre un mot et une fonction grammaticale. Il est question de déterminer la position d'intervention, le paradigme et les types de cooccurents lexicaux ainsi que le sens de ces structures issu de la combinaison de ces éléments (Hilpert: 2012, p. 367; 2014).

Le concept de collostruction comprend trois méthodes d'analyse. L'analyse des colexèmes (*collexemes analysis*) mesure le degré d'attraction d'un lexème par rapport à une position (*slot*) dans une structure particulière (*construction*). Dans la structure *N + modifier + waiting to happen* les substantifs *accident* et *disaster* interviennent fréquemment comme tête de la structure (Stefanowitsch & Gries: 2003, p. 215). L'analyse de colexèmes distinctive (*distinctive collexeme analysis*) sert à quantifier la préférence d'un lexème pour une construction particulière en dépit d'autres constructions ayant une fonction similaire. Le verbe *give* préfère de manière significative une construction ditransitive (a) sur une construction passive (b) :

a. *Mary gave John a book.* ditransitive

b. *Mary gave a book to John.* prepositional dative

(Stefanowitsch & Gries: 2003, p. 240)

L'analyse de colexèmes covariants (*co-varying collexeme analysis*) mesure l'attraction de lexèmes dans une position particulière dans une structure par rapport à des lexèmes dans une autre position dans cette même structure. Dans la structure causative formée autour de la préposition *into* (*into-causative*), plusieurs positions sont sémantiquement et pragmatiquement restreintes à certaines catégories et types de mots : *HE TRICKED me into EMPLOYING him* (Stefanowitsch & Gries: 2005, p. 1). Entre autres, les éléments à une certaine position ont des fonctions différentes dans cette séquence : [Subj V Obj *into* V-*ing*].

Le concept de *collostruction* se fonde sur une approche qui ne distingue pas systématiquement entre la syntaxe et le lexique d'une langue pour l'analyse des emplois des lexèmes (comme d'ailleurs le concept de la colligation textuelle selon Hoey (2004)). L'approche est, dans ce sens, plus holistique que les concepts firthiens de *collocations* et *colligations* :

This method is based on an approach to language that has been emerging in various frameworks in recent years, and that does not draw a fundamental distinction between lexicon and syntax, but instead views all of language as consisting of linguistic signs.

(Stefanowitsch & Gries: 2003, p. 209)

Notamment la conception binaire de la collocation et de la colligation ne permet qu'une analyse linéaire pour cerner les préférences et restrictions d'association entre éléments lexicaux et leurs traits grammaticaux dans une certaine structure. En revanche, le concept de la *collostruction* propose une analyse plus complexe et multidirectionnelle. En partant des constructions dans lesquelles interviennent les mots, l'approche offre une nouvelle perspective sur l'interaction entre une structure (*collostruct*) (qui a plusieurs positions à remplir) et des « colexèmes » (*collexemes*) qui sont les éléments apparaissant dans cette structure de manière récurrente :

In response to these shortcomings, we propose a type of collocational analysis which is sensitive not only to various levels of linguistic structure, but to the specific constructions found at these levels. We will refer to this method as *collostructional analysis*. *Collostructional analysis* always starts with a particular construction and investigates which lexemes are strongly attracted or repelled by a particular slot in the construction (...) (Stefanowitsch & Gries: 2003, p. 214)

La notion de *construction* à laquelle se réfère le concept de la collostruction se fonde sur les travaux de Goldberg (1995, 2006) et se situe dans le courant de la grammaire constructiviste. Dans cette perspective, une construction est une unité conventionnalisée qui combine une structure morphosyntaxique comprenant plusieurs constituants pour former un sens. Chez Goldberg, il s'agit d'une construction lexicale. En revanche, la collostruction est lexico-grammaticale et ainsi plus large comme concept.

Au niveau méthodologique, l'analyse des collostructions diffère de la plupart des analyses des collocations et des colligations. Tandis que les analyses de collocations et de colligations partent souvent des items lexicaux pour cerner leur interaction avec d'autres éléments lexicaux et grammaticaux dans leur environnement textuel, le concept de la collostruction part d'une structure (*construction*) pour étudier les items lexicaux et grammaticaux qui sont associés à certaines positions (*slots*) dans cette structure.

3.1.5. Approche combinatoire : les profils combinatoires

Les marqueurs cadratifs ont des fonctions discursives et contribuent à la répartition des informations dans un discours en introduisant des angles sous lesquels ces informations doivent être traitées. L'enchaînement des cadratifs contribue à la cohésion d'un discours (Charolles: 1997). Il convient ainsi d'évaluer l'utilité des concepts présentés ci-dessus pour une analyse contextuelle sur corpus des utilisations de ces marqueurs cadratifs.

Les notions de collocation et de colligation paraissent trop restrictives pour saisir le phénomène des cadres du discours étant donné que les liens sémantiques établis par les cadratifs vont au-delà de leurs phrases d'accueil. Le concept de la collostruction se fonde sur la notion de structure qui semble également trop limitée dans le cas des cadratifs puisque les cadratifs n'interviennent pas dans des structures fixes (voir chapitre 2). Seulement la colligation textuelle adopte une perspective textuelle assez large pour les cadratifs, mais elle est limitée à l'association d'un élément à une certaine position dans le texte. Les cadratifs interviennent effectivement à certaines positions détachées dans le discours (dans le sens de la colligation textuelle) dont est notamment dérivé le potentiel cadratif de ces marqueurs (Charolles: 1997, 2003; Charolles & Vigier: 2005). Mais les relations sémantiques entre cadratifs ne représentent ni des structures complexes (*collostruction*) ni lexico-grammaticales (colligation) ni lexicales (collocation).

Dans le présent travail, une quatrième notion utilisée en linguistique de corpus est préférée : la notion de *cooccurrence spécifique*. Ce terme est conçu plus large que les autres, puisqu'il signifie seulement qu'au moins deux éléments se produisent ensemble dans un contexte défini. La cooccurrence spécifique est à distinguer des concepts tels que la *collocation*, *colligation* et *collostruction* qui se limitent à représenter des phénomènes de cooccurrences précis. La collocation rend compte de la cooccurrence de deux (ou plusieurs) lexèmes, la colligation représente la cooccurrence de lexèmes et de catégories grammaticales et la collostruction s'intéresse aux lexèmes dans des structures grammaticales (*collostruction*) fixes. Néanmoins, dans le domaine de la linguistique computationnelle la notion de la collocation est générale et couvre tout type de cooccurrence de deux mots (Gries: 2010, p.11), ce qui peut porter à confusion si la terminologie est ambivalente (Evert: 2008, p. 2-6).

Ce concept général de la cooccurrence spécifique est utilisé dans l'analyse des *profils combinatoires*. Certes influencés par le concept de la collocation, Blumenthal (2002); Blumenthal (2008); Blumenthal et al. (2005) fondent leur approche combinatoire sur les travaux du philosophe Wittgenstein qui était l'un des premiers d'avoir proposé l'étude du sens d'un mot en fonction des autres mots qui l'accompagnent. Pour Wittgenstein, un mot n'a pas un seul sens dénotationnel. Il définit la signification d'un mot comme l'ensemble de ses sens dans tous ses usages. L'usage de la langue est le facteur qui détermine les sens qu'un mot peut véhiculer selon les différents contextes d'emploi : « Lass dich die Bedeutung der Worte von ihren Verwendungen lehren! »⁹ (Wittgenstein: 1984 (1921), p. 563). Sans connaître le sens dénotationnel d'un mot (donc hors contexte), il est ainsi possible de décoder son sens dans un contexte précis. La plupart des sens sont conventionnalisés dans des contextes précis. Dans son traité théorique, Wittgenstein appelle à des analyses systématiques des usages des mots pour cerner leurs sens.

Le *profil combinatoire* est en principe une liste représentant les *collocatifs* qui interviennent typiquement dans l'environnement gauche et/ou droit d'un *mot pivot*. La notion de « cooccurrence spécifique » telle qu'elle est définie par Blumenthal (2008: pp. 37-38) est le critère quantitatif pour établir cette liste. Des calculs probabilistes, dits « mesures d'association » (Evert: 2008; Gries: 2010) et utilisés pour l'analyse des

⁹ « Que le sens des mots te soit enseigné par leurs usages ! ».

collocations, colligations et collostructions, permettent d'évaluer la force d'attraction entre mot pivot et son collocatif dans le profil combinatoire. Il s'agit d'une cooccurrence dite spécifique si la fréquence de cooccurrence observée est statistiquement significativement plus élevée qu'une estimation de cette fréquence pour le cas où les éléments ne seraient pas associés.

Dans ce travail, le terme neutre *cooccurrent* est utilisé pour désigner les éléments qui accompagnent un mot pivot, parce que le terme *collocatifs* est rattaché à une conception étroite de la cooccurrence – celle de la *collocation* (Firth: 1957). En revanche, la présente étude s'intéressera aux cooccurrences des cadratifs avec d'autres marqueurs dans des contextes couvrant un ou plusieurs énoncés voisins. Par l'identification des éléments qui les accompagnent dans un contexte plus large que celui des collocations, il sera possible d'identifier les relations à la fois sémantiques, grammaticales et discursives qui caractérisent leurs différents emplois.

3.2. Paramétrage des analyses sur corpus

Pour l'étude du français, le repérage des cooccurrents des cadratifs à nom abstrait est effectué sur la plateforme *B TLC.Primestat* en appliquant la mesure d'association *log-likelihood* pour identifier les associations statistiquement spécifiques. Cette plateforme a été utilisée à plusieurs reprises pour des analyses contextuelles de différentes formes modales (Rossari: 2020; Rossari et al.: 2018a; Rossari et al.: 2016a; Rossari et al.: 2018b; Wandel: 2017, 2020).

La mesure d'association statistique *log-likelihood* permet d'indiquer quels cooccurrents sont « plus fréquents dans l'environnement de ce mot qu'on n'aurait pu le prédire sur la base des fréquences absolues des mots en question » (Blumenthal: 2008, p. 38). La valeur calculée est une indication de l'évidence statistique (voir les *evidence-based measures* chez Evert (2008)) contre l'hypothèse nulle de la distribution aléatoire des mots dans le corpus. Le calcul compare ainsi le nombre de cooccurrences réellement observé avec une estimation de cette fréquence pour le cas hypothétique où les deux éléments (pivot et cooccurrent) seraient distribués de manière complètement aléatoire dans le corpus. Dans ce cas, aucun lien sémantique entre les deux mots (pivot et cooccurrent) ne serait supposé. Une comparaison des avantages et des inconvénients des différentes mesures d'association peut être trouvée dans Evert (2004, 2008) et Wiechmann (2008).

La fréquence de cooccurrence observée, la fréquence de cooccurrence estimée, les fréquences indépendantes des pivots et des cooccurrents ainsi que l’empan de recherche sont les variables prises en compte par la mesure d’association *log-likelihood* pour mesurer le degré d’association. Le seuil de pertinence sera fixé à $ll \geq 10,83$. Au-dessus, une valeur donnée est considérée comme indice fort d’une association spécifique entre pivot et cooccurrent (valeur $p > 0.001$). Cela correspond à une probabilité d’au moins 99,9% que l’association soit spécifique, c’est-à-dire que l’écart entre fréquence de cooccurrence observée et estimée est statistiquement significatif. La marge d’erreur est ainsi de 0,1%.

Les cooccurrents sont identifiés en fonction de plusieurs paramètres. Une simple annotation de relations syntaxiques (similaire à celle décrite par Diwersy 2014: pp. 49-51 pour le corpus *CoVaNa-FR* de la plateforme *Varitext*) permet d’identifier non seulement des cooccurrents de différents types, notamment des verbes, adverbes, adjectifs et noms, mais aussi des syntagmes prépositionnels tels que les marqueurs cadratifs des types *en + N* et *dans + déterminant + N*.

Plusieurs aspects jouent un rôle dans l’évaluation qualitative des listes de cooccurrents spécifiques qui forment les profils combinatoires. L’analyse automatique peut distinguer entre cooccurrents intervenant dans le contexte gauche ou droit du mot pivot. Cela permet dans la plupart des cas, et surtout pour le cas du français avec sa syntaxe plutôt rigide comparée à l’allemand, d’assigner des marqueurs à des énoncés spécifiques puisque les cadratifs analysés interviennent typiquement à la position charnière entre deux énoncés (voir sous-chapitre 2.2 notamment). En outre, les valeurs statistiques indiquées (scores de spécificité, par exemple *log-likelihood*) peuvent être comparées les unes aux autres par rapport au degré de l’association entre le mot pivot et ses cooccurrents. Des valeurs plus élevées sont interprétées comme une attraction plus forte. Enfin et surtout, la liste des cooccurrents spécifiques établie de manière automatisée au moyen d’une analyse cooccurrentielle au moyen d’un calcul statistique doit être évaluée manuellement selon des critères linguistiques pour trouver les cooccurrents spécifiques qui peuvent être considérés comme des indicateurs d’un emploi particulier du mot pivot.

L’identification des cooccurrents spécifiques d’un pivot nécessite aussi la définition d’un empan de recherche dans lequel l’outil va chercher des cooccurrents de surface. Donc il faut indiquer la distance maximale entre pivot et cooccurrent. Pour la plupart des analyses

présentées dans ce qui suit, un empan de 20 mots sera choisi afin de repérer des cooccurents situés au moins dans l'ensemble d'un énoncé précédant le pivot et au maximum dans deux à trois énoncés voisins.

3.3. Corpus français

Pour l'analyse des profils combinatoires, deux corpus comparables accessibles par la plateforme *BTLC.Primestat* : *Emolex – corpus français* et *Emolex – corpus allemand* (Diwersy, Goossens, Grutschus, Kern, Kraif, Melnikova, & Novakova: 2014) seront utilisés. La plateforme *BTLC.Primestat* a plusieurs fonctionnalités qui seront utilisées pour l'analyse des profils combinatoire et l'extraction d'exemples : la recherche des mots dans le contexte (*KWIC = keyword in context*) pour l'analyse manuelle du contexte d'un mot, le repérage automatisé de cooccurents spécifiques et l'affichage des fréquences dans le concordancier. Dans les deux corpus, il est possible de définir des pivots complexes qui sont formés sur une préposition et un nom abstrait (par exemple *en fait*). L'annotation syntaxique du corpus français (Diwersy: 2014, pp. 49-51) permet aussi de trouver à la fois des cooccurents simples comme *apparemment* et des syntagmes du type « préposition + lemme » tel que *en apparence*. Le corpus allemand est plus limité quant à l'annotation et malheureusement ne permet que l'identification d'un seul lemme en tant que cooccurrent.

Le corpus *Emolex français* sur *BTLC.Primestat* se compose des années 2007 et 2008 de deux journaux nationaux (*Le Monde* et *Le Figaro*) et d'un journal régional (*Ouest-France*). Il a une taille d'environ 104 millions de tokens. La particularité de ce corpus est qu'il est conçu comme corpus comparable. La partie allemande de ce corpus sera utilisée pour les analyses à la fin de ce présent travail. Elle contient des journaux nationaux allemands (*Frankfurter Allgemeine Zeitung F.A.Z.*, *Der Tagesspiegel*, *Süddeutsche Zeitung*, *Frankfurter Rundschau*) et un journal régional (*Hamburger Abendblatt*). Le corpus *Emolex allemand* a une taille d'environ 276 millions de tokens. Il est donc environ deux fois plus grand que le corpus français.

4. Analyse contextuelle 1 : les profils combinatoires des cadratifs à nom abstrait

La première analyse effectuée sur corpus aura comme but de révéler des régularités dans l'emploi des cadratifs à nom abstrait et ceci par rapport aux éléments contextuels. Comme relevé par exemple par Charolles et Pietrandrea (2012) et Combettes et Kuyumcuyan (2007), la présence d'autres marqueurs ayant des fonctions discursives peut avoir une influence sur le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait. À titre d'exemple, *en réalité*, *en fait* et *en vérité* semblent avoir une affinité pour des marqueurs tels que *en apparence* et *en théorie* qui introduisent un cadre opposé dans l'énoncé précédent. De même, les auteurs mentionnent le cas de figure où ces marqueurs sont associés au connecteur *mais*. Dû au choix méthodologique précisé dans le chapitre précédent, il s'agira d'identifier de manière systématique toutes les cooccurrences spécifiques de marqueurs qui contribuent à l'organisation du discours.

Dans le présent chapitre, les profils combinatoires des sept cadratifs seront établis, c'est-à-dire la liste de leurs cooccurrents spécifiques. Dans une première étape, il faudra identifier parmi ces cooccurrents spécifiques des marqueurs véridictionnels. Ensuite, leurs fonctions discursives devront être déterminées. Cela devrait permettre de déterminer dans quels contextes discursifs les marqueurs *en fait*, *en réalité*, *en vérité*, *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* apparaissent habituellement et ainsi donnera des indications concernant les facteurs qui peuvent influencer leurs différents emplois et fonctions discursives.

Afin de faciliter la lecture, des étiquettes simples seront utilisées pour distinguer les pivots de leurs cooccurrents. Les sept cadratifs à nom abstrait qui font partie du paradigme (*en fait*, *en réalité*, *en vérité*, *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité*, *dans la pratique*) sont appelés *cadratifs (à nom abstrait) pivots*. De même, leurs cooccurrents spécifiques portent l'étiquette *cooccurrents*. Il sera ainsi possible de distinguer entre un *cadratif à nom abstrait pivot* (par exemple *en fait*) et un *cadratif à nom abstrait cooccurrent* (par exemple *en théorie*).

4.1. Les pivots

Pour établir leurs profils combinatoires, il faut définir les cadratifs à nom abstrait comme pivots de la requête. *En fait, en réalité, en pratique* et *en vérité* sont identifiés dans le corpus en précisant le premier élément

The screenshot shows a web interface titled "Définir l'expression de requête" with links for "[Aide]" and "[Etiquettes grammaticales]". A green "Valider" button is at the top left. The interface is divided into two main columns. The left column is for the first word: "Mot" (Lemme) is "en", "Catégorie" is "PREP", and it includes a "[Sélection assistée]" button. The right column is for the second word: "Mot" (Mot-forme) is "fait", "Catégorie" is "N", and it also includes a "[Sélection assistée]" button. Below the second column, there is a multiplier field: "Multiplier : 1 à 1 fois."

de la requête comme un *Figure 10 : Requête exemplaire pour le pivot en fait.*

lemme appartenant à la catégorie grammaticale des prépositions. Cette préposition est suivie du second lemme mot-forme pour exclure le pluriel des noms qui relève de la catégorie grammaticale des noms. Ce lemme est recherché en tant que mot-forme pour exclure le pluriel des noms.

Cette requête permet d'exclure une forme homographique qui ne doit pas figurer dans les résultats pris en compte : les occurrences du verbe *faire* (troisième personne du singulier, participe parfait : *il en fait une copie*). L'annotation du corpus est fiable dans ce cas. Pour *dans les faits, dans la réalité* et *dans la pratique*, la requête est modifiée puisqu'elle doit inclure le déterminant entre la préposition et le nom.

The screenshot shows a web interface titled "Définir l'expression de requête" with links for "[Aide]" and "[Catégories grammaticales]". A green "Valider" button is at the top left. The interface is divided into three main columns. The first column is for the first word: "Mot" (Lemme) is "dans", "Catégorie" is "PREP", and it includes a "[Sélection assistée]" button. The second column is for the second word: "Mot" (Mot-forme) is "les", "Catégorie" is "DET", and it includes a "[Sélection assistée]" button. The third column is for the third word: "Mot" (Mot-forme) is "faits", "Catégorie" is "N", and it includes a "[Sélection assistée]" button. Below the second and third columns, there are multiplier fields: "Multiplier : 1 à 1 fois." for the second column and "Multiplier : 1 à 1 fois." for the third column.

Figure 11: Requête exemplaire pour dans les faits.

La présente étude se limitera aux emplois extrapredicatifs des cadratifs à nom abstrait (voir chapitre 2) qui sont le produit d'une grammaticalisation (voir sous-chapitre 2.5). Pour rappel, les marqueurs analysés ont aussi des emplois intrapredicatifs comme

complément du verbe qui représentent le stade initial de cette grammaticalisation et qui ne sont pas considérés comme étant cadratifs (voir à cet égard les analyses Charolles et Pietrandrea (2012); Combettes et Kuyumcuyan (2007) et de Schwenter et Traugott (2000); Traugott (1995a) pour *indeed* et *in fact*). Charolles et Lamiroy (2012: p. 95) notent que la distinction entre emplois intraprédictatifs, qui ne sont pas considérés comme cadratifs, et ceux qui sont extraprédictatifs et cadratifs n'est qu'une question de gradation. Plus une forme est syntaxiquement indépendante de sa phrase d'accueil, plus il est probable qu'elle puisse prendre une portée cadrative et qu'elle remplisse une fonction discursive qui va au-delà de cette phrase. Quelques emplois intraprédictatifs sont inclus dans les résultats des requêtes automatisées présentées ci-dessus. Ils ont été exclus manuellement des analyses en fonction du contexte précis dans lequel la forme est utilisée.

The screenshot shows a web interface titled "Définir l'expression de requête" with links for "[Aide]" and "[Catégories grammaticales]". A green "Valider" button is at the top left. The interface is divided into three columns for defining search criteria:

- Column 1:** "Mot" with a dropdown menu set to "Lemme" and a text input containing "(!?) .*". A red "[+ Crit.]" label is below the input.
- Column 2:** "Mot" with a red "[- Mot]" label. It has a dropdown menu set to "Lemme" and a text input containing "en". Below it, a dropdown menu is set to "Catégorie" with "PREP" selected. A red "[- Crit.] [+ Crit.]" label is below the category menu, and a red "[Sélection assistée]" label is below the text input. At the bottom, it says "Multiplier : 1 à 1 fois."
- Column 3:** "Mot" with a red "[- Mot] [+ Mot]" label. It has a dropdown menu set to "Mot-forme" and a text input containing "pratique". Below it, a dropdown menu is set to "Catégorie" with "N" selected. A red "[- Crit.] [+ Crit.]" label is below the category menu, and a red "[Sélection assistée]" label is below the text input. At the bottom, it says "Multiplier : 1 à 1 fois."

Figure 12: Requête complexe pour en pratique.

Pour *en pratique* environ 300 occurrences ont été exclues par une requête qui vise à ne pas retenir les occurrences de *en pratique* qui sont précédées d'un verbe. Ces occurrences représentaient des emplois intraprédictatifs du type *mettre en pratique* ou des emplois de la forme nominale *mise en pratique*, qui sont fréquents. Dans la majorité des cas, ces expressions ont été exclues par la requête ci-dessus. Les cas restants ont été retirés par un tri manuel.

Avant d'entamer l'analyse de leurs profils combinatoires, il convient de comparer les fréquences des sept cadratifs dans le corpus *Emolex* pour connaître leur importance en tant que marqueurs. Une différence est à relever entre *en fait/en réalité* et les cinq autres marqueurs, qui sont clairement moins utilisés dans le corpus interrogé :

| | Fréquence absolue | Fréquence relative par million de tokens (arrondie) |
|-------------------------|-------------------|---|
| <i>en fait</i> | 5374 | 42 |
| <i>en réalité</i> | 2913 | 23 |
| <i>dans les faits</i> | 515 | 4 |
| <i>en pratique</i> | 391 | 3 |
| <i>dans la réalité</i> | 308 | 2 |
| <i>en vérité</i> | 279 | 2 |
| <i>dans la pratique</i> | 215 | 2 |

Tableau 1 : Fréquences des cadratifs à nom abstrait dans le corpus Emolex (128 259 209 tokens).

En fait est le cadratif le plus utilisé dans le corpus *Emolex* avec une fréquence relative de 42 occurrences par million de tokens, suivi par *en réalité* avec 23 occurrences par million, ce qui représente presque la moitié par rapport à *en fait*. Ces deux cadratifs sont relativement fréquents par rapport aux autres cinq marqueurs. Les fréquences de *dans les faits*, *en pratique*, *dans la réalité*, *en vérité* et *dans la pratique* sont comparables, mais clairement moins élevées que celles de *en fait* et *en réalité*. Les marqueurs *dans les faits* ($f = 4$) et *dans la réalité* ($f = 2$) sont dix fois moins fréquents que leurs homologues *en fait* et *en réalité*.

En général, les cadratifs formés sur la préposition *en* sont nettement plus fréquents que ceux formés sur *dans*. L'écart est le plus grand pour *en fait* et *en réalité* – deux marqueurs qui sont polyvalents – alors que leurs homologues formés sur *dans* sont très peu fréquents. Le marqueur polyvalent *en vérité*, en revanche, ne suit pas cette tendance, puisque la forme *dans la vérité* n'est pas attestée dans le corpus malgré la mention de son existence en synchronie dans la littérature (Combettes & Kuyumcuyan: 2007). *En pratique* est le seul marqueur monovalent formé sur *en*. Il est également plus fréquemment utilisé ($f = 3$) que son homologue *dans la pratique* ($f = 2$).

4.2. Identification des cooccurrents

Les cooccurrents seront cherchés dans le contexte gauche des cadratifs pivots, car les études existantes et les premiers exemples présentés au début du présent travail indiquent que la fonction de ces marqueurs est étroitement liée aux énoncés précédents et aux marques qui y interviennent. Par ailleurs, les recherches précédentes présentées dans Wandel (2017, 2020) ont montré que le contexte gauche est le plus révélateur dans l'analyse de la polyvalence des cadratifs. Certains « indicateurs contextuels » (Wandel: 2017) interviennent de manière statistiquement significative comme cooccurrents dans le

contexte gauche de certains cadratifs polyvalents (*en fait, en réalité*). Ainsi, ces indicateurs contextuels ont un impact sur le sens des cadratifs qui les suivent dans le discours. Notamment quand les cadratifs pivots modalisent des propositions, ils sont typiquement précédés par d'autres cadratifs cooccurrents comme *en théorie, en apparence et en principe* (Wandel: 2020).

Pour l'analyse cooccurrentielle, la mesure d'association statistique *log-likelihood* sera utilisée. Ce choix de calcul est bien adapté aux besoins de la présente étude. Il permettra d'établir une liste hiérarchisée des cooccurrents spécifiques des cadratifs pivots. Il s'agira d'une identification de « collocations » dans un sens large, à savoir que tous les éléments intervenant de façon statistiquement significative dans l'empan de recherche défini seront considérés comme cooccurrents spécifiques du pivot. Le calcul de *log-likelihood* est sensible aux fréquences de cooccurrence très élevées, mais fiable pour les fréquences basses et moyennes (Evert: 2008). Dans le cadre de la présente étude, des marqueurs qui sont tous assez rarement utilisés dans le corpus seront traités (voir tableau sous 4.1).

Les profils combinatoires seront d'abord constitués de tous les cooccurrents spécifiques, alors tous les éléments qui, selon la mesure d'association, font preuve d'une association statistiquement significative avec un cadratif pivot. Pour l'analyse, les cooccurrents seront recherchés en fonction des paramètres présentés dans le sous-chapitre 3.2. Ils seront listés dans l'ordre de la spécificité de leur association avec les marqueurs cadratifs qui servent de pivots. Le seuil de pertinence sera fixé à 10,83. Cela signifie que seulement les cooccurrences auxquelles la mesure d'association attribue une valeur plus élevée que 10,83 sont considérées comme étant spécifiques et figurent dans le profil combinatoire. Afin d'exclure les cooccurrences rares qui peuvent falsifier l'indication donnée par le calcul de *log-likelihood*, seulement des cooccurrences avec une fréquence d'au moins cinq ont été prises en compte (Evert: 2008).

Pour l'établissement des profils combinatoires, une analyse non restrictive quant aux types de cooccurrents pris en compte a été choisie, car cela permet de découvrir des régularités jusqu'ici inconnues. En même temps, cela signifie qu'un nombre relativement important des cooccurrents spécifiques ne sera pas pertinent pour la présente étude. Le paradigme ainsi obtenu ensuite sera restreint et catégorisé afin de ne retenir que des cooccurrents qui peuvent fonctionner comme des marqueurs véridictionnels. Ces

marqueurs cooccurrents doivent entretenir des liens sémantiques avec les cadratifs pivots qui contribuent à l'organisation du discours.

Le tableau suivant rassemble tous les cooccurrents spécifiques des six cadratifs pivots *en fait, en réalité, en pratique, dans les faits, dans la réalité et dans la pratique* :

| Cooccurrent | Pivot | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood |
|-----------------------|-------------|---------------------------|----------------|
| mais | en réalité | 330 | 180,3909 |
| officiellement | en réalité | 42 | 152,3622 |
| en apparence | en réalité | 20 | 133,4983 |
| en principe | en réalité | 14 | 63,8835 |
| en théorie | en réalité | 10 | 52,9348 |
| censer | en réalité | 17 | 46,4018 |
| apparemment | en réalité | 12 | 38,1333 |
| impression | en réalité | 15 | 28,4149 |
| dire | en réalité | 70 | 23,1470 |
| prétendu | en réalité | 6 | 22,5975 |
| sembler | en réalité | 34 | 21,0496 |
| percevoir | en réalité | 11 | 19,3899 |
| selon lequel | en réalité | 8 | 17,1348 |
| paraître | en réalité | 17 | 14,5757 |
| apparent | en réalité | 5 | 13,4321 |
| penser | en réalité | 26 | 13,3826 |
| officiel | en réalité | 15 | 11,3497 |
| en théorie | en pratique | 22 | 218,1551 |
| mais | en pratique | 82 | 60,9226 |
| théoriquement | en pratique | 7 | 50,3142 |
| mais | en fait | 487 | 153,7785 |
| croire | en fait | 64 | 78,7989 |
| penser | en fait | 70 | 69,4469 |
| dire | en fait | 143 | 61,7761 |
| en apparence | en fait | 12 | 53,7881 |
| censer | en fait | 20 | 38,9636 |
| officiellement | en fait | 22 | 31,4930 |
| sembler | en fait | 54 | 24,3125 |
| soi-disant | en fait | 5 | 24,0270 |
| en principe | en fait | 9 | 23,4029 |
| théoriquement | en fait | 7 | 21,1931 |
| impression | en fait | 17 | 19,2420 |
| prétendu | en fait | 6 | 15,8502 |
| apparemment | en fait | 9 | 14,5376 |

| | | | |
|------------------------|--------------------|----|---------|
| en théorie | en fait | 5 | 14,1292 |
| officiel | en fait | 24 | 13,9822 |
| prétendre | en fait | 11 | 11,9665 |
| illusion | en fait | 7 | 11,2541 |
| mais | en vérité | 40 | 33,0095 |
| mais | dans (les) faits | 75 | 62,5972 |
| en théorie | dans (les) faits | 5 | 36,3494 |
| officiellement | dans (les) faits | 9 | 35,3230 |
| sur (le) papier | dans (les) faits | 5 | 28,2507 |
| sur (le) papier | dans (la) réalité | 7 | 48,8855 |
| mais | dans (la) réalité | 49 | 37,2779 |
| en théorie | dans (la) pratique | 7 | 63,1130 |
| mais | dans (la) pratique | 50 | 50,9188 |

Tableau 2 : Tableau récapitulatif des cooccurrents spécifiques des cadratifs à nom abstrait formés sur *en* et dans l'ordre de leur degré d'association mesuré au moyen du *log-likelihood*, $ll \geq 10,83$.

Tous les cooccurrents spécifiques retenus sont des formes qui peuvent être utilisées comme marqueurs véridictionnels, ils peuvent modaliser un énoncé par le fait d'introduire un angle sous lequel celui-ci est présenté sauf *mais*. Ce connecteur sera thématiqué séparément dans le sous-chapitre 5.7 puisqu'il représente un cas particulier en tant que cooccurrent et marqueur. Les marqueurs véridictionnels suivants ont été obtenus et seront discutés ici. Ils sont régulièrement employés en cooccurrence avec au moins l'un des cadratifs pivots : *apparemment*, *apparent*, *censer*¹⁰, *croire*, *dire*, *en apparence*, *en principe*, *en théorie*, *illusion*, *impression*, *officiel*, *officiellement*, *paraître*, *penser*, *percevoir*, *prétendre*, *prétendu*, *selon lequel*, *sembler*, *soi-disant*, *sur le papier* et *théoriquement*. Ces cooccurrents se regroupent dans les catégories grammaticales d'adverbes, d'adjectifs, de verbes, de noms et de syntagmes prépositionnels du type *en + N* et autres (*sur le papier*).

À ce stade, un commentaire sur le cooccurrent *selon lequel* est approprié. Il s'agit d'une variante particulière de l'usage du marqueur évidentiel *selon X* (Schrepfer-André: 2005, 2006) qui est identifiée par la plateforme en fonction de l'annotation syntaxique susmentionnée. Puisque *selon* s'associe typiquement aux noms propres, qui sont nombreux dans le corpus, toutes ces associations ne sont pas statistiquement

¹⁰ La forme (*être*) *censé* est annotée en tant que lemme *censer* (verbe) dans le corpus, même si ce verbe n'est plus utilisé qu'au participe.

significatives. Le lien avec le pronom *lequel*, d'autre part, est récurrent. Par conséquent, seul ce dernier cas est inclus dans les résultats, mais peut être considéré comme représentatif pour tous les emplois de *selon X*. Cela a été assuré par une analyse complémentaire. C'est également ce que l'on peut voir dans les exemples analysés dans les parties suivantes.

À première vue, les profils combinatoires des cadratifs sont très variés. Beaucoup de cooccurrents ne peuvent pas être considérés comme marqueurs véridictionnels ayant un lien direct avec les marqueurs cadratifs à nom abstrait avec lesquels ils interviennent. Par exemple, parmi les 24 premiers cooccurrents les plus spécifiques de *en fait*, il se trouve des éléments qui ont une fréquence très élevée dans le corpus. Ce sont notamment des signes de ponctuation, des pronoms, curieusement aussi le cadratif *en fait* comme cooccurrent de *en fait* répétant le même cadre, ainsi que des verbes à haute fréquence (*s'agir, être*).

En fait a l'un des profils combinatoires les plus variés dans le paradigme. En tant que cadratif, il est typiquement utilisé dans une position détachée de sa phrase d'accueil. Cela est indiqué par les cooccurrences spécifiques avec les signes de ponctuation. Le point et le point d'interrogation dans son contexte gauche délimitent une phrase précédente. Ils indiquent donc l'intervention récurrente de *en fait* en début de phrase. La virgule dans son contexte droit signale son statut en tant qu'élément syntaxiquement détaché du reste de la phrase. Dans cette position détachée, *en fait* intervient par exemple aussi à proximité des pronoms qui introduisent le sujet de la phrase. En plus, une grande partie du profil combinatoire de *en fait* est constituée d'adjectifs et de noms qui reflètent l'orientation thématique des textes des journaux et ne sont donc pas directement en lien avec l'analyse des relations discursives entre marqueurs. Ils devraient être examinés dans une perspective textuelle plus large qui rend compte des marques de cohésion lexicale (Halliday & Hasan: 2014) ou de l'amorçage lexical (Hoey: 2012). Pourtant, les analyses montreront que certains de ces cooccurrents tels que les adjectifs *politique* et *palestinien* sont sémantiquement proches des marqueurs cadratifs. Ces types de formes sortent comme cooccurrents spécifiques des profils combinatoires des sept cadratifs en fonction des thématiques traitées dans les articles de presse inclus dans le corpus.

En revanche, parmi les cooccurrents les plus spécifiques, c'est le connecteur *mais* qui se distingue (voir sous-chapitre 5.7). *Mais* en tant que connecteur est le seul marqueur sémantique qui se trouve en haut de la liste des cooccurrents spécifiques de *en fait* et il est ainsi l'un des cooccurrents les plus fortement associés à *en fait*. Il contribue à la structuration du discours et ainsi a une fonction qui peut interagir avec celles des marqueurs cadratifs au niveau sémantique et discursif (voir par exemple dans les analyses de Charolles (1997: p. 42)). Puisque le connecteur *mais* joue un rôle particulier dans le discours, étant donné qu'il ne véhicule pas de valeur référentielle à la différence des cadratifs et connecteur cadratifs (voir sous-chapitre 2.3), un chapitre entier (6) lui sera consacré. Il y sera surtout question de l'influence de *mais* sur les différents emplois des cadratifs.

Outre les formes déjà mentionnées, les sept profils combinatoires contiennent tous des marqueurs véridictionnels qui sémantiquement ont un lien direct avec les cadratifs à nom abstrait. Les deux diagrammes suivants rassemblent tous les cooccurrents de *en fait* et *en réalité* qui sont des potentiels marqueurs véridictionnels :

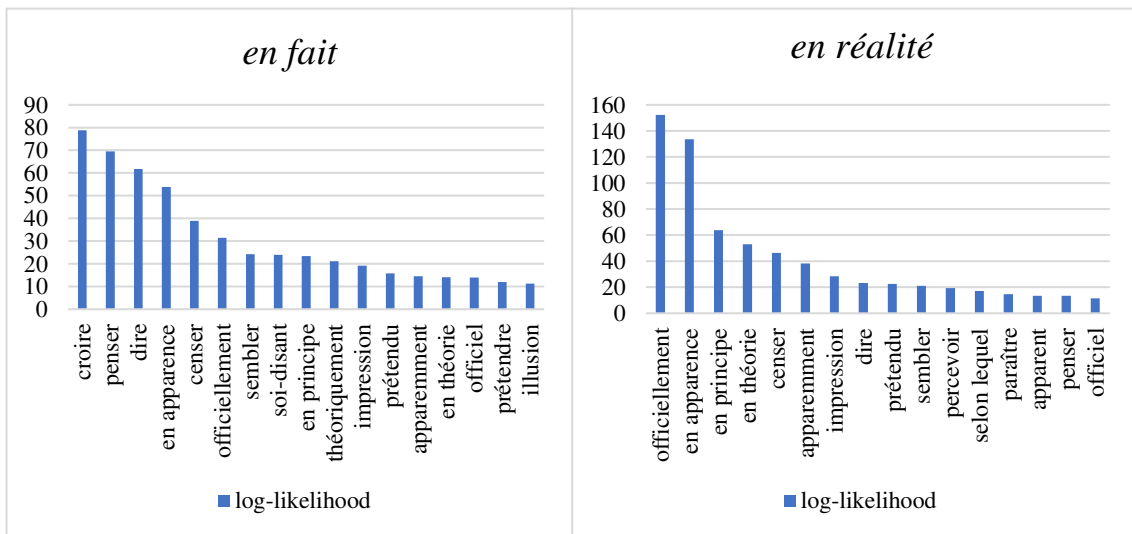


Figure 14 : Cooccurrents à potentiel cadratif dans le profil combinatoire de *en fait*.

Figure 13: Cooccurrents à potentiel cadratif dans le profil combinatoire de *en réalité*.

La figure ci-dessous illustre les cooccurrents spécifiques de *en fait* et *en réalité* et ceux qui sont spécifiques des deux cadratifs (au milieu) :

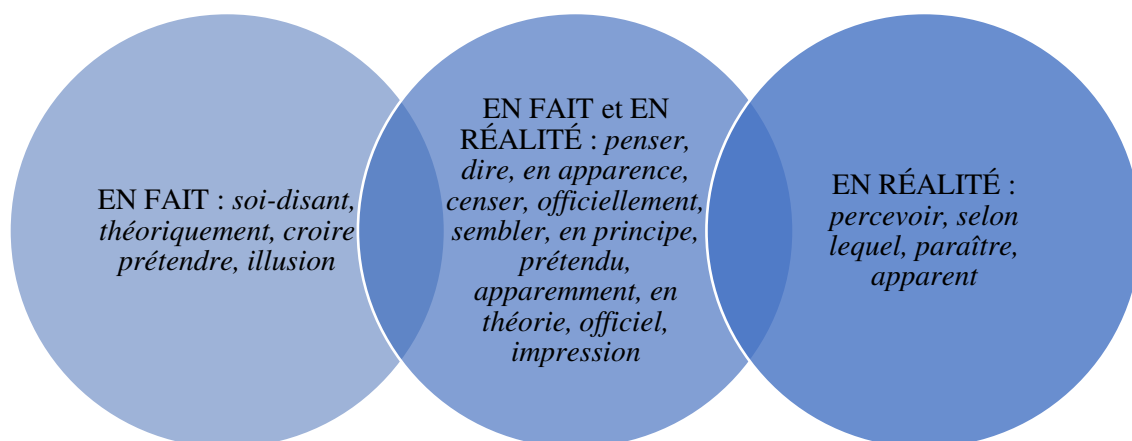


Figure 15: Schéma des cooccurrents spécifiques de *en fait* et *en réalité* et de leurs cooccurrents partagés (au milieu).

En fait (17 cooccurrents) et *en réalité* (16 cooccurrents) ont presque le même nombre de cooccurrents spécifiques, mais pas tout à fait les mêmes marqueurs. Selon le *log-likelihood*, la liste des associations les plus spécifiques de *en fait* est constituée de trois verbes (*croire*, *penser*, *dire*), suivis d'un cadratif à nom abstrait (*en apparence*), d'un autre verbe (*censurer*) et d'une variété d'autres formes. Dans une comparaison directe avec les cooccurrents de *en réalité*, il est frappant de relever que les quatre formes qui évoquent un cadre semblable (*officiellement*, *en apparence*, *en principe*, *en théorie*) arrivent en tête, alors que les autres types de marqueurs (verbes, etc.) sont nettement moins associés avec *en réalité* qu'ils le sont avec *en fait* (interprétation des valeurs de la mesure d'association *log-likelihood* selon Blumenthal (2008)). Néanmoins, on trouve douze cooccurrents spécifiques dans les profils combinatoires de *en fait* et *en réalité*.

Dans les profils combinatoires de *en fait* et *en réalité*, on trouve une large variété de marqueurs. En revanche, les profils combinatoires de *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* sont nettement plus restreints. Ces derniers partagent quatre cooccurrents : *en théorie*, *officiellement*, *sur le papier* et *théoriquement*, qui ont tous un trait cadratif. Les cadratifs *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* n'ont qu'un ou deux cooccurrents spécifiques. Mais ces quelques associations sont bien au-dessus du seuil du *log-likelihood* fixé à 10,83. Notamment la séquence *en théorie* – *en pratique* s'avère hautement spécifique.

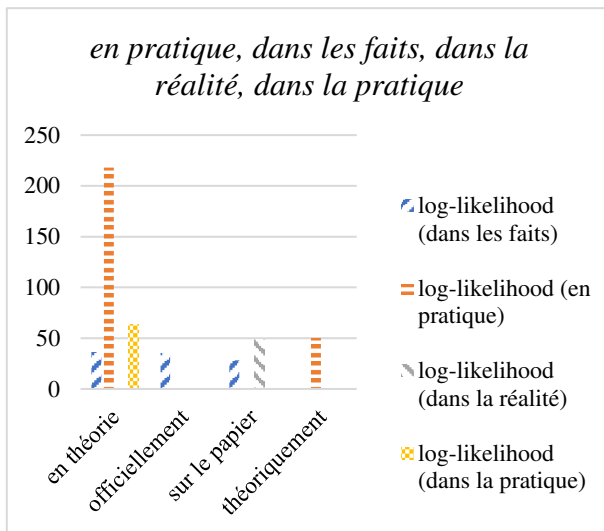


Figure 16 : Cooccurents à potentiel cadratif dans le profil combinatoire de en pratique, dans les faits, dans la réalité et dans la pratique.

Il est remarquable que les deux cadratifs formés sur *pratique* soient le plus fortement combinés avec le cadratif *en théorie*, indiquant la régularité du contraste évoqué par les concepts de *théorie* et de *pratique*. Si l'on y ajoute *théoriquement*, on obtient une autre paire évoquant un contraste entre deux cadres divergents. Pour rappel, *en théorie* est aussi cooccurrent spécifique de *en fait* et *en réalité*, tout comme *en principe*.

4.3. Visualisation des cooccurrences par une analyse de correspondance

L'analyse de correspondance présente l'avantage de rendre compte de toutes les cooccurrences dans un empan de 20 tokens à gauche et à droite des marqueurs pivots. Contrairement aux analyses combinatoires faites au moyen d'une mesure d'association (par exemple *log-likelihood*), l'analyse de correspondance n'exclut pas les cooccurrences qui ne sont pas spécifiques. L'analyse de correspondance permettra de relever les tendances concernant les similarités et différences entre les six cadratifs pivots par rapport à l'intégralité de leurs cooccurents spécifiques. Pour ce calcul, les pivots et cooccurents sont placés sur un plan bidimensionnel en fonction de leurs fréquences de cooccurrences. Pour ce faire, la table de contingence (d'ailleurs aussi utilisée pour l'identification des cooccurrences spécifiques au moyen du *log-likelihood*) est exploitée. L'analyse de correspondance prendra en compte les fréquences de cooccurrences.

La table de contingence pour toutes les cooccurrences de marqueurs pivots et cooccurents se présente ainsi¹¹ :

¹¹ Comme indiqué dans le sous-chapitre 4.2., le connecteur *mais* sera étudié séparément dans le chapitre 5.9.

| pivots cooccurents | en fait | en réalité | en pratique | dans les faits | dans la réalité | dans la pratique | en vérité |
|-----------------------|------------|---------------|----------------|-------------------|--------------------|---------------------|--------------|
| en apparence | 12 | 20 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| en principe | 9 | 14 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| en théorie | 5 | 10 | 22 | 5 | 0 | 7 | 0 |
| officiellement | 22 | 42 | 0 | 9 | 0 | 0 | 0 |
| croire | 64 | 56 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| penser | 70 | 26 | 0 | 0 | 0 | 0 | 5 |
| dire | 143 | 70 | 7 | 8 | 6 | 0 | 5 |
| censer | 20 | 17 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| apparemment | 9 | 12 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| impression | 17 | 15 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| sembler | 54 | 34 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| soi-disant | 5 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| prétendu | 6 | 6 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| théoriquement | 7 | 0 | 7 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| percevoir | 0 | 11 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| selon lequel | 0 | 8 | 9 | 12 | 0 | 5 | 0 |
| paraître | 21 | 17 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| officiel | 24 | 15 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| apparent | 0 | 5 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| prétendre | 11 | 6 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| illusion | 7 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 | 0 |
| sur papier | 0 | 0 | 0 | 5 | 7 | 0 | 0 |

Tableau 3: Table de contingence des fréquences de cooccurrences absolues des pivots et cooccurents retenus.

L'analyse de correspondance est effectuée au moyen du logiciel *R* (Team: 2020) en utilisant les packages *ca* (Nenadic & Greenacre: 2007) pour l'analyse et *FactoMineR* (Lê, Josse, & Husson: 2008) pour la visualisation des résultats. Le schéma obtenu par l'analyse de correspondance permettra de faire une comparaison générale des patterns d'emplois observés.

Le graphique symétrique (figure 16 ci-dessous) généré par l'analyse de correspondance représente simultanément les profils de lignes (cooccurents spécifiques) et de colonnes (cadratifs pivots) dans un espace réduit à deux dimensions. Chaque combinaison de pivot et cooccurent représente une dimension, ce qui nécessiterait une représentation multidimensionnelle pour l'ensemble des combinaisons. Le graphique obtenu contient seulement deux dimensions dans lesquelles le plus grand nombre de cooccurrences est projeté. Ce graphique couvre 81,4% des données dans ce cas, la marge d'erreur est donc

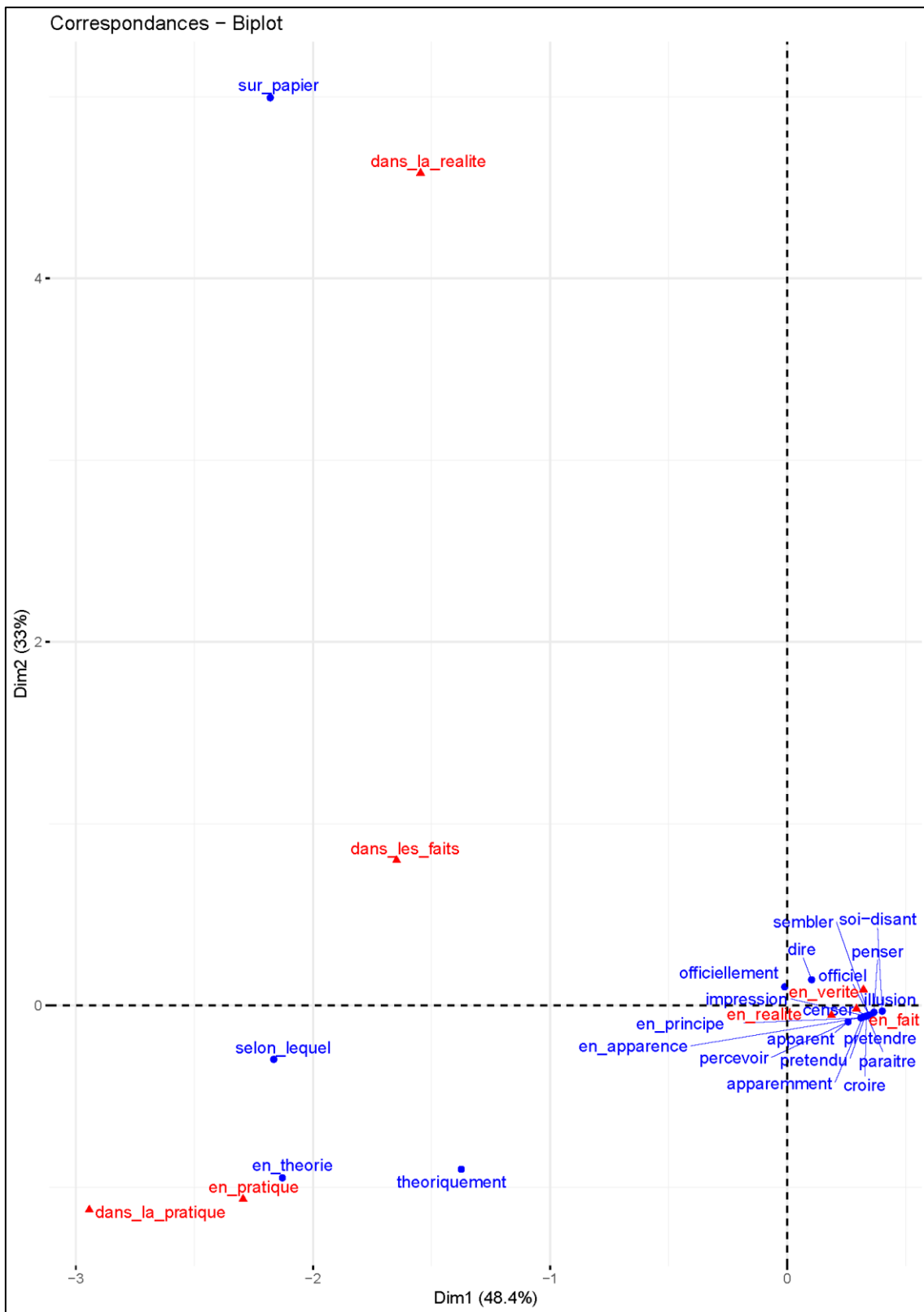


Figure 17: Biplot (représentation bidimensionnelle) de l'analyse de correspondance des six cadratifs à nom abstrait (triangles) et leurs cooccurrents spécifiques (points).

de 18,6%, c'est-à-dire 81,4% des cooccurrences ont été prises en compte par la représentation graphique. Seule la distance entre les points des lignes ou la distance entre les triangles des colonnes peut être interprétée en termes de similarité par rapport à l'emploi des formes considérées. La distance entre les triangles représentant les différents cadratifs pivots peut être interprétée comme un indice de leur degré de similarité concernant l'ensemble de leurs cooccurrents (les points). Plus la distance entre deux triangles est petite, plus le comportement des deux pivots (représentant deux cadratifs à nom abstrait qui sont comparés) est similaire en ce qui concerne leurs associations avec l'ensemble de leurs cooccurrents.

En même temps, les marqueurs cadratifs sont généralement situés à proximité relative de leurs cooccurrents les plus fréquents (points). Dans ce cas, la distance entre triangle et point n'est pas un indicateur fiable de leur association, puisqu'une plus grande distance ne signifie pas forcément une moindre attraction entre éléments. La distance est également influencée notamment par une marge d'erreur non négligeable. En plus, les cas qui n'ont pas été pris en charge par le graphique lors de la réduction des dimensions à deux falsifient la représentation de certaines cooccurrences. Il est donc essentiel de comparer les résultats de l'analyse de correspondance avec ceux de l'analyse cooccurrentielle.

Il est à noter que *en fait*, *en réalité* et *en vérité* se situent près du point zéro du graphique. Il s'agit de trois cas plutôt « non remarquables » dans le paradigme des sept marqueurs analysés. Les deux marqueurs *en fait* et *en réalité* partagent un grand nombre de cooccurrents comme le montre la liste de leurs cooccurrents spécifiques. De même pour *en vérité* dont les quelques cooccurrents font partie des marqueurs aussi spécifiques de *en fait* et *en réalité*.

Par contraste, les cadratifs pivots évoquant le concept de *pratique* sont situés proches l'un de l'autre et loin du point zéro, signalant leur préférence uniquement pour les cooccurrents se référant au concept de la *théorie*. En effet, *en fait* et *en réalité* se combinent eux aussi avec ces cooccurrents. Mais contrairement à *en pratique* et *dans la pratique*, *théoriquement* et *en théorie* ne sont pas les seuls cooccurrents spécifiques de *en fait* et *en réalité*. Aussi *dans la réalité* et *dans les faits* se trouvent proches l'un de l'autre et, en même temps, loin des autres cadratifs pivots. Le seul cooccurrent spécifique de

dans la réalité (sur le papier) figure parmi les trois cooccurrents de *dans les faits (en théorie, officiellement, sur le papier)*.

Plusieurs autres cas sont également remarquables. Le cooccurrent *selon_lequel* se situe proche de *en pratique* et *dans la pratique* relevant la particularité de ces combinaisons. Néanmoins, comme l'a montré l'analyse au moyen du *log-likelihood*, ce cooccurrent se combine de manière spécifique surtout avec *en réalité*. Ceci ne ressort pas clairement de l'analyse de correspondance. En outre, *selon_lequel* est aussi plutôt proche de *dans les faits* auquel il n'est pas associé de manière spécifique, mais certaines occurrences sont attestées dans le corpus. Le cooccurrent *sur le papier* n'est spécifique que de *dans les faits* et *dans la réalité*. Les deux marqueurs pivots se situent dans la proximité de ce cooccurrent et en même temps loin de la plupart des autres cooccurrents selon l'analyse de correspondance. L'association particulièrement forte de *dans la réalité* avec ce cooccurrent explique le positionnement de ces deux éléments à l'extrémité du graphique dans le quadrant II (en haut, à gauche).

L'analyse de correspondance confirme ainsi la différence entre deux groupes de cadratifs pivots quant à leurs cooccurrents spécifiques. *En pratique* et *dans la pratique* ainsi que *dans les faits* et *dans la réalité* ont très peu de cooccurrents spécifiques. En même temps, ces cooccurrences sont très spécifiques, comme l'a révélé l'analyse cooccurrentielle dans la section précédente. Ces marqueurs cadratifs semblent spécialisés dans certains emplois avec un certain type de cooccurrents cadratifs. En revanche, *en fait* et *en réalité* sont accompagnés par une grande variété de marqueurs cooccurrents, entre autres une partie de ceux associés aux cadratifs plus spécialisés *en pratique*, *dans la pratique*, *dans les faits* et *dans la réalité*. Ceci pointe vers une généralisation des emplois de *en fait* et *en réalité* dans un grand nombre de contextes. Il s'agit peut-être d'une tendance de grammaticalisation qui va de pair avec leur polyvalence en tant que formes cadratives et connecteurs (Charolles & Pietrandrea 2012 ; Combettes & Kuyumcuyan 2007 ; Wandel 2017).

Ces pivots et cooccurrents sont tous disposés autour du point zéro du graphique. Le graphique suivant ne montre que la partie autour du point zéro qui a été élargie pour améliorer la lisibilité et faciliter l'interprétation. On constate que les cooccurrents forment un nuage autour des pivots *en réalité*, *en fait* et *en vérité*. L'analyse de correspondance

et *apparent* se distancient un peu de ce groupe. Ils sont les plus proches de *en réalité* de tous les cooccurrents. Ceci reflète leur association spécifique seulement avec le pivot *en réalité* relevée par le calcul de spécificité. Mais quelques cooccurrences non spécifiques de *apparent* avec *en fait* sont aussi attestées.

En résumé, deux tendances déjà révélées par l'analyse cooccurrentielle dans le sous-chapitre 4.2 ont été confirmées par l'analyse de correspondance. D'une part, les quatre cadratifs pivots *en pratique*, *dans la pratique*, *dans les faits* et *dans la réalité* se distinguent clairement de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* quant à leurs cooccurrents. *En pratique* et *dans la pratique* ont des comportements similaires et une préférence pour deux cooccurrents évoquant le concept de théorie (*en théorie*, *théoriquement*). *Dans les faits* est marqué par sa cooccurrence récurrente avec *selon lequel*, tandis que *dans la réalité* s'associe typiquement à *sur le papier*. Ces quatre cadratifs à nom abstrait ont des emplois plutôt spécialisés, ce qui est indiqué par le nombre restreint de cooccurrents spécifiques. D'autre part, *en fait* et *en réalité* se prêtent à un grand nombre de cooccurrents spécifiques de types très différents. *En vérité* se situe près de *en fait* et *en réalité* selon l'analyse de correspondance. Cependant, ceci n'est pas très significatif, car ce marqueur n'a que deux cooccurrents.

En ce qui concerne *en vérité*, ce marqueur semble être un cas particulier qui se comporte différemment des autres cadratifs à nom abstrait pivots. Il a en général très peu de cooccurrents spécifiques (21 cooccurrents) parmi lesquels se trouvent seulement les deux marqueurs véridictionnels *dire* et *penser*. Pourtant, ces cooccurrences ne sont pas spécifiques selon le *log-likelihood*. Ce marqueur est donc absent des résultats de l'analyse des profils combinatoires présentée dans le sous-chapitre 4.2. *En vérité*, comme l'ont déjà indiqué Combettes et Kuyumcuyan (2007), s'avère avoir une place particulière parmi les cadratifs évoquant des concepts abstraits.

L'analyse de correspondance a un avantage sur l'analyse cooccurrentielle : ses résultats représentent non seulement les cooccurrents spécifiques, mais tous les cooccurrents, puisque les fréquences de toutes les combinaisons sont prises en compte dans le graphique. Contrairement à l'analyse cooccurrentielle qui n'a fourni aucun cooccurrent spécifique pour *en vérité*, l'analyse de correspondance représente toutes les cooccurrences et ainsi indique que *en vérité* se comporte néanmoins comme les autres

cadratifs à nom abstrait en ce qui concerne ses cooccurrents, malgré les cooccurrences plus rares. Les analyses d'exemples dans le chapitre 4 confirmeront aussi ce constat.

La similarité de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* concernant leurs paradigmes variés de cooccurrents mise en évidence par l'analyse de correspondance confirme l'hypothèse que ces trois cadratifs ont suivi un processus de grammaticalisation lors duquel ils ont adopté un sens plus général permettant leur utilisation dans plus de contextes (donc plus de cooccurrents spécifiques). Ce fait semble avoir conduit à leur fonction de connecteur (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Rossari: 1997).

4.4. Le paradigme des cooccurrents spécifiques des cadratifs à nom abstrait

Les cooccurrents identifiés par l'analyse cooccurrentielle (sous-chapitre 4.2) forment un paradigme à première vue relativement hétérogène de marqueurs qui peuvent être véridictionnels (voir section 2.2.2). Par la suite, il faudra évaluer s'ils ont la capacité d'instaurer des cadres ou s'il s'agit de marqueurs qui ont une fonction différente dans le discours. Les cooccurrents identifiés pour les cadratifs à nom abstrait (voir sous-chapitre 4.2) peuvent être regroupés en six types de marqueurs ayant une fonction discursive (voir aussi Wandel (2017) pour une première étude de cas et pour une première typologie) :

1. d'autres cadratifs à nom abstrait du type *préposition + nom* évoquant des cadres abstraits semblables tels que *en apparence*, *en principe* et *en théorie* ;
2. des adverbes de domaine (ou adverbes cadratifs ; voir Guimier (1996, 2007)) formés sur *-ment* tels que *officiellement*, *théoriquement* et *apparemment* évoquant un domaine ;
3. des verbes de perception du type *paraître* et *sembler* intervenant dans une locution du type *il semble/paraît que p* (Nølke: 1994) ;
4. *selon lequel* et *soi-disant* ainsi que des verbes du type *croire*, *censer*, *prétendre*, *percevoir*, *penser* et *dire* quand ils font partie d'une locution du type *X dit que p* et introduisent une source qui représente une pensée, une croyance ou un dire (Schrepfer-André: 2005, 2006) ;
5. des noms et adjectifs ayant un potentiel cadratif quand ils s'intègrent dans certaines expressions adverbiales : *illusion/impression* et *officiel* ;

6. le connecteur *mais* qui déclenche un contraste énonciatif (Rossari 2015).

Notons que *en fait* et *en réalité* ont de loin le plus de cooccurrents et que leurs paradigmes sont beaucoup plus variés que ceux des autres cadratifs pivots. En effet, seulement les profils combinatoires de ces deux cadratifs à nom abstrait contiennent non seulement d'autres cadratifs et le connecteur *mais*, mais aussi des adjectifs, noms, verbes ainsi que d'autres types de marqueurs. La fréquence du pivot dans le corpus (voir sous 4.1) semble donc être corrélée avec le nombre de cooccurrents qu'il trouve. Le seul cooccurrent qui est spécifique de tous les sept cadratifs à nom abstrait formés sur *en* et *dans* est le connecteur *mais*. Le chapitre 6 sera dédiée à ce cas, qui s'avère particulier étant donné que les cadratifs à nom abstrait ayant la capacité de fonctionner comme cadratifs propositionnels et connecteurs énonciatifs, donc *en fait*, *en réalité* et *en vérité*, sont combinés avec un autre connecteur (*mais*), et cela de manière statistiquement significative.

Les six catégories de cooccurrents ci-dessus correspondent à différents phénomènes linguistiques. La catégorie 1 fait partie des formes cadratives correspondant morphologiquement et sémantiquement au paradigme des cadratifs à nom abstrait où sont aussi intégrés *en fait*, *en réalité*, *en vérité* et *en pratique* (Wandel: 2017, 2020). Les adverbes formés sur *-ment* dans la catégorie 2 peuvent être intégrés à la classe des adverbes de domaine et cadratifs selon Charolles (1997) et Guimier (1996, 2007). *Paraître* et *sembler* dans la catégorie 3 sont des verbes de perception qui sont évidentiels. Ils peuvent marquer une polyphonie (Nølke: 1994; Schrepfer-André: 2006, p. 389-392). La catégorie 4 concerne les verbes de parole et d'opinion et les marqueurs *selon lequel/soi-disant* qui peuvent indiquer la source d'une information (Coltier: 2002; Schrepfer-André: 2005, 2006) et qui ont été décrits comme marqueurs cadratifs (Charolles & Lamiroy: 2012). La catégorie 5 est constituée des noms et adjectifs qui s'intègrent à des locutions qui peuvent avoir une fonction cadrative. Par exemple, le nom *impression* peut être utilisé dans la locution *X a l'impression que p*, tandis que l'adjectif *officiel* forme un syntagme prépositionnel (*de source officielle p*). Dans le premier cas une perception est introduite (voir catégorie 3), dans le deuxième cas il s'agit d'un emploi qui ressemble à ceux des marqueurs de source (catégorie 4). Enfin, la catégorie 6 contient le connecteur logique *mais*.

Cette typologie préliminaire propose une distinction en fonction des catégories sémantiques et grammaticales des cooccurrents. Étant donné les chevauchements entre ces catégories qui se sont manifestés lors des analyses ci-dessus, une typologie fondée sur les fonctions des marqueurs paraît plus judicieuse. Il s'agira de comprendre comment ces marqueurs à première vue différents au niveau morphologique prennent des fonctions discursives similaires en cooccurrence avec les cadratifs à nom abstrait pivots.

5. Extension théorique à l'analyse contextuelle 1 : la séquence discursive avec cadratif(s)

L'analyse cooccurentielle a permis de déterminer l'environnement des cadratifs à nom abstrait qui s'avère décisif pour saisir leur fonction discursive. Le but de ce chapitre sera d'illustrer comment les cooccurrents peuvent en effet prendre des fonctions discursives similaires quand ils interviennent avec les cadratifs à nom abstrait. Dans un premier temps, les fonctions discursives des différents marqueurs intervenant dans une séquence avec cadratif(s) seront décrites. Cette distinction fonctionnelle permettra de dépasser les limites des catégorisations classiques. Dans un deuxième temps, une typologie plus fine des différents cooccurrents sera établie en fonction de leurs sémantismes et leurs fonctions discursives. À titre d'exemple, il s'agira d'expliquer comment un verbe de perception comme *sembler* peut prendre une fonction discursive semblable à celle d'un cadratif à nom abstrait si, mais seulement si, il intervient dans le même contexte où les deux marqueurs interagissent. Cette interaction sera formalisée par la notion de *séquence discursive avec cadratif(s)*.

Tous les cooccurrents identifiés sont des marqueurs véridictionnels, ils peuvent ainsi remplir une fonction discursive qui est compatible avec celle des cadratifs à nom abstrait intervenant dans la même séquence discursive (voir section 2.2.2). Mais il s'agit d'un paradigme de cooccurrents très varié, puisque les types de marqueurs relevés ci-dessus sont sémantiquement et syntaxiquement différents (voir 4.4). On peut émettre l'hypothèse que tous ces cooccurrents retenus peuvent avoir une fonction discursive similaire malgré leurs différences sémantiques, syntaxiques et morphologiques relevées par la typologie préliminaire présentés dans le chapitre précédent. Quand ils interviennent dans une *séquence discursive avec cadratif(s)*, les cooccurrents spécifiques interviennent tous dans le contexte gauche des cadratifs à nom abstrait pivots dans une position sémantiquement détachée de leur phrase d'accueil.

La séquence discursive avec cadratif(s) est composée de deux parties, qui sont typiquement introduites par deux marqueurs différents comme l'a déjà illustré l'exemple de deux cadratifs, présenté dans l'introduction (chapitre 1) :

- (63) **En théorie**, les expats pourraient aller se divertir à San Pedro de Atacama, à 60 kilomètres. **En fait**, ils travaillent au moins douze heures par jour, parfois pendant des semaines d'affilée. (LM 07)

La séquence discursive fait intervenir le cadratif *en théorie* qui introduit le premier énoncé, suivi par le cadratif *en fait* qui introduit le second énoncé :

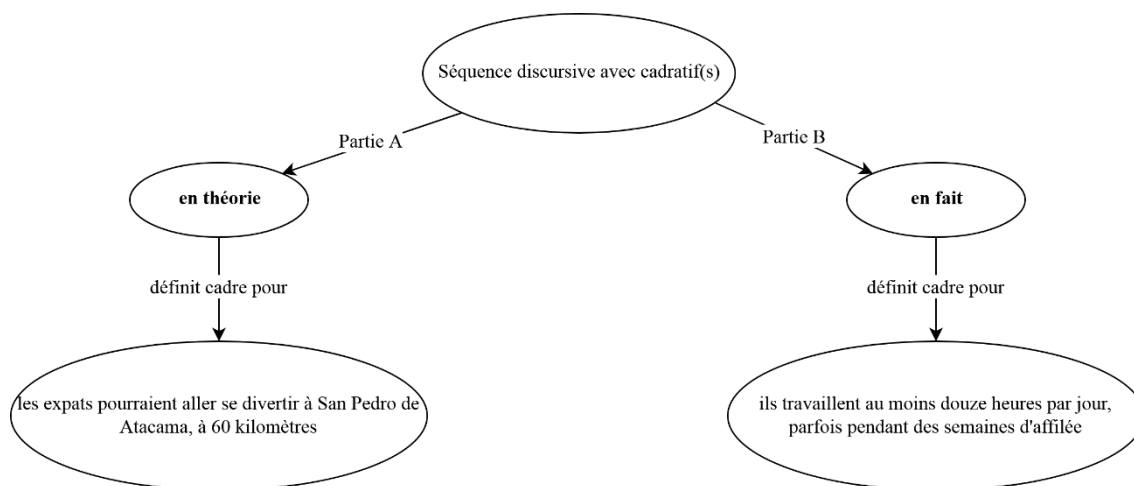


Figure 19: Schéma de la séquence discursive avec cadratif(s).

On constate que dans les deux parties A et B de la séquence discursive deux cadres divergents sont introduits respectivement par *en théorie* et *en fait*, ainsi créant un effet de contraste au niveau propositionnel (voir 2.3.5). Dans l'exemple ci-dessus, les parties contrastées A et B de la séquence correspondent à deux énoncés indépendants. Cependant, ceci n'est pas toujours le cas comme l'atteste l'exemple suivant :

- (64) J'étais étudiant, j'avais 24 ans. **Elle disait** en avoir 33 (43 **en fait**). (LFI 07)

Ici, la séquence discursive possède également deux parties discursives, mais elles se présentent sous forme elliptique. *Elle disait en avoir 33* représente la première partie A qui est suivie par la seconde partie B mise entre parenthèses et qui signifie *elle avait 43 ans en fait*. Comme dans l'exemple (63), le cadratif à nom abstrait *en fait* ici est précédé par un autre marqueur véridictionnel, en l'occurrence le verbe de parole *dire*. Il s'avère que la séquence *X dit que p (elle disait p)* peut avoir une fonction similaire à celle d'un cadratif comme *en théorie* dans la séquence discursive qui fait intervenir le cadratif *en fait*. Ce fait sera examiné dans ce qui suit.

Les séquences discursives des exemples présentés ci-dessus comprennent une partie A et une partie B qui sont clairement attribuées à deux cadres différents dans le cas de figure (63). Ceci suscite un *effet de contraste*. Mais aussi (64) crée un effet similaire et on pourrait même remplacer *elle disait* par un cadratif à nom abstrait sans changer l'interprétation contrastive de la séquence discursive :

(65) J'étais étudiant, j'avais 24 ans. **En apparence**, elle en avait 33 (43 *en fait*).

Un contraste peut donc être marqué par la suite de deux cadratifs. Mais aussi par le verbe *dire* faisant partir d'un marqueur et le cadratif *en fait* comme dans l'exemple (64). Dans Wandel (2017), ce phénomène a été décrit comme un « changement de perspective au niveau des contenus propositionnels » qui est signalé par deux marqueurs véridictionnels consécutifs dans une séquence discursive. Puis, dans Wandel (2020), ce constat a été précisé en introduisant la notion de contraste en le décrivant comme relevant d'un « différentiel de validité entre contenus propositionnels » ou « contraste de cadres » issu du fait que deux cadres divergents sont introduits.

Dans l'exemple suivant un tel contraste *entre deux cadres* est marqué par *en théorie* et *en réalité*. Les portées des cadres sont représentées par les crochets :

(66) Si, [**en théorie**, un salarié doit pouvoir refuser ce type de contrat], [*en réalité* son embauche peut être conditionnée à l'acceptation d'un accord individuel]. (LM 07)

En théorie introduit un cadre qui s'applique à sa phrase d'accueil, puisqu'il restreint la validité de l'état de choses au domaine précisé, qui représente le point de vue associé à la théorie. Charolles et Lamiroy (2012) parlent d'un cadre d'« énonciation », puisque *en théorie* introduit un point de vue qui est présenté comme dérivé du concept abstrait qu'il évoque. La préposition de localisation *en* permet de situer le contenu propositionnel dans le cadre précisé. Ce cadre est par la suite contrasté avec celui représenté par *en réalité*, qui introduit d'habitude le point de vue adopté par le locuteur « responsable » du discours en cours (Lenepveu: 2011; Nølke: 1994; Schrepfer-André: 2005, 2006). *En réalité* ferme le cadre établi par *en théorie* et le remplace par un nouveau cadre. Par son potentiel évidentiel, *en réalité* situe la source d'information dans la réalité à laquelle se réfère le locuteur quand il le contraste avec un autre concept telle que la théorie (voir Charolles et Pietrandrea (2012)). Dans ce sens, *en réalité* et *en théorie* sont à considérer comme des

marqueurs évidentiels. Les deux cadratifs activent leur potentiel cadratif (et évidentiel), qui peut être dérivé de leurs composantes, la préposition de localisation *en* (Vigier 2003, 2015, 2017) et le nom évoquant le concept abstrait (Vigier 2015), pour contraster les deux propositions dans les parties A et B respectivement.

Quand un cadratif intervient avec un autre cadratif dans la séquence discursive, la validité du premier contenu propositionnel est interprétée comme étant relativisée. En décodant ainsi la fonction du cadratif *en théorie*, l'interprétant du discours va s'attendre essentiellement à ce que le cadre qui suscite cette relativisation soit par la suite contrasté avec un autre cadre non relativisé.

Le cadratif *en théorie* intervenant dans la partie A d'une séquence discursive ainsi annonce l'introduction d'un autre cadre dans la partie B qui ne peut pas être intégré dans le premier. *En théorie* a une **fonction anticipative** du contraste de cadres déclenché par *en réalité*. Par ce fait, *en réalité* a une **fonction contrastive**.

Ces deux fonctions discursives sont réparties comme suit dans la séquence discursive composée des parties consécutives A et B :

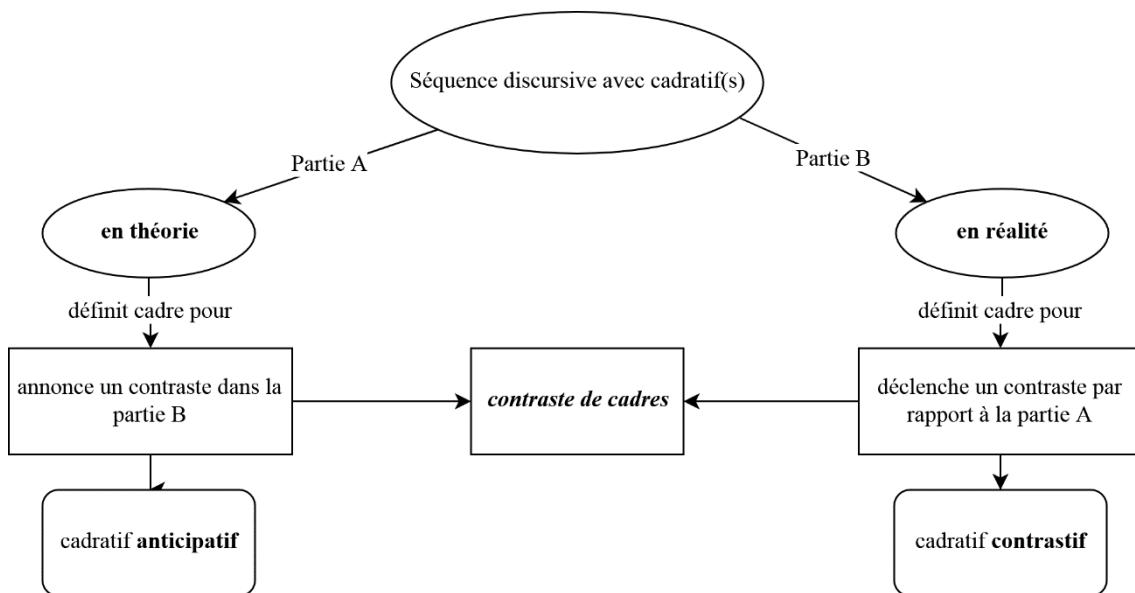


Figure 20: Schéma de la séquence discursive avec deux cadratifs à nom abstrait et de leurs fonctions discursives respectives.

En se fondant sur cette distinction, par la suite deux types de cadratifs seront distingués. Intervenant dans la partie A de la séquence discursive et ayant une fonction anticipative, un **cadratif anticipatif** relativise la validité d'un premier contenu propositionnel et ainsi

annonce le contraste de cadres déclenché par la suite par un *cadratif contrastif*. Ce dernier intervient dans la partie B et déclenche le contraste de cadres. Il a donc aussi une fonction contrastive.

Cette distinction fonctionnelle est dérivée, comme explicité ci-dessus, des rôles dans le discours que jouent deux cadratifs associés quand ils créent un effet de contraste. Il s'agira par la suite d'appliquer le schéma de la séquence discursive avec cadratif(s) à l'ensemble des marqueurs identifiés par l'analyse contextuelle afin de déterminer leurs fonctions discursives.

5.1. Cadratifs anticipatifs en apparence, en théorie et en principe

Dans la partie A de la séquence discursive, le cadratif anticipatif *en théorie* (voir l'exemple (63)) n'est pas le seul qui peut signaler une relativisation de la validité d'un contenu propositionnel par l'introduction d'un cadre divergent. Dans le paradigme des cooccurrents spécifiques retenu dans le chapitre 3, il se trouve trois cadratifs à nom abstrait : *en théorie*, *en apparence* et *en principe*. Ces trois marqueurs sont formés sur la préposition *en* et un nom évoquant un concept abstrait. Ils sont donc construits selon le même schéma que les cadratifs à nom abstrait pivots *en fait*, *en réalité*, *en vérité* et *en pratique*. Ils évoquent un concept abstrait semblable à celui introduit par *en fait*, *en réalité*, *en vérité*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique*, mais leur fonction discursive diverge comme il sera explicité par la suite.

Le diagramme récapitulatif ci-dessous est une représentation des associations spécifiques entre les différents cadratifs à nom abstrait dans le corpus *Emolex* relevées par l'analyse cooccurrentielle présentée dans le chapitre 3. Comme déjà indiqué dans le chapitre 3, *en fait* et *en réalité* se combinent de manière spécifique avec les trois cadratifs anticipatifs à nom abstrait (*en apparence*, *en théorie*, *en principe*), tandis que *en pratique* ainsi que *dans les faits* et *dans la pratique* sont seulement employés spécifiquement avec *en théorie*, indiquant une certaine spécialisation dans un contexte précis représenté par ce cadratif anticipatif.

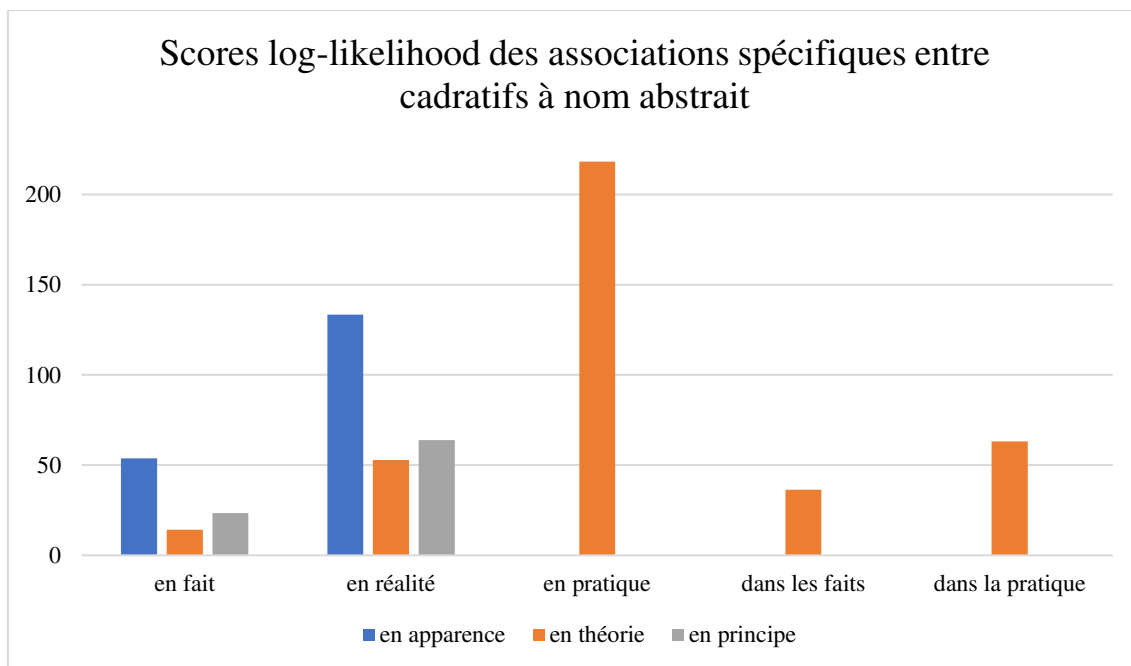


Figure 21: Cooccurrences spécifiques de deux cadratifs formés sur la préposition *en* et un nom abstrait évoquant un concept abstrait dans le corpus Emolex, $empan = 20$, $f \geq 5$, $ll \geq 10,83$.

Toutes ces combinaisons de deux cadratifs créent un effet de contraste par le fait d'enchaîner deux concepts abstraits divergents, et par conséquent, un contraste de deux cadres divergents. L'exemple ci-dessous illustre ce fait : un contraste de cadres semblable est déclenché avec *en apparence*, *en principe* et *en théorie*. Les concepts abstraits introduits par les noms *apparence*, *principe* et *théorie* ont en commun de ne pas être compatibles avec le concept de la *réalité*, ce qui permet d'anticiper un contraste de cadres qui sera marqué par *en réalité*, comme l'attestent les exemples suivants :

- (67) **En apparence** des folies. *En fait*, d'astucieuses créations. (LM 08)
- (68) Pour 2008, « nous aurions dû, **en principe**, couper 100 000 m³ de bois en Bretagne. *En fait*, on nous fixe un objectif de 120 000 m³ ». (Ouest-France 08)
- (69) **En théorie**, les expats pourraient aller se divertir à San Pedro de Atacama, à 60 kilomètres. *En fait*, ils travaillent au moins douze heures par jour, parfois pendant des semaines d'affilée. (LM 07)

En comparant les trois cadratifs anticipatifs en fonction de la valeur indiquée par la mesure d'association *log-likelihood* (voir figure 21), on constate que l'ordre de ces cooccurents est le même pour *en réalité* et *en fait* malgré leurs associations nettement

plus fortes avec *en réalité* : *en apparence* s'associe plus spécifiquement à *en réalité* et à *en fait* que *en principe* et *en théorie*.

Seulement le cadratif anticipatif *en théorie* est aussi cooccurent spécifique de plusieurs autres cadratifs contrastifs à nom abstrait (*en pratique, dans la pratique* et *dans les faits*). Seulement le concept de la théorie semble se prêter de manière significative à l'emploi contrastif avec tous les cadratifs qui renvoient aux concepts de la réalité, du fait et de la pratique. Seulement *en vérité* et *dans la réalité* n'ont aucune association spécifique avec ces cadratifs anticipatifs. Cependant, on peut trouver quelques cooccurrences de *en apparence, en théorie* et *en principe* avec ces cadratifs contrastifs, ce qui indique la compatibilité des concepts qu'ils évoquent. Par exemple, *en principe* peut s'associer à *dans la réalité*, même si cette association n'est pas spécifique dans le corpus interrogé :

(70) [Sur le marché américain, Sanofi-Aventis est donc aujourd'hui en compétition directe avec des fabricants de génériques, comme Teva et Amphastar^{P1a}. **En principe** du moins^{P1b}], car [*dans la réalité*, un générique doit bénéficier d'un brevet de conformité sanitaire délivré par l'agence sanitaire américaine^{P2}]. (LM 08)

Cet exemple est un cas particulier vu que *en principe* introduit une phrase elliptique (P1b) qui reprend la proposition précédente P1a en lui attribuant rétrospectivement un cadre. Ce cadre est par la suite (P2) contrasté avec celui représenté par *dans la réalité*.

Par rapport à leur sémantique, les trois cadratifs anticipatifs présentés ci-dessus ne diffèrent que légèrement. *En apparence* évoque une perception par laquelle est obtenue l'information. Il s'agit donc d'un cadratif évidentiel comme *en réalité* (Charolles & Pietrandrea: 2012, pp. 126, 139). Mais, en principe, tous les cadratifs formés sur une préposition et un nom abstrait peuvent être considérés comme des marqueurs évidentiels, puisqu'ils indiquent une localisation plus ou moins concrète (voir Charolles et Lamiroy (2012); Charolles et Pietrandrea (2012); Combettes et Kuyumcuyan (2007)). *En principe* et *en théorie* introduisent des concepts qui permettent également une interprétation évidentielle. Ce trait commun semble expliquer pourquoi *en apparence, en principe* et *en théorie* sont souvent interchangeables.

Les deux types de cadratifs à nom abstrait intervenant respectivement dans les parties A et B d'une séquence discursive peuvent signaler un contraste de cadres. Celui intervenant dans la partie A a une fonction anticipative, tandis que celui intervenant dans la partie B a une fonction contrastive. Il est à noter que les trois cadratifs anticipatifs *en théorie*, *en apparence* et *en principe* sont interchangeable ici parce qu'ils partagent la même fonction discursive anticipant le contraste au niveau propositionnel. De même, les sept cadratifs contrastifs *en fait*, *en réalité*, *en pratique*, *en vérité*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* sont interchangeables quand ils déclenchent un contraste de cadres.

Les cadratifs à nom abstrait *en apparence*, *en théorie* et *en principe* ayant une fonction anticipative ont plusieurs caractéristiques communes :

- ils sont formés sur une préposition de localisation (*en*) et un nom évoquant un concept abstrait, ressemblant ainsi aux cadratifs à nom abstrait contrastifs avec lesquels ils interviennent typiquement ;
- les concepts, et ainsi aussi les cadres introduits, sont tous abstraits et sémantiquement proches indiquant une relativisation du contenu propositionnel encadré ;
- un test de substitution atteste que ces marqueurs anticipatifs sont interchangeables, ce qui indique leur fonction discursive partagée malgré leurs origines morphologiques différentes.

5.2. Adverbes et adjectifs à potentiel cadratif *apparemment*, *apparent* et *théoriquement*

Parmi les cooccurrents spécifiques relevés par l'analyse cooccurrentielle se trouvent l'adverbe cadratif *apparemment*, qui peut, quand il est extraprédicatif, définir un cadre similaire à celui introduit par le cadratif anticipatif *en apparence* :

- (71) Ce plan de bon sens a été accepté par les Américains et les Européens. Mais il ne satisfait pas la Russie, qui se montre plus serbe que les Serbes et a annoncé sa décision d'utiliser son droit de veto au conseil de sécurité de l'ONU. **Apparemment**, sa justification principale est que Pristina et Belgrade doivent se mettre d'accord elles-mêmes. *En réalité*, étant donné que les Serbes refuseront l'indépendance même conditionnelle du Kosovo, la position de Moscou est malhonnête et témoigne de la volonté russe de n'accepter aucun règlement final du conflit. (LM 07)

Cette similarité peut être illustrée si l'on essaie de remplacer *apparemment* par *en apparence* :

- (72) **En apparence**, sa justification principale est que Pristina et Belgrade doivent se mettre d'accord elles-mêmes. *En réalité*, étant donné que les Serbes refuseront l'indépendance même conditionnelle du Kosovo, la position de Moscou est malhonnête et témoigne de la volonté russe de n'accepter aucun règlement final du conflit.

De même, l'adjectif *apparent* peut avoir une fonction anticipative dans un tel cas de figure, puisqu'il peut introduire un cadre en cooccurrence avec un cadratif à nom abstrait tel que *en réalité* :

- (73) Le paradoxe entre un président imperator dans l'exercice du pouvoir et démocrate dans ses intentions constitutionnelles n'est qu'**apparent**. Car *en réalité*, M. Sarkozy n'est pas un despote. (LM 08)

Ici, afin de substituer l'adjectif par un autre cadratif, il faut modifier sa phrase d'accueil :

- (74) Le paradoxe entre un président imperator dans l'exercice du pouvoir et démocrate dans ses intentions constitutionnelles **ne présente qu'en apparence**. Car *en réalité*, M. Sarkozy n'est pas un despote.

Force est de constater que cet emploi de *apparent* a la même fonction cadrative et anticipative que *en apparence*.

L'adverbe *théoriquement*, à l'instar de *apparemment*, renvoie à un cadre qui correspond à celui évoqué par *en théorie*. L'adverbe s'utilise comme *en théorie* en tant que cadratif anticipatif quand il est suivi par un cadratif contrastif tel que *en fait* :

- (75) Quelques teneurs de marché, qui **théoriquement** s'engagent à afficher des prix quoiqu'il arrive, ont **en fait** abandonné leur poste, comme ils l'avaient déjà fait fin novembre 2007. (LM 08)

Le test de substitution révèle ici que la fonction anticipative de *théoriquement* correspond à celle de *en théorie* :

- (76) Quelques teneurs de marché, qui **en théorie** s'engagent à afficher des prix quoiqu'il arrive, ont **en fait** abandonné leur poste, comme ils l'avaient déjà fait fin novembre 2007.

Les adverbes et adjectifs identifiés par l'analyse cooccurentielle sont équivalents aux cadratifs anticipatifs *en théorie* et *en apparence* en ce qui concerne leur contribution sémantique ainsi que leur potentiel cadratif et leur fonction anticipative. Cependant, les adverbes cadratifs sont considérés comme ayant une portée cadrative plus restreinte que les syntagmes prépositionnels que représentent les cadratifs à nom abstrait étant donné leur statut syntaxique qui est endophrastique (voir Guimier (1996, 2007) pour les adverbes cadratifs). Il en va de même pour un adjectif qui ne peut pas être extraprédicatif sauf s'il s'intègre dans une locution adverbiale détachée. Tandis que les cadratifs à nom abstrait peuvent intervenir dans une position détachée de leur phrase d'accueil (ils sont exophrastiques), les adverbes et adjectifs sont d'habitude, comme l'illustrent les exemples (73) et (75), intraphrastiques. Dans une séquence discursive avec cadratif(s), avec les parties A et B consécutives, ceci ne pose pas un problème, car normalement seulement deux énoncés sont contrastés. Il suffit donc que le marqueur anticipatif porte sur une seule proposition qui sera dans la phrase suivante contrastée avec celle introduite par un cadratif contrastif (voir les exemples ci-dessus).

Les adverbes cadratifs et adjectifs pouvant prendre une fonction anticipative ont plusieurs caractéristiques communes :

- ils sont dérivés d'un concept abstrait et ressemblent ainsi à la fois aux cadratifs à nom abstrait anticipatifs (comme *en apparence*) et aux cadratifs à nom abstrait contrastifs (comme *en réalité*) avec lesquels ils interviennent typiquement ;
- les concepts, et ainsi aussi les cadres introduits, sont tous abstraits et sémantiquement proches ;
- un test de substitution atteste que ces marqueurs anticipatifs sont interchangeables avec les cadratifs à nom abstrait anticipatifs, ce qui indique leur fonction discursive partagée malgré leur morphologie différente ;
- à la différence des cadratifs à nom abstrait anticipatifs, les adverbes et adjectifs sont intraphrastiques puisqu'ils ne peuvent pas relativiser plus que leur phrase d'accueil.

5.3. Syntagmes cadratifs à nom abstrait

Dans la liste des cooccurrents spécifiques, on trouve plusieurs noms isolés qui font partie de locutions cadratives. Les noms identifiés comme cooccurrents spécifiques des cadratifs à nom abstrait pivots font partie de syntagmes verbaux du type *verbe + N + de/que* qui ne peuvent pas être identifiés dans leur totalité par l'analyse cooccurrentielle puisque ces expressions ne sont pas annotées dans leur intégralité. Par conséquent, normalement seulement quelques éléments faisant partie d'un tel syntagme sont identifiés. Dans les cas de figure suivants, seulement les noms *illusion* et *impression* ont été retenus par la requête formulée :

- (77) Le fait d'être en contact avec une femme **donne l'illusion d'**être apaisé, et je pense que c'est pareil pour une femme. *En fait*, c'est le contraire. Et c'est parfait car, pour moi, le bonheur, c'est la lutte. (LFI 07)
- (78) À regarder la télévision, qui se concentre forcément sur ce qui est spectaculaire, on peut **avoir l'impression qu'**éclatent sans cesse de nouvelles guerres. *En réalité*, si vous regardez les chiffres, il faut remonter aux années 1950 pour trouver une période de calme équivalent : il y a moins de victimes de guerre, moins de conflits. (LFI 08)

Les locutions *donner l'illusion de* et *avoir l'impression que* ont un sens semblable à celui des cadratifs à nom abstrait anticipatifs. Dans les exemples ci-dessus où ils interviennent en cooccurrence avec les cadratifs contrastifs *en fait* et *en réalité*, ces locutions évoquent un cadre similaire à celui introduit par *en apparence*. Ces deux locutions sont représentatives de nombreux marqueurs qui ne sont pas nécessairement aussi conventionnalisés que *en apparence*, *en théorie* et *en principe* et que l'analyse cooccurrentielle ne retient pas comme cooccurrents spécifiques, mais qui apparaissent avec une certaine régularité dans le corpus. Tous ces marqueurs peuvent prendre une fonction anticipative et peuvent typiquement être remplacés par *en apparence* comme l'illustre aussi l'exemple de la locution cadrative *à nos yeux*, qui n'est pas un cooccurrent spécifique listé dans le profil combinatoire de *en réalité* :

- (79) « In God we trust » par exemple, passe aisément, **à nos yeux**, pour un héritage des Pères fondateurs, une survivance des premiers temps. Erreur : la loi

qui décida de cette mention sur les billets date du 30 juillet... 1956 ! C'est *en réalité* un effet de la guerre froide. (LM 07)

La substitution de ces locutions à potentiel cadratif est difficile à cause de leur structure syntaxique différente. Leur contribution à un contraste de cadres se manifeste si l'on essaie d'enlever le cadratif contrastif qui suit, puisque la séquence discursive ainsi reste incomplète :

(80) Le fait d'être en contact avec une femme **donne l'illusion d'**être apaisé, et je pense que c'est pareil pour une femme. ? *En fait*, c'est le contraire. Et c'est parfait car, pour moi, le bonheur, c'est la lutte. (LFI 07)

Ces noms représentent tous une perception qui leur donne un potentiel cadratif quand ils sont combinés avec un cadratif à nom abstrait.

Dans le cas du syntagme *sur le papier*, l'analyse a pu identifier la forme entière grâce à l'annotation des dépendances syntaxiques entre préposition, déterminant et nom dans le corpus utilisé (voir les paramètres des requêtes dans 3.2). La locution introduit un cadre qui fait allusion à une perception. Il s'agit d'une expression figée ressemblant à *en apparence* qui ne porte plus de sens référentiel :

(81) Les grands moyens, c'est très facile à concevoir **sur le papier** et très compliqué à mettre en œuvre *dans la réalité*. (LM 08)

Sur le papier, comme les autres cadratifs anticipatifs, évoque un concept abstrait. Il est possible de le substituer par un cadratif tel que *en apparence* :

(82) Les grands moyens, c'est très facile à concevoir **en apparence** et très compliqué à mettre en œuvre *dans la réalité*.

Les syntagmes pouvant remplir une fonction anticipative ont plusieurs caractéristiques communes :

- ils sont dérivés du concept abstrait de la perception et ressemblent ainsi au cadratif à nom abstrait anticipatif *en apparence* ;
- les concepts évoqués permettent de définir des cadres qui sont tous abstraits et sémantiquement proches ;

- un test de substitution atteste que les syntagmes cadratifs tels que *sur le papier* sont interchangeables avec les cadratifs à nom abstrait anticipatifs, ce qui indique leur fonction discursive partagée malgré leur morphologie différente ;
- les locutions à potentiel cadratif telles que *avoir l'impression que/de* et *donner l'illusion que/de* ne peuvent pas facilement être substituées par des cadratifs anticipatifs puisqu'elles forment une structure syntaxique différente ;
- comme les cadratifs à nom abstrait anticipatifs, les locutions à potentiel cadratif et les syntagmes cadratifs sont exophrastiques, puisqu'ils sont détachés de leur phrase d'accueil (par une phrase clivée dans le cas des locutions) et peuvent ainsi encadrer plusieurs propositions.

5.4. Verbes de perception

Parmi les cooccurrents identifiés par l'analyse des profils combinatoires des cadratifs à nom abstrait sont aussi plusieurs verbes, qui à première vue ne sont ni cadratifs ni anticipatif. Il est nécessaire d'analyser leur sémantisme et leur fonctionnement en cooccurrence avec les cadratifs contrastifs de plus près.

Plusieurs de ces verbes identifiés comme cooccurrents spécifiques des cadratifs contrastifs à nom abstrait appartiennent à la classe des verbes de perception. Ils évoquent une perception comme source du contenu propositionnel présenté (*sembler, paraître, percevoir*) et peuvent ainsi être considérés comme ayant un trait évidentiel (voir Nølke (1994) pour une description de *il semble que* et *il paraît que* en termes d'évidentialité). Les verbes de perception véhiculent l'indication que la validité d'un contenu propositionnel est relativisée par une modalisation. Cette modalisation est la précision donnée quant à la manière dont une information a été obtenue. La validité du contenu est présentée comme s'écartant de la réalité par le fait que l'information a été obtenue par une perception qui ne représente pas forcément les faits comme ils sont réellement.

Ils partagent ce trait évidentiel avec les cadratifs à nom abstrait comme l'illustrent Charolles et Pietrandrea (2012) pour le cas de *en réalité*. Ce trait évidentiel permet d'expliquer pourquoi ces verbes de perception peuvent être cadratif, ce qui se manifeste par leur capacité de relativiser la validité d'un contenu propositionnel. Lenepveu (2011), qui étudie le sens de la locution à première vue en cooccurrence avec d'autres éléments « modalisateurs », constate que « *sembler* et *paraître* ont la particularité de présenter un

jugement comme résultant d'indices qui ne sont pas suffisants ». Tout comme à *première vue*, ces verbes créent un « effet de distance du locuteur relativement au jugement porté » et à ce qui est présenté par la suite du discours (Lenepveu: 2011, p. 389, p. 389). En cooccurrence avec *en fait* et *en réalité*, un contraste est ainsi anticipé par ces verbes :

- (83) De notre premier disque, les gens ont retenu les morceaux rapides, qui **semblaient** exprimer la joie de vivre, même si certains textes étaient *en fait* assez dramatiques. (OUEFR 07)
- (84) Les douze participants **semblent** être rassemblés autour de ce qui **paraît** être une grande table ovale. *En réalité*, la moitié d'entre eux ne sont pas physiquement présents, mais leur image est bien là, sur trois écrans géants surmontés par trois caméras. (LM 07)
- (85) Les comptes entre les deux frères ne **semblent** pas apurés pour autant. « Raul était **perçu** comme plus radical que moi. *En réalité*, je ne crois pas qu'il l'était, je l'étais tout autant », dit Fidel. (LM 07)

On constate que les verbes *sembler*, *paraître* et *percevoir* paraissent presque synonymiques dans ce cas de figure (Nølke: 1994). Ceci est le cas notamment dans les exemples (84) et (85) où ces deux verbes sont employés avec une fonction anticipative. Ils relativisent tous deux les contenus propositionnels qui sont par la suite contrastés avec un autre contenu propositionnel introduit par un cadratif contrastif.

Il est possible de substituer ces verbes (et les constructions verbales dont ils font partie) par un cadratif anticipatif :

- (86) De notre premier disque, les gens ont retenu les morceaux rapides, qui **en apparence** expriment la joie de vivre, même si certains textes étaient *en fait* assez dramatiques.

Le verbe *sembler* est plus fortement associé à *en fait* qu'à *en réalité*. *Paraître* et *percevoir* interviennent de manière spécifique uniquement avec *en réalité*, le marqueur cadratif le plus fortement associé à *en apparence* et ses homologues. Cette tendance indique une préférence générale des marqueurs qui évoquent une perception pour le cadratif contrastif *en réalité*. *Ssembler*, *paraître* et *percevoir* ainsi font partie des cooccurrents spécifiques

comme *en apparence*, *apparemment*, *apparent* et *impression* qui sont aussi plus spécifiques de *en réalité* que de *en fait*.

Les verbes de perception *sembler*, *paraître* et *percevoir* peuvent remplir une fonction anticipative en cooccurrence avec un cadratif contrastif. Ces verbes ont plusieurs caractéristiques communes :

- ils renvoient tous au concept de la perception et ressemblent ainsi à la fois aux cadratifs à nom abstrait anticipatifs (surtout *en apparence*) et aux cadratifs à nom abstrait contrastifs (comme *en réalité*) avec lesquels ils interviennent typiquement ;
- le concept de la perception évoqué est abstrait et sémantiquement proches aux concepts évoqués par les cadratifs anticipatifs tels que *en apparence*. Ces verbes ont un potentiel cadratif, mais uniquement en cooccurrence avec un cadratif contrastif ;
- un test de substitution atteste qu'en tant que marqueurs anticipatifs ces verbes sont interchangeables à la fois entre eux et avec les cadratifs à nom abstrait anticipatifs, ce qui indique leur fonction discursive partagée ;
- à la différence des cadratifs à nom abstrait anticipatifs, les verbes ne peuvent pas encadrer plus que leur phrase d'accueil.

5.5. Introduceurs de sources à potentiel cadratif

Non seulement les verbes de perception sont à première vue difficilement intégrables dans le paradigme des marqueurs cadratifs, mais également les marqueurs qui sont des introduceurs de source. Pourtant, ils peuvent être attribués à la catégorie des cadratifs d'énonciation selon Charolles et Lamiroy (2012); Féron (2007). Pour rappel, ces cadratifs dits d'énonciation véhiculent une indication de la source d'une information et, dans ce sens, ils sont eux aussi évidentiels : « D'un point de vue sémantique, les constructions que nous venons d'évoquer marquent toutes, à leur manière, qu'une assertion ou une série d'assertions n'est pas ou ne sont pas assumée(s) par le locuteur » (Charolles: 1997, p. 35). Ces marqueurs signalent donc que l'information ne provient pas du locuteur, mais d'un autre locuteur ou énonciateur, c'est-à-dire une autre source, ce qui signale « une volonté de distanciation » (Charolles: 1997, p. 36). Ainsi, un effet de contraste entre le contenu attribué au locuteur et celui venant d'une autre source est créé par le fait d'introduire deux cadres d'énonciation divergents.

Ce changement d'énonciateurs peut être considéré comme un cas de polyphonie au sens de Carel et Ducrot (2009) et de Carel (2011), puisque ces marqueurs introduisent soit un locuteur, soit un énonciateur qui ne correspond pas au locuteur responsable du discours en cours. Concrètement, il peut s'agir d'une citation ou d'un discours indirect qui est contrasté avec ce que dit le locuteur responsable du discours (voir aussi le cas des verbes de parole dans la section suivante). Duval (2004) étudie la polyphonie dans la perspective de la véridiction des énoncés. Plus précisément, son analyse indique qu'un locuteur fait intervenir dans un discours différents acteurs (« véridicteurs »), qui jouent un rôle dans la caractérisation des actes de langage. L'attribution d'énoncés à des sources différentes du locuteur permet d'indiquer la fiabilité de l'information et le degré d'acceptation de ces propos de la part du locuteur. La notion de polyphonie permet également de cerner les cas où le changement d'énonciateurs ou de locuteurs paraît plutôt implicite. C'est le cas du cadratif *officiellement* (voir ci-dessous) qui non seulement introduit un cadre contrasté, mais signale aussi l'attribution du contenu à une source évidentielle qui est différente du locuteur. De même, les marqueurs du type *selon X* sont polyphoniques et évidentiels (ou « médiatifs », voir par exemple Schrepfer-André (2005, 2006)). Ils indiquent que le locuteur a emprunté une information à la source d'information précisée par *X* :

Les syntagmes prépositionnels (SP) en *selon X* extraprédicatifs et exophrastiques signalent la façon dont le locuteur (L) a acquis l'information communiquée dans la proposition (p) qu'ils indexent (Schrepfer-André: 2005, p. 80, p. 80).

Selon Charolles (1997) et Charolles et Lamiroy (2012), il s'agit de cadratifs d'énonciation (ou « énonciatifs », Schrepfer-André (2005, 2006)), parce qu'ils introduisent un ou plusieurs énoncés qui suivent comme étant produit ou transmis par le référent de *X*. De ce fait, les informations sont interprétées comme « non intégrées aux cadres énonciatifs en cours » (Schrepfer-André: 2005, p. 93, p. 93). Dans ce paradigme de cadratifs d'énonciation se situent aussi *d'après*, *pour X*, *suivant X* et d'autres. Contrairement à d'autres cadratifs d'énonciation tels que *en réalité*, l'indication d'une source constitue la seule contribution sémantique des introducteurs de source. Charolles (1997); Coltier (2002); Schrepfer-André (2005, 2006) comparent la fonction de *selon X* et de ses équivalents avec les verbes de dire/parole. Il en ressort que « le comportement de *selon A* est identique à celui des *Vdire (...)* pour tout ce qui touche à l'espace énonciatif de *p* »

(Coltier: 2002, p. 85, p. 85). Les verbes de parole seront présentés séparément dans le sous-chapitre 5.6.

Ainsi, *selon X* et *soi-disant* peuvent anticiper un contraste de cadres en cooccurrence avec un cadratif à nom abstrait contrastif :

- (87) **Selon l'accusation**, c'est Bernard Ntuyahaga qui a conduit les soldats belges vers un prétendu poste de l'ONU. *En réalité*, il voulait les livrer aux tueurs.
(LM 07)

Selon Féron et Coltier (2013), aussi *soi-disant* marque un emprunt « à un autre discours » et a ainsi le potentiel de relativiser un contenu propositionnel :

- (88) Puis-je aussi faire remarquer que le nouveau « puritanisme » réservant le financement privé à l'audiovisuel privé, **soi-disant** par esprit de cohérence, est *en fait* parfaitement incohérent avec la politique générale du gouvernement, qui ne cesse de prôner, en particulier dans sa politique culturelle, le recours aux fonds privés : par exemple France 24 (avec TF1), le Louvre à Abu Dhabi, demain peut-être un partenariat France 3-PQR, etc. (Le Monde 08)

Selon Charolles (1997), ce type de marqueurs ont une portée cadrative large qui peut intégrer toute une séquence de propositions au même cadre d'énonciation. Par exemple, la plupart des connecteurs tels que *mais* ne ferment pas un tel cadre. « Les seules expressions à même de bloquer absolument cette interprétation, et ce n'est évidemment pas un hasard, sont des marqueurs comme *en réalité* ou *en fait* qui signalent, de par leur sémantisme, une opération de réévaluation et donc impliquent un changement d'énonciateur » (Charolles: 1997, p. 51). Intervenant après un cadratif tel que *selon X*, les marqueurs cadratifs *en fait* et *en réalité* marquent une rupture dans la structure énonciative du discours qui mène à l'interprétation de la suite comme étant attribuée (de nouveau) au locuteur principal du discours dont le dire est présenté comme s'intégrant dans le cadre de la réalité.

Parmi les introducteurs de source se trouvent également deux cadratifs dérivés de la même origine étymologique. L'adverbe *officiellement* (Guimier: 1996) et l'adjectif apparenté *officiel* introduisent un cadre qui représente une source externe au locuteur à laquelle l'information est empruntée (le mot *source* est même souvent mentionné explicitement,

voir l'exemple (90) : *de source officielle*). La cooccurrence de *officiel* et *officiellement* avec un cadratif à nom abstrait tel que *en fait* marque un contraste de cadres :

- (89) **Officiellement**, le pourcentage de diplômés chômeurs est de 17 %. Il serait *en fait* beaucoup plus élevé. (LM 08)

L'adjectif *officiel* est typiquement employé dans une locution cadrative qui est synonyme de *officiellement* :

- (90) **De source officielle**, il y aurait ainsi 5 millions de catholiques. *En fait*, si l'on y ajoute le nombre des croyants appartenant à l'Église clandestine, 11, voire 14 millions de Chinois seraient catholiques. (LM 07)

Ces exemples illustrent que le trait cadratif de *officiel* et *officiellement* est étroitement lié à leur trait évidentiel indiquant la source d'information (Dendale & Coltier: 2003; Dendale & Van Bogaert: 2012).

Les introducteurs de source sont interchangeables quand ils ont une fonction anticipative :

- (91) **Officiellement/De source officielle/selon une source officielle**, le pourcentage de diplômés chômeurs est de 17 %. Il serait *en fait* beaucoup plus élevé.

Également la substitution par un cadratif anticipatif semble acceptable, même si l'interprétation de l'exemple change légèrement :

- (92) **En apparence**, le pourcentage de diplômés chômeurs est de 17 %. Il serait *en fait* beaucoup plus élevé.

En effet, le cadre introduit par *en apparence* paraît plus général et abstrait que celui introduit par les trois marqueurs dans (91), mais les quatre marqueurs ont en commun de relativiser le contenu propositionnel de leur phrase d'accueil et ainsi contribuent au contraste déclenché par le cadratif contrastif *en fait*.

Les marqueurs qui sont des introducteurs de source peuvent avoir une fonction anticipative d'un contraste de cadres en cooccurrence avec un cadratif contrastif. Ils ont plusieurs caractéristiques communes :

- ils renvoient tous à une source d'information et sont donc évidentiels ; par ce fait ces marqueurs peuvent introduire des cadres dits d'énonciation ;
- un test de substitution atteste que ces marqueurs anticipatifs sont interchangeables entre eux et parfois avec les cadratifs à nom abstrait anticipatifs, ce qui indique leur fonction discursive partagée ;
- comme les cadratifs anticipatifs, les introducteurs de source sont employés dans une position exophrastique, ce qui leur permet d'encadrer plus que leur phrase d'accueil.

5.6. Verbes de parole et d'opinion

Parmi les marqueurs identifiés en tant que cooccurrents spécifiques de *en fait* et *en réalité* se trouvent plusieurs verbes qui ont un trait évidentiel. Il s'agit donc, dans un sens large, d'un type d'introducteurs de source renvoyant à des pensées, croyances ou paroles qui sont attribuées à une instance énonciative qui diffère du locuteur. Comme les verbes de perception (5.4), ils peuvent introduire des cadres d'énonciation, et ceci quand ils forment des locutions avec un sens similaire au marqueur *selon X*.

Dans ces cas de figure, également les verbes de parole ont les caractéristiques de marqueurs de discours indirect libre, puisqu'ils peuvent introduire le dire d'un locuteur ou d'un énonciateur qui est différent du locuteur principal (Jørgensen: 2002; Rabatel: 2003). On peut aussi parler d'un trait polyphonique (Carel: 2011, pp. 297-347). Il s'agit de verbes qui représentent des « procès mentaux » selon Rabatel (2003), et plus précisément de verbes de parole (*dire, prétendre*) et d'opinion (*croire, censurer, penser*) qui représentent différents types de « perceptions » (Rabatel: 2003; Weinrich: 1989). Ce dernier aspect ils ont en commun avec certains des cadratifs (par exemple *en apparence*) présentés dans le sous-chapitre 5.1.

Dans une perspective similaire, les traits modaux épistémiques des verbes d'opinion *penser, croire, prétendre* ont été étudiés par Gosselin (2014) et celui de *croire* par Vet (1994). Il reste à souligner que les verbes de parole et d'opinion ne sont pas toujours employés comme marqueurs de polyphonie (voir dans ce sens aussi les remarques de Monville-Burston (1993)). Seulement quand ils font partie d'une locution du type *X verbe que p* (voir aussi ci-après l'exemple (97)), les verbes contrastent le dire d'autrui avec le dire du locuteur, ils sont donc polyphoniques :

- (93) Ces dernières années, par coquetterie, il aimait faire **croire** qu'il était né en 1924. *En fait*, Lucien Jeunesse avait vu le jour le 24 août 1918, dans la banlieue parisienne, à Alfortville. (LM 08)
- (94) **Censée** contenir des paquets de gaufrettes, elle cache *en réalité* 32 832 boîtes de chocolats contrefaits. (LFI 08)
- (95) Je **pensais** que la communauté, c'était mettre en commun le meilleur de chacun. *En fait*, tu t'aperçois très vite que c'est le plus petit dénominateur commun qui l'emporte. (OUEFR 07)

Intervenant dans une séquence discursive avec cadratif(s), les verbes d'opinion *croire*, *censer* et *penser* signalent que l'état de choses présenté fait partie d'une croyance ou d'une supposition qui ne représente pas la réalité telle qu'elle est assumée par le locuteur. Dans ce sens, on pourrait argumenter en faveur de leur attribution à la classe des cadratifs avec un trait évidentiel. Ces verbes restreignent la validité de ce qui est dit, anticipant ainsi un contraste qui sera déclenché par la suite par un cadratif contrastif tel que *en réalité* ou *en fait*.

Les verbes de parole et d'opinion ressemblent aux cadratifs anticipatifs (sous-chapitre 5.1). En fait, avec quelques modifications syntaxiques, il est possible de remplacer les verbes dans les trois exemples ci-dessus par un cadratif anticipatif tel que *en apparence* :

- (96) **En apparence** contenant des paquets de gaufrettes, elle cache *en réalité* 32 832 boîtes de chocolats contrefaits.

La différence principale entre les verbes et les cadratifs est leur position syntaxique. À la différence des cadratifs, les verbes de dire (comme les verbes de perception) sont intraphrastiques et dépendent d'une locution dont ils font partie. Mais les structures du type *X verbe que p* occupent une position détachée de leur phrase d'accueil, ce qui semble favoriser leur portée cadrative sur leur phrase d'accueil entière. Le verbe de parole *dire* en est un bon exemple :

- (97) **On nous dit que** la gratuité des universités pour tous est un cadeau fait aux pauvres, *en réalité* c'est un cadeau fait aux riches. (LFI 07)

- (98) Il se décrivait comme un Néo-Zélandais moyen avec des capacités modestes, dit Helen Clark, Premier ministre de Nouvelle-Zélande. *En réalité*, c'était un colosse. (OUEFR 08)

En ce sens, un potentiel cadratif peut être attribué aux verbes quand ils font partie de locutions de ce type. Charolles (1997: p. 35) fait une remarque similaire par rapport aux « univers d'énonciation », qui peuvent être installés par un verbe comme *dire*. *Dire* est le verbe le plus utilisé en tant que cooccurrent spécifique dans le corpus et il est souvent utilisé avec une fonction anticipative dans une séquence avec cadratif(s). La cooccurrence de *dire* avec *en fait* est statistiquement plus spécifique que celle avec *en réalité*, mais un grand nombre des occurrences de *dire* identifiées n'ont pas de fonction anticipative, puisque le verbe ne fait pas partie d'une locution cadrative.

Le verbe *prétendre* peut également être utilisé avec une fonction anticipative. Dans l'exemple suivant, notons la présence d'un autre cadratif anticipatif (*sur le papier*), qui contribue également au contraste déclenché par le cadratif contrastif *en fait* :

- (99) Sur le papier, ils prétendent le faire, mais *en fait*, quand on leur demande, ce n'est pas possible. (OUEFR 07)

Le verbe *prétendre* se combine typiquement avec *en fait*, mais l'adjectif dérivé *prétendu* est aussi spécifique de *en réalité*. Il peut, comme le verbe, avoir une fonction anticipative. Dans l'exemple ci-dessous, il est combiné avec le verbe *croire* dans la phrase précédente qui les deux anticipent le contraste de cadres. L'adjectif *prétendu* caractérise le *trésor* d'un point de vue qui ne correspond pas à celui du locuteur, ainsi renvoyant à une source d'information qui diffère du locuteur, et qui est contrasté par la suite avec *en réalité* :

- (100) On croyait tout savoir sur l'énigme de Rennes-le-Château. Ou comment le prétendu trésor des Templiers était, *en réalité*, un magot amassé par l'abbé Saunière grâce à un trafic de messes d'indulgence. (OUEFR 07)

Il s'avère que les verbes de parole et d'opinion forment souvent des locutions qui peuvent relativiser le contenu propositionnel de leur phrase d'accueil. Il a été illustré que ces verbes peuvent avoir une fonction anticipative en cooccurrence avec des cadratifs contrastifs.

Les verbes de parole et d'opinion ont plusieurs caractéristiques communes :

- typiquement utilisés dans une locution du type *X dit (que) p*, ils peuvent indiquer une source d'information et ressemblent ainsi aux cadratifs d'énonciation et aux introducteurs de source ;
- un test de substitution atteste que ces verbes sont interchangeables avec d'autres marqueurs anticipatifs (tels que les cadratifs anticipatifs), ce qui indique leur fonction discursive partagée malgré leur structure différente ;
- à la différence des cadratifs anticipatifs et à l'instar des verbes de perception (5.4), les verbes de parole et d'opinion ne peuvent pas encadrer plus que leur phrase d'accueil.

5.7. Bilan des différences sémantiques entre les types de marqueurs anticipatifs

Les sous-chapitres précédents l'ont montré : la plupart des cooccurrents accompagnant les cadratifs à nom abstrait dans une séquence discursive avec cadratif(s) ont le potentiel de remplir une fonction discursive anticipative. Ces premiers ont plusieurs caractéristiques communes. Tout d'abord, ils peuvent modaliser l'ensemble d'une proposition ou même de plusieurs propositions et énoncés. Ces marqueurs ont une fonction discursive qui anticipe un contraste propositionnel en cooccurrence avec un cadratif à nom abstrait qui déclenche ce contraste. La typologie présentée a permis d'illustrer que tous ces marqueurs ont le potentiel d'anticiper un contraste propositionnel en relativisant la validité d'un contenu propositionnel par un critère sémantique. Souvent, ce potentiel est dérivé d'un trait sémantique proche (évidentiel et modal) qui permet de signaler une prise de distance.

Tandis que les marqueurs généralement considérés comme des marqueurs cadratifs peuvent porter sur plusieurs énoncés, ceci n'est pas le cas des marqueurs qui signalent une relativisation uniquement quand ils sont associés à un cadratifs contrastif. Cependant, cette différence n'empêche pas que tous les marqueurs identifiés prennent une fonction discursive anticipative. Le trait commun déterminant est la relativisation du premier énoncé dans la séquence discursive par ces formes.

Dans une séquence discursive, deux cadratifs interviennent typiquement en position initiale de deux énoncés consécutifs. Parmi les cadratifs anticipatifs utilisés sont les cadratifs à nom abstrait *en apparence*, *en théorie* et *en principe*. Les adverbess retenus par

l'analyse cooccurentielle (*théoriquement, apparemment*) ont les mêmes origines morphologiques et appartiennent également à la classe des cadratifs. Les introducteurs de sources ont également un potentiel cadratif. Le marqueur *selon* ainsi que *soi-disant* sont des locutions adverbiales cadratives qui permettent d'introduire la source d'information donnée, qui, face au cadre introduit par un cadratif à nom abstrait contrastif, est présentée comme étant moins fiable et pas conforme au cadre du réel. L'adverbe *officiellement* fonctionne de la même manière. Étant également cadratif, cet adverbe permet de contraster une source dite officielle mais jugé peu fiable avec les faits réels. Il en va de même pour les noms abstraits qui forment des syntagmes cadratifs en combinaison avec des verbes dans une locution du type *verbe + nom abstrait*, comme par exemple *donner l'impression (que/de) p.* tous ces marqueurs peuvent, en tant que cadratifs, porter sur un ou plusieurs énoncés.

En revanche, un certain nombre des cooccurents ne sont pas considérés comme des cadratifs, mais ils peuvent également relativiser un contenu propositionnel et par ce fait anticiper un contraste. Ces marqueurs se distinguent des cadratifs anticipatifs par le fait de ne pas pouvoir porter sur un contexte plus large que leur phrase d'accueil. Ainsi, les verbes de perception, de parole et d'opinion ainsi que les adjectifs et noms abstraits intégrés dans des locutions du type *verbe + nom abstrait* ne sont pas des marqueurs cadratifs. Néanmoins, ces formes peuvent avoir une fonction anticipative en cooccurrence avec un cadratif à nom abstrait contrastif. Dans ce cas, les verbes de perception, de parole et d'opinion régissent une proposition entière. Ils relativisent le contenu propositionnel de leur phrase d'accueil, ce qui permet d'annoncer le contraste qui sera par la suite déclenché par un cadratif ayant une fonction contrastive. Les verbes sont d'habitude employés dans des constructions du type *verbe que p* qui indiquent la source d'une information. Les adjectifs modifient d'habitude des groupes nominaux qui permettent de relativiser un contenu propositionnel par une modalisation indiquant la non-fiabilité de l'information, mais ils peuvent aussi être intégrés dans des locutions cadratives (par exemple *de source officielle*).

Les tests de substitution ont illustrés que tous ces cooccurents cadratifs et non cadratifs prennent une fonction anticipative quand ils interviennent avant un cadratif à nom abstrait. La fonction anticipative décrite à l'exemple des cadratifs *en apparence, en théorie* et *en principe* au début de présent chapitre comme s'avère être fondée sur leur

capacité à relativiser la validité d'un contenu propositionnel, ce qui est exploité au niveau du discours pour l'anticipation d'un contraste. On peut en tirer la conclusion que même si cette fonction anticipative est souvent dérivée du potentiel cadratif d'un marqueur, d'autres types de marqueurs modaux et évidentiels peuvent également prendre cette même fonction discursive.

5.8. Absence de marqueurs anticipatifs : l'emploi des cadratifs à nom abstrait contrastifs comme connecteurs

L'analyse des profils combinatoires des cadratifs contrastifs à nom abstrait a fait découvrir le paradigme des marqueurs anticipatifs, dont la présence va de pair avec la fonction contrastive de ces premiers. En tant que cadratifs, les cadratifs *en fait*, *en réalité* et *en vérité*, *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* peuvent déclencher un contraste de cadres. Ce cas de figure a été traité dans les sous-chapitres précédents.

Cependant, certains cadratifs contrastifs peuvent également déclencher un contraste qui ne porte pas sur le niveau propositionnel. Il s'agit des emplois en tant que connecteurs. Ces cas de figure sont traités dans la littérature présentée dans le chapitre 1 et les sections 2.3.3 et 2.3.4 (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Rossari: 1997). En tant que connecteur dits « reformulatifs », les cadratifs à nom abstrait contrastent deux énoncés sans que deux cadres divergents soient réellement introduits dans la séquence discursive. En l'absence de cadratifs anticipatifs ou d'autres marqueurs anticipatifs relativisant l'énoncé précédent, *en fait*, *en réalité* et *en vérité* parfois n'introduisent pas de cadres qui restreignent la validité du contenu. Dans l'exemple suivant, les deux énoncés reliés par *en fait* sont en effet interprétés comme étant intégrés dans le même cadre :

- (101) Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match. *En fait*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon. (LFI 08)

Ici, ce ne sont donc pas des points de vue divergents qui seraient mis en contraste par deux cadres, mais *en fait* sert à signaler un contraste qui concerne la façon d'énoncer les deux énoncés. Le connecteur cadratif introduit une reformulation de ce qui est dit avant.

Dans l'exemple (101), il s'agit d'une précision sous forme d'une information supplémentaire. Cette reformulation est présentée comme étant plus importante que l'information donnée avant. Rossari (1997) parle de l'introduction d'« un fait nouveau ». *En réalité* peut fonctionner de la même manière (Rossari: 1997) :

(102) Vous savez, parfois, j'ai été aussi une grande sœur pour Gianni. Il aimait la confrontation, il la réclamait. Mais soudain je n'étais plus sûre de moi, j'ai sans doute commis quelques erreurs. *En réalité*, je n'ai pas trouvé le temps de faire mon deuil. (LFI 07)

En fait et *en réalité* en tant que connecteurs reformulatifs représentent l'énoncé suivant comme étant pris en charge par le locuteur en dépit d'un énoncé précédent (voir en ce sens aussi Charolles (1984); Charolles et Pietrandrea (2012); Rossari (1997); Rossari et al. (2018b); Saunier (2017); Wandel (2017, 2020)). Un effet de contraste est donc toujours déclenché quand les cadratifs sont des connecteurs, mais ce contraste concerne uniquement la représentation des énoncés dans le discours et non la validité des contenus propositionnels. Les cadratifs connecteurs n'introduisent pas de cadres véridictionnels, puisqu'ils n'ont qu'une fonction discursive qui porte uniquement sur les aspects métalinguistiques de l'énonciation et de l'organisation du discours. Charolles (1997: p. 27) constate cette différence de fonctionnement dans sa première typologie des cadres du discours où il est dit par rapport aux cadratifs connecteurs : « Pour les distinguer de celles qui ont une incidence sur l'appréciation de la vérité/fausseté des contenus propositionnels et initient des univers, nous dirons qu'elles introduisent des espaces de discours ».

On peut aussi remplacer *en fait* et *en réalité* dans (101) et (102) plus ou moins bien par *en vérité*, qui a également des emplois comme connecteur où il signale une « réfutation » (Combettes & Kuyumcuyan: 2007, p. 89) et joue un « rôle d'appoint » pour *mais* :

(103) Je comprends les raisons de M. De Grignan, **mais en vérité**, quand on aime une femme, quelquefois on en a pitié. (Mme de Sévigné (1671) citée dans Combettes et Kuyumcuyan (2007), voir aussi section 2.3.4)

En vérité ici n'est pas réfutatif dans le sens que le connecteur *en vérité* contrasterait deux arguments opposés. Il ne déclenche pas de contraste de cadres qui signalerait une telle opposition de points de vue. La fonction de *en vérité* ressemble plutôt à la fonction

reformulative de *en fait* et *en réalité*. *Je comprends* indique que le point de vue introduit par le premier énoncé est accepté par le locuteur, mais sa prise en charge n'est pas revendiquée par ce même. En même temps, *mais* signale la revendication de la prise en charge du second énoncé par le locuteur en dépit du premier.

La variabilité de certains cadratifs s'avère encore plus grande si l'on considère encore les emplois de *en fait* comme marqueur discursif qui ne déclenche plus d'effet de contraste et qui n'est donc pas un connecteur, puisqu'il prend une fonction interactionnelle ayant comme but la progression du discours en cours. Ces emplois ne sont pas attestés dans le corpus journalistique interrogé, mais sont très fréquents à l'oral (comme le montrent par exemple Engel et al. (2010)) :

- (104) « Bah, *en fait* ... J'étais avec maman dans ce coin et on se baladait dans la forêt là-bas, *en fait*... Et on cueillait des champignons, mais je suis allé dans un coin avec pleins de champignons et je me suis perdu et j'ai retrouvé le chemin pour retourner en ville, mais maman est coincée dans la forêt, si ça se trouve, elle s'est perdue... *En fait*, elle va se faire manger par des monstres alors il faut que je trouve une nouvelle maman !!! » (French Web 2012 (frTenTen12))

Les cadratifs anticipatifs permettent de mieux comprendre les emplois des cadratifs qui déclenchent un contraste de cadres. Si leur présence indique de façon fiable un emploi contrastif du cadratif à nom abstrait qui porte sur la proposition, leur absence peut être un indice pour l'emploi comme connecteur reformulatif.

Avec l'objectif de mieux tenir compte de cette polyvalence de certains cadratifs, le modèle de représentation des sens modaux présenté dans le sous-chapitre 2.4 sera appliqué. Dans le chapitre, sa grille d'analyse permettra de représenter les combinaisons des marqueurs dans une séquence discursive avec cadratif(s) et leurs fonctions discursives.

5.9. Le connecteur *mais*

Parmi les cooccurrents spécifiques des cadratifs à nom abstrait se trouve un seul qui n'est pas un cadratif : le connecteur *mais*. L'analyse des profils combinatoires a pu révéler que les cadratifs à nom abstrait intervenant dans la partie B d'une séquence discursive

déclenchent un contraste de cadres typiquement en cooccurrence avec des cadratifs anticipatifs qui interviennent dans leur contexte gauche.

La régularité de la présence de *mais* dans le contexte gauche de ces cadratifs à nom abstrait indique que ce connecteur joue un rôle tout aussi important. *En vérité*, qui dans le corpus interrogé n'a pas de cadratifs anticipatifs comme cooccurrents spécifiques contrairement aux autres cadratifs analysés, est également spécifiquement employé avec le connecteur *mais* :

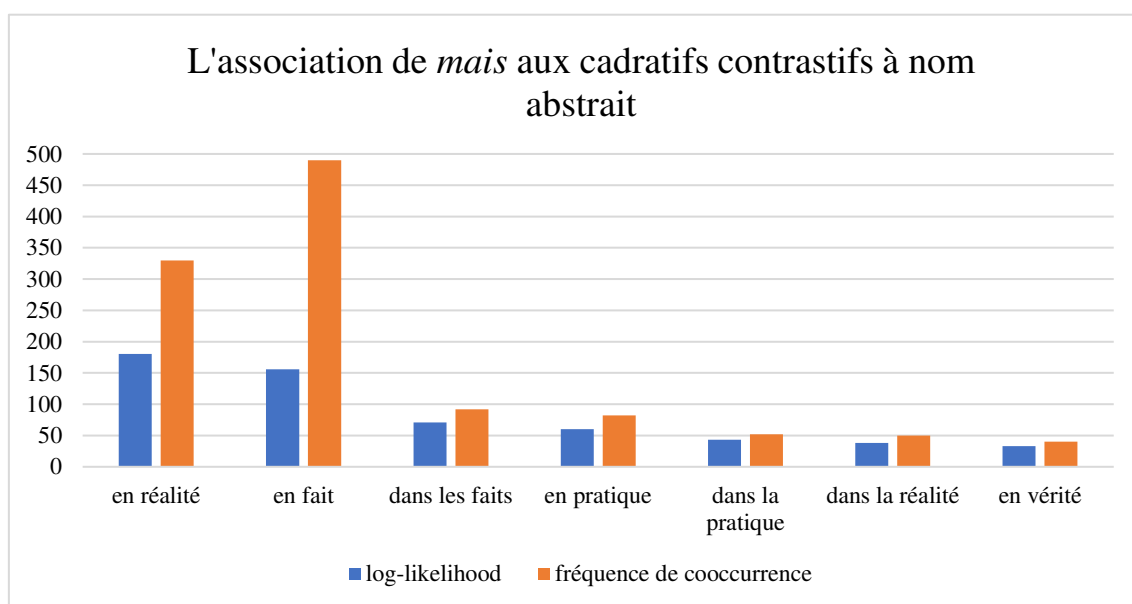


Figure 22 : Le connecteur *mais* comme cooccurrent spécifique gauche des cadratifs à nom abstrait, corpus *Emolex* (128 259 209 tokens), empan de 20 tokens, $ll \geq 10,83$, $f \geq 5$.

Aucune préférence de *mais* pour un concept abstrait particulier ne peut être déduite de ses cooccurrences spécifiques, puisqu'il est spécifiquement utilisé avec tous les cadratifs à nom abstrait. Toutefois, il est à noter que ceux formés sur la préposition *en*, à l'exception de *en vérité* et *en pratique*, ont tendance à être plus fortement associés avec le connecteur *mais* que ceux formés sur *dans*. *En fait* et *en réalité* se retrouvent en tête de la liste des associations avec des valeurs très élevées ($ll = 180$ et $ll = 156$). Quant aux cooccurrents en tête d'un profil combinatoire qui s'écartent comme groupe clairement détaché du reste de la liste des cooccurrents en ce qui concerne les valeurs, Blumenthal (2013) parle de « l'assise collocative » :

Nous appellerons « assise collocative » du mot-pivot ce qui émerge, parmi les accompagnateurs, comme le peloton de tête, car il s'agit en principe de mots qui entrent avec ce dernier dans une relation de « collocation ».

Des valeurs de la mesure d'association *log-likelihood* élevées de quelques cooccurrences comparées au reste des cooccurrences indiquent donc souvent des associations particulièrement fortes entre un pivot et un cooccurent. Dans le présent cas, cela pointe sur la particularité de l'association de *mais* avec *en fait* et *en réalité*. Cette observation sera mise au test entre autres dans le sous-chapitre 7.2 où il sera question de l'influence de *mais* sur les trois connecteurs polyvalents *en fait*, *en réalité* et *en vérité*.

Par ailleurs, le connecteur *mais* est le seul cooccurent qui s'associe spécifiquement avec tous les sept cadratifs contrastifs étudiés. En effet, comme dans l'exemple suivant, on trouve typiquement dans la partie A de la séquence discursive un cadratif anticipatif (*en théorie*) suivi dans la partie B par le connecteur *mais* et un cadratif contrastif (*en réalité*) :

- (105) En théorie, Second Life est exclusivement réservé aux adultes. **Mais en réalité**, un adolescent peut facilement mentir sur sa date de naissance pour évoluer dans ce monde virtuel. (OUEFR 07)

Dans l'exemple, le cadratif anticipatif *en théorie* relativise la validité du contenu *Second Life est exclusivement réservé aux adultes* et anticipe le contraste de cadres déclenché par l'introduction du contenu *un adolescent peut facilement mentir sur sa date de naissance pour évoluer dans ce monde virtuel* qui s'intègre dans le cadre défini par *en réalité*.

En parallèle, le connecteur *mais* marque un *contraste énonciatif* par le fait de signaler la revendication de la prise en charge du second énoncé qui diffère de la prise en charge du premier, qui est mise à distance (Rossari: 2015, 2016a). Ce contraste énonciatif se fonde sur deux représentations différentes des parties A et B dans le discours. Le connecteur *mais* a donc, comme les cadratifs contrastifs, une fonction contrastive, mais sur un autre niveau du discours. À la différence des cadratifs contrastifs, *mais* n'introduit pas de cadre, mais contraste deux perspectives énonciatives divergentes en reliant les deux énoncés.

Un cadratif contrastif peut intervenir avec *mais* sans qu'un cadratif anticipatif n'intervienne dans la partie A. Dans ce cas, le cadratif contrastif n'introduit pas toujours un cadre, mais a parfois une fonction de connecteur :

(106) Il a d'abord été surpris, presque choqué. **Mais en fait**, il me l'a dit après, ça a été important pour lui que je réagisse. (OUEFR 08)

Dans les exemples (105) et (106) présentés ci-dessus, le connecteur *mais* agit comme charnière entre les deux énoncés qu'il relie. Son intervention suscite une lecture concessive de la séquence. Le présent travail utilise la description de *mais* proposée par Rossari (2015, 2016a) qui décrit *mais* au moyen du concept de la prise en charge au lieu de celui de l'« opposition logique ». En s'appuyant sur Anscombe et Ducrot (1977) et Ducrot et Vogt (1979), l'auteure propose de retenir pour *mais* l'indication de hiérarchie argumentative entre énoncés qui relève de deux perspectives énonciatives contrastées. Le connecteur *mais* a la propriété de signaler une différence quant à la prise en charge des deux énoncés qu'il relie. La prise en charge de l'énoncé précédent est mise à distance rétrospectivement et celle de l'énoncé introduit par *mais* est revendiquée par le locuteur. Le résultat est un contraste dit énonciatif. On peut ainsi dire que par l'intervention de *mais* le premier énoncé est situé à l'arrière-plan discursif, tandis que le second est mis à l'avant-plan (voir aussi le contraste entre « accordé » et « conçu » chez Carel (2011)).

Tandis que *mais* déclenche une lecture concessive en indiquant la revendication de la prise en charge du second énoncé, c'est *en fait* qui semble renforcer cet effet. Il évoque par son potentiel cadratif un contraste de cadres qui n'est pas réellement déclenché, mais qui également sert à signaler la revendication de la prise en charge. Il s'agit de la fonction reformulative décrite par Rossari (1997) et présentée dans la section 2.3.3. En ce qui concerne leur fonction discursive en tant que connecteurs, *mais* et *en fait* paraissent presque redondants. Mais malgré la fonction contrastive similaire, *en fait* semble garder son potentiel cadratif. Cet aspect sera discuté dans la perspective du modèle qui a été présenté dans le sous-chapitre 2.4 et appliqué aux différentes combinatoires de marqueurs dans le chapitre 4.

L'équipe de linguistique française de l'Université de Neuchâtel¹² a mené plusieurs études sur le connecteur *mais* afin d'en déterminer l'influence sur les sens de différentes formes modales. Rossari et al. (2016a) révèlent la tendance qu'ont certains adverbes épistémiques (ADV-E), notamment *sans doute* et *peut-être*, à intervenir avec *mais* et à

¹² Ont été impliqués dans le projet sur la modalité Corinne Rossari, Annalena Hütsch, Claudia Ricci, Margot Salsmann et Dennis Wandel.

véhiculer dans ce contexte un sens concessif similaire à *certes* dans une séquence du type *ADV_E... , mais...*. Rossari et al. (2018b) proposent une étude contrastive des connecteurs reformulatifs en français, en italien et en allemand en cooccurrence avec les connecteurs *mais*, *ma* en italien et *aber* en allemand. Il est montré que notamment les marqueurs reformulatifs de distanciation (par exemple *en fait* et *en réalité*) se prêtent à cette cooccurrence spécifique avec *mais*. Les auteurs constatent des tendances similaires pour les équivalents des reformulatifs *en fait* et *en réalité* en italien et en allemand qui, lorsqu'ils peuvent avoir une fonction reformulative, sont statistiquement plus fortement associés aux connecteurs *ma* et *aber* (c'est par exemple le cas de la particule modale *eigentlich* en allemand) que ceux qui n'ont que des emplois cadratifs.

Plusieurs travaux existants mentionnent cette interaction entre le connecteur *mais* et *réalité/en fait* (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007; Rossari: 1997). Charolles et Pietrandrea (2012: p. 127) indiquent que dans de nombreux cas « *en réalité* commute avec *mais* sans changement de sens évident », d'où leur potentiel « oppositif » partagé en tant que connecteur. Mais *en réalité* apporte une fonction cadrative à l'interprétation de l'énoncé, contribution sémantique que *mais* ne véhicule pas. Dans ce cas, *en réalité* peut être remplacé par *mais en réalité*, mais non par *mais* seul : « c'est parce que le premier énoncé n'est pas signalé clairement comme relevant d'une appréhension superficielle de la situation à laquelle il est fait allusion », ce qui nécessite la précision que donne le cadratif *en réalité* (Charolles & Pietrandrea: 2012, p. 127). Combettes et Kuyumcuyan (2007: p. 85) indiquent que *en vérité* a un emploi comme « modalisateur d'énoncé » dans une séquence du type « (*en apparence*) P1, (*mais*) *en vérité* P2 » où le connecteur *mais* est régulièrement employé en cooccurrence avec deux cadratifs contrastés.

Le connecteur *mais* est le seul cooccurrent spécifique des cadratifs à nom abstrait qui n'a pas une fonction anticipative. En même temps, c'est le seul marqueur qui est spécifique de tous les sept pivots (*en fait*, *en réalité*, *en vérité*, *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité*, *dans la pratique*). *Mais* a une fonction contrastive qui ressemble à celle des cadratifs à nom abstrait quand ceux-ci ont une portée énonciative et une fonction comme connecteurs reformulatifs. Le chapitre 6 proposera une analyse contextuelle partant de ce connecteur qui s'intéressera à son rôle particulier dans la séquence discursive avec cadratif(s).

5.10. Les marqueurs et leurs fonctions dans la séquence discursive avec cadratif(s)

Les premiers exemples discutés dans l'introduction avaient déjà indiqué que les cadratifs à nom abstrait ayant une fonction contrastive et les cadratifs ayant une fonction anticipative se combinent régulièrement dans une même séquence discursive. Ensuite, les analyses cooccurentielles menées dans les chapitres 3 et 4 ont pu révéler que non seulement des marqueurs cadratifs au sens strict peuvent anticiper un contraste dans la séquence discursive, mais aussi d'autres formes modales et évidentielles telles que les introducteurs de sources et les verbes de perception, de parole et d'opinion. Maintenant, il s'agira d'apporter encore quelques précisions à la description de la séquence discursive qui a été introduite au début de ce chapitre. Plus précisément, il faudra généraliser le schéma établi avant afin de représenter les fonctions discursives des marqueurs qui interviennent dans les parties A et B de la séquence discursive avec cadratif(s).

Dans la partie A peuvent intervenir les *marqueurs anticipatifs (MA)*. Ces marqueurs annoncent l'introduction d'un contraste au niveau propositionnel qui sera déclenché dans la partie B. Selon l'analyse des profils combinatoires des cadratifs contrastifs, il s'agit souvent de cadratifs qui remplissent cette fonction discursive. L'analyse a retenu des cadratifs à nom abstrait, adverbes cadratifs, adjectifs à potentiel cadratif et des syntagmes cadratifs. Les verbes de perception peuvent aussi relativiser un contenu propositionnel et par ce fait avoir une fonction anticipative quand ils font partie d'une séquence du type *il V_{perception} que p*. Il s'avère que les introducteurs de source, dont la valeur évidentielle représente *a priori* leur contribution sémantique à potentiel cadratif, peuvent également anticiper un contraste de cadres. Et ceci quand ils introduisent un contenu propositionnel présenté comme provenant d'un énonciateur différent du locuteur responsable du discours en cours. De même, les verbes de parole et d'opinion dans une séquence du type *X V_{dire/opinion} que p* peuvent introduire un point de vue divergent de celui du locuteur et ainsi annoncer un contraste.

Dans la partie B interviennent les *marqueurs contrastifs (MC)*. Le paradigme de marqueurs contrastifs analysé comprend les sept cadratifs à nom abstrait *en réalité, en fait, en vérité, en pratique, dans les faits, dans la réalité* et *dans la pratique*. Ils déclenchent un contraste qui peut être annoncé par un marqueur anticipatif. Il a été révélé que certains marqueurs anticipatifs prennent une fonction anticipative seulement quand

ils sont employés dans la séquence discursive avec un cadratif contrastif. Ces formes ne sont pas cadratifs.

Même si les marqueurs anticipatifs diffèrent en ce qui concerne leurs traits modaux, évidentiels et cadratifs, un contraste peut être déclenché en combinaison avec l'un des sept cadratifs à nom abstrait pivots. Les cadratifs à nom abstrait contrastifs, qui déclenchent un contraste au niveau propositionnel, ont un trait modal, évidentiel et cadratif (voir sections 2.2.2 et 2.3.1 notamment). Cela semble expliquer pourquoi ils sont souvent interchangeables et peuvent facilement être combinés avec un paradigme varié de marqueurs anticipatifs. Les différents marqueurs anticipatifs quant à eux sont souvent interchangeables dans une séquence discursive avec cadratif(s), puisqu'ils relativisent tous la validité d'un contenu propositionnel précédent.

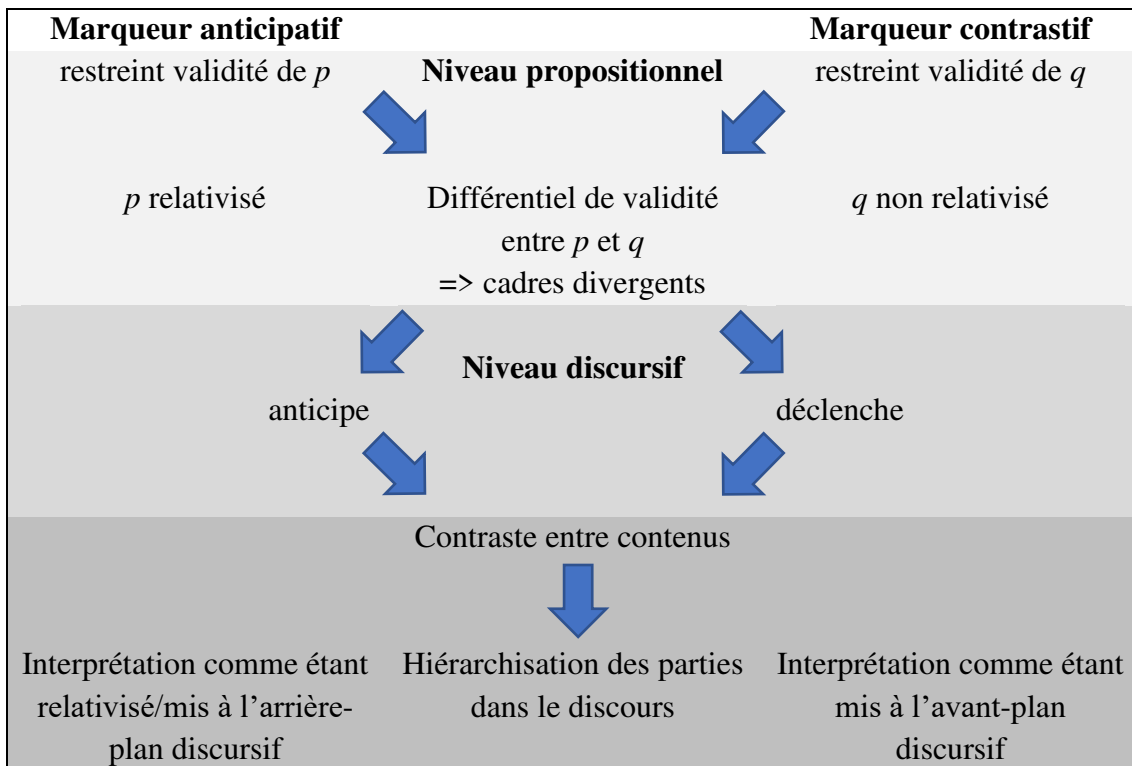


Figure 23: Fonctionnement des marqueurs anticipatifs et contrastifs.

Cette relativisation du premier contenu p conduit à une interprétation selon laquelle le second contenu q , introduit par un cadratif à nom abstrait, est perçu comme non relativisé. Il en résulte un différentiel de validité entre p et q , ce qui dans le cas des cadratifs correspond à un contraste de cadres. Le terme *contraste de cadres* utilisé pour le cas de deux cadratifs consécutifs sera par la suite remplacé par le terme plus générique *contraste*

propositionnel qui s'appuie sur le modèle théorique présenté (sous-chapitre 2.4) et qui permet de représenter un contraste auquel contribuent des marqueurs non cadratifs. Les fonctions discursives des marqueurs anticipatifs et contrastifs dépendent donc de leur position dans la séquence discursive ainsi que de la manière dont un marqueur modalise le contenu propositionnel qu'il introduit. Le fonctionnement sémantique des marqueurs au niveau propositionnel ainsi qu'au niveau discursif est représenté par le schéma ci-dessus.

En partant des fonctions discursives des marqueurs anticipatifs et contrastifs présentées ci-dessus, il est possible de formuler un troisième test sémantique qui permet de distinguer les emplois des cadratifs à nom abstrait. Pour rappel, dans le sous-chapitre 2.4, deux tests sémantiques ont été introduits :

1. Un marqueur avec une fonction cadrative contribue au contenu propositionnel, mais il n'en fait pas partie. C'est pourquoi le focus dans sa phrase d'accueil peut être mis sur ce marqueur par une mise en relief : *C'est CADRATIF À NOM ABSTRAIT que p.*
2. Un marqueur cadratif propositionnel peut être placé au début d'une séquence discursive et ne demande qu'une suite en aval, alors qu'un connecteur reformulatif portant sur le niveau énonciatif relie deux énoncés en reprenant un dire précédent et ainsi demande un contexte à gauche et à droite.

Il s'y ajoute un troisième test qui concerne la combinatoire des cadratifs à nom abstrait avec des marqueurs anticipatifs dans leur contexte gauche :

3. La présence ou la possibilité d'insérer un marqueur anticipatif propositionnel dans le contexte gauche d'un cadratif à nom abstrait indique un emploi propositionnel de ce dernier.

Il a été démontré que les cadratifs à nom abstrait ont toujours une portée propositionnelle quand ils sont combinés avec un autre marqueur anticipatif propositionnel dans leur contexte gauche. Ces derniers annoncent un contraste déclenché par la suite par un cadratif à nom abstrait avec une fonction contrastive portant sur le contenu propositionnel :

(107) Si, **en théorie**, un salarié doit pouvoir refuser ce type de contrat, **en réalité** son embauche peut être conditionnée à l'acceptation d'un accord individuel. (LM 07)

En revanche, un cadratif à nom abstrait qui a une fonction de connecteur ne peut pas être combiné avec un marqueur anticipatif propositionnel comme l'illustre l'exemple suivant où *en réalité* a une portée énonciative, mais uniquement si l'on n'essaie pas d'ajouter un marqueur anticipatif propositionnel tel que *en théorie* :

(108) Vous savez, parfois, j'ai été aussi une grande sœur pour Gianni. Il aimait la confrontation, il la réclamait. Mais soudain je n'étais plus sûre de moi, ? **[en théorie]** j'ai sans doute commis quelques erreurs. **En réalité**, je n'ai pas trouvé le temps de faire mon deuil. (LFI 07)

Les cadratifs polyvalents peuvent seulement prendre une fonction de connecteur s'ils interviennent dans un contexte sans marqueur anticipatif propositionnel. Les marqueurs anticipatifs et contrastifs peuvent être distingués en fonction de deux critères – leur position dans la séquence discursive (partie A ou B) et leur fonction discursive :

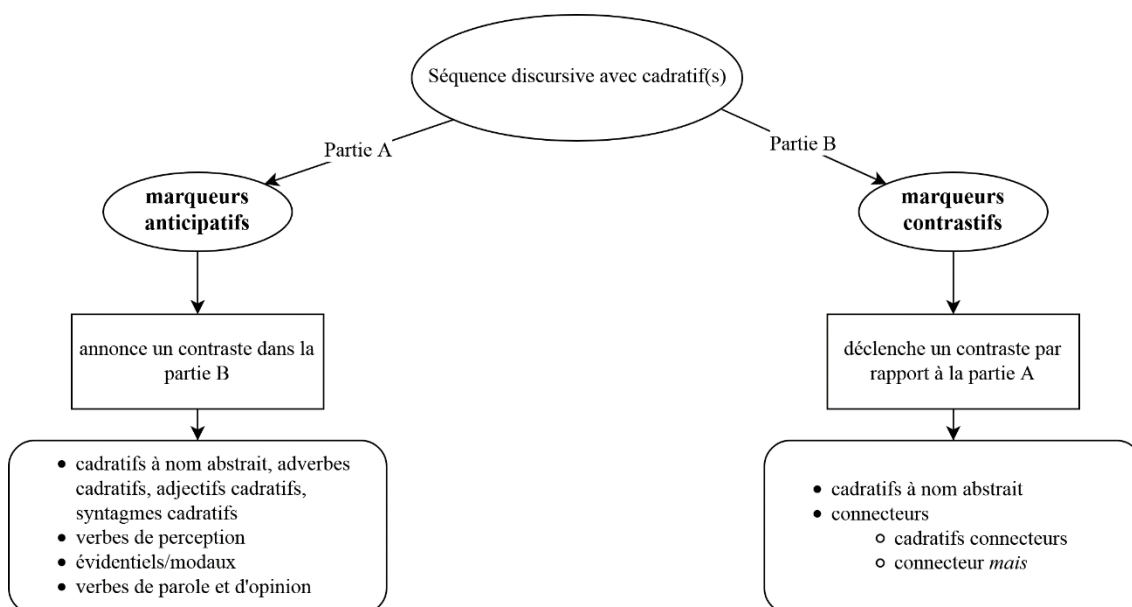


Figure 24: Les fonctions discursives des marqueurs anticipatifs et marqueurs contrastifs dans une séquence discursive avec cadratif(s).

Charolles et Pietrandrea (2012) ainsi que Combettes et Kuyumcuyan (2007) argumentent en faveur d'une grammaticalisation simultanée de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* qui résulte

en plusieurs emplois distincts. Les analyses effectuées indiquent que la séquence discursive avec cadratif(s) représente le premier stade de la grammaticalisation des cadratifs à nom abstrait. En position détachée, ils sont utilisés en tant que cadratifs et déclenchent un effet de contraste au niveau propositionnel. Leur portée cadrative s'exerce donc non seulement sur le contexte en aval, mais également sur le contexte en amont. En effet, ce contraste fait typiquement intervenir d'autres marqueurs (cadratifs) qui y contribuent en tant que marqueurs anticipatifs propositionnels. Ces associations ont été révélées par l'analyse contextuelle 1 qui a indiqué leur spécificité d'un point de vue statistique. Le deuxième stade de la grammaticalisation de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* est leur emploi en tant que connecteurs. Dans ce cas de figure, la séquence discursive est caractérisée par l'absence de marqueurs propositionnels ayant une fonction anticipative, puisque les cadratifs à nom abstrait transfèrent le contraste qu'ils marquent au niveau énonciatif. Leurs emplois en tant que cadratifs et connecteurs ont en commun une fonction discursive qui est contrastive, mais ils diffèrent par rapport à la portée de leur contribution sémantique stable.

Un élargissement de la perspective portant sur le fonctionnement des marqueurs dans une séquence discursive avec cadratif(s) permettra de répondre à des questions auxquelles les analyses contextuelles présentées jusqu'ici n'ont pas pu répondre. Les analyses précédentes se sont intéressées aux combinaisons des cadratifs à nom abstrait quand ils portent sur le niveau propositionnel. Leurs emplois en tant que connecteur nécessiteront des affinements. De plus, le cas de *mais* se présente comme un cas de figure particulièrement complexe, notamment parce qu'il est un cooccurrent spécifique des cadratifs contrastifs et en même temps il marque également un contraste. Dans ce contexte, il faut aussi se demander s'il existe également des marqueurs anticipatifs portant sur le niveau énonciatif.

Le chapitre suivant essaiera de déterminer les fonctions des différents marqueurs intervenant dans la séquence discursive et de saisir dans une perspective plus large toutes les combinaisons de marqueurs anticipatifs et contrastifs qui sont attestées dans le corpus (chapitre 4).

6. Analyse contextuelle 2 : Les combinatoires des marqueurs dans la séquence discursive avec cadratif(s)

La littérature présentée dans le chapitre 2 a relevé que les cadratifs à nom abstrait *en fait*, *en réalité* et *en vérité* sont polyvalents. Avec une portée propositionnelle, ils ont une fonction cadrative, tandis qu'avec une portée énonciative ils prennent une fonction de connecteur. En revanche, les marqueurs *en pratique*, *dans les faits*, *dans la réalité* et *dans la pratique* sont monovalents puisqu'ils ont uniquement des emplois propositionnels en tant que cadratifs.

L'analyse des profils combinatoires (chapitre 3) a indiqué que les cadratifs à nom abstrait, monovalents ainsi que polyvalents, se combinent de manière statistiquement significative avec des marqueurs qui peuvent prendre une fonction anticipative d'un contraste propositionnel ainsi qu'avec le connecteur *mais*.

La typologie de ces cooccurrents spécifiques (chapitre 4) a fait ressortir que le paradigme des cooccurrents est restreint quant au nombre de cooccurrents mais hétérogène quant aux types de marqueurs. Dans un premier groupe, les introducteurs de concepts abstraits ont été identifiés, qui incluent des syntagmes et adverbes cadratifs ainsi que des verbes de perception. Dans un second groupe se situent les introducteurs de source, qui englobent des marqueurs évidentiels et des verbes de parole et d'opinion qui peuvent véhiculer une valeur cadrative en cooccurrence avec les cadratifs contrastifs.

Les analyses cooccurrentielles menées dans le chapitre 3 et la typologie établie dans le chapitre 4 ont révélé deux types de marqueurs qui peuvent être distingués par rapport à leur position et leur fonction discursive dans une séquence discursive avec cadratif(s) : les marqueurs anticipatifs et contrastifs. Cette distinction fonctionnelle au niveau discursif ne suffit pas pour distinguer tous les marqueurs. Les marqueurs analysés avaient une portée propositionnelle dans les cas de figure analysés. Ils modalisaient le contenu propositionnel en tant que cadratifs ou marqueurs sémantiquement proches. Cependant, tous les marqueurs ne sont pas propositionnels. À titre d'exemple, les analyses cooccurrentielles ont révélé que le connecteur *mais*, qui a un fonctionnement énonciatif selon Rossari (2015), est un cooccurrent spécifique de tous les cadratifs à nom abstraits contrastifs (voir sous-chapitre 4.4) :

(109) Sur le papier, le projet est alléchant^{P1}, **mais dans la réalité**, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives^{P2}. (LFI 08)

Sur le papier, en tant que marqueur anticipatif, encadre la proposition P1 et deux marqueurs contrastifs intervenant en tête de la proposition P2. *Dans la réalité* déclenche un contraste propositionnel en introduisant un cadre divergent. En même temps, le connecteur *mais* relie les deux énoncés contenant les propositions P1 et P2 et déclenche un contraste au niveau énonciatif qui concerne la manière de représenter ces énoncés dans le discours. De plus, trois cadratifs à nom abstrait sont polyvalents et peuvent ainsi prendre une portée énonciative quand ils sont employés comme connecteurs reformulatifs (Wandel: 2017, 2020).

Dans une séquence discursive avec cadratif(s), certains marqueurs contrastifs peuvent effectivement intervenir au niveau propositionnel et énonciatif. Par conséquent, le schéma représentant leur fonctionnement au niveau sémantique et discursive doit être modifié et affiné. Grâce au modèle théorique présenté dans le sous-chapitre 2.4, il est non seulement possible de distinguer la fonction anticipative de la contrastive, mais également la portée propositionnelle de la portée énonciative :

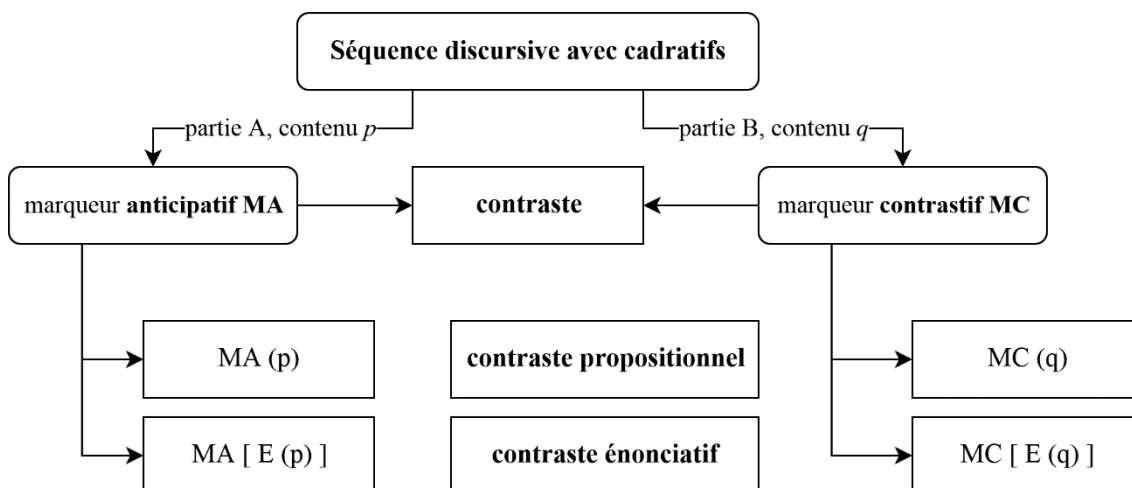


Figure 25: Schéma des fonctionnements propositionnels et énonciatifs des marqueurs anticipatifs (MA) et contrastifs (MC) dans la séquence discursive avec cadratif(s) selon le modèle triadique de la représentation des sens modaux présenté dans le sous-chapitre 2.4.

L'objectif de ce chapitre sera de compléter l'image donnée par l'analyse contextuelle 1 et son interprétation respectivement dans les chapitres 3 et 4. Toutes les combinatoires attestées dans le corpus seront déterminées et le fonctionnement des marqueurs sera

représenté au moyen du modèle théorique. Chaque sous-chapitre traitera d'une combinatoire de marqueurs spécifiques. Finalement, le sous-chapitre 6.13 proposera une synthèse des résultats et discutera brièvement les combinaisons non attestées dans le corpus.

6.1. Marqueur anticipatif propositionnel + marqueur contrastif propositionnel

Le premier cas de figure à considérer est celui où un marqueur anticipatif propositionnel précède un marqueur contrastif propositionnel. C'est la combinatoire relevée par les analyses cooccurentielles au début du présent travail (voir chapitre 3) qui déclenche un contraste propositionnel (voir chapitre 4). Dans l'exemple suivant interviennent les deux cadratifs *en apparence* et *en réalité* :

- (110) En apparence et à cet instant, Coluche a l'air plutôt joyeux. **En réalité**, celui qui vient d'être distingué traverse une terrible période de détresse. (LM 08)

En apparence ainsi que *en réalité* portent sur le contenu propositionnel de leurs phrases d'accueil. Ensemble, le cadratif anticipatif et le cadratif contrastif marquent un contraste propositionnel par le fait d'introduire deux cadres divergents. Leurs contributions sémantiques stables sont les suivantes¹³ :

en apparence : CS_{en_apparence}

en réalité : CS_{en_réalité}

Leur fonctionnement sémantique peut être représenté par la grille d'analyse du modèle théorique (voir sous-chapitre 2.4) :

Séquence discursive

Partie A

CS_{en_apparence} (p)

Partie B

CS_{en_réalité} (q)

Fonction discursive :

¹³ Pour faciliter la lecture, les contributions sémantiques stables (CS) des différents marqueurs seront par la suite étiquetées par le marqueur en souscrit.

(111) Sur le papier, le projet est alléchant, **mais dans la réalité**, il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives. (LFI 08)

Dans cet exemple, le syntagme prépositionnel *sur le papier* relativise le contenu propositionnel *le projet est alléchant*, ce qui a comme effet d'anticiper le contraste déclenché au niveau propositionnel par le marqueur contrastif *dans la réalité*, qui encadre le contenu propositionnel *il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives*. En parallèle, *mais* marque un contraste énonciatif mettant également en contraste les deux parties A et B de la séquence discursive, mais sur un autre niveau du discours.

Les contributions sémantiques des trois marqueurs se présentent ainsi :

sur le papier : $CS_{\text{sur_le_papier}}$

dans la réalité : $CS_{\text{dans_la_réalité}}$

mais : CS_{mais}

Tandis que les cadratifs *sur le papier* et *dans la réalité* appliquent leurs contributions sémantiques aux contenus propositionnels *p* et *q* respectivement, *mais* porte sur l'énonciation de ces deux contenus :

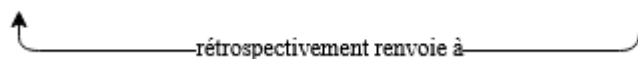
Séquence discursive

Partie A

$E [CS_{\text{sur_le_papier}} (p)]$

Partie B

$CS_{\text{mais}} \{ E [CS_{\text{dans_la_réalité}} (q)] \}$



Fonction discursive :

| | |
|--|--|
| Anticipation d'un contraste propositionnel par <i>sur le papier</i> | Contraste propositionnel déclenché par <i>dans la réalité</i> |
|--|--|

| | |
|---|---|
| Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par <i>mais</i> | Mis à l'avant-plan discursif par <i>mais</i> : déclenchement d'un contraste énonciatif |
|---|---|

Comme dans l'exemple (110), le cadratif anticipatif et le cadratif contrastif contribuent à un contraste propositionnel établi entre A et B. Il est le résultat d'un différentiel de validité des contenus *p* et *q* introduit par les deux cadres divergents. L'emploi propositionnel et cadratif des deux marqueurs peut être vérifié au moyen du test de paraphrase par une phrase clivée :

(112) C'est sur le papier que le projet est alléchant, **mais c'est dans la réalité qu'**il se heurte à de nombreuses complications juridiques et administratives.

En parallèle du contraste propositionnel, le connecteur *mais* introduit un contraste énonciatif, qui oppose deux perspectives énonciatives divergentes. *Mais* est une marque de contraste énonciatif. Il met la partie A à l'arrière-plan et la partie B à l'avant-plan du discours. Ainsi, *mais* véhicule un différentiel de prise en charge entre la partie A et la partie B (Rossari (2016a)).

Le cadratif anticipatif et le cadratif contrastif déclenchent un contraste propositionnel qui est compatible avec le contraste énonciatif déclenché par *mais*. D'un côté, *mais* signale que l'énonciation de *p* est mise à l'arrière-plan discursif, ce qui est compatible avec le fait que le contenu propositionnel énoncé est relativisé par *sur le papier*. De l'autre côté, le connecteur met l'énonciation de *q* à l'avant-plan, ce qui est compatible avec le fait que *dans la réalité* introduit *q* comme non relativisé.

6.3. Marqueur anticipatif propositionnel + *mais*

Dans ce cas de figure, il s'agit d'une combinatoire où seulement un marqueur anticipatif propositionnel est combiné avec le connecteur *mais*. Un marqueur contrastif intervenant au niveau propositionnel manque ici. Il s'agit donc de deux marqueurs qui ont le potentiel de contribuer à deux effets de contraste sur deux niveaux du discours différents (voir ci-dessus). De tels cas de figure sont attestés dans le corpus :

(113) **Officiellement**, la campagne municipale occupe « pleinement » l'esprit des ministres. **Mais** l'annonce par Nicolas Sarkozy, hier dans Le Figaro, qu'il n'y aura pas de remaniement d'ampleur avant la présidence française de l'Union européenne, qui occupera tout le second semestre 2008, a mis un terme à des semaines de rumeurs et de jeu virtuel de chaises musicales. (LFI 08)

Les contributions sémantiques des deux marqueurs se présentent ainsi :

officiellement : CS_{officiellement}

mais : CS_{mais}

Officiellement est un cadratif anticipatif avec une portée propositionnelle qui définit un cadre. Il anticipe un autre cadre qui devrait être introduit dans la partie B. *Mais* est un connecteur, et en tant que tel il porte sur le niveau énonciatif. Il déclenche un contraste énonciatif qui est interprété comme une concession :

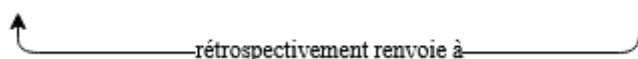
Séquence discursive

Partie A

Partie B

E [CS_{officiellement} (p)]

CS_{mais} [E (q)]



Fonction discursive :

Anticipation d'un contraste propositionnel
(*officiellement*)

Déclenchement d'un contraste
propositionnel suscité par la présence de
mais

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan
discursif par *mais*

Mis à l'avant-plan discursif par *mais* :
déclenchement d'un contraste énonciatif

Il manque donc ici un marqueur contrastif, qui pourrait déclencher le contraste propositionnel annoncé par *officiellement*. Mais il semble suffisant que *mais* intervienne au début de la partie B et déclenche un effet de contraste au niveau énonciatif. Malgré le fait que le contraste propositionnel anticipé par *officiellement* se situe sur un autre niveau du discours que le contraste énonciatif marqué par *mais*, la fonction anticipative de *officiellement* est compatible avec le contraste énonciatif signalé par *mais*. *Officiellement*, qui suscite une interprétation selon laquelle la partie A est relativisée, est compatible avec la mise à distance de la prise en charge de *p* et la revendication de la prise en charge de *q* indiquées par *mais*. En présence de *mais*, un marqueur ayant une fonction contrastive au

niveau propositionnel n'est pas obligatoire. Ceci peut être illustré si l'on ajoute le marqueur contrastif propositionnel manquant dans la partie B, puisque l'interprétation de l'exemple ne change pas fondamentalement :

- (114) **Officiellement**, la campagne municipale occupe « pleinement » l'esprit des ministres. **Mais en réalité** l'annonce par Nicolas Sarkozy, hier dans Le Figaro, qu'il n'y aura pas de remaniement d'ampleur avant la présidence française de l'Union européenne, qui occupera tout le second semestre 2008, a mis un terme à des semaines de rumeurs et de jeu virtuel de chaises musicales.

On peut partir du principe que les marqueurs anticipatifs propositionnels (comme *officiellement*) demandent la présence d'un marqueur contrastif. En combinaison avec un autre marqueur propositionnel, un contraste propositionnel est marqué par les deux marqueurs (voir sous-chapitre 6.1). Mais un marqueur anticipatif propositionnel peut aussi être combiné avec un marqueur contrastif énonciatif. Il en résulte deux contrastes marqués en parallèle. Cela veut dire que pour un contraste propositionnel, les parties A et B doivent être introduites respectivement par un marqueur anticipatif et contrastif, mais le marqueur contrastif propositionnel peut être substitué par le connecteur *mais*. *A priori*, c'est donc le type de la fonction discursive qui est important pour la combinatoire des marqueurs, et pas nécessairement le niveau du discours sur lequel leur contribution sémantique porte. Un marqueur anticipatif propositionnel a besoin d'un marqueur contrastif qui le suit, peu importe sur quel niveau du discours il agit.

6.4. \emptyset + *mais* + marqueur contrastif propositionnel

Contrairement aux marqueurs anticipatifs, les marqueurs contrastifs déclenchent des contrastes en l'absence de marqueurs anticipatifs dans la partie A d'une séquence discursive. Le connecteur *mais* et un marqueur contrastif propositionnel peuvent eux seuls signaler deux contrastes en parallèle et n'ont pas besoin de marqueurs anticipatifs :

- (115) Si elle ne se présente pas au rendez-vous, elle a deux semaines pour justifier son absence. Si elle ne le fait pas, c'est la radiation. **Mais, en réalité**, on sanctionne très peu, car on prend en compte les situations personnelles. D'autant qu'un seul demandeur d'emploi sur deux est indemnisé. (OUEFR 08)

Dans ce cas de figure, les deux marqueurs contrastifs véhiculent les contributions sémantiques suivantes :

mais : CS_{mais}

en réalité : CS_{en_réalité}

Dans cette séquence discursive, seulement la partie B accueille des marqueurs :

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{mais}{ E [CS_{en_réalité}(q)] }



Fonction discursive :

∅

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *en réalité*

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *mais*

Mis à l'avant-plan discursif par *mais* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Le test de paraphrase permet de singulariser la portée propositionnelle du cadratif *en réalité* :

- (116) Si elle ne se présente pas au rendez-vous, elle a deux semaines pour justifier son absence. Si elle ne le fait pas, c'est la radiation. **Mais**, c'est **en réalité** qu'on sanctionne très peu, car on prend en compte les situations personnelles. D'autant qu'un seul demandeur d'emploi sur deux est indemnisé.

Ainsi, un contraste propositionnel est marqué et déclenché par le cadratif contrastif *en réalité*, un contraste énonciatif par le connecteur *mais*. Aucun marqueur anticipatif n'intervient dans la séquence discursive. Cela illustre qu'un marqueur contrastif propositionnel ou énonciatif peut à lui seul établir un contraste entre les parties A et B. Ceci n'est pas le cas des marqueurs anticipatifs, qui à eux seuls ne peuvent pas marquer

un contraste, puisqu'ils l'annoncent seulement (voir sous-chapitre 6.12 pour les combinatoires non attestées dans le corpus).

6.5. Ø + marqueur contrastif propositionnel

Les marqueurs contrastifs propositionnels introduisent un cadre dans la partie B, qui est interprétée comme étant non relativisée. Ceci nécessite que la partie A soit rétrospectivement relativisée quant à la validité de son contenu. Cette relativisation peut se faire explicitement en amont par un marqueur anticipatif (voir sous-chapitre 6.1) ou implicitement en l'absence d'un marqueur. Dans ce dernier cas, c'est le marqueur contrastif propositionnel qui déclenche rétrospectivement une telle lecture de la séquence discursive et marque un contraste propositionnel :

- (117) La question est de savoir si le peuple américain va choisir l'instinct de conflit ou l'instinct de coopération. *Dans la pratique*, ni M. McCain ni M. Obama ne s'en tiendront à un seul choix. (LM 08)

Ici, il serait tout à fait naturel d'insérer un marqueur anticipatif propositionnel dans la partie A qui signifierait explicitement que le contenu de A doit être interprété comme étant relativisé :

- (118) En théorie, la question est de savoir si le peuple américain va choisir l'instinct de conflit ou l'instinct de coopération. *Dans la pratique*, ni M. McCain ni M. Obama ne s'en tiendront à un seul choix.

Le fonctionnement sémantique du cadratif contrastif est le suivant :

dans la pratique : CS_{dans_la_pratique}

Séquence discursive

Partie A

Ø

Partie B

CS_{dans_la_pratique} (q)

Fonction discursive :

Ø Déclenchement d'un contraste propositionnel par *dans la pratique*

Le test de paraphrase par une clivée indique que *dans la pratique* est un cadratif agissant au niveau propositionnel qui déclenche un contraste entre les deux contenu propositionnels P1 et P2 :

(119) La question est de savoir si le peuple américain va choisir l'instinct de conflit ou l'instinct de coopération^{P1}. *C'est dans la pratique* que ni M. McCain ni M. Obama ne s'en tiendront à un seul choix^{P2}.

Un seul marqueur contrastif suffit donc pour déclencher un contraste propositionnel dans une séquence discursive avec cadratif(s).

6.6. Ø + marqueur contrastif énonciatif

Les cadratifs contrastifs peuvent intervenir seuls également quand ils ont une portée énonciative et donc une fonction de connecteur reformulatif. Les trois cadratifs à nom abstrait *en réalité*, *en fait* et *en vérité* sont polyvalents (voir sous-chapitre 2.3). Ces marqueurs contrastifs ont des emplois propositionnels en tant que cadratifs contrastifs ainsi que des emplois énonciatifs en tant que connecteurs reformulatifs, comme dans le cas de figure suivant :

(120) Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match^{P1}. *En fait*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.^{P2} (LFI 08)

Ici, aucun marqueur anticipatif n'introduit un cadre dans la partie A. Le test d'insertion illustre qu'il serait difficilement acceptable d'ajouter par exemple *en principe* dans l'énoncé ci-dessus, puisque l'interprétation de *en fait* changerait vers une lecture propositionnelle :

(121) ? En principe, il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match^{P1}. *En fait*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.^{P2}

En effet, *en fait* n'introduirait plus une précision de l'information donnée, mais définirait un cadre qui serait contrasté avec celui introduit par *en principe*, impliquant ainsi que les contenus propositionnels P1 et P2 ne seraient pas vrai simultanément. En revanche, dans l'exemple original, ceci est le cas : *en fait* marque une reformulation. Sa portée énonciative peut également être testée au moyen d'une clivée qui n'est pas acceptable ici :

(122) Il existe peu de joueurs qui peuvent se vanter d'être invaincus contre Roger Federer sur plus d'un match^{P1}. ? *C'est en fait que*, parmi les joueurs actuellement sur le circuit, il n'en existe qu'un. Gilles Simon.^{P2}

Dans l'exemple (120), *en fait* n'applique pas sa contribution au niveau propositionnel, mais au niveau énonciatif :

en fait : CS_{en_fait}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{en_fait} [E (q)]

↑
 ————— rétrospectivement conduit à une réinterprétation de —————

Fonction discursive :

| | |
|--|--|
| Rétrospectivement interprété comme étant mis à l'arrière-plan discursif | Mis à l'avant-plan discursif par <i>en fait</i> : déclenchement d'un contraste énonciatif |
|--|--|

La contribution sémantique de *en fait*, qui est toujours cadrative, n'est pas appliquée au contenu propositionnel *q* afin de l'attribuer à un cadre qui restreint ainsi sa validité, mais au fait d'énoncer ce contenu *q*. La motivation rhétorique pour ce mode d'application est la revendication de la prise en charge de *q* par le locuteur. Le résultat est un contraste énonciatif sans qu'un contraste propositionnel soit déclenché. *En fait* se comporte comme le connecteur *mais* en ce qui concerne la fonction discursive contrastive qui porte sur l'énonciation. Cependant, *en fait* garde son potentiel cadratif dans tous ses emplois à la différence de *mais*, qui n'est jamais cadratif.

6.7. Ø + *mais*

À la différence des autres marqueurs étudiés, le connecteur *mais* n'a pas de contribution sémantique propositionnelle (Rossari: 2015) : il porte toujours sur le niveau énonciatif. Comme les marqueurs contrastifs propositionnels peuvent déclencher seuls un contraste, *mais* suffit également pour en déclencher un au niveau énonciatif :

(123) Ce PC est livré avec le logiciel intégré Microsoft Works, **mais** sans utilitaire de sécurité. (LFI 07)

Sa fonction discursive est contrastive et sert à mettre en relation deux énoncés, qui correspondent aux parties A et B dans une séquence discursive avec cadratif(s) :

mais : CS_{mais}

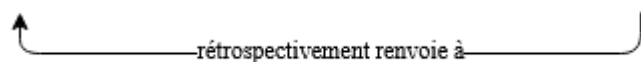
Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{mais} [E (q)]



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif Mis à l'avant-plan discursif par *mais* :
discursif déclenchement d'un contraste énonciatif

Un contraste est bien déclenché puisque le connecteur signale un différentiel de prise en charge entre les deux énoncés. Ces derniers ont deux modes d'énonciation divergents (Rossari: 2015; Rossari et al.: 2016a).

6.8. Ø + *mais* + marqueur contrastif énonciatif

Comme démontré, le connecteur *mais* et les cadratifs à nom abstrait ayant une fonction contrastive énonciative peuvent de manière autonome déclencher un contraste énonciatif (sous-chapitres 6.6 et 6.7). Mais ils peuvent également intervenir ensemble dans la partie B de la séquence discursive :

- (124) Je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **Mais en fait**, je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.
(OUEFR 08)

Dans cette séquence discursive, il y a deux marqueurs contrastifs dans la partie B qui portent sur l'énonciation :

mais : CS_{mais}

en fait : CS_{en_fait}

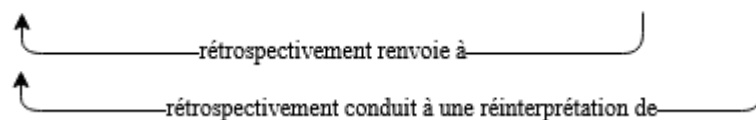
Séquence discursive

Partie A

Partie B

E [(p)]

CS_{mais} + CS_{en_fait} [E (q)]



Fonction discursive :

| | |
|--|--|
| Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par <i>mais</i> | Mis à l'avant-plan discursif par <i>mais</i> : déclenchement d'un contraste énonciatif |
|--|--|

| | |
|---|---|
| (Rétrospectivement interprété comme étant mis à l'arrière-plan discursif) | Mis à l'avant-plan discursif par <i>en fait</i> : intensification du contraste énonciatif |
|---|---|

Le test d'insertion d'un marqueur anticipatif propositionnel illustre que *en fait* n'a pas de portée propositionnelle dans ce cas :

- (125) ? En théorie/en principe/en apparence, je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **Mais en fait**, je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.

Il en va de même pour la paraphrase par une phrase clivée, puisque le connecteur *en fait*, à la différence d'un cadratif propositionnel, ne peut pas être focalisé :

- (126) Je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **Mais ? c'est en fait que** je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.

En fait a une portée énonciative. Il est donc possible que deux marqueurs contrastifs énonciatifs marquent ensemble le même contraste énonciatif. Ceci peut créer un certain effet de redondance en ce qui concerne la fonction contrastive de ces deux marqueurs. Dans les trois cas de figure suivants, un contraste énonciatif est déclenché par un marqueur contrastif ou par deux intervenant sur le même niveau du discours :

- (127) Je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **Mais en fait**, je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.

(OUEFR 08)

- (128) Je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **Mais** je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.

- (129) Je m'appelle Thierry Dhersin, j'ai 45 ans et je vis à Laval. **En fait**, je n'aurais pas dû naître. Au moment de ma conception, mon père, trop violent, avait interdiction, par décision de justice, de voir ma mère et ses enfants.

La différence réside dans le détail, à savoir dans les contributions sémantiques des marqueurs impliquées dans le déclenchement du contraste énonciatif. Dans (127), la contribution sémantique de *mais*, qui signale une concession, est appliquée au fait d'énoncer le contenu *q*. En même temps, le potentiel cadratif de *en fait* est également appliquée au niveau énonciatif et au même énoncé, signalant et renforçant ce contraste énonciatif. En ce qui concerne le marquage d'un contraste, les deux marqueurs recouvrent donc la même fonction discursive. Ils diffèrent toutefois par rapport à leurs contributions sémantiques stables : *mais* à la différence de *en fait* n'a pas de potentiel cadratif. Et cet aspect résonne toujours lorsque *en fait* est utilisé comme connecteur. Dans (128), le connecteur *mais* marque un contraste énonciatif, mais n'introduit pas de cadre (voir aussi 6.7). Par contraste dans (129), *en fait* marque un contraste énonciatif tout en gardant son

potentiel cadratif qui reste accessible, mais qui est exploité pour une reformulation (voir aussi 6.6). Ainsi, la combinaison de *mais* avec un cadratif à nom abstrait ayant une fonction de connecteur a comme effet une redondance seulement partielle. C'est pourquoi il est possible de les combiner dans une même séquence discursive.

6.9. Marqueur anticipatif énonciatif + *mais*

Comme l'illustrent Rossari et al. (2016a) à partir d'analyses sur corpus, il existe plusieurs marqueurs avec une portée énonciative qui peuvent annoncer un contraste en cooccurrence avec *mais*. Il s'agit notamment des adverbess épistémiques *certes*, *sans doute* et *peut-être*.

(130) Certes, ce style de jeu donne l'illusion d'une équipe volontaire^{P1}. **Mais** il se révèle très peu efficace^{P2}. (OUEFR 07)

Les trois adverbess mentionnés ont une contribution sémantique, qui, dans ce cas de figure, est appliquée au fait d'énoncer le contenu *p*. Ils ont une fonction anticipative au niveau énonciatif qui est dérivée de la prise de distance par rapport à la prise en charge du premier contenu propositionnel P1. Ainsi, la séquence discursive avec *certes* et *mais* se présente de la manière suivante :

certes : CS_{certes}

mais : CS_{mais}

Séquence discursive

Partie A

CS_{certes} [E (p)]

Partie B

CS_{mais} [E (q)]

Fonction discursive :

Mis à l'arrière-plan discursif par *certes* : anticipation d'un contraste énonciatif
 Mis à l'avant-plan discursif par *mais* : déclenchement d'un contraste énonciatif

On pourrait essayer d'appliquer un test établi pour les marqueurs propositionnels afin d'illustrer le fonctionnement différent de *certes* et de *mais*. La mise en relief n'est

cependant acceptable ni pour l'adverbe concessif ni pour le connecteur ce qui indique effectivement que ces marqueurs ne modalisent pas le contenu propositionnel mais l'énonciation. Le focus ne peut donc pas être mis sur ces marqueurs :

(131) ? C'est certes que ce style de jeu donne l'illusion d'une équipe volontaire^{P1}. ? **C'est mais qu'**il se révèle très peu efficace^{P2}.

Il faut encore mentionner la locution *donner l'illusion* pouvant être classée comme un marqueur anticipatif, annonçant un contraste propositionnel déclenché par la présence de *mais* (voir 6.3). Alors que le marqueur contrastif énonciatif *mais* peut déclencher à lui seul un contraste énonciatif (et impliquer éventuellement le contraste propositionnel annoncé par un marqueur anticipatif), il peut également être accompagné par un marqueur anticipatif énonciatif tel que *certes* qui annonce explicitement le contraste énonciatif. Ce cas de figure sera analysé dans le sous-chapitre suivant.

6.10. Marqueur anticipatif énonciatif + marqueur anticipatif propositionnel + *mais* + marqueur contrastif

Les sous-chapitres précédents ont révélé que souvent une séquence discursive ne contient pas tous les marqueurs qui pourraient théoriquement y être employés. Ceci semble notamment dû au fait qu'un marqueur contrastif peut déclencher seul un contraste au niveau propositionnel ou énonciatif (voir les sous-chapitres 6.5, 6.6 et 6.7) et qu'un marqueur anticipatif propositionnel peut aussi être combiné avec *mais* à la place d'un marqueur contrastif propositionnel (voir 6.3).

Pourtant, il existe un cas de figure où les quatre types de marqueurs (anticipatifs/contrastifs et propositionnels/énonciatifs) sont utilisés ensemble :

(132) **Certes**, il existe des places d'accueil de jour pour les malades pour permettre aux familles de souffler : 5 200 **officiellement mais dans les faits** seules 600 à 700 vraies places en accueil thérapeutique de jour avec du personnel formé à la prise en charge de ces patients si particuliers. (LFI 08)

Dans l'exemple ci-dessus, un contraste propositionnel et un contraste énonciatif sont déclenchés à la fois par un marqueur anticipatif et par un marqueur contrastif, qui portent

respectivement sur le contenu propositionnel et sur le fait de l'énoncer. Leurs contributions sémantiques sont les suivantes :

certes : CS_{certes}

officiellement : CS_{officiellement}

mais : CS_{mais}

dans les faits : CS_{dans_les_faits}

La séquence discursive se présente ainsi :

Séquence discursive

Partie A

CS_{certes} { E [CS_{officiellement} (p)] }

Partie B

CS_{mais} { E [CS_{dans_les_faits} (q)] }

Fonction discursive :

Mis à l'arrière-plan discursif par *certes* : anticipation d'un contraste énonciatif
 Mis à l'avant-plan discursif par *mais* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *officiellement*
 Déclenchement d'un contraste propositionnel par *dans les faits*

Les tests sémantiques permettent d'identifier *officiellement* et *dans les faits* comme des cadratifs portant sur le contenu propositionnel. La paraphrase par une clivée est tout à fait acceptable pour ces deux marqueurs, mais nécessite l'ajout d'un verbe dans les parties elliptiques suivant *officiellement* et *dans les faits* :

- (133) Certes, il existe des places d'accueil de jour pour les malades pour permettre aux familles de souffler : c'est officiellement que ce sont 5200 mais *c'est dans les faits que ce sont* seules 600 à 700 vraies places en accueil thérapeutique de jour avec du personnel formé à la prise en charge de ces patients si particuliers.

Officiellement et *dans les faits* sont des cadratifs qui marquent un contraste propositionnel. En parallèle, *mais* déclenche un contraste énonciatif qui est annoncé par *certes*. *Certes* véhicule une valeur modale épistémique, qui est ici appliquée à l'énonciation. Selon le modèle, une motivation rhétorique visant une mise à distance de la prise en charge suscite ce mode d'application. L'adverbe annonce le contraste énonciatif déclenché par *mais* en mettant à l'arrière-plan discursif l'énonciation de *p*. Le contenu *p* à son tour est relativisé par le cadre introduit par *officiellement* qui quant à lui est contrasté avec celui marqué par *dans les faits*. Ce dernier marqueur déclenche le contraste propositionnel.

6.11. Marqueur anticipatif énonciatif + *mais* + marqueur contrastif propositionnel

Deux marqueurs propositionnels peuvent être combinés avec le connecteur *mais* (voir sous-chapitre 6.2). Il est également possible d'utiliser deux marqueurs énonciatifs (*certes*, *mais*) avec seulement un marqueur contrastif propositionnel (*en réalité*), parce que ce dernier peut déclencher un contraste propositionnel en l'absence d'un marqueur anticipatif propositionnel (voir aussi sous-chapitre 6.5) :

- (134) À son cabinet, l'avocat a **certes** reçu la copie du dossier d'instruction de Lorient, **mais *en réalité***, il n'existe aucune mention dans ce dossier d'évasion relative à l'information judiciaire ouverte à Évry. Il n'y a donc pas de violation du secret professionnel dans cette affaire. (OUEFR 07)

Dans ce cas de figure, la séquence discursive déclenche deux contrastes :

certes : CS_{certes}

mais : CS_{mais}

en réalité : CS_{en_réalité}

Séquence discursive

Partie A

CS_{certes} [E (p)]

Partie B

CS_{mais} { E [CS_{en_réalité} (q)] }

Fonction discursive :

Mis à l'arrière-plan discursif par *certes* : Mis à l'avant-plan discursif par *mais* :
anticipation d'un contraste énonciatif déclenchement d'un contraste énonciatif

Ø Déclenchement d'un contraste
propositionnel par *en réalité*

La portée propositionnelle de *en réalité* est affirmée par le test de paraphrase :

(135) À son cabinet, l'avocat a certes reçu la copie du dossier d'instruction de Lorient, mais *c'est en réalité qu'il* n'existe aucune mention dans ce dossier d'évasion relative à l'information judiciaire ouverte à Évry. Il n'y a donc pas de violation du secret professionnel dans cette affaire.

Un emploi énonciatif de *en réalité* paraît également moins intuitif puisque dans ce cas de figure déjà deux marqueurs contribuent au contraste énonciatif.

6.12. Aperçu des combinatoires non attestées

L'analyse sémantique des combinatoires par la grille d'analyse a permis de saisir le fonctionnement des marqueurs individuels en fonction de leur contexte d'utilisation. Pourtant, certaines combinatoires théoriquement imaginables, ne sont pas attestées dans le corpus. Il s'agit de quatre cas de figure :

- 1) Un marqueur anticipatif propositionnel intervenant seul dans la partie A :
? MA (p) + Ø,
- 2) Un marqueur anticipatif énonciatif intervenant seul dans la partie A :
? MA [E (p)] + Ø,
- 3) Un marqueur anticipatif propositionnel avec un cadratif contrastif énonciatif :
? MA (p) + MC [E (q)],
- 4) Un marqueur anticipatif énonciatif avec un cadratif contrastif (propositionnel ou polyvalent) :
? MA [E (p)] + MC (q) / MC [E (q)],

Pour ces cas de figure qui sont non existants dans le corpus analysé, quelques hypothèses explicatives seront formulées dans les sections suivantes. Le cadre théorique adopté

permettra de comprendre comment les fonctionnements des marqueurs bloquent certaines combinatoires.

1) Marqueur anticipatif propositionnel + Ø

Les cas où un marqueur anticipatif marque seul un contraste propositionnel dans une séquence discursive n'est pas attesté dans le corpus étudié. Selon Charolles (1997) et Charolles et Lamiroy (2012), leur capacité à indexer un ou plusieurs énoncés en fonction d'un critère sémantique a une certaine portée sur le contexte en aval. Si dans ce contexte aucun autre marqueur pouvant fermer ce cadre n'intervient, il n'y a pas de contraste. Dans l'exemple suivant, *en principe* n'est pas suivi par un marqueur contrastif et ainsi n'a pas de fonction anticipative :

- (136) [En principe, les bénévoles fonctionnent par roulement de deux heures^{P1}. Ils sont en moyenne deux les jours de semaine^{P2}. Le double le samedi^{P3}. Les clients, eux, apprécient^{P4}. Comme cette jeune femme qui avoue être nulle en emballage^{P5}.] (OUEFR 08)

Dans cet exemple, *en principe* introduit un cadre qui modalise la validité de plusieurs contenus propositionnels qui suivent (P1, P2, P3, P4 et P5). Contrairement aux séquences discursives avec cadratif(s) qui marquent un contraste, le cadre s'applique à tous les énoncés qui suivent. Ceci est indiqué par les crochets. Comme le montre ci-dessous le test d'insertion, la présence d'un marqueur contrastif propositionnel ou énonciatif suffirait pour que *en principe* prenne une fonction anticipative :

- (137) [En principe, les bénévoles fonctionnent par roulement de deux heures^{P1}. Ils sont en moyenne deux les jours de semaine^{P2}. Le double le samedi^{P3}. Les clients, eux, apprécient^{P4}. Comme cette jeune femme qui avoue être nulle en emballage^{P5}.][*En réalité*, il n'y a pas assez de bénévoles.]

Le cadratif contrastif *en réalité* ferme le cadre par l'introduction d'un nouveau et déclenche ainsi un contraste propositionnel. Par conséquent, *en principe* a une fonction anticipative. De même, si *mais* est à la place de *en réalité*, sa présence en tant que marqueur contrastif suffit pour qu'un contraste propositionnel puisse être anticipé par *en principe* :

(138) [En principe, les bénévoles fonctionnent par roulement de deux heures^{P1}. Ils sont en moyenne deux les jours de semaine^{P2}. Le double le samedi^{P3}. Les clients, eux, apprécient^{P4}. Comme cette jeune femme qui avoue être nulle en emballage^{P5}.][*Mais*, il n'y a pas assez de bénévoles.]

Il s'avère qu'un marqueur anticipatif propositionnel seul ne peut pas marquer un contraste propositionnel :

en principe : CS_{en_principe}

Séquence discursive

Partie A

Ø Partie B

CS_{en_principe} (p)

Ø

Fonction discursive :

Indexation des propositions P1, P2, P3, P4 Ø

et P5 en fonction du critère introduit par

en théorie

La particularité de ces cas de figure est, comme déjà explicité dans les sous-chapitres 6.1 et 6.3, qu'un marqueur contrastif propositionnel **ou** énonciatif intervenant après un marqueur qui peut prendre une fonction anticipative propositionnelle suffit pour déclencher un contraste propositionnel annoncé. Cet exemple en est une bonne illustration :

(139) En principe, on peut traverser par bateau **mais** celui-ci est bloqué par les pêcheurs de thon mécontents. (LM 07)

Un marqueur anticipatif propositionnel annonce donc un contraste propositionnel seulement si un marqueur contrastif propositionnel ou énonciatif intervient dans son contexte droit. Le marqueur contrastif signale la fermeture du cadre précédent (explicitement par l'introduction d'un autre cadre ou implicitement par le déclenchement d'un contraste énonciatif comme dans le cas de *mais*) et permet ainsi une lecture

contrastive de la séquence discursive au niveau propositionnel, même si le marqueur contrastif a une portée énonciative et n'est pas cadratif (*mais*).

Le contraste énonciatif et le contraste propositionnel sont compatibles quant aux fonctions discursives impliquées (voir sous-chapitre 6.2).

2) Marqueur anticipatif énonciatif + Ø

La situation est semblable pour les marqueurs anticipatifs énonciatifs qui eux seuls ne peuvent pas marquer un contraste énonciatif :

(140) ? Certes il fait chaud en été. J'aime la chaleur.

Cet exemple paraît difficilement acceptable, puisque le contraste énonciatif engendré par *certes*, n'est par la suite pas déclenché par un marqueur contrastif dans l'énoncé suivant. À première vue, on aurait plutôt tendance à attribuer une valeur propositionnelle à *certes* qui correspondrait à la valeur épistémique de *certainement*. Pourtant, cette valeur sémantique est archaïque (Rossari et al.: 2016a) et rare (dans le corpus analysé, aucun cas n'est attesté). Contrairement à *certes*, *peut-être* et *sans doute* sont non seulement employés comme marqueurs anticipatifs énonciatifs, mais aussi comme adverbes épistémiques modalisant un contenu propositionnel. La substitution de *certes* par ces deux marqueurs serait dans ce cas acceptable, mais changerait l'interprétation de l'exemple vers une lecture propositionnelle des marqueurs :

(141) Peut-être/Sans doute il fait chaud en été. J'aime la chaleur.

Si on suppose donc que *certes* a une portée énonciative dans l'exemple (140), on s'attendrait à ce que la partie B de la séquence discursive soit introduite par un connecteur tel que *mais*. La grille d'analyse illustre ce manque de marqueur contrastif :

certes : CS_{certes}

Séquence discursive

Partie A

CS_{certes} [E (p)]

Partie B

Ø

Fonction discursive :

Mis à l'arrière-plan discursif par *certes* : Ø
anticipation d'un contraste énonciatif

En l'absence de *mais*, la séquence discursive reste incomplète et ne marque pas de contraste. Contrairement au cas de figure d'un marqueur anticipatif propositionnel intervenant seul (et au cas des adverbes épistémiques à portée propositionnelle illustré ci-dessus), qui introduit un cadre même s'il n'annonce pas un contraste, le marqueur anticipatif énonciatif *certes* ne peut pas intervenir seul.

3) Marqueur anticipatif propositionnel + cadratif contrastif énonciatif

Fort du constat qu'un marqueur anticipatif propositionnel peut marquer un contraste propositionnel en combinaison avec *mais* qui est énonciatif, on pourrait s'attendre à ce que ce premier, suivi par un cadratif contrastif énonciatif, soit également acceptable. Pourtant, ceci n'est pas le cas si l'on essaie de remplacer *mais* par le connecteur reformulatif *en fait* :

- (142) **En principe**, on peut traverser par bateau **mais** celui-ci est bloqué par les pêcheurs de thon mécontents. (LM 07)
- (143) **En principe**, on peut traverser par bateau. ***En fait*** celui-ci est bloqué par les pêcheurs de thon mécontents.

En effet, l'exemple (143) est acceptable mais seulement selon une lecture propositionnelle des deux cadratifs. *En fait* doit être un cadratif propositionnel afin d'être combiné avec *en principe*, qui porte sur le contenu propositionnel. Il s'avère que la présence d'un cadratif propositionnel dans la partie A de la séquence discursive bloque ainsi l'emploi énonciatif des cadratifs polyvalents dans la partie B. Un cadratif anticipatif qui annonce un contraste propositionnel demande l'introduction d'un cadre divergent par la suite. *En fait* a dans tous ses emplois un potentiel cadratif qui constitue sa contribution sémantique stable. En tant que marqueur énonciatif, cette contribution sémantique est actualisée au niveau énonciatif et exploitée pour des fins rhétoriques (voir sous-chapitre 2.4). Cette interprétation est bloquée ici par la présence d'un autre cadratif qui annonce un contraste propositionnel (*en principe*). Ceci peut paraître étonnant puisque *mais*, en tant que marqueur contrastif énonciatif, peut tout à fait être combiné avec un marqueur

anticipatif propositionnel afin de marquer un contraste propositionnel et énonciatif (voir sous-chapitre 6.8). Cette différence peut se voir dans l'exemple suivant :

(144) ? En théorie, la ville de la Chaux-de-Fonds est toujours accessible par voiture en hiver malgré la neige. **Mais, en fait**, c'est la ligne de train qui resterait le plus longtemps intacte lors d'une tempête de neige, puisque les routes vers la ville sont trop raides. (exemple fabriqué)

Logiquement, les contenus propositionnels doivent être contrastés par deux cadres divergents si deux marqueurs à potentiel cadratif interviennent. C'est parce que *en théorie* définit forcément un cadre qui s'applique au contenu propositionnel. Par la suite, *en fait* doit être propositionnel et déclencher le contraste propositionnel ainsi annoncé :

Séquence discursive

Partie A

$E [CS_{en_théorie} (p)]$

↑ ————— rétrospectivement renvoie à —————

Partie B

$CS_{mais} \{ E [CS_{en_fait} (q)] \}$

Fonction discursive

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *mais*

Mis à l'avant-plan discursif par *mais* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *en théorie*

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *en fait*

En revanche, la lecture énonciative de *en fait* n'est pas possible ici :

$E [CS_{en_théorie} (p)]$

↑ ————— rétrospectivement renvoie à —————

$CS_{mais} [E (q)] + ? CS_{en_fait} [E (q)]$

Le cadratif anticipatif *en théorie* porte toujours sur le contenu propositionnel et introduit ainsi forcément un cadre dans la partie A qui relativise la validité du contenu. Il est, comme attesté dans la section précédente, compatible avec la contribution sémantique du

connecteur *mais*, qui déclenche un contraste énonciatif et marque la partie A comme mise à l'arrière-plan discursif. *En fait* ne devrait donc pas forcément être propositionnel. Pourtant, si un cadratif anticipatif est combiné avec un cadratif contrastif polyvalent, les deux ont toujours une portée propositionnelle.

4) Marqueur anticipatif énonciatif + cadratif contrastif propositionnel/polyvalent

Un marqueur anticipatif propositionnel (par exemple *en théorie*) peut être combiné avec le marqueur contrastif énonciatif *mais*. En revanche, il ne semble pas possible de combiner un marqueur anticipatif énonciatif comme *certes* avec un cadratif contrastif (ni monovalent ni polyvalent) :

(145) ? Certes il fait chaud en été. *En réalité/dans la réalité*, j'aime la chaleur.

Le contraste énonciatif annoncé par *certes* n'est ni déclenché par *en réalité*, qui pourrait avoir une fonction de connecteur dans d'autres contextes, ni par *dans la réalité*, qui a toujours une portée propositionnelle. Ici, les deux cadratifs contrastifs ont une portée propositionnelle. Par conséquent, le contraste énonciatif annoncé par *certes* n'est pas déclenché :

certes : CS_{certes}

en réalité : CS_{en_réalité}

Séquence discursive

Partie A

? CS_{certes} [E (p)]

Partie B

CS_{dans_la_réalité} / CS_{en_réalité} (q)

Fonction discursive :

? Mis à l'arrière-plan discursif par *certes* Ø

∅

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *dans la réalité/en réalité*

Étant donné sa polyvalence, on pourrait s'attendre à ce que *en réalité* prenne une portée énonciative en cooccurrence avec *certes* et ait ainsi une fonction de connecteur. Il devrait pouvoir remplacer *mais* dans un tel cas, pourtant ce cas ne paraît pas acceptable. Non seulement *certes* n'est pas un cooccurrent spécifique de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* (4.2), mais la combinatoire s'avère sémantiquement incompatible.

L'explication se trouve probablement dans le sémantisme même de *mais* et des cadratifs polyvalents. *Mais* n'introduit pas une opposition, mais un contraste énonciatif qui se fonde uniquement sur la hiérarchisation de deux énoncés en tant qu'arguments (Rossari: 2015). Le connecteur n'introduit donc pas d'opposition entre les contenus qu'ils relie. Une éventuelle opposition doit être marquée par d'autres éléments modalisant les propositions comme par exemple des marqueurs anticipatifs et contrastifs propositionnels. Contrairement à *mais*, les cadratifs polyvalents ayant une fonction de connecteur gardent une trace de leur emploi propositionnel, qui oppose des contenus propositionnels. Ce contraste de cadres est toujours impliqué par leur présence, même si cette indication est transférée au niveau énonciatif à des fins de reformulation. Le cas de *certes* illustre ainsi une différence entre deux types de connecteurs. La fonction reformulative introduit par les cadratifs polyvalents intervenant comme connecteurs ne correspond pas entièrement à la fonction concessive du connecteur *mais*. Cette dernière ne marque pas d'opposition logique ou argumentative. *Mais* introduit un « jeu énonciatif faisant intervenir un différentiel entre le mode d'énonciation de deux contenus : le premier doit apparaître comme à l'arrière-plan, le second à l'avant-plan » (Rossari: 2015, p. 202). Alors que *mais* partage ce « jeu énonciatif » avec les connecteurs reformulatifs *en fait* et *en réalité* (Rossari: 1997), ces derniers ont un trait sémantique supplémentaire – leur potentiel cadratif – qui reste accessible dans tous leurs emplois propositionnels et énonciatifs impliquant que des combinaisons avec un marqueur anticipatif énonciatif tel que *certes* ne sont pas possibles.

Dans l'exemple ci-dessus, une lecture propositionnelle de *certes* semble également exclue par le fait que les contenus *p* et *q* peuvent difficilement être contrastés par un adverbe

épistémique et un cadratif contrastif propositionnel comme l'indique la substitution avec *peut-être* :

(146) ? Peut-être il fait chaud en été. *En réalité/dans la réalité*, j'aime la chaleur.

6.13. Synthèse de l'analyse contextuelle 2

L'analyse contextuelle 2 a permis d'identifier toutes les combinatoires de marqueurs dans la séquence discursive avec cadratif(s) qui sont attestées dans le corpus étudié (voir sous-chapitres 6.1 à 6.11). Les différents cas de figure analysés ont révélé qu'il existe de nombreuses combinatoires. Cependant tous les marqueurs qui pourraient être employés dans un cas particulier, ne sont pas toujours utilisés. Par extension, le sous-chapitre 6.12 s'est intéressé aux cas non attestés dans le corpus et aux aspects sémantiques qui empêchent certaines combinatoires de marqueurs.

Les marqueurs contrastifs, propositionnels et énonciatifs, peuvent déclencher à eux seuls un contraste et n'ont pas besoin d'un marqueur anticipatif, même si cette combinatoire est tout de même fréquente. Une explication semble être que la présence d'un marqueur anticipatif au début de la première partie d'une séquence discursive dirige dès le début l'interprétation de la séquence discursive vers une lecture contrastive, alors que l'intervention d'un marqueur contrastif seul ne déclenche cette lecture qu'au début de la seconde partie de la séquence discursive où le contraste est effectivement déclenché. Le marqueur doit donc rétrospectivement indiquer que la partie A est relativisée (contraste propositionnel) ou que sa prise en charge est mise à distance (contraste énonciatif). À la différence des marqueurs contrastifs, les marqueurs anticipatifs propositionnels et énonciatifs intervenant seuls ne peuvent pas avoir une fonction anticipative.

Quand plusieurs marqueurs interagissent, de nombreuses combinatoires sont possibles. Un marqueur anticipatif propositionnel peut être combiné avec un marqueur contrastif propositionnel, ainsi qu'avec le marqueur contrastif énonciatif *mais*. Dans les deux cas, un contraste propositionnel est déclenché, cependant dans le deuxième cas, le connecteur signale en parallèle un contraste au niveau énonciatif. Il a déjà été illustré qu'un cadratif polyvalent, qui en principe pourrait intervenir comme connecteur dans un tel cas, a toujours une portée propositionnelle dès qu'il est combiné avec un marqueur anticipatif

propositionnel. Le modèle théorique adopté a permis d'expliquer cette différence entre les deux types de connecteurs. Les cadratifs à nom abstrait ont une contribution sémantique stable qui est cadrative, et qui peut être transférée au niveau énonciatif dans le cas d'un emploi en tant que connecteur. En revanche, *mais* n'a pas de contribution sémantique qui porte sur le niveau propositionnel selon le modèle théorique et il n'est pas non plus cadratif.

Le cas de figure où tous les types de marqueurs interviennent dans une séquence discursive avec cadratif(s) est rare, mais avéré. Il semble pertinent de supposer que ceci est dû à la volonté des locuteurs d'être efficaces. Comme illustré ci-dessus, tous les marqueurs qui pourraient être utilisés ne doivent pas forcément l'être afin de déclencher un contraste propositionnel ou énonciatif.

À la base des combinaisons attestées et non attestées, le schéma qui suit est établi.

| → Séquence discursive A B → | | | | |
|------------------------------|----------------------------|---------------------------------------|------------------------------|----------------------------|
| Partie A | | Partie B | | |
| MA [E (p)] (énonciatif) | MA (p) (propositionnel) | <i>mais</i> [E (q)] (énonciatif) | MC [E (q)] (énonciatif) | MC (q) (propositionnel) |
| | X | | | X |
| X | | X | | X |
| X | X | X | | X |
| X | | X | | |
| | X | X | | |
| | | | | X |
| | | | X | |
| | | X | | |
| | | X | | X |
| | | X | X | |

Figure 26: Combinaisons de marqueurs anticipatifs (MA) et contrastifs (MC) attestées dans le corpus et leurs portées selon le modèle triadique (voir sous-chapitre 2.4).

Il liste toutes les combinaisons de marqueurs anticipatifs et contrastifs qui sont possibles et indique leur fonctionnement selon la grille d'analyse proposée. Chaque ligne du tableau représente une combinaison. Afin de connaître les types de marqueurs (représentés dans les colonnes) pouvant intervenir dans la même séquence discursive, il faut considérer sur chaque ligne tous ceux marqués d'une croix.

L'analyse des combinaisons des marqueurs avec le connecteur *mais* semble indiquer que ce dernier aurait contribué à l'émergence de la polyvalence de certains cadratifs à nom abstrait. En effet, le rapprochement de ces derniers à ce connecteur ayant une portée énonciative et intervenant en tête du même énoncé, semble être un facteur qui a suscité la grammaticalisation de *en fait*, *en réalité* et *en vérité*. Charolles et Pietrandrea (2012) mentionnent également cette combinaison typique avec *mais*. Une telle évolution n'a pas eu lieu pour les marqueurs anticipatifs cadratifs tels que *en théorie*, *en apparence* et *en principe*, qui néanmoins peuvent, comme il a été démontré, interagir avec le connecteur *mais*. Ces marqueurs anticipatifs sont actuellement à un stade moins avancé de leur grammaticalisation, mais ils ont également migré en tête de phrase où ils fonctionnent comme adverbes de phrases et cadratifs.

Il en va de même pour *en pratique*, qui est comme *en fait*, *en réalité* et *en vérité* formé sur la préposition *en* et un nom évoquant un nom abstrait favorisant sa grammaticalisation, mais qui n'a pas (encore) pris une fonction de connecteur. Une raison à cela pourrait être qu'il s'associe à très peu de cooccurrents spécifiques représentant tous le concept de *théorie*. Cependant *en vérité* dispose également d'un paradigme de cooccurrents très limité, mais à la différence de *en pratique*, il est polyvalent.

7. Analyse contextuelle 3 : Le rôle particulier du connecteur *mais* dans la séquence discursive avec cadratif(s)

Les analyses contextuelles 1 et 2 présentées dans les chapitres précédents ont révélé le rôle particulier de *mais* dans la séquence discursive avec cadratif(s) qui est dû à sa fonction unique de connecteur et au fait que ce marqueur n'a jamais de portée propositionnelle (voir sous-chapitre 5.9). Cependant, *mais* n'est pas le seul connecteur qui peut intervenir dans la séquence discursive avec cadratif(s), puisque certains cadratifs à nom abstrait polyvalents ont une fonction de connecteurs (voir sous-chapitre 2.3). Les analyses cooccurentielles ont révélé que *mais* est le seul marqueur contrastif qui est cooccurent spécifique de tous les cadratifs à nom abstrait (voir sous-chapitre 4.2). De plus, tous les autres cooccurents ont une fonction anticipative. En plus de la combinatoire régulière de *mais* avec les cadratifs à nom abstrait ayant une fonction contrastive (analyse contextuelle 1), l'analyse contextuelle 2 (chapitre 4) a fait ressortir que le connecteur *mais* interagit également avec les marqueurs anticipatifs (propositionnels et énonciatifs) dans une séquence discursive. Afin de compléter l'étude contextuelle sur corpus, il s'agira dans ce chapitre d'explorer systématiquement toutes les combinaisons de *mais* avec les autres types de marqueurs.

Dans le sous-chapitre 7.1, l'approche cooccurentielle du chapitre 3 (analyse contextuelle 1) sera reproduite avec pour objectif l'étude du profil combinatoire du connecteur *mais*. Les combinaisons de *mais* avec les cadratifs contrastifs seront également rappelées. À la suite de cela (sous-chapitre 7.2), il sera vérifié si les combinaisons des marqueurs anticipatifs avec *mais* sont en effet également spécifiques, comme l'ont suggéré les analyses des différentes combinaisons dans le chapitre 4. La spécificité de la combinatoire de *mais* avec à la fois un marqueur anticipatif propositionnel et un marqueur contrastif propositionnel sera également discutée.

Dans un deuxième temps, l'intérêt du sous-chapitre 7.2 sera de saisir l'impact quantitatif de la présence du connecteur *mais* sur la distribution des emplois propositionnels et énonciatifs des cadratifs à nom abstrait avec une fonction contrastive. L'analyse de la combinatoire de *mais* avec un connecteur reformulatif avait révélé un effet de redondance sémantique partielle concernant leurs fonctions discursives (voir aussi sous-chapitre 6.8). Il est possible de combiner ces deux types de marqueurs contrastifs énonciatifs, mais il

est important de déterminer si cette combinatoire est statistiquement spécifique ou non. Il sera également question de l'influence sémantique et combinatoire de la présence de *mais* sur l'usage des cadratifs polyvalents ainsi que monovalents dans une séquence discursive, à savoir sur la distribution de leurs emplois propositionnels et énonciatifs. Selon l'hypothèse faite, la redondance sémantique partielle devrait plutôt être évitée quand *mais* est combiné avec *en fait*, *en réalité* ou *en vérité* ayant une portée énonciative afin de ne pas utiliser deux marqueurs ayant la même fonction contrastive. Il s'agirait donc d'un choix en faveur de l'efficacité de la part du locuteur.

7.1. Le profil combinatoire de *mais*

L'objectif de ce sous-chapitre est d'établir et d'étudier le profil combinatoire de *mais*. Plus précisément, il s'agira d'identifier ses cooccurrences spécifiques avec 1) des marqueurs contrastifs propositionnels et énonciatifs intervenant dans son contexte droit, 2) des marqueurs anticipatifs propositionnels et énonciatifs intervenant dans son contexte gauche et 3) ces deux types de marqueurs (anticipatifs et contrastifs) simultanément dans une même séquence discursive. La combinatoire 1) a déjà été abordée dans les chapitres 4 et 4 où il était question des associations spécifiques des cadratifs à nom abstrait entre autres avec *mais*.

Le pivot défini pour l'analyse du profil combinatoire de *mais* est le lemme « mais » et plus précisément ses occurrences annotées comme relevant de la catégorie « CC » (connecteur de coordination). Ses cooccurrents spécifiques sont recherchés par une requête complexe en tant que « marqueur + lemme + catégorie » comme cela a été décrit dans le sous-chapitre 4.2. Cette requête permet de relever des marqueurs simples (un seul token) ainsi que des marqueurs complexes (deux tokens, par exemple une préposition liée à un nom comme dans le cas des cadratifs à nom abstrait). Parmi les cooccurrents spécifiques de *mais* identifiés au moyen du calcul de *log-likelihood*, seulement les marqueurs anticipatifs et contrastifs qui répondent aux critères sémantiques proposés dans le sous-chapitre 5.10 seront retenus.

Dans le sous-chapitre 4.2, *mais* a déjà été identifié comme étant un cooccurrent spécifique de tous les sept cadratifs contrastifs à nom abstrait. Inversement, cela signifie aussi que ces cadratifs contrastifs sont des cooccurrents spécifiques du pivot *mais*, puisque l'association révélée par une analyse cooccurrentielle est bidirectionnelle. Par souci de

cohérence, l’aperçu ci-dessous rappelle les cooccurrences spécifiques entre *mais* et les cadratifs à nom abstrait ayant une fonction contrastive :

| mais + ... | Nombre de cooccurrences | Log-likelihood |
|-------------------------|--------------------------------|-----------------------|
| en réalité | 330 | 180,2617 |
| en fait | 490 | 155,9975 |
| dans les faits | 92 | 70,9583 |
| en pratique | 82 | 60,0810 |
| dans la pratique | 52 | 42,6510 |
| dans la réalité | 50 | 38,2833 |
| en vérité | 40 | 33,0095 |

Tableau 4 : Le connecteur *mais* et ses cooccurents spécifiques droits qui sont des cadratifs à nom abstrait avec une fonction contrastive (et énonciative dans le cas des cadratifs polyvalents), corpus Emolex (128 259 209 tokens), empan de 20 tokens, $ll \geq 10,83$, $f \geq 5$.

Les analyses sur corpus dans les chapitres précédents (analyses contextuelles 1 et 2) ont notamment indiqué que *en fait*, *en réalité* et *en vérité*, en tant que marqueurs cadratifs polyvalents, peuvent s’associer avec *mais* et prendre une portée propositionnelle ou énonciative (voir le chapitre 4 pour l’aperçu des combinatoires de marqueurs attestées et non attestées). C’est de ce fait qu’est dérivée l’hypothèse que la présence du connecteur *mais* a une influence importante sur la distribution des différents emplois des cadratifs à nom abstrait polyvalents. Elle sera testée dans le sous-chapitre qui suivra au moyen de tris manuels d’échantillons et d’un test d’indépendance (*chi-carré*) qui sera appliqué aux données afin de saisir les écarts statistiquement significatifs provoqués par la présence de *mais*.

À la différence des combinatoires avec les cadratifs contrastifs, celles formées entre le connecteur *mais* et des marqueurs anticipatifs déjà analysées dans une perspective sémantique dans le chapitre 4, n’ont pas encore été vérifiées par une analyse cooccurentielle sur corpus. Le tableau ci-dessous présente l’ensemble des marqueurs anticipatifs propositionnels et énonciatifs qui sont spécifiques de *mais* (seuil de pertinence à 10,83, *log-likelihood*). Le choix d’empan de recherche se justifie comme dans les autres cas par la moyenne de tokens typiquement constituant une séquence discursive avec cadratif(s).

| ... + mais | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood |
|-----------------------|---------------------------|----------------|
| certes | 4542 | 13471.5594 |
| peut-être | 2082 | 1741.3011 |
| sans doute | 1430 | 833.7964 |
| penser | 1733 | 434.8107 |
| croire | 1249 | 241.3913 |
| officiellement | 441 | 144.8333 |
| paraître | 774 | 132.4665 |
| en principe | 132 | 100.4030 |
| théoriquement | 96 | 94.9325 |
| en apparence | 73 | 68.3282 |
| sembler | 1492 | 66.1889 |
| en théorie | 72 | 65.0046 |
| prétendre | 238 | 46.9221 |
| sur le papier | 108 | 43.5072 |
| impression | 305 | 28.5542 |
| censer (censé) | 224 | 27.3218 |
| apparemment | 133 | 22.8206 |
| illusion | 102 | 13.1455 |

Tableau 5 : Liste des cooccurrents spécifiques gauches de *mais* ayant une fonction anticipative (empan de 20 tokens) établi au moyen du log-likelihood ($ll \geq 10,83$) dans le corpus Emolex français accessible sur BTLC.Primestat.

Les cooccurrents les plus spécifiques de *mais* sont les trois adverbes épistémiques polyvalents *certes*, *peut-être* et *sans doute* qui peuvent avoir une fonction anticipative énonciative (voir sous-chapitre 6.9). Leurs valeurs nettement plus élevées que celles des autres cooccurrents spécifiques et bien au-dessus du seuil de pertinence (10,83) peuvent être interprétées comme indice d'une cooccurrence régulière.

Les trois cooccurrents spécifiques *certes*, *peut-être* et *sans doute* faisant partie de l'assise collocative (Blumenthal: 2013) sont polyvalents et véhiculent, en cooccurrence avec *mais*, soit une valeur épistémique soit une valeur concessive. Dans ce dernier cas, leur contribution sémantique porte sur l'énonciation et le marqueur anticipe un contraste énonciatif déclenché par le marqueur contrastif. Cette combinatoire de deux marqueurs énonciatifs suscite une lecture concessive. Ce cas de figure a été abordé dans Rossari et al. (2016a) qui font ressortir qu'en effet ces trois adverbes sont le plus fréquemment employés avec *mais* et les seuls qui peuvent véhiculer une valeur concessive en cooccurrence avec *mais*. Dans l'exemple (147), l'adverbe *peut-être* est propositionnel, alors qu'il est énonciatif dans l'exemple (148) :

- (147) **Peut-être** sera-t-il finalement débouté et expulsé du territoire français. **Mais** au moins aura-t-il la possibilité – prévue par la loi – de plaider sa cause... (LM 08)
- (148) Certains lecteurs sont déçus. « **Peut-être** ai-je vu trop de James Bond, **mais** votre vie semble grise et sans charme », se plaint l'une. (LFI 08)

En plus de ces marqueurs anticipatifs polyvalents, quinze marqueurs anticipatifs propositionnels sont des cooccurrents spécifiques du connecteur *mais* dans son contexte gauche. Ces marqueurs correspondent à une partie de ceux spécifiques des sept cadratifs contrastifs à nom abstrait (voir chapitre 4 et le tableau récapitulatif ci-dessous).

L'analyse du profil combinatoire de *mais* confirme que les combinaisons de *mais* avec les marqueurs anticipatifs énonciatifs et les marqueurs anticipatifs propositionnels sont, comme analysées dans le chapitre 4 dans une perspective théorique, en effet spécifiques. La plupart des marqueurs anticipatifs propositionnels qui sont spécifiques des cadratifs contrastifs (voir sous-chapitre 4.4) sont ainsi aussi spécifiques du connecteur *mais*. Il s'agit notamment des verbes de parole *penser*, *croire* et de perception *paraître*, *sembler*, des adverbes cadratifs *officiellement*, *théoriquement*, *apparemment*, des cadratifs à nom abstrait *en principe*, *en apparence*, *en théorie*, les noms à potentiel cadratif *impression*, *illusion* et du syntagme cadratif *sur le papier*.

Si l'on compare les valeurs de la mesure d'association *log-likelihood*, on constate néanmoins que dans la plupart des cas les marqueurs anticipatifs sont nettement plus fortement associés avec *mais* qu'ils ne le sont aux cadratifs contrastifs (voir tableau récapitulatif ci-dessous). Une explication pour cette différence est que *mais* est le seul connecteur qui est utilisé dans une séquence discursive selon les analyses sur corpus et qui n'est pas cadratif. D'autres connecteurs du même type tels que *pourtant*, *néanmoins*, *etc.* ne sont pas des cooccurrents spécifiques ni des cadratifs à nom abstrait contrastifs ni des marqueurs anticipatifs. Plusieurs cadratifs avec la même fonction contrastive sont employés avec un même marqueur anticipatif propositionnel. Leur interchangeabilité conduit à une plus grande variété de combinaisons en ce qui concerne les cadratifs. À titre d'exemple, dans le corpus interrogé, *en théorie* se combine 22 fois avec *en pratique*, tandis qu'il apparaît 72 fois avec *mais*. Cependant, il est encore important de relever que *en théorie* intervient également avec *en réalité* (10), *dans la pratique* (7), *dans les faits*

(5) et *en fait* (5). Ainsi, *en théorie* est employé 49 fois avec un cadratif contrastif, ce qui est néanmoins plus faible qu'avec *mais* (72 fois).

| Cooccurrent | Pivot | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood |
|------------------------|--------------------|---------------------------|----------------|
| en théorie | en pratique | 22 | 218.1551 |
| officiellement | en réalité | 42 | 152.3622 |
| en apparence | en réalité | 20 | 133.4983 |
| croire | en fait | 64 | 78.7989 |
| penser | en fait | 70 | 69.4469 |
| en principe | en réalité | 14 | 63.8835 |
| en théorie | dans (la) pratique | 7 | 63.1130 |
| dire | en fait | 143 | 61.7761 |
| en apparence | en fait | 12 | 53.7881 |
| en théorie | en réalité | 10 | 52.9348 |
| théoriquement | en pratique | 7 | 50.3142 |
| sur (le) papier | dans (la) réalité | 7 | 48.8855 |
| censer | en réalité | 17 | 46.4018 |
| censer | en fait | 20 | 38.9636 |
| apparemment | en réalité | 12 | 38.1333 |
| en théorie | dans (les) faits | 5 | 36.3494 |
| officiellement | dans (les) faits | 9 | 35.3230 |
| officiellement | en fait | 22 | 31.4930 |
| impression | en réalité | 15 | 28.4149 |
| sur (le) papier | dans (les) faits | 5 | 28.2507 |
| sembler | en fait | 54 | 24.3125 |
| soi-disant | en fait | 5 | 24.0270 |
| en principe | en fait | 9 | 23.4029 |
| dire | en réalité | 70 | 23.1470 |
| prétendu | en réalité | 6 | 22.5975 |
| théoriquement | en fait | 7 | 21.1931 |
| sembler | en réalité | 34 | 21.0496 |
| percevoir | en réalité | 11 | 19.3899 |
| impression | en fait | 17 | 19.2420 |
| Selon lequel | en réalité | 8 | 17.1348 |
| prétendu | en fait | 6 | 15.8502 |
| paraître | en réalité | 17 | 14.5757 |
| apparemment | en fait | 9 | 14.5376 |
| en théorie | en fait | 5 | 14.1292 |
| officiel | en fait | 24 | 13.9822 |
| apparent | en réalité | 5 | 13.4321 |
| penser | en réalité | 26 | 13.3826 |
| prétendre | en fait | 11 | 11.9665 |
| officiel | en réalité | 15 | 11.3497 |
| illusion | en fait | 7 | 11.2541 |

Tableau 6 : Tableau récapitulatif des marqueurs anticipatifs spécifiques des cadratifs à nom abstrait formés sur *en* et *dans* dans l'ordre de leur degré d'association mesuré au moyen du log-likelihood (pour plus de détails, voir chapitre 3).

Le fait que *mais* soit le seul cooccurrent spécifique des sept cadratifs à nom abstrait étudiés souligne son rôle particulier. Les analyses contextuelles menées indiquent que *mais* est non seulement combiné de manière spécifique avec les marqueurs anticipatifs énonciatifs tel qu’explicité dans Rossari et al. (2016a), mais également avec ceux qui sont propositionnels. Il n’est donc pas surprenant que les mêmes marqueurs anticipatifs propositionnels soient spécifiques de *mais* et des cadratifs contrastifs. En effet, on devrait s’attendre à ce fait étant donné le grand nombre d’exemples de séquences discursives avec cadratif(s) où ce connecteur intervient.

Le connecteur *mais*, contrairement aux cadratifs à nom abstrait, est clairement plus fréquent dans le corpus (voir ci-dessous et Rossari et al. (2016a)), ce qui augmente aussi la probabilité qu’il soit utilisé dans une séquence discursive avec cadratif(s).

| | Fréquence absolue | Fréquence relative par million de tokens (arrondie) |
|-------------------------|-------------------|---|
| <i>mais</i> | 254065 | 2440 |
| <i>en fait</i> | 5374 | 42 |
| <i>en réalité</i> | 2913 | 23 |
| <i>dans les faits</i> | 515 | 4 |
| <i>en pratique</i> | 391 | 3 |
| <i>dans la réalité</i> | 308 | 2 |
| <i>en vérité</i> | 279 | 2 |
| <i>dans la pratique</i> | 215 | 2 |

Tableau 7 : Fréquences de *mais* et des cadratifs à nom abstrait dans le corpus Emolex.

L’analyse cooccurrentielle suivante permettra de vérifier si la cooccurrence de trois marqueurs (marqueur anticipatif + *mais* + cadratif à nom abstrait) dans une séquence discursive est statistiquement spécifique. Puisque le corpus ne permet que de chercher un seul cooccurrent d’un pivot et non deux cooccurrents en même temps, le pivot de la requête est la séquence *mais* + *cadratif contrastif*, dont la spécificité a déjà été vérifiée (voir aussi sous-chapitre 4.2). Cela permet d’identifier les cooccurrents spécifiques dans le contexte gauche de *mais* ainsi qu’un cadratif contrastif.

Selon l’analyse sur corpus, les marqueurs anticipatifs propositionnels¹⁴ suivants sont spécifiquement associés avec *mais* ainsi qu’un cadratif contrastif. Ils sont présentés

¹⁴ Étant donné les fréquences plutôt faibles de certains cadratifs anticipatifs et contrastifs dans le corpus, il fallait s’attendre à des fréquences de cooccurrences très basses pour les séquences des trois marqueurs et par conséquent à des associations statistiquement plutôt faibles. C’est pourquoi la fréquence de

d'abord dans l'ordre alphabétique plutôt que suivant un ordre décroissant des valeurs calculées par la mesure d'association *log-likelihood* afin de mieux illustrer les cas où un même marqueur anticipatif est spécifique de plusieurs pivots :

| Cooccurent gauche | Pivot | Fréquence de cooccurrence | log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-------------------|-------------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| apparemment | mais + en fait | 2 | 11,5106 | 33 |
| apparemment | mais + en réalité | 4 | 27,7077 | 7 |
| croire | mais + en fait | 4 | 11,4872 | 34 |
| croire | mais + en réalité | 3 | 6,5711 | 78 |
| dire | mais + en réalité | 7 | 8,8044 | 55 |
| dire | mais + en fait | 12 | 27,5539 | 5 |
| en apparence | mais + en réalité | 5 | 49,8289 | 2 |
| en principe | mais + en réalité | 6 | 53,3135 | 1 |
| en principe | mais + dans la pratique | 2 | 20,5679 | 6 |
| en principe | mais + dans les faits | 2 | 17,4672 | 12 |
| en théorie | mais + en pratique | 3 | 36,1722 | 1 |
| en théorie | mais + dans la réalité | 2 | 23,2485 | 5 |
| en théorie | mais + en réalité | 2 | 16,2371 | 24 |
| impression | mais + en réalité | 5 | 27,47 | 9 |
| impression | mais + en fait | 5 | 28,4302 | 3 |
| officiellement | mais + en réalité | 6 | 34,4204 | 4 |
| officiellement | mais + dans les faits | 3 | 19,1525 | 10 |
| officiellement | mais + en fait | 2 | 7,6159 | 58 |
| paraître | mais + en fait | 2 | 4,8708 | 83 |
| soi-disant | mais + en fait | 2 | 20,8281 | 14 |
| théoriquement | mais + dans la pratique | 2 | 22,519 | 5 |

Tableau 8 : Cooccurents spécifiques agissant comme marqueurs anticipatifs propositionnels dans l'ordre alphabétique.

À la base de ces données, deux observations à propos des combinatoires de *mais* peuvent être faites. Premièrement, tous les cooccurents spécifiques de *mais* suivi d'un cadratif contrastif sont des marqueurs anticipatifs propositionnels. Ainsi, le cas d'un marqueur anticipatif énonciatif tel que *certes* habituellement spécifique de *mais* ne l'est pas quand ce dernier est accompagné par un cadratif contrastif. Même si ce cas de figure s'avère rare, il est tout de même attesté (voir sous-chapitre 6.10). Deuxièmement, une grande partie des marqueurs anticipatifs étant spécifiques des cadratifs contrastifs (voir aussi chapitres 3 et 4), ils sont aussi spécifiques de *mais*. Dans la liste de cooccurents se

cooccurrence minimale a été fixée à 2 cooccurrences (au lieu de 5 comme dans les autres analyses) pour récupérer toutes les cooccurrences récurrentes. En plus, le seuil de pertinence pour le *log-likelihood* a été choisi à sa valeur la plus basse ($ll \geq 3,84$ (valeur $p = 0,95$) ; dans les autres cas il a été fixé à 10,83 (valeur $p = 0,01$)).

trouvent les trois cadratifs à nom abstrait *en théorie, en principe* et *en apparence*, les adverbes cadratifs sémantiquement proches *apparemment, théoriquement, officiellement*, le marqueur de source *soi-disant* ainsi que le nom *impression* représentant la locution *donner l'impression de/que*. À cela s'ajoutent le verbe de parole *dire*, le verbe de perception *paraître* et le verbe d'opinion *croire*, qui ne sont pas cadratifs.

À la base des résultats des analyses cooccurentielles, trois combinatoires avec *mais* sont ainsi ressorties comme étant statistiquement spécifiques :

- 1) un marqueur anticipatif énonciatif suivi par le connecteur *mais*,

MA [E (p)] + mais E [(q)]

- 2) un marqueur anticipatif propositionnel suivi par *mais* et

MA (p) + mais E [(q)]

- 3) un marqueur anticipatif propositionnel suivi par *mais* et un cadratif contrastif propositionnel.

MA (p) + mais E [MC (q)]

Ce que ces trois cas de figure ont en commun, c'est que la séquence discursive dans laquelle ils interviennent marque deux contrastes en parallèle, à savoir au niveau propositionnel et énonciatif.

7.2. Influence quantitative et sémantique de *mais* sur l'usage des cadratifs

Le connecteur *mais* se combine avec un paradigme varié de marqueurs anticipatifs ainsi que contrastifs, ce qui indique son rôle particulier dans la séquence discursive avec cadratif(s) et soulève la question dans quelle mesure il influence l'usage des cadratifs polyvalents *en fait, en réalité* et *en vérité*. Quand ils sont placés en tête du même énoncé que *mais*, leurs fonctions contrastives sont en partie redondantes. C'est pourquoi l'analyse suivante devra évaluer si la présence de *mais* conduit à une baisse significative des emplois des cadratifs en tant que connecteurs. Les analyses sémantiques des combinatoires dans les sous-chapitres 6.1, 6.2 et 6.10 ont révélé que la présence d'un cadratif anticipatif bloque systématiquement l'emploi énonciatif des cadratifs

polyvalents, ce qui s'avère être un indice fiable pour la portée propositionnelle de ces derniers. En revanche, l'absence d'un cadratif anticipatif permet au cadratif polyvalent d'assumer une fonction contrastive propositionnelle ou encore énonciative.

Toutes les cooccurrences des cadratifs contrastifs avec des marqueurs anticipatifs propositionnels (MAP) sont donc à considérer comme emplois propositionnels. Ce constat permet d'établir un critère fiable pour un codage manuel des emplois des cadratifs polyvalents en fonction de leurs cooccurrents. Afin de quantifier l'impact de la présence de *mais* sur les distributions des emplois propositionnels et énonciatifs de *en fait*, *en réalité* et *en vérité*, d'abord des échantillons de 100 occurrences sans *mais* et 100 occurrences en cooccurrence avec *mais* ont été codés manuellement en fonction de leur portée (propositionnelle ou énonciative). Trois cas de figure ont été distingués : les emplois propositionnels en présence et en l'absence d'un MAP ainsi que les emplois énonciatifs sans MAP. Leur distribution en présence et en l'absence de *mais* sera comparée dans ce qui suit.

Sans *mais*, les distributions des emplois de *en fait* et *en réalité* sont les suivantes :

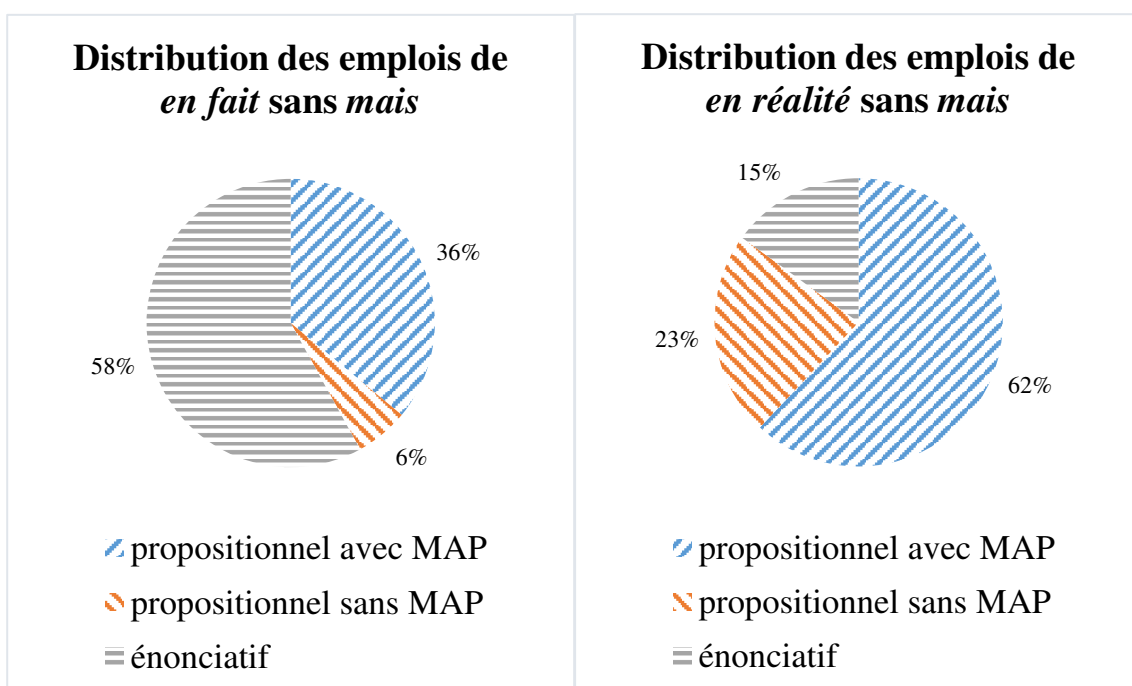


Figure 27: Distribution des emplois des cadratifs polyvalents en fait et en réalité en l'absence du connecteur *mais* dans leur contexte gauche (empan 20 tokens), MAP = marqueur anticipatif

Force est de constater que *en fait* a nettement plus d'emplois énonciatifs (58%) que *en réalité* (15%). Dans les échantillons sans *mais*, 62% des emplois de *en réalité* sont

propositionnels et un MAP est identifié dans la partie A, alors que pour *en fait*, ces emplois ne s'élèvent qu'à 36%. En même temps, le nombre d'emplois propositionnels sans MAP est plus élevé pour *en réalité* que pour *en fait* (23% contre 6%). En revanche, les emplois énonciatifs sont les emplois les moins fréquents de *en réalité*, indiquant une différence nette entre *en fait* (58%) et *en réalité* (15%). Alors que *en réalité* dans la plupart des contextes est employé comme cadratif contrastif portant sur le contenu (en effet 85%, avec et sans MAP), *en fait* est le plus souvent utilisé comme un connecteur avec une fonction reformulative (58%).

Les distributions de leurs emplois changent quand *en fait* et *en réalité* sont accompagnés de *mais*. On constate une augmentation notable de la fréquence des emplois propositionnels avec marqueurs anticipatifs propositionnels pour *en fait*, alors que l'augmentation pour *en réalité* est plus légère :

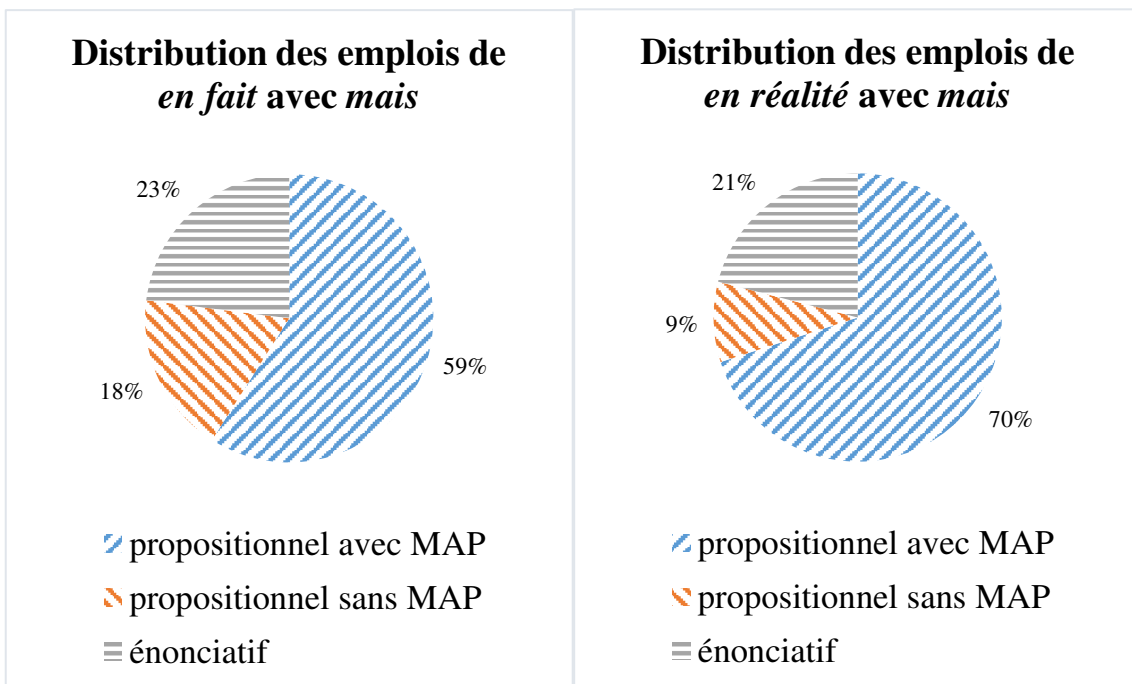


Figure 28: Distribution des emplois des cadratifs polyvalents en fait et en réalité en présence du connecteur mais dans leur contexte gauche (empan 20 tokens), MAP = marqueur anticipatif propositionnel.

Environ deux tiers des emplois de *en fait* (59%) avec *mais* déclenchent un contraste propositionnel, et ceci en cooccurrence avec un MAP. Si on compare le diagramme ci-dessus avec celui présenté avant (sans *mais*), ce chiffre est *a priori* remarquable : il s'agit d'une augmentation de 23% pour les emplois propositionnels de *en fait* en présence du connecteur *mais*. Également les emplois cadratifs propositionnels sans MAP augmentent

pour *en fait* de 8% à 18%, diminuant le nombre de ses emplois énonciatifs de manière drastique de 58% à seulement 23%.

Contrairement à *en fait*, la distribution des différents types d'emplois de *en réalité* est moins affectée par la présence du connecteur *mais*. Les emplois propositionnels de *en réalité* avec un MAP en cooccurrence avec *mais* en effet augmentent seulement légèrement par rapport aux occurrences sans *mais* (de 62% à 70%), tandis que les emplois propositionnels sans MAP diminuent même drastiquement de 23% à 9%. L'ensemble des emplois propositionnels de *en réalité* diminuent donc légèrement, passant de 85% à 79%. En revanche, les emplois énonciatifs de *en réalité* augmentent légèrement en cooccurrence avec *mais* et passent de 15% à 21%.

En fait et *en réalité* sont régulièrement traités comme des connecteurs sémantiquement proches dans la littérature (voir par exemple Danjou-Flaux (1980, 1982); Rossari (1997)), et ceci pour de bonnes raisons comme l'ont illustré également les analyses présentées. Mais les tendances ci-dessus suggèrent qu'ils se distinguent par rapport à leur utilisation avec ou sans *mais*. Alors que *en réalité* a presque toujours une portée propositionnelle en l'absence de *mais*, *en fait* est surtout utilisé avec une portée énonciative et ceci dans la majorité des cas. Les distributions de leurs emplois sans *mais* changent néanmoins à l'apparence de *mais*. La proportion de leurs emplois énonciatifs est ainsi à peu près similaire (23% et 21%). Presque trois quarts de leurs emplois avec *mais* sont propositionnels et environ deux tiers le sont en cooccurrence avec un MAP (59% et 70%). La plupart des emplois des deux marqueurs sont désormais propositionnels, évitant ainsi la redondance sémantique avec *mais* qu'ils auraient occasionnée en tant que connecteurs. L'effet de *mais* concerne ainsi surtout *en fait* qui est le cadratif à nom abstrait le plus souvent utilisé en tant que connecteur.

En fait et *en réalité* ne sont pas les seuls cadratifs qui sont polyvalents (Combettes & Kuyumcuyan: 2007), *en vérité* par exemple en est aussi un, mais ses particularités sont plus difficiles à cerner par les analyses sur corpus puisqu'il est peu fréquent et *mais* est son seul cooccurrent spécifique. En ce qui concerne les occurrences de *en vérité* sans *mais*, elles ont une fréquence suffisante pour établir un échantillon aléatoire de 100 occurrences, contrairement à la combinatoire avec *mais* qui compte seulement neuf

cooccurrences dans le corpus. Néanmoins, la tendance déjà révélée pour *en réalité* semble églement se vérifier avec *en vérité*¹⁵.

L'association de *en vérité* avec le connecteur *mais* est spécifique (voir sous-chapitre 4.2), mais vu la fréquence de cooccurrence faible, les considérations suivantes se basent sur un échantillon qui est non représentatif. Les chiffres ne sont donc guère fiables d'un point de vue statistique, mais permettent tout de même de saisir une tendance générale concernant son usage.

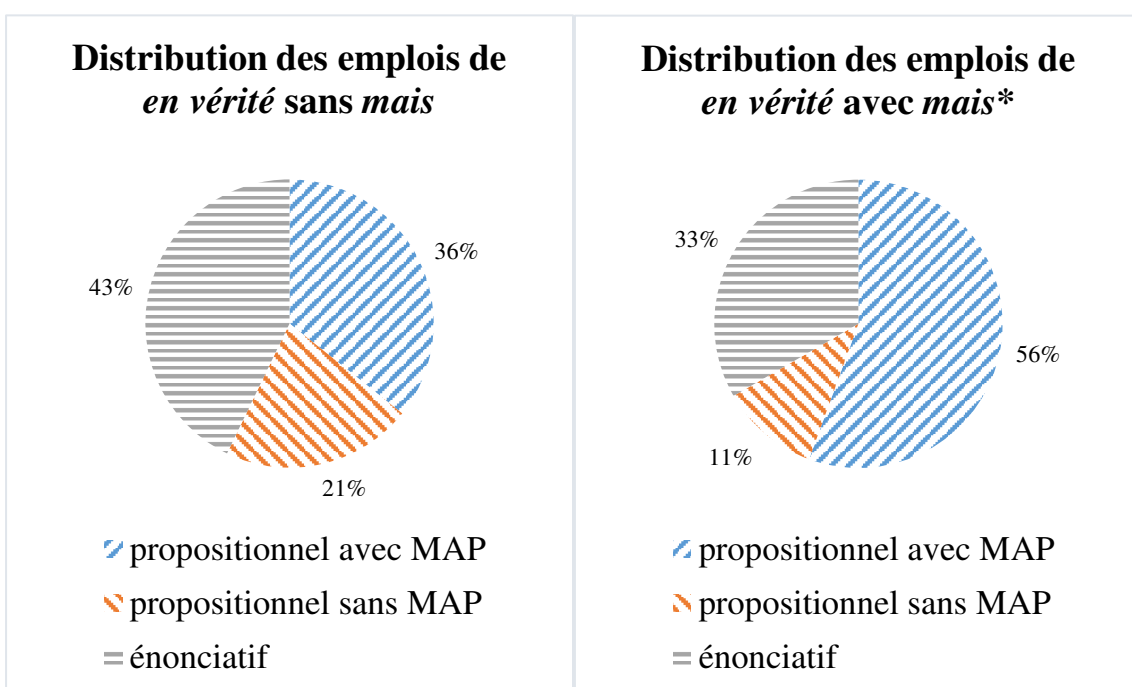


Figure 29: Comparaison des distributions des emplois de *en vérité* en l'absence et en présence de *mais* dans son contexte gauche (empan 20 tokens), MAP = marqueur anticipatif propositionnel. * Les chiffres sont non représentatifs étant donné une fréquence de cooccurrences trop faible de 9 dans l'ensemble du corpus.

Les données semblent confirmer que *en vérité* sans ou avec *mais*, est polyvalent comme c'est également le cas pour *en fait* et *en réalité*. Les deux diagrammes suggèrent une distribution des emplois de *en vérité* qui est similaire à celle de *en fait* : les emplois propositionnels de *en vérité* augmentent considérablement en présence de *mais*. Alors que les emplois énonciatifs sont plus fréquents en l'absence de *mais*, la présence de *mais*

¹⁵ Certains emplois ont été exclus des résultats. *En vérité* est souvent utilisé dans une position intrapredicative dans des emplois tels que *transformer en vérité* ou *être en vérité*. Dans ce sens, il ressemble à *en pratique* intrapredicatif.

engendre le fait que *en vérité* est majoritairement utilisé comme cadratif portant sur le niveau propositionnel.

Afin d'évaluer si les fluctuations des distributions entre les emplois en présence et en l'absence de *mais* sont à considérer comme statistiquement significatives pour les trois cadratifs, le test d'indépendance *chi-carré* sera utilisé car il détermine s'il y a un lien statistique entre deux variables. L'hypothèse nulle définie est la suivante : *mais* n'a pas d'influence sur l'utilisation des cadratifs. L'hypothèse se vérifie si les écarts entre les valeurs comparées dépassent la marge d'erreur définie à 5% (valeur $p > 0,05$). En revanche, l'hypothèse sera réfutée si les écarts sont statistiquement significatifs, indiquant que la présence de *mais* a une influence sur l'utilisation des cadratifs et que la marge d'erreur n'est pas dépassée (valeur $p \leq 0,05$).

Pour cette analyse, les emplois propositionnels sans et avec marqueurs anticipatifs propositionnels ont été regroupés dans une seule catégorie nommée emploi propositionnel. Le test de *chi-carré* donne les résultats qui suivent pour les trois marqueurs *en fait*, *en réalité*, *en vérité* concernant la distribution de leurs emplois propositionnels et énonciatifs :

| | Emploi propositionnel | Emploi énonciatif |
|-------------------|------------------------------|--------------------------|
| <i>en fait</i> | 0,00133 | 0,0001 |
| <i>en réalité</i> | 0,6394 | 0,3173 |
| <i>en vérité</i> | 0,3692 | 0,2513 |

Tableau 9 : Test d'indépendance (*chi-carré*) appliqué aux distributions des emplois des cadratifs à nom abstrait polyvalents en présence et en l'absence du connecteur *mais*, valeur $p \leq 0,05$; résultats arrondis.

Les valeurs qui sont marquées en gris dans le tableau ci-dessus signalent des écarts non significatifs entre la distribution des emplois d'un marqueur en présence et en l'absence de *mais*. Inversement, les valeurs en blanc signalent un écart significatif, ainsi impliquant une influence importante de *mais* sur les emplois du marqueur. Le test d'indépendance révèle qu'en présence de *mais* uniquement la distribution des emplois pour *en fait* change de manière significative. Les emplois propositionnels et les emplois énonciatifs de *en réalité* et *en vérité* ne varient pas assez pour supposer une véritable influence de *mais*. On devrait se demander pourquoi *en fait* est significativement plus fréquemment utilisé avec une portée propositionnelle en cooccurrence avec *mais* que *en réalité* et *en vérité*.

Une hypothèse explicative pour le cas de *en réalité* est que ce marqueur se comporte également différemment de *en fait* dans ses emplois propositionnels. En effet, malgré des paradigmes de marqueurs cooccurrents semblables, l'analyse du profil combinatoire de *en réalité* a révélé qu'il a tendance à favoriser des cooccurrences avec des marqueurs anticipatifs propositionnels qui sont cadratifs. Dans ces combinaisons, un contraste propositionnel fort est déclenché par deux cadres divergents, qui opposent la perception à la réalité. Par exemple, *en apparence* et *en réalité* forment une combinaison très spécifique. Il en va de même pour les autres marqueurs anticipatifs qui évoquent un concept proche (par exemple *apparemment*, *avoir l'impression de/que*, etc.) (voir le sous-chapitre 4.2 ainsi que les explications dans le chapitre 4 pour les différents combinaisons de *en réalité*). Le marqueur *en fait* s'utilise généralement moins spécifiquement avec les marqueurs anticipatifs propositionnels évoquant une perception qu'avec les différents types de verbes de parole et d'opinion.

Une différence est indiquée par l'analyse des profils combinatoires ainsi que par la comparaison des distributions d'emplois. Elle réside dans des interprétations légèrement différentes des contrastes déclenchés. *En réalité* a une préférence pour des emplois cadratifs propositionnels où deux cadres sont opposés, tandis que *en fait* introduit souvent un contraste moins évident puisqu'il se combine typiquement avec des marqueurs anticipatifs non cadratifs. Il en va de même pour les emplois énonciatifs quand *en fait* et *en réalité* sont employés comme connecteurs reformulatifs. En effet, les deux marqueurs *en fait* et *en réalité* ont déjà été comparés et il y a été conclu que leurs sens sont très proches, mais pas identiques (Rossari: 1997; Wandel: 2017, 2020). Rossari décrit leur fonction reformulative commune, mais souligne toutefois l'aspect sémantique qui les distingue. Alors que le reformulatif *en réalité* présenterait « le point de vue introduit (...) comme relevant directement de l'ordre du réel » (Rossari: 1997, p. 154-155, 213-214) impliquant une opposition forte, *en fait* introduirait un point de vue « comme établissant un fait nouveau et, par conséquent, comme assumé par le locuteur » (Rossari: 1997, pp. 155, 214). *En fait* servirait alors à introduire un nouveau fait s'ajoutant à un déjà présenté sans pour autant s'y opposer. Les deux connecteurs divergent donc en ce qui concerne l'interprétation de leur fonction reformulative. Alors que les deux connecteurs partagent la même fonction discursive qui est également contrastive, ils diffèrent concernant l'exploitation de leur contribution sémantique stable : le cadre ainsi évoqué est différent.

Dans son emploi énonciatif, *en réalité* rappelle toujours le contraste de cadres qu'il déclenche typiquement dans ses emplois propositionnels. Il est figé dans des emplois clairement oppositifs. Le connecteur *en fait* rappelle également un contraste propositionnel qu'il marque en tant que cadratif, mais il est plus nuancé et non oppositif. Toutefois, il faut souligner que *en réalité* et *en fait* sont généralement interchangeables dans leurs emplois propositionnels et énonciatifs. Il s'agit plutôt de nuances concernant leurs combinatoires qui sont révélées d'un côté par l'analyse contextuelle 1, qui font ressortir les fréquences et la spécificité de leurs emplois avec certains types de cooccurrents. Malgré leur ressemblance, leur comportement en cooccurrence avec *mais* les distingue.

En vérité semble comme *en réalité* ne subir aucune influence significative par *mais* sur la distribution de ses emplois. Selon l'analyse de son profil combinatoire dans le sous-chapitre 4.2, à la différence des deux autres cadratifs à nom abstrait, il n'est spécifique d'aucun marqueur anticipatif. Et pourtant il a une fonction de cadratif propositionnel et une fonction de connecteur comparable à celles de *en fait* et *en réalité*. Selon le test d'indépendance, le marqueur polyvalent *en vérité* semble se comporter de manière semblable à *en réalité* par rapport à la distribution de ses différents emplois. Si l'on considère les données (non représentatives) pour *en vérité*, on constate que l'influence de la présence de *mais* sur la distribution de ses emplois paraît presque identique à celle de *en réalité* et plus faible que celle de *en fait*.

Une possible explication pourrait être que le potentiel cadratif de *en vérité*, comme celui de *en réalité*, reste plus accessible dans ses emplois énonciatifs que celui de *en fait*. Toutefois, en tant que cadratif, il n'est pas spécifiquement utilisé avec des marqueurs anticipatifs cadratifs contribuant à un contraste propositionnel fort. Le comportement de *en vérité* paraît en partie différent de ceux des autres cadratifs polyvalents. Sa fréquence est relativement basse et son seul cooccurrent spécifique est *mais*. Cette particularité a déjà été remarquée par Combettes et Kuyumcuyan (2007) qui l'expliquent par le sens particulier du nom *vérité*. Le test *chi-carré* appliqué pour évaluer l'influence de *mais* sur les emplois de *en vérité* ne permet pas non plus de conclusions plus précises. Il se peut aussi que la distribution des emplois soit effectivement influencée par *mais*, mais que l'échantillon soit tout simplement trop petit pour en tenir compte. Afin d'éviter des

spéculation, il convient de passer sur un plan plus général permettant de mettre en perspective le fonctionnement de *mais* avec ceux des trois cadratifs polyvalents.

Les différences entre *en fait*, *en réalité* et *en vérité* concernant leur utilisation avec le connecteur *mais* semblent indiquer qu'ils se trouvent à des stades différents de leur grammaticalisation. En effet, en tant que cadratifs contrastifs, *en réalité* et *en fait* se distinguent de *en vérité* quant aux marqueurs anticipatifs avec lesquels uniquement les deux premiers sont typiquement utilisés. En ce qui concerne sa combinabilité, *en vérité* paraît ainsi être plus un connecteur qu'un cadratif qui s'associe avec d'autres marqueurs cadratifs. Cependant, *en fait* est également plus couramment utilisé comme connecteur et il est le seul marqueur dont les emplois propositionnels augmentent de manière significative en combinaison avec le connecteur *mais*. Cela conduit à deux observations connexes. D'une part, *en fait* est très avancé en ce qui concerne sa grammaticalisation, c'est pourquoi il est fréquemment utilisé comme connecteur. D'autre part, il conserve ses emplois comme cadratifs, mais ils sont généralement moins courants. Pourtant en tant que connecteur déjà bien implanté dans le langage, *en fait* semble être sémantiquement très proche du connecteur *mais*. Pour cette raison, la redondance en résultant est plutôt évitée et *en fait* est employé comme cadratif dans la plupart de ces cas.

8. Synthèse des analyses portant sur le français et motivation d'une comparaison avec l'allemand

Avant de passer à l'analyse comparative portant sur l'allemand, une synthèse des trois analyses contextuelles traitant sur le français (chapitres 4, 6 et 7) et leur importance pour le cadre théorique sera proposée. Le modèle théorique adopté postule que le fonctionnement d'un modal peut être représenté par trois paramètres, à savoir sa contribution sémantique stable, son mode d'application et son éventuelle motivation rhétorique. On distingue ainsi deux types d'emplois (propositionnel et énonciatif) qui diffèrent concernant l'actualisation de leur contribution sémantique stable sur différents niveaux du discours.

L'analyse contextuelle 1 a permis d'établir les profils combinatoires des sept cadratifs à nom abstrait étudiés et parmi les cooccurrents spécifiques, il y a des marqueurs d'origines morphologiques différentes. Ces marqueurs propositionnels relativisent d'une manière ou d'une autre le contenu propositionnel de leur phrase d'accueil. Ils forment un grand paradigme varié de formes qui introduisent des cadre représentant des concepts abstraits (*apparence, théorie, principe*), évoquant une perception ou introduisant une source qui divergent toujours de ce qui sera introduit dans la suite du discours. Ceci conduit à une interprétation selon laquelle l'information ainsi obtenue est jugée fautive ou non fiable par le locuteur. Ces marqueurs peuvent annoncer un contraste propositionnel qui sera déclenché par un cadratif à nom abstrait. Deux notions ont été proposées pour ces deux fonctions discursives divergentes. Les marqueurs qui annoncent un contraste sont appelés anticipatifs et ceux qui le déclenchent, marqueurs contrastifs. Cette extension théorique des observations faites sur corpus a conduit au concept de la séquence discursive avec cadratif(s) qui englobe l'ensemble des combinatoires de marqueurs contribuant à un contraste sur le niveau propositionnel ou énonciatif.

L'analyse contextuelle 3 portant sur le profil combinatoire de *mais* a permis de préciser les caractéristiques de ce connecteur ainsi que de *en fait, en réalité* et *en vérité*. Il a été démontré qu'ils peuvent être interchangeables en tant que connecteurs, mais que ceci ne signifie pas qu'ils sont identiques. Leur différences se manifestent dans certains contextes où par exemple les marqueurs anticipatifs énonciatifs tels que *certes, peut-être* et *sans doute* ne sont pas utilisés avec les connecteurs *en fait, en réalité* et *en vérité* à la place de

mais. Ceci semble être dû au potentiel cadratif que les cadratifs polyvalents gardent en tant que contribution sémantique stable dans tous leurs emplois. Tandis que *mais* est figé comme marqueur dont la contribution sémantique porte uniquement sur l'énonciation, les cadratifs à nom abstrait sont à la base des marqueurs propositionnels dont la contribution sémantique est cadrative. C'est par un transfert sur le niveau énonciatif que ces marqueurs prennent une fonction de connecteur reformulatif qui leur permet de relier deux énoncés. En évoquant implicitement l'opposition entre deux cadres dans leurs emplois propositionnels, ils peuvent signaler un contraste énonciatif.

Une hypothèse était que les cadratifs à nom abstrait qui peuvent avoir une portée énonciative en tant que connecteurs seraient plus souvent utilisés comme cadratifs en cooccurrence avec *mais* afin d'éviter l'utilisation de deux marqueurs sémantiquement proches, hypothèse qui a en partie été confirmée. Avec *mais*, *en fait* a tendance à avoir plus souvent une portée propositionnelle qu'énonciative. En revanche, la distribution des emplois de *en réalité* ainsi que de *en vérité* ne paraissent pas significativement influencées par la présence de *mais*. Il a été argumenté que les caractéristiques de leurs emplois propositionnels devraient conduire à des interprétations légèrement différentes quand ils ont une fonction de connecteur. *En fait* marque une reformulation qui introduit un fait nouveau qui s'ajoute à ce qui a été dit en amont, tandis que *en réalité* et vraisemblablement *en vérité* en tant que connecteurs, rappellent l'opposition de deux cadres dans leurs emplois propositionnels. *En fait* paraît ainsi sémantiquement plus proche du connecteur *mais*.

Le cadre théorique adopté a facilité une description systématique de tous les emplois des marqueurs étudiés. Il a notamment permis de saisir la polyvalence des cadratifs à nom abstrait et, dans une perspective contextuelle, de représenter les combinaisons de marqueurs à la base de leurs fonctionnements. Les tendances révélées par les analyses sur corpus et décrites au sens du cadre théorique proposé, confirment certaines hypothèses défendues dans les travaux existants portant sur les emplois de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* en tant que connecteurs, notamment ceux de Charolles et Pietrandrea (2012), Combettes et Kuyumcuyan (2007) et Rossari (1997). En outre, cette étude a apporté de nouvelles idées sur la relation entre les cadratifs et également sur les connecteurs et les utilisations typiques de ces derniers. De plus, elle a illustré que les cadratifs à nom abstrait sont polyvalents et non polysémiques. Leurs différentes valeurs sémantiques sont à

considérer comme des dérivations de leur contribution sémantique stable qui est transférée sur différents niveaux du discours. Cette représentation tient compte de la complexité de la formation des sens modaux et de leur évolution et grammaticalisation. Elle permet aussi de décrire pourquoi certaines combinaisons favorisent ou bloquent certains emplois des marqueurs comme c'est par exemple le cas d'un marqueur anticipatif qui entraîne obligatoirement une lecture propositionnelle du cadratif contrastif qui suit.

Les prochains chapitres seront consacrés à une analyse comparative du français et de l'allemand. L'intérêt sera de comparer les marqueurs intervenant dans une séquence discursive avec leurs équivalents allemands dans le but de saisir des similarités et des différences quant à leurs emplois. Sur le plan théorique, il s'agira d'appliquer le cadre théorique au cas de l'allemand pour tester si la grille d'analyse initialement conçue pour le français, l'italien et le roumain est également pertinente pour une langue non romane.

Dans un premier temps, il s'agira de déterminer le paradigme des équivalents des marqueurs français à l'aide d'un corpus parallèle. Un aperçu non exhaustif de l'état de la question en linguistique allemande sera donné dans l'intérêt de comparer les similitudes et divergences sur le plan théorique. Dans un deuxième temps, il sera question des contextes spécifiques dans lesquels les marqueurs allemands sont typiquement utilisés. On peut se demander si le français et l'allemand disposent de paradigmes comparables de marqueurs anticipatifs et contrastifs. Les différences et les similarités quant à leurs fonctionnements et emplois devront être saisies. L'étude de l'allemand sera ainsi axée sur deux aspects – l'analyse empirique qui se basera sur les données tirées des corpus et une comparaison des approches théoriques.

Dans l'étude portant sur le français, la complexité du sens et la variété des emplois des sept cadratifs à nom abstrait ont été illustrées. Pour l'analyse de l'allemand, seulement les équivalents allemands des deux cadratifs à nom abstrait français *en fait* et *en réalité* seront pris en compte, puisque ces deux sont fréquents, polyvalents et disposent d'une grande variété de marqueurs cooccurrents. Afin d'identifier les traductions allemandes, un corpus parallèle aligné constitué est utilisé. Le corpus *Europarl7* est disponible sur les plateformes *OPUS* (Tiedemann ; Tiedemann & Nygaard, p. 27) et *Sketchengine* (Kilgarriff, Rychly, Smrz, & Tugwell: 2004). Pour la plupart des analyses, la version du corpus accessible via *Sketchengine* a été utilisée, notamment pour des questions

d'utilisabilité de l'interface. *Europarl7* contient les actes du Parlement européen traduits dans toutes les langues officielles de l'Union européenne. Il comprend donc 21 langues européennes : romandes (français, italien, espagnol, portugais, roumain), germaniques (anglais, néerlandais, allemand, danois, suédois), slaves (bulgare, tchèque, polonais, slovaque, slovène), finno-ougriennes (finnois, hongrois, estonien), baltes (letton, lituanien), ainsi que le grec. Le corpus a été élargi à plusieurs reprises avec une taille finale d'environ 60 millions de mots par langue en moyenne. La partie française interrogée contient 54 202 850 mots. La partie correspondante allemande compte 47 236 849 mots. Les textes interrogés datent de la période de janvier 2007 à novembre 2011.

Les données proviennent donc à peu près de la même période que celles du corpus comparable *Emolex* utilisé pour le français, qui couvre les publications de presse des années 2007 et 2008. Il est à noter que le corpus *Europarl* n'indique pas la langue d'origine, il n'est pas possible de déterminer si un exemple provient d'un locuteur français, allemand ou d'une autre langue, puisque seul le nom de l'orateur est indiqué. Néanmoins, ce fait ne pose pas de réel problème étant donné que les traductions officielles dans ce cadre sont faites avec l'objectif de véhiculer l'information de la manière la plus précise possible. Dans le cadre des débats au parlement, on peut s'attendre à ce que les marqueurs soient traduits quand ils sont essentiels à la compréhension et à l'argumentation.

Un inconvénient du corpus est qu'il n'est pas possible d'identifier les équivalents de manière automatisée : les traductions ne sont pas identifiées de façon automatique par la plateforme *Sketchengine* (de même pour *OPUS* d'ailleurs) et leurs fréquences ne sont pas comptées de manière automatique. L'outil cherche uniquement les concordances parallèles, c'est-à-dire les passages dans la langue cible qui correspondent aux passages dans la langue d'origine qui contiennent la forme recherchée. Les différentes formes équivalentes doivent être identifiées par un tri manuel. C'est pourquoi des échantillons relativement petits seront étudiés.

Deux échantillons aléatoires de 250 occurrences ont été analysés pour chaque cadratif français. *En réalité* a une fréquence absolue de 4 688 et *en fait* de 8 581 dans *Europarl*. Les échantillons choisis sont suffisamment larges pour pouvoir identifier les équivalents allemands les plus utilisés, mais pas nécessairement toutes les traductions qui pour certaines sont trop rares ou sémantiquement trop éloignées. En se limitant aux éléments

les plus récurrents, seulement les formes susceptibles d'être les plus typiques comme équivalents allemands de *en fait* et *en réalité* seront retenues.

Les formes utilisées comme traductions de *en fait* et *en réalité* dans ces échantillons et leurs fréquences dans les échantillons aléatoires sont représentées dans la figure 30. Sur les 250 traductions analysées pour chaque cadratif, un total de 58 traductions différentes a été pris en compte, on remarque qu'un très grand nombre de marqueurs sont ainsi utilisés. Par conséquent, la plupart des traductions allemandes sont rares et seulement une dizaine de marqueurs peuvent être considérées comme des traductions régulières. Cependant des cas de non-traduction paraissent également nombreux, le marqueur utilisé en français n'est tout simplement pas traduit en allemand. Les figures 31 et 32 représentent les traductions identifiées de façon séparée pour *en fait* et pour *en réalité*. Après un tri en fonction de leurs fréquences, une dizaine des traductions allemandes seront retenues et analysées (figure 33).

Dans la figure 30 sont listées toutes les traductions allemandes avec leurs fréquences dans les échantillons aléatoires de 250 occurrences pour *en fait* et *en réalité*. Elles sont présentées dans l'ordre alphabétique. Ce qui ressort en premier lieu, c'est le grand nombre de traductions possibles. En même temps, presque toutes les traductions sont utilisées à la fois pour *en fait* et *en réalité*.

Fréquences des traductions allemandes de *en fait* et *en réalité* dans les échantillons de 250 occurrences



Figure 30 : L'ensemble des traductions allemandes de *en fait* et de *en réalité* et leurs fréquences absolues dans des échantillons aléatoires de 250 occurrences tirés du corpus Europarl7.

Les deux diagrammes suivants présentent séparément tous les équivalents pour *en fait* et pour *en réalité* en fonction de leurs distributions au sein des échantillons analysés.

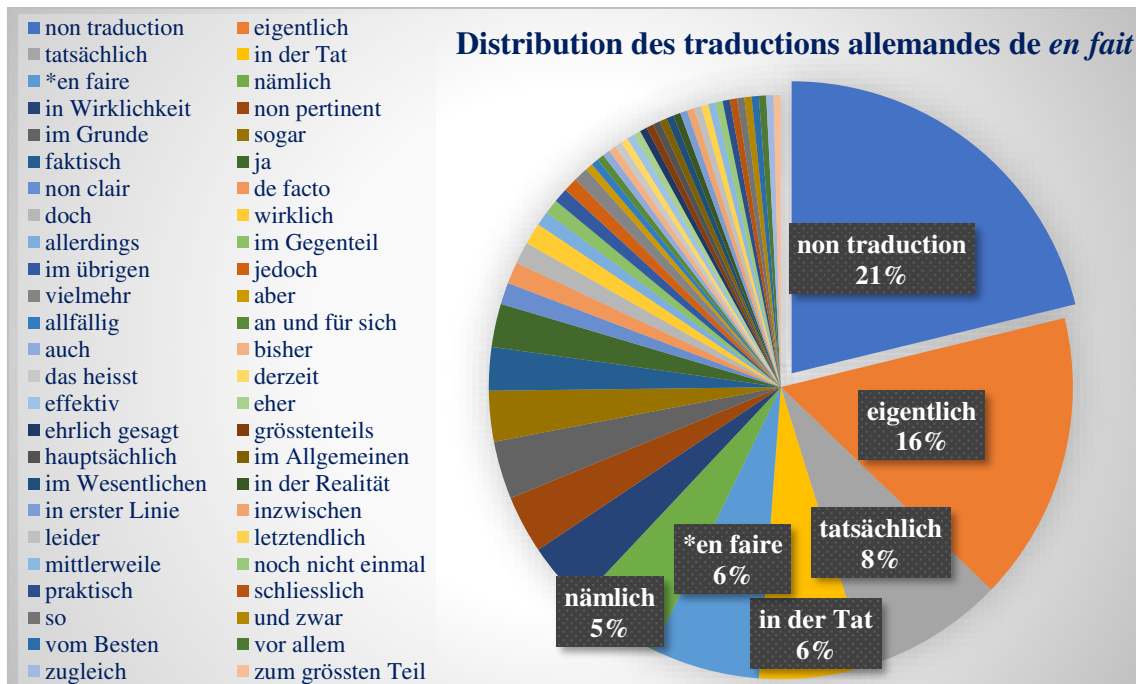


Figure 31: Distribution des traductions allemandes de *en fait* dans un échantillon de 250 occurrences. L'astérisque (*) indique une occurrence de *en fait* qui est une combinaison de la préposition *en* avec le verbe *faire*.

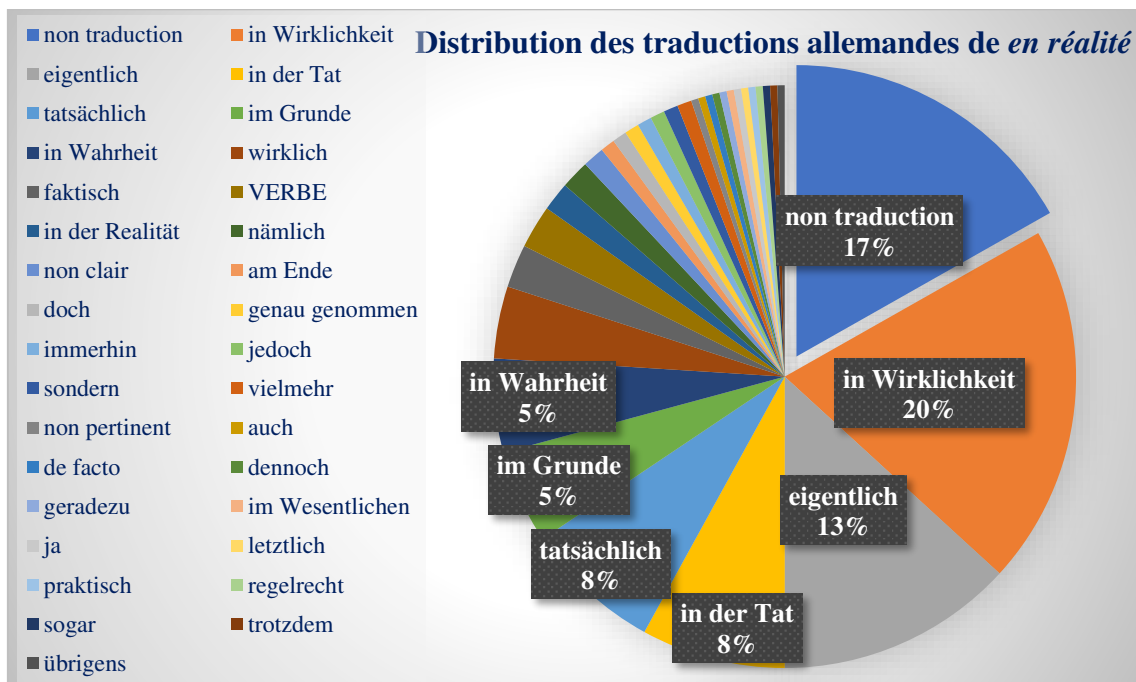


Figure 32: Distribution des traductions allemandes de *en réalité* dans un échantillon de 250 occurrences.

Concernant l'ensemble de leurs traductions (figure 31 et 32), force est de constater que *en fait* a un éventail d'équivalents plus varié (46 marqueurs) que *en réalité* (29 marqueurs). L'ordre des traductions les plus employées diffère pour *en fait* et *en réalité*. Dans la plupart des cas, *en fait* et *en réalité* sont traduits de manière similaire, avec quelques différences qui se manifestent par rapport aux nombres d'occurrences des équivalents allemands. Afin de représenter les fonctionnements des marqueurs allemands, cette étude se focalisera sur les traductions de *en fait* et *en réalité* les plus courantes. Seulement les traductions qui sont utilisées au moins dix fois pour au moins l'un des deux cadratifs français dans les échantillons analysés seront discutés en détail. Le paradigme retenu contiendra ainsi huit des 58 traductions dans la figure 30 ainsi que la non-traduction :

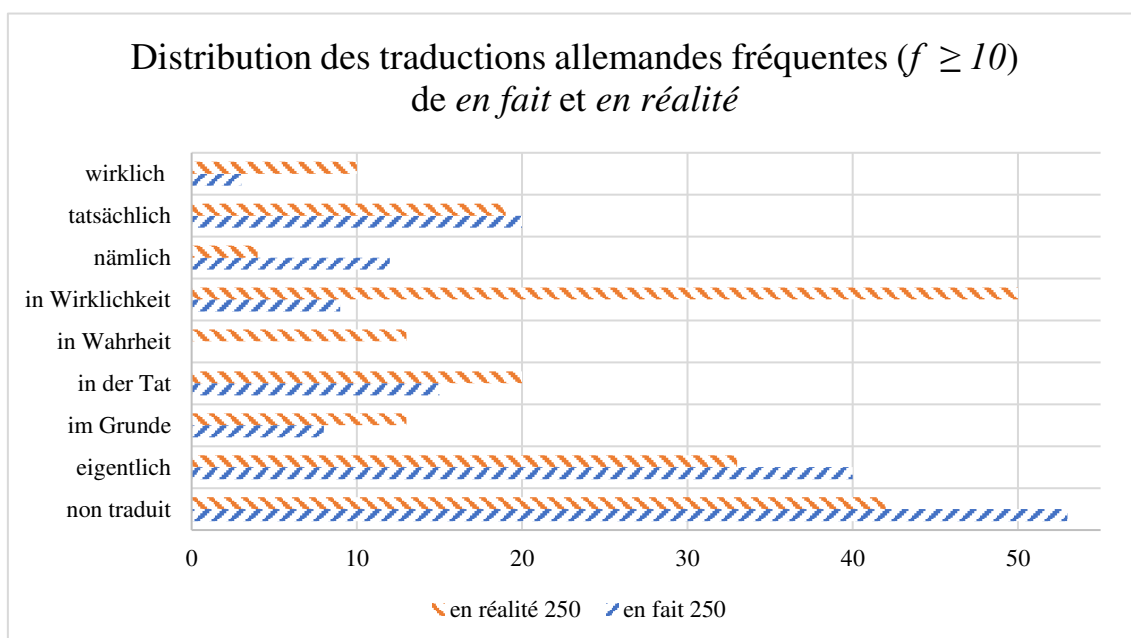


Figure 33 : Paradigme des équivalents allemands de *en fait* et *en réalité* qui sont employés pour au moins l'un de ces deux marqueurs et au moins dix fois dans l'échantillon de 250 traductions.

Tous ces marqueurs allemands présentés peuvent dans certains contextes être utilisés pour traduire *en fait* ou *en réalité* en allemand. Le tableau suivant à son tour propose un aperçu des possibles équivalents en français de ces marqueurs et se base sur les données du traducteur automatique *DeepL* :

| | |
|-----------------|--|
| wirklich | vraiment, réellement, bien, véritablement, effectivement, en fait, pleinement, complètement, en réalité, sincèrement, sérieusement, extrêmement, franchement, décidément, authentiquement |
| tatsächlich | effectivement, réellement, en effet, en fait |
| nämlich | à savoir notamment |
| in Wirklichkeit | en effet, en réalité, en fait, réellement |
| in Wahrheit | en vérité, en réalité, en vrai |
| in der Tat | véritablement, en effet, en fait, en réalité, effectivement, vraiment, réellement, bel et bien, à vrai dire |
| im Grunde | essentiellement, fondamentalement, au fond, en fait, en principe, en quelque sorte, pour ainsi dire, en général, d'une façon générale |
| eigentlich | en fait, vraiment, réellement, à vrai dire adv, effectivement, plutôt, en effet, assez, à proprement parler, véritablement, quasiment, proprement dit, franchement, pour ainsi dire, en quelque sorte, honnêtement |

Tous les marqueurs allemands mentionnés dans les analyses qui suivent ne seront pas traduits en français. Cette décision a plusieurs raisons. Premièrement, il n'existe jamais une seule traduction pour un mot dans une autre langue. Le meilleur exemple est la longue liste des traductions de *en fait* et *en réalité*. Deuxièmement, surtout les marqueurs qui sont non propositionnels ont plusieurs traductions ou ne sont pas du tout traduits. Troisièmement, l'objectif de ce travail n'est pas de trouver des correspondances exactes en listant toutes les traductions imaginables, mais de discuter de la multitude de traductions possibles et de comparer leurs fonctionnement en général.

Comme en français, certains équivalents sont formés sur une préposition de localisation et un nom abstrait comme par exemple *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*. Un grand nombre des équivalents allemands évoquent des concepts similaires à ceux représentés par les marqueurs français. Par exemple, les traductions de *en réalité* renvoient souvent à la *réalité* (*wirklich*, *in Wirklichkeit*, *in der Realität*) et celles de *en fait* indiquent généralement un *fait* (*de facto*, *faktisch*, *tatsächlich*, *in der Tat*). Pourtant, ces formes sémantiquement très proches ne sont pas les seules traductions. En effet, les marqueurs *im Grunde* et *eigentlich* sont également régulièrement utilisés pour traduire *en fait* et *en*

réalité, même s'ils évoquent des concepts qui semblent plus proches de ceux véhiculés en français par exemple par *en effet* ou *en principe*. De plus, *en réalité* peut tout à fait être traduit par une forme allemande morphologiquement plus proche de *en fait* – et vice versa. Parmi les marqueurs allemands utilisés sont aussi des marqueurs reformulateurs non paraphrastiques (par exemple *nämlich* et paraphrastiques (par exemple *das heisst* (*c'est-à-dire*)) comme défini par Rossari (1997).

9. Le sémantisme des équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait

Afin de décrire leurs fonctionnements, les équivalents allemands de *en fait* et *en réalité* seront présentés au moyen d'exemples concrets tirés du corpus comparable *Emolex*. Ce corpus a l'avantage de contenir des textes originaux en français et en allemand. L'utilisation des marqueurs n'est donc pas influencée par le biais de la traduction dans une autre langue – contrairement au corpus parallèle *Europarl7* utilisé précédemment.

Les différents emplois des marqueurs allemands seront décrits sur la base des études existantes et représentés au moyen de la grille d'analyse conçu pour le français. Le sous-chapitre 9.1 sera consacrée aux marqueurs monovalents et propositionnels. Le sous-chapitre 9.2 s'intéressera aux marqueurs polyvalents ayant une portée propositionnelle et énonciative qui ont été traités comme marqueurs plurifonctionnels dans la littérature allemande. Dans le sous-chapitre 9.3, le marqueur énonciatif *nämlich* sera présenté, tandis que 9.4 donnera un aperçu du paradigme de marqueurs allemands et thématise le cas de non-traduction.

9.1. Marqueurs allemands à portée propositionnelle

Dans cette première catégorie entrent les marqueurs allemands à potentiel cadratif formés sur la préposition de localisation *in/im* (= *in dem* : Dativ), équivalent de *en* et *dans* en français, qui ont uniquement des emplois propositionnels : *in Wirklichkeit*, *in Wahrheit* et *im Grunde*. À l'instar du français, les marqueurs équivalents de *en fait* et *en réalité* seront étudiés quand ils interviennent dans une séquence discursive avec cadratif(s) qui contient les parties A et B, qui constituent typiquement deux énoncés reliés et contrastés (voir pour plus de détails la description dans le chapitre 4).

9.1.1. *In Wirklichkeit*

Le syntagme prépositionnel *in Wirklichkeit* est morphologiquement proche de *en réalité* en ce qui concerne la sémantique de la préposition *in* et du nom abstrait *Wirklichkeit* évoquant le concept abstrait de la *Wirklichkeit* (*réalité*). Ce marqueur est peu mentionné dans la littérature allemande. Il partage ce sort avec d'autres équivalents français, tel que *dans la réalité* qui est aussi rarement analysé. *In Wirklichkeit* ne figure non plus ni dans le dictionnaire allemand *Duden* (Dudenredaktion) ni dans le *Digitales Wörterbuch der*

Deutschen Sprache (DWDS) (Geyken, Barbaresi, Didakowski, Jurish, Wiegand, & Lemnitzer: 2017). Le marqueur apparaît seulement en tant que synonyme d'autres marqueurs tels que *de facto*, *in natura (en chair et en os)* et *eigentlich* qui, eux, disposent d'entrées dans les dictionnaires cités. Dans le dictionnaire des particules allemandes de Métrich et Faucher (2009), qui propose des descriptions sémantiques dans une perspective comparative français-allemand, *in Wirklichkeit* est mentionné comme possible paraphrase de *in der Tat* quand ce dernier modalise une proposition. Les auteures remarquent que ces deux marqueurs peuvent présenter un contenu comme relevant du cadre du réel qui est contrasté avec un contenu précédent représentant un cadre différent. Cette description converge avec celle du contraste propositionnel mettant en jeu deux cadres divergents au sens du modèle triadique (2.4). *In Wirklichkeit* et *in der Tat* (voir section 9.2.1 pour une analyse détaillée) définissent des cadres au sens de Charolles (1997) qui modalisent la validité d'un contenu propositionnel. Quand un contraste propositionnel est déclenché par *in Wirklichkeit*, on identifie souvent des marqueurs anticipatifs dans son contexte gauche qui ressemblent aux marqueurs anticipatifs français (voir typologie proposée dans le chapitre 4) :

(149) So gaukelt der Air-France-Flugplan dem Leser einen Direktflug von Frankfurt nach New York vor^{P1}. ***In Wirklichkeit*** endet der Flug der Franzosen in Paris, von dort geht es weiter mit der Partnergesellschaft Delta^{P2}. (HAB 08)

Ainsi, le plan de vol d'Air France prétend de proposer au lecteur un vol direct de Francfort à New York^{P1}. ***En réalité***, le vol des Français se termine à Paris, d'où il se poursuit avec la compagnie partenaire Delta^{P2}.

Le verbe de parole *vortäuschen* (*prétendre*) ainsi que le cadratif à nom abstrait *in Wirklichkeit* modalisent les propositions de leurs phrases d'accueil (P1 ou P2). Ils agissent respectivement comme marqueur anticipatif et marqueur contrastif d'un contraste propositionnel. Leurs contributions sémantiques stables sont les suivantes :

vortäuschen : CS_{vortäuschen}

in Wirklichkeit : CS_{in_Wirklichkeit}

La grille d'analyse du modèle théorique permet de représenter leur fonctionnement :

Séquence discursive

Partie A

CS_{vortäuschen} (p)

Partie B

CS_{in_Wirklichkeit} (q)

Fonction discursive :

Anticipation d'un contraste propositionnel par *vortäuschen* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *in Wirklichkeit*

Selon le modèle théorique adopté, les deux exemples représentent donc des emplois cadratifs propositionnels de *in Wirklichkeit*. Le marqueur introduit un cadre du réel comparable à celui introduit par *en réalité* et *dans la réalité*. Ce cadre est contrasté avec un autre cadre indiqué par deux marqueurs qui relativisent le contenu précédent et ainsi anticipent ce contraste.

Un possible test pour la portée propositionnelle de *in Wirklichkeit* est la paraphrase par une subordonnée du type *Es ist in Wirklichkeit so, dass p*. Cette modification correspond par ailleurs au test proposé pour le français sous forme de clivée (*c'est X que p*) :

(150) So gaukelt der Air-France-Flugplan dem Leser einen Direktflug von Frankfurt nach New York vor^{P1}. ***Es ist in Wirklichkeit so, dass*** der Flug der Franzosen in Paris [endet], von dort geht es weiter mit der Partnergesellschaft Delta^{P2}.

Ainsi, le plan de vol d'Air France prétend de proposer au lecteur un vol direct de Francfort à New York^{P1}. ***C'est en réalité que*** le vol des Français se termine à Paris, d'où il se poursuit avec la compagnie partenaire Delta^{P2}.

L'exemple suivant indique que le connecteur *aber*, comme son équivalent *mais*, est utilisé en cooccurrence avec *in Wirklichkeit* :

(151) Offiziell sollte das von Silvio Berlusconi eingesetzte Parlamentsgremium Verbindungen italienischer Politiker zum russischen Geheimdienst aufdecken – ***in Wirklichkeit aber*** lancierte die Kommission dem Polizeidossier zufolge Schmutzkampagnen gegen Berlusconis Gegner. (TASP 08) (*Emolex allemand*)

Officiellement, l'organe parlementaire mis en place par Silvio Berlusconi était censé découvrir les liens entre les politiciens italiens et les services secrets russes – **mais en réalité**, selon le dossier de la police, la Commission a lancé des campagnes de diffamation contre les opposants de Berlusconi.

Dans ce cas de figure, trois marqueurs sont d'importance : *offiziell* (*officiel*), *aber* et *in Wirklichkeit*. La séquence discursive déclenche deux contrastes en parallèle, à savoir propositionnel et énonciatif :

offiziell : CS_{offiziell}

aber : CS_{aber}

in Wirklichkeit : CS_{in_Wirklichkeit}

Séquence discursive

Partie A

E [CS_{offiziell} (p)]



retrospectivement renvoie à

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{in_Wirklichkeit} (q)] }

Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber*

Mis à l'avant-plan discursif par *aber* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *offiziell*

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *in Wirklichkeit*

Dans les deux cas de figure présentés ci-dessus, les marqueurs anticipatifs sont des équivalents de deux marqueurs anticipatifs français identifiés par l'analyse cooccurrentielle dans le chapitre 4. Le verbe *vorgaukeln* correspond à *prétendre* et l'adjectif *offiziell* à *officiel*. Ces marqueurs indiquent la portée propositionnelle du marqueur *in Wirklichkeit*.

9.1.2. *In Wahrheit*

Comme pour *in Wirklichkeit*, il n'existe aucune description sémantique détaillée pour la locution *in Wahrheit*. Le marqueur est mentionné dans le *Duden* (Dudenredaktion) parmi les expressions formées sur le nom *Wahrheit*, mais sans explications. Pourtant, un synonyme est l'adverbe *tatsächlich* qui sera traité dans la section 9.2.2.

Comme *in Wirklichkeit*, *in Wahrheit* marque typiquement un contraste propositionnel en cooccurrence avec un marqueur anticipatif tel que *offiziell* (152), mais il peut également intervenir seul (153) comme marqueur contrastif avec une portée propositionnelle.

(152) Offiziell war das als Beraterhonorar deklariert. **In Wahrheit** soll Schelsky die AUB aufgebaut und ihr bei Siemens zu vielen Betriebsratsmandaten sowie einer Vertretung im Aufsichtsrat verholfen haben. (TASP 08) (*Emolex allemand*)

Officiellement, il s'agit d'une commission de conseil. **En réalité**, Schelsky aurait créé l'AUB et l'aurait aidée à remplir de nombreux mandats de comité d'entreprise chez Siemens ainsi qu'une représentation au conseil de surveillance.

(153) Er folgt ihnen und entdeckt eine hässliche Unke. Die **in Wahrheit** natürlich eine wunderschöne, aber verzauberte Fee ist. (HAB 08) (*Emolex allemand*)

Il les suit et découvre un crapaud laid. Qui **en vérité** est bien sûr une fée belle mais enchantée.

Dans le dernier cas, un marqueur anticipatif tel que *scheinbar* (*apparemment*) pourrait être inséré dans l'énoncé précédent afin d'expliciter la portée propositionnelle de *in Wirklichkeit* :

(154) Er folgt ihnen und entdeckt eine scheinbar hässliche Unke. Die **in Wahrheit** natürlich eine wunderschöne, aber verzauberte Fee ist.

In Wahrheit introduit un cadre qui est contrasté avec celui qui s'applique au contenu précédent. Le premier exemple ci-dessus illustre un cas où le premier contenu est marqué comme étant relativisé par un autre cadratif (*offiziell*). En revanche, le second exemple nécessite une inférence contextuelle afin d'en déduire un contraste propositionnel qui oppose un cadre renvoyant aux apparences à celui de la vérité. En plus, seulement une

partie de l'énoncé est relativisée : le syntagme nominal *hässliche Unke*. Notons que *in Wahrheit* commute bien avec *in Wirklichkeit* dans ces deux cas, ce qui indique la proximité sémantique entre *in Wahrheit* et *in Wirklichkeit*. Pour rappel, aussi en français les marqueurs *en réalité* ainsi que *dans la réalité* et *en vérité* sont également sémantiquement proches et partagent une fonction contrastive propositionnelle.

Selon la grille d'analyse, la représentation du fonctionnement de *in Wahrheit* dans l'exemple (152) correspond à celle de *in Wirklichkeit* (voir section 9.1.1) :

offiziell : CS_{offiziell}

in Wahrheit : CS_{in_Wahrheit}

Séquence discursive

Partie A

CS_{offiziell} (p)

Partie B

CS_{in_Wahrheit} (q)

Fonction discursive :

| | |
|--|---|
| Anticipation d'un contraste propositionnel par <i>offiziell</i> | Déclenchement d'un contraste propositionnel par <i>in Wahrheit</i> |
|--|---|

Dans l'exemple (153), *in Wahrheit* fonctionne de la même manière sauf qu'un marqueur anticipatif manque.

9.2. Marqueurs allemands à portée propositionnelle et énonciative

Selon la littérature allemande, quatre des marqueurs allemands fréquemment utilisés comme traductions de *en fait* et *en réalité* ont plusieurs fonctions. Les syntagmes prépositionnels *in der Tat* et *im Grunde* ainsi que les adverbes *tatsächlich*, *eigentlich* et *wirklich* peuvent avoir des emplois propositionnels et non propositionnels.

9.2.1. *In der Tat*

In der Tat est un cadratif à nom abstrait qui partage son origine morphologique avec l'adverbe cadratif *tatsächlich* (voir section 9.2.2). Les deux marqueurs peuvent avoir des emplois propositionnels et non propositionnels (Métrich: 2004).

Le marqueur *in der Tat* s'emploie dans des contextes plutôt figés et formels (voir Métrich et Faucher (2009)). Comme *en fait* et *en effet*, *in der Tat* peut introduire un constat objectif (*in der Tat, es hat geregnet/en fait, il pleuvait*), une opinion subjective (*in der Tat, das hätte er nicht tun sollen/il n'aurait pas dû faire cela*), un fait établi pris en charge par le locuteur ou simplement une confirmation (*In der Tat !/En effet !*). Le locuteur ne se contente pas de dire qu'il affirme ce qui est dit dans le sens d'une revendication de la prise en charge (\approx *das meine ich auch/je veux dire la même chose*), mais il évoque aussi l'idée que ce qui est dit correspond aux faits (\approx *So ist es/ C'est comme ça*) (Métrich & Faucher: 2009, p. 839).

Dans son emploi propositionnel, qui est très rare dans le corpus interrogé (ce qui converge avec les constats de Métrich et Faucher (2009: p. 839)), *in der Tat* signale qu'un contenu précédent appartient à un cadre contrasté. Cet autre cadre reste souvent implicite faute de l'absence d'un marqueur anticipatif dans son contexte gauche. *In der Tat* correspond à *in Wirklichkeit* en ce qui concerne son fonctionnement propositionnel :

- (155) Zu eindeutig sprechen die Konsequenzen aus dem dritten Fund für Baumann. Einmal bricht damit die bisherige Theorie, er habe nach den Dopingfunden im Oktober und November '99 selbst ein paar Zahncremes manipuliert und sie den Ermittlern untergejubelt, zusammen. ***In der Tat*** war Baumann schon im September Nandrolon-gedopt: bukkal – über die Mundschleimhaut. (SZ 2000)

Les conséquences de la troisième découverte pour Baumann sont trop claires. D'abord, la théorie maintenue jusqu'à maintenant, selon laquelle il avait manipulé quelques dentifrices après les découvertes de dopage en octobre et novembre 1999 et les avait glissés entre les mains des enquêteurs, s'est effondrée. ***En fait***, Baumann était déjà dopé à la nandrolone en septembre : buccal – à travers la muqueuse buccale.

Le fonctionnement propositionnel de *in der Tat* peut être représenté comme suit :

in der Tat : CS_{in_der_Tat}

Séquence discursive

Partie A

∅

Partie B

CS_{in_der_Tat} (q)

Fonction discursive :

∅

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *in der Tat*

Dans la plupart des cas, cependant, *in der Tat* a une portée non propositionnelle et sert à signaler l'accord du locuteur avec une information qui provient d'un interlocuteur ou à marquer une reformulation de son propre dire (Métrich & Faucher: 2009). Ceci correspond à une indication de prise en charge telle que décrite pour les cadratifs français à portée énonciative (voir le chapitre 4). *In der Tat* opère une reformulation non paraphrastique selon les critères présentés par Rossari (1997). Le marqueur n'introduit pas véritablement un contraste propositionnel quand il a une portée énonciative, mais exploite son potentiel cadratif donné par la préposition de localisation et le nom abstrait pour signaler la revendication de la prise en charge du contenu *q* par le locuteur en dépit de *p*. Ci-dessous, *in der Tat* marque une reformulation, tandis que *klingen nach* et *praktische Verwirklichungsform* introduisent deux cadres divergents au niveau propositionnel :

(156) Das klingt nach einer praktischen Philosophie des Argumentierens, der Toleranz und des Aushandelns. Sie hat *in der Tat* ihre praktische Verwirklichungsform im Europäischen Parlament gefunden. (SZ 00)

Cela ressemble à une philosophie pratique d'argumentation, de tolérance et de négociation. Il a *en fait* trouvé sa réalisation pratique au Parlement européen.

Dans l'exemple ci-dessus, un contraste propositionnel est marqué en parallèle par un verbe de perception « on dirait que » (*klingen nach*), qui sert comme marqueur anticipatif,

et la combinaison d'un adjectif et d'un nom qui déclenche le contraste propositionnel (*praktische Verwirklichungsform*). Ce contraste n'est pas marqué par *in der Tat* puisqu'il marque ici une reformulation. *In der Tat* conduit à une mise en relation des énoncés par une structure du type « non seulement p, mais aussi q ». *In der Tat* agit en tant que connecteur introduisant une précision de l'information précédente.

Le modèle triadique permet de représenter le fonctionnement de *in der Tat* ainsi que des deux marqueurs propositionnels de la manière suivante :

klingen nach : CS_{klingen_nach}

in der Tat : CS_{in_der_Tat}

praktische Verwirklichungsform : CS_{prakt_Verwirklichungsf.}

Séquence discursive

Partie A

E [CS_{klingen_nach} (p)]

↑
 —rétrospectivement conduit à une réinterprétation de—

Partie B

CS_{in_der_Tat} { E [CS_{prakt_Verwirklichungsf.} (q)] }

Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *in der Tat*

Anticipation d'un contraste propositionnel par *klingen nach*

Mis à l'avant-plan discursif par *in der Tat* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *praktische Verwirklichungsform*

La traduction fréquente de *in der Tat* par *en effet* (voir aussi Métrich et Faucher (2009)) en français semble liée à la fonction reformulatrice que ces deux marqueurs partagent (voir Forsgren (2009) pour la fonction reformulatrice de *en effet*) :

(157) Ich denke *in der Tat*, daß es einige Katastrophen gibt, deren Folgen sich, wenn der politische Wille vorhanden ist, begrenzen ließen.

Je pense *en effet* qu'il y a certaines catastrophes dont on pourrait limiter, par la volonté politique, les conséquences. (*Europarl7*)

9.2.2. *Tatsächlich*

Tatsächlich a une fonction d'adverbe de phrase (Métrich: 2004; Métrich & Faucher: 2009) qui porte sur la proposition. Comme *in der Tat*, il peut être considéré comme un marqueur cadratif. Dans ses emplois propositionnels, il déclenche un différentiel de validité entre deux contenus propositionnels :

(158) Damit könnte der Jemenit schon in einem halben Jahr auf freien Fuß kommen. Ob dies **aber *tatsächlich*** geschieht, ist noch völlig unklar. (SZ 00)

Ainsi, le Yémenite pourrait être libre en six mois. **Mais** on ne sait pas encore avec certitude si cela se produira *réellement*.

Tatsächlich ici marque un contraste propositionnel et ceci en combinaison avec un marqueur anticipatif (le verbe modal de possibilité *können* (*pouvoir*) au Konjunktiv (« *pourrait* ») qui relativise la première partie de la séquence). Afin de tester la portée propositionnelle de *tatsächlich*, on pourrait imaginer l'ajout d'un marqueur anticipatif cadratif tel que *im Prinzip* (*en principe*) :

(159) Damit könnte der Jemenit [**im Prinzip**] schon in einem halben Jahr auf freien Fuß kommen. Ob dies **aber *tatsächlich*** geschieht, ist noch völlig unklar.

En parallèle, le connecteur *aber* déclenche un contraste énonciatif. Il s'agit d'un cas où deux contrastes sont déclenchés sur deux niveaux différents du discours :

könnte : CS_{können}

aber : CS_{aber}

tatsächlich : CS_{tatsächlich}

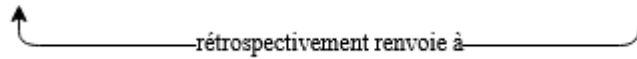
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{können} (p)]

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{tatsächlich} (q)] }



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Mis à l'avant-plan discursif par *aber* :
discursif par *aber* déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *könnte* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *tatsächlich*

Dans ses emplois énonciatifs, *tatsächlich* peut avoir une fonction reformulative similaire à celle de *in der Tat* :

(160) In den fünfziger Jahren hatte viele deutsche Zuckerbäcker in der Schweiz gelernt und von dort den Umgang mit der Kakaobutter mitgebracht - und damit auch das Wissen um die Pralinenherstellung, mit der immer mehr Cafés ihr Sortiment nun erweiterten. **Tatsächlich** war diese Angebotsausweitung bereits eine Reaktion auf die erste Konditoreikrise, mit der die Betriebe seit Ende der Fünfziger zu kämpfen hatten. (TASP 08)

Dans les années 1950, de nombreux confiseurs allemands avaient appris en Suisse et amené le savoir-faire pour le beurre de cacao - et donc aussi la connaissance de la fabrication du chocolat, avec laquelle de plus en plus de cafés ont élargi leur gamme. **En fait**, cette augmentation de l'offre était déjà une réaction à la première crise de la confiserie à laquelle les entreprises ont dû faire face depuis la fin des années 1950.

En opérant une reformulation, *tatsächlich* énonciatif introduit un fait nouveau dont la prise en charge est revendiquée par le locuteur. Il s'agit d'un emploi énonciatif, car aucun différentiel de validité entre les contenus n'est signalé par ce marqueur :

tatsächlich : CS_{tatsächlich}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{tatsächlich} [E (q)]

↑
← rétrospectivement conduit à une réinterprétation de →

Fonction discursive :

Rétrospectivement interprété comme étant Mis à l'avant-plan discursif par
mis à l'arrière-plan discursif par *tatsächlich* : déclenchement d'un
tatsächlich contraste énonciatif

Selon Métrich et Faucher (2009: p. 845), les équivalents français de *tatsächlich* sont notamment *[bel et] bien, effectivement, en effet, [et] de fait, en fait, dans les faits, en réalité, réel, réellement, véritablement, vraiment* et parfois aussi *exact, c'est vrai, ça n'a pas raté, c'est un fait, dire que, [eh] oui, sans blague, le fait est que + indicatif, il faut reconnaître que, mais oui, voilà que + indicatif, ne voilà-t-il pas que + indicatif, figurez-vous que + indicatif, alors que + indicatif, ainsi que* la non traduction.

9.2.3. *Wirklich*

Wirklich est un adverbe de phrase comme *tatsächlich* et a une fonction cadrative similaire à celle du syntagme prépositionnel *in Wirklichkeit* et de l'adverbe *tatsächlich* (Métrich: 2006). Selon Métrich et Faucher (2009), l'adverbe indique que le contenu propositionnel représente la réalité, il modalise donc le contenu en précisant sa validité. En effet, il signale que le locuteur reconnaît pleinement et inconditionnellement son énoncé, puisqu'il est vrai.

Wirklich introduit ainsi un cadre qui est typiquement contrasté avec un autre cadre introduit par un marqueur anticipatif propositionnel. Comme dans le cas des autres marqueurs allemands, le connecteur *aber* peut être utilisé dans la même séquence discursive. Dans l'exemple suivant, le verbe de perception *scheinen* (*sembler*) a une fonction anticipative :

(161) Ein Zusammengehen scheint unmöglich zu sein. **Wirklich** besorgniserregend **aber** war die Bitte auf der Einladung zum gestrigen Festakt in Frankfurt. Die Medien mögen doch bitte die Veranstaltung „aus Sicherheitsgründen“ vorher nicht ankündigen, bat die Jüdische Gemeinde. (TASP 08) (*Emolex allemand*)

Une fusion semble impossible. **Mais** la demande concernant l'invitation à la cérémonie d'hier à Francfort était **vraiment** inquiétante. Les médias ne devraient pas annoncer l'événement à l'avance « pour des raisons de sécurité », a demandé la communauté juive.

Les fonctionnements des trois marqueurs peuvent être formalisés comme suit :

scheinen : CS_{scheinen}

aber : CS_{aber}

wirklich : CS_{wirklich}

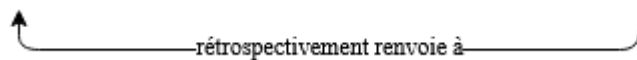
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{scheinen} (p)]

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{wirklich} (q)] }



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber*

Mis à l'avant-plan discursif par *aber* : déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *scheinen*

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *wirklich*

La possibilité de traduire *wirklich* par *vraiment* est intéressant, puisque un adverbe de phrase allemand est traduit par un adverbe de phrase français et non par un cadratif à nom

abstrait. Pour rappel, l'adverbe *wirklich* a d'abord été identifié comme équivalent de *en réalité* et *en fait* qui n'appartiennent pas à la classe des adverbes mais adverbiaux. Il se confirme ainsi qu'il existe d'autres types de marqueurs qui peuvent avoir une fonction contrastive à la place des cadratifs à nom abstrait étudiés dans ce travail. À cet égard, l'analyse des profils combinatoires avait révélé qu'une partie des marqueurs anticipatifs en français sont en effet également des adverbes.

Wirklich n'est pas toujours un cadratif avec une portée propositionnelle. Dans une phrase assertive, *wirklich* peut aussi servir à augmenter la crédibilité du locuteur dans des contextes où elle est ou pourrait être remise en question. Il s'agit d'un emploi comme particule modale. Dans ces emplois, *wirklich* crée un effet d'intensification (« Verstärkung », Métrich (2006); Métrich et Faucher (2009)). Ceci est évident dans l'exemple qui suit où *wirklich* peut de nouveau être traduit par l'adverbe *vraiment*. Notons aussi que l'adverbe modifie l'adjectif et le nom qui suivent :

(162) Ein höherer Umsatz der Volkswirtschaft verspricht viele neue Jobs. Das war lange Zeit überall so, und in manchen Industriestaaten wie den USA gilt es weiter. In Deutschland stimmt die Gleichung immer weniger. Und das ist **wirklich** Wahnsinn: Die Wirtschaft wächst, die Zahl der Arbeitsplätze kaum. (SZ 00)

Un chiffre d'affaires plus élevé dans le secteur économique promet de nombreux nouveaux emplois. Cela a été le cas partout pendant longtemps, et dans certains pays industrialisés comme les États-Unis, c'est encore vrai. En Allemagne, l'équation est de moins en moins correcte. Et c'est **vraiment** de la folie : l'économie est en croissance, mais le nombre d'emplois augmente à peine.

Ce deuxième cas où *wirklich* se traduit par *vraiment* indique que ce dernier a également plusieurs sens. Sémantiquement proche de l'adjectif *vrai* dont il est dérivé, *vraiment* porte sur l'ensemble de sa phrase d'accueil. Il a comme fonction de confirmer la « véracité d'une proposition » (Lapointe: 2007, p. 75). La portée propositionnelle peut être vérifiée par la paraphrase *c'est vrai que p* :

(163) Ce tableau est **vraiment** un Picasso.

(164) **C'est vrai que** ce tableau est un Picasso.

(exemples empruntés à Lapointe (2007))

Dans son second emploi, *vraiment* a une fonction d'intensifieur similaire à celle de *wirklich* où l'adverbe souligne que la proposition est vraie :

(165) Je suis sur le point de *vraiment* comprendre.

(exemple emprunté à Lapointe (2007))

Au vu des différentes fonctions de *wirklich*, Métrich et Faucher (2009) indiquent comme possibles synonymes les adverbes *tatsächlich*, *wahrhaftig* et *wahrlich* et comme traductions les formes *vrai*, *vraiment*, *effectivement*, *en effet*, *réellement* et dans certains cas *c'est [pas] vrai*, *est-ce exact ?*, *c'est que ...*, *de fait*, *décidément*, *franchement*, *quand même*, *sans doute*, *non mais sans blague*, *je [te/vous] le dis*, *voilà* ou la non-traduction. Les équivalents *en fait* et *en réalité* identifiés dans cette étude manquent dans cette liste. Tous les emplois de *wirklich* auraient en commun de signaler une accentuation (« Hervorhebung ») d'un contenu propositionnel selon Métrich et Faucher (2009: p. 956). Celle-ci est le produit de sa signification de base qui est similaire dans tous ses emplois (voir citation ci-dessous). Elle sert à modaliser le contenu propositionnel en fonction d'un contraste qui est explicitement ou implicitement évoqué. Ce contraste met en perspective deux niveaux différents qui représentent respectivement la réalité et l'apparence :

Im Grunde hat *wirklich* in allen Gebrauchsweisen die gleiche Grundbedeutung: Es drückt immer aus, dass etwas real existiert. Somit verweist es auf zwei „Ebenen“ der Wirklichkeit bzw. der Begrifflichkeit, eine, die als *real* und eine, die nur als *scheinbar* betrachtet wird, wobei es immer von der subjektiven Auffassung des Sprechers abhängt, mit welchen Inhalten diese Ebenen besetzt werden (...)

En principe, le sens fondamental de *wirklich* est le même dans tous ses emplois : il exprime toujours que quelque chose existe dans la réalité. Il s'agit donc de deux « niveaux » de réalité ou de conceptualité, l'un considéré comme *réel* et l'autre seulement comme *apparente*. Il dépend toujours du point de vue subjectif du locuteur à quels contenus ces niveaux sont attribués.

Au sens de Charolles (1997) *wirklich* introduit un contraste de cadres. Alors que *wirklich* et *in Wirklichkeit* ne sont pas interchangeables dans la plupart des contextes malgré leur origine morphologique commune, ces deux marqueurs ont un fonctionnement propositionnel semblable liée à l'évocation du concept abstrait de la réalité, qui permet le déclenchement d'un contraste (voir section 9.1.1 pour *in Wirklichkeit*).

À la différence de *in Wirklichkeit*, pour lequel le trait cadratif semble plus dominant, *wirklich* véhicule une indication d'accentuation. Dans une phrase interrogative, *wirklich* remet en question la crédibilité d'un propos énoncé par un interlocuteur, et il est demandé à ce dernier de clarifier ce qu'il vient de dire. Dans l'exemple (166), la réponse de l'interlocuteur (A) à la question de (B) représente un tel emploi assertif de *wirklich*. *In Wirklichkeit* ne partage pas cette fonction :

- (166) A: Ich komme morgen. (Je viendrai demain.)
B: **Wirklich? *In Wirklichkeit?** (Promis/Vraiment ?)
A: **Wirklich! *In Wirklichkeit!** (Promis/Vraiment !)

On constate que *in Wirklichkeit* et *wirklich* n'ont pas la même fonction quand ce dernier peut être traduit par *vraiment* en français. Ainsi, seulement *wirklich* (et non *in Wirklichkeit*) semble acceptable dans l'exemple suivant :

- (167) Möchtest du **wirklich/ ?in Wirklichkeit** Kaffee oder doch lieber Tee?
Tu veux *vraiment* du café ou plutôt du thé ?
(exemple fabriqué)

Wirklich est donc souvent un équivalent de l'adverbe français *vraiment*. Dans cet emploi, *wirklich* normalement ne correspond ni à *en fait* et *en réalité* ni à *in Wirklichkeit* puisqu'il n'est pas utilisé comme connecteur reformulatif mais comme une particule modale ayant une fonction d'intensifieur.

9.2.4. *Im Grunde*

Le syntagme prépositionnel *im Grunde* a une entrée dans le *Duden* en tant que lemme. Les paraphrases proposées sont *an und für sich* (*en soi*) et *eigentlich*, un synonyme est *praktisch*. Ces trois expressions proposées dans le dictionnaire indiquent une certaine variabilité du sens du marqueur *im Grunde*.

Im Grunde peut intervenir dans la partie B de la séquence discursive. Dans ce cas, le marqueur a la fonction d'un cadratif contrastif qui commute avec *in Wirklichkeit/in Wahrheit* et *en réalité/en fait*, souvent en cooccurrence avec un marqueur anticipatif (par exemple *theoretisch* (*théoriquement*)) :

(168) Theoretisch gibt es gute Investitionsmöglichkeiten für die Produktion von Erdöl, Eisen, Kohle, Aluminium und auch in der Energiewirtschaft. **Aber im Grunde** kann man sich mit einer so unfähigen und inkompetenten Regierung nicht an den Verhandlungstisch setzen. (FAZ 02)

Théoriquement, il existe de bonnes possibilités d'investissement pour la production de pétrole, de fer, de charbon, d'aluminium ainsi que dans le secteur de l'énergie. **Mais en fait**, on ne peut pas négocier avec un gouvernement aussi inapte et incompétent.

Ici, *im Grunde* déclenche un contraste propositionnel en introduisant un cadre du réel. Ceci est aussi le cas dans l'exemple suivant où un marqueur anticipatif cadratif (le verbe *vortäuschen*) ainsi que la forme du *Konjunktiv* ont une fonction anticipative issue du fait qu'ils relativisent le contenu présenté dans la première partie de la séquence :

(169) Dem Kunden werde eine Garantie vorgetäuscht, die es **im Grunde** gar nicht gebe. (FRU 99)

On fait semblant de donner au client une garantie qui n'existe pas **réellement**.

Intervenant à côté de *aber* en position initiale dans le second énoncé, *im Grunde* agit comme charnière entre les deux contenus qu'il contraste :

theoretisch : CS_{theoretisch}

aber : CS_{aber}

im Grunde : CS_{im_Grunde}

Séquence discursive

Partie A

E [CS_{theoretisch} (p)]

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{im_Grunde} (q)] }

↑
 ————— rétrospectivement renvoie à —————

Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Mis à l'avant-plan discursif par *aber* :
discursif par *aber* déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *theoretisch* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *im Grunde*

Sémantiquement, *im Grunde* est particulier puisqu'il peut soit intervenir comme marqueur contrastif comme les autres marqueurs analysés soit prendre une fonction anticipative. Il peut ainsi relativiser la validité d'un contenu propositionnel dans la première partie A d'une séquence discursive. Il se comporte comme *eigentlich*, qui comme il sera démontré dans la section 9.2.5, peut également intervenir dans la partie A en tant que marqueur anticipatif propositionnel.

Quand il a une fonction anticipative, *im Grunde* n'est pas traduit par *en fait* et *en réalité*, mais typiquement par *en principe*, *en général* ou d'autres cadratifs similaires qui peuvent prendre une fonction anticipative. Dans l'exemple qui suit, *im Grunde* annonce un contraste qui peut être déclenché par un marqueur contrastif tel que le connecteur *aber* qui suit :

(170) **Im Grunde** laufe die Aktion noch, **aber** bisher sei lediglich ein Betrag von 40 000 Mark zugesagt (...). (SZ 2000)

En principe, l'action est toujours en cours, **mais** à ce jour, seul un montant de 40 000 DM a été engagé.

Ici, deux types de contrastes, propositionnel et énonciatif, sont déclenchés en parallèle.

aber : CS_{aber}

im Grunde : CS_{im_Grunde}

Séquence discursive

Partie A

Partie B



Fonction discursive :

| | |
|--|--|
| Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par <i>aber</i> | Mis à l'avant-plan discursif par <i>aber</i> : déclenchement d'un contraste énonciatif |
|--|--|

| | |
|---|--|
| Anticipation d'un contraste propositionnel par <i>im Grunde</i> | Déclenchement d'un contraste propositionnel suscité par la présence de <i>aber</i> |
|---|--|

À la place de *aber*, un cadratif contrastif tel que *in Wirklichkeit* peut être placé, ce qui illustre la fonction anticipative de *im Grunde* :

(171) **Im Grunde** laufe die Aktion noch, bisher sei **in Wirklichkeit** lediglich ein Betrag von 40 000 Mark zugesagt (...). (SZ 2000)

En principe, l'action est toujours en cours, ***en réalité*** à ce jour, seul un montant de 40 000 DM a été engagé.

Contrairement à *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, *im Grunde* tout comme *in der Tat* peut avoir une portée énonciative et fonctionner comme connecteur reformulatif. Il présente un énoncé comme une précision de l'information précédente :

(172) Womöglich hat Gilles Jacob für sein letztes Festival die interessanteren amerikanischen Filme nur nicht gekriegt – oder vielleicht auch nicht gewollt. So ist es eben bei Festivals: die Ergebnisse können alles bedeuten – oder gar nichts. ***Im Grunde*** ist es wie beim Fußball: Es zählt nur, wer am Ende im Rampenlicht steht. Die im Dunkeln sieht man nicht. Im Kino schon gar nicht. (SZ 00)

Peut-être que Gilles Jacob n'a pas obtenu les films américains les plus intéressants pour son dernier festival - ou peut-être ne les voulait-il pas. C'est comme ça dans les festivals : les résultats peuvent signifier n'importe quoi - ou rien du tout. ***En gros***, c'est comme le football : il compte celui qui est sous les feux de la rampe à la fin. On ne voit pas ceux qui restent dans le noir. Surtout pas au cinéma.

Dans l'exemple (172), *im Grunde* énonciatif se comporte en effet comme les connecteurs reformulatifs *en fait* et *en réalité* :

im Grunde : CS_{im_Grunde}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{im_Grunde} [E (q)]

↑ rétrospectivement conduit à une réinterprétation de ↓

Fonction discursive :

| | |
|--|---|
| Rétrospectivement interprété comme étant mis à l'arrière-plan discursif par <i>im Grunde</i> | Mis à l'avant-plan discursif par <i>im Grunde</i> : déclenchement d'un contraste énonciatif |
|--|---|

En résumé, *im Grunde* peut être combiné avec un marqueur anticipatif quand il déclenche un contraste propositionnel à l'instar de *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*. Mais le concept évoqué est différent quand il est un marqueur anticipatif. Contrairement aux autres marqueurs, *im Grunde* et *eigentlich* peuvent fonctionner respectivement comme marqueurs contrastifs et anticipatifs. Dans ces deux cas, *im Grunde* peut avoir une portée propositionnelle. Mais comme *eigentlich* (voir section suivante), il peut également opérer une reformulation quand il est marqueur contrastif énonciatif.

9.2.5. *Eigentlich*

Parmi les traductions de *en fait* et *en réalité*, *eigentlich* est l'une des plus fréquentes dans les échantillons analysés. De surcroît, c'est le seul marqueur équivalent de *en fait* et *en réalité* qui est discuté en détail dans la littérature. On distingue deux fonctions du marqueur, en tant qu'adverbe de phrase et particule (modale). Cette distinction est défendue dans les articles proposés par Albrecht (1977), Métrich et Faucher (2009), Oppenrieder et Thurmair (1989) et Schoonjans et Feyaerts (2013) qui s'intéressent surtout aux emplois non propositionnels de la particule modale *eigentlich*. Les études d'Eckardt (2009), de Métrich et Faucher (2009), de Schoonjans (2013) ainsi que de Schoonjans et

Lauwers (2010) thématisent les possibles traductions de *eigentlich* en français. Métrich (1997) ainsi que Schoonjans et Lauwers (2010) discutent également du cas de non-traduction.

Emploi propositionnel : l'adverbe de phrase *eigentlich*

Dans son premier emploi, *eigentlich* porte sur le contenu propositionnel de l'énoncé en tant qu'adverbe de phrase « Satzadverb » (Oppenrieder & Thurmair: 1989, pp. 27, 30). Dans son second emploi, *eigentlich* porte sur le contexte de l'interaction (« Interaktionszusammenhang ») et non directement sur le contenu propositionnel. *Eigentlich* est une particule modale qui a une fonction « illocutoire » (Oppenrieder & Thurmair: 1989, pp. 30-31). Le marqueur signale une coupure dans la progression thématique du discours, ce qui correspond souvent à une opération de reformulation telle qu'elle est décrite par Rossari (1997) pour *en fait* et *en réalité*.

Dans les études allemandes, d'autres termes sont également utilisés pour désigner des marqueurs non propositionnels, entre autres « particules illocutoires » et « Funktionswörter » (Métrich: 1997). En ce qui concerne le trait modal de *eigentlich*, Albrecht (1977) indique que dans tous ses emplois le marqueur véhicule un trait modal (qui concerne soit le contenu, soit l'énonciation). Ce trait serait à considérer comme un indice d'un détachement de la forme du contenu propositionnel dans tous ses emplois. Le trait modal des emplois propositionnels favoriserait aussi le figement des emplois de particule modale. Cette tendance a aussi été mentionnée par Schoonjans et Feyaerts (2013), qui ne s'intéressent qu'aux emplois de *eigentlich* en tant que particule modale. Ils indiquent un lien entre sa fonction en tant qu'adverbe de phrase, qui marque souvent un contraste textuel entre propositions, et la fonction en tant que particule modale, qui marque une tournure discursive. Contrairement à l'emploi propositionnel comme adverbe, le contraste indiqué par la particule est fondé sur un changement thématique (Schoonjans & Feyaerts: 2013, p. 69).

Eigentlich est un *adverbe de phrase* (« Satzadverb ») (Albrecht: 1977; Dudenredaktion ; DWDS ; Métrich & Faucher: 2009; Oppenrieder & Thurmair: 1989), car il porte sur l'ensemble du contenu propositionnel (« propositionaler Gehalt ») d'un énoncé (Oppenrieder & Thurmair: 1989, p. 27; Pasch, Brauße, Breindl, & Waßner: 2003). La notion de « Satzadverb » correspond à celle qu'on peut trouver dans les travaux sur les

adverbes français. Il faut notamment citer les travaux de Molinier (1990) et de Molinier et Levrier (2000). Molinier (1990), comme les auteurs allemands, distingue entre la fonction d'adverbe de phrase et la fonction d'adverbe intégré à la proposition, c'est-à-dire entre emplois extraprédicatifs et intraprédicatifs.

Cette distinction se fonde notamment sur deux critères : la position syntaxique de la forme dans la phrase et sa portée sémantique couvrant l'ensemble du contenu propositionnel d'une phrase. Selon Molinier (1990: pp. 28-29), les adverbes de phrase sont détachés de leurs phrases d'accueil. On parle d'emplois extraprédicatifs parce que ces adverbes portent sur l'ensemble du contenu propositionnel et non seulement sur une partie. À la différence des adverbes intégrés à la proposition, les adverbes de phrase ne font pas partie de la proposition même, mais constituent une unité du discours détachée. Dans ce sens, l'adverbe de phrase *eigentlich* se comporte donc comme les cadratifs à nom abstrait français quand ils ont une portée propositionnelle (voir le sous-chapitre 2.3).

Eigentlich, comme *im Grunde* (voir 9.2.4), permet deux interprétations différentes quand il a une portée propositionnelle. Selon Métrich et Faucher (2009: p. 284), *eigentlich*...

- 1) *signalisiert den Unterschied zwischen zwei Ebenen der Wirklichkeit*

signale le différentiel entre deux niveaux de la réalité

- 2) *signalisiert, dass der Satz genau das ausdrückt, was der Sprecher „in seinem tiefsten Inneren“ wirklich denkt*

signale que la phrase exprime exactement ce que le locuteur pense

« véritablement/au fond »

Eigentlich peut définir un cadre du réel ou introduire un cadre qui représente une règle générale. Dans le premier cas, *eigentlich* est synonyme de *in Wirklichkeit*. Dans le second cas, *eigentlich* introduit un aspect de la réalité qui est sous-jacent. Il peut être substitué par *im Grunde*. Dans les deux cas, un contraste propositionnel est déclenché. Cependant, le contraste déclenché semble moins évident, parfois absent dans le deuxième cas de figure. Les différents emplois propositionnels de *eigentlich* représentent des « nuances de sens » (Métrich & Faucher: 2009, pp. 284-286).

Dans le premier emploi propositionnel, le contenu modalisé par *eigentlich* est attribué au cadre du réel. Ce cadre est souvent contrasté avec un autre cadre qui représente des

apparences ou le dire d'un autre énonciateur. Contrairement à *en fait* et *en réalité*, *eigentlich* semble rarement utilisé en cooccurrence avec des marqueurs anticipatifs cadratifs. Le contraste propositionnel reste souvent implicite :

- (173) Er heisst **eigentlich** Meyer.
En réalité, il s'appelle Meyer.
(Dudenredaktion)

Dans l'exemple (173), le différentiel de validité entre contenus s'appuie sur la présupposition d'un contraste de cadres qui reste implicite puisqu'aucun énoncé précède celui qui accueille *eigentlich*. Par inférence, cette interprétation est déclenchée par la présence de *eigentlich*. Le fait de devoir préciser que M Meyer porte réellement ce nom *dans la réalité* présuppose qu'il se présente différemment dans certaines situations.

Cet emploi de *eigentlich* déclenche un contraste propositionnel implicite (voir aussi les remarques dans Helbig (1988: p. 129)) :

eigentlich : CS_{eigentlich}

Séquence discursive

Partie A

∅

Partie B

CS_{eigentlich} (q)

Fonction discursive :

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *eigentlich*

Afin d'expliciter ce contraste, on pourrait imaginer la séquence suivante :

- (174) Laut Personalausweis heisst er Schmidt. Er heisst **eigentlich** Meyer.
Selon sa carte d'identité il s'appelle Schmidt. **En réalité**, il s'appelle Meyer.

Laut (*selon*) peut être considéré comme un marqueur évidentiel qui indique une source d'information (voir sous-chapitre 5.5). Il s'agit d'un marqueur anticipatif qui, en combinaison avec *eigentlich*, marque un contraste propositionnel :

laut : CS_{laut}

eigentlich : CS_{eigentlich}

Séquence discursive

Partie A

CS_{laut}

Partie B

CS_{eigentlich} (q)

Fonction discursive :

Anticipation d'un contraste propositionnel par *laut* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *eigentlich*

On trouve aussi des emplois de *eigentlich* avec un marqueur anticipatif propositionnel tel que *denken* (*penser*) et le connecteur *aber* :

(175) Man dachte eben damals „national“; so sagte man – es war **aber *eigentlich*** immer nationalistisch. (FAZ02)

À l'époque, les gens avaient un esprit « national » ; c'est ce qu'ils disaient – **mais *en fait***, c'était toujours nationaliste.

Dans ce cas de figure, *eigentlich* semble le plus proche des marqueurs cadratifs propositionnels tels que *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*. Le verbe de parole *sagen* (*dire*) à l'instar de *dire* sert à attribuer le premier énoncé à une source différente du locuteur. Le connecteur *aber* déclenche un contraste énonciatif en parallèle du contraste propositionnel :

sagen : CS_{sagen}

aber : CS_{aber}

eigentlich : CS_{eigentlich}

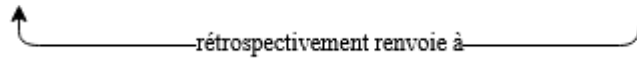
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{sagen} (p)]

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{eigentlich} (q)] }



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Mis à l'avant-plan discursif par *aber* :
discursif par *aber* déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *sagen* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *eigentlich*

Dans son second emploi propositionnel, *eigentlich* indique que le contenu introduit représente une information sous-jacente, d'où sa proximité sémantique avec le cadratif *au fond* et le marqueur *im Grunde* qui peut être considéré comme un synonyme dans les deux emplois propositionnels de *eigentlich* :

(176) Das ist **eigentlich** prima, daß sie für uns entschieden haben, so haben wir uns das Denken erspart.

C'est chouette **dans le fond**, qu'ils aient décidé pour nous, comme ça on n'a pas eu la peine de penser. (CRS 21/19 ; Métrich et Faucher (2009: p. 287))

(177) Wir hätten nämlich **eigentlich** mit dem Finanzministerrat verhandeln müssen; der war **aber** nicht anwesend, da dieses Thema formal nicht seine Sache ist.

En gros, nous aurions dû négocier avec le conseil des ministres des Finances, lequel n'était pas présent puisqu'en principe ce thème ne relève pas de sa compétence. (*Europarl*)

Cet emploi de *eigentlich* se distingue des emplois où il converge avec ceux de *in Wirklichkeit*, puisqu'il signifie une vérité fondamentale plus générale qui n'est pas située au premier plan du discours. Dans ce cas de figure, *eigentlich*, comme *im Grunde*, signale la relativisation du contenu propositionnel et peut être considéré comme un marqueur

anticipatif. Ceci se voit clairement dans l'exemple (177), où *eigentlich* est à gauche du connecteur contrastif *aber*. Il est intéressant de constater que dans la traduction française *aber* n'est pas repris par *mais* et cependant le marqueur *en principe*, qui est habituellement un marqueur anticipatif, est utilisé.

aber : CS_{aber}

eigentlich : CS_{eigentlich}

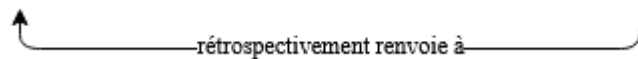
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{eigentlich} (p)]

Partie B

CS_{aber} [E (q)]



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Mis à l'avant-plan discursif par *aber* :
discursif par *aber* déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *eigentlich* Déclenchement d'un contraste propositionnel suscité par la présence de *aber*

Eigentlich peut aussi être contrasté avec un marqueur contrastif propositionnel tel que *in Wirklichkeit*, ce qui souligne le fait qu'il peut prendre une fonction anticipative :

(178) **Eigentlich** ist der gesprächige Christian Rollmann Rechtsanwalt. ***In Wirklichkeit aber*** Vorstand eines Unternehmens, das mittlerweile rund hundert Millionen Euro wert ist. (SZ 00)

En principe, le bavard Christian Rollmann est un avocat. ***Mais en réalité***, il est le PDG d'une entreprise qui vaut aujourd'hui une centaine de millions d'euros.

En parallèle du contraste propositionnel anticipé par *eigentlich* et déclenché par *in Wirklichkeit*, le connecteur *aber* déclenche également un contraste énonciatif :

aber : CS_{aber}

eigentlich : CS_{eigentlich}

in Wirklichkeit : CS_{in_Wirklichkeit}

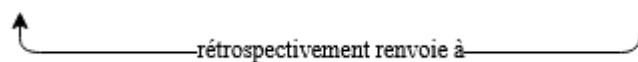
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{eigentlich} (p)]

Partie B

CS_{aber} { E [CS_{in_Wirklichkeit} (q)] }



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Mis à l'avant-plan discursif par *aber* :
discursif par *aber* déclenchement d'un contraste énonciatif

Anticipation d'un contraste propositionnel par *eigentlich* Déclenchement d'un contraste propositionnel par *in Wirklichkeit*

Compte tenu du fait que *im Grunde* et *eigentlich* peuvent assumer à la fois une fonction anticipative et une fonction contrastive, on peut se demander s'il existe des cadratifs en français qui, dépendamment du contexte, ont la capacité de prendre une fonction contrastive et anticipative. Le cas de *en principe* est également intéressant car il semble être contrastif dans certaines circonstances, du moins dans l'exemple (177). Une analyse sur corpus non exhaustive des cadratifs à nom abstrait considérés comme des marqueurs anticipatifs (voir sous-chapitre 5.1) fait ressortir que le marqueur *en principe* ressemble en effet à *eigentlich*. Même si c'est rare, on le trouve aussi comme marqueur contrastif à droite de *mais* :

- (179) Même lorsqu'il est en veille, il est possible de localiser la puce d'un appareil. **Mais** ces informations sont utilisées *en principe* seulement dans le cas d'enquêtes policières. (LM07)

Dans un tel cas de figure, le contraste de cadres paraît inversé.

Un troisième emploi de l’adverbe de phrase *eigentlich* est mentionné dans le dictionnaire *Duden*, qui s’avère en effet être un cas particulier du premier emploi présenté ci-dessus. Dans ce cas de figure, *eigentlich* introduit un contenu interprété comme représentant une objection pertinente, mais qui se fonde sur un fait qui n’est plus d’actualité au moment de l’énonciation. L’énoncé marqué par *eigentlich* contient souvent des formes véhiculant une valeur hypothétique. Dans l’exemple suivant, c’est le *Konjunktiv II* (correspondant au conditionnel II en français) en combinaison avec *eigentlich* qui signale un fait dépassé qui était pertinent à un moment antérieur au moment de l’énonciation. Ce dernier est représenté dans l’énoncé précédent par l’adverbe temporel *nun* (*maintenant*) :

(180) Nun verfügen wir über 200 Mio. Euro mehr, **eigentlich** hätten wir 300 Mio. Euro mehr benötigt.

Nous avons maintenant 200 millions d’euros en plus à notre disposition, mais nous avons **en fait** besoin de 300 millions d’euros en plus. (*Europarl*)

Indiquant le fait dépassé, un synonyme de *eigentlich* peut être l’adverbe *ursprünglich* (*initialement*). Le marqueur *eigentlich* seul peut ainsi également déclencher un tel contraste temporel qui reste implicite dans ce cas :

(181) Wir wollten **eigentlich** (*ursprünglich*) nach München. (*Duden*)

(*Initialement*,) On était censé aller à Munich. = *Mais maintenant on n’y va plus, puisqu’on n’a pas le temps.*

Malgré les nuances de sens décrites pour les différents sous-emplois propositionnels de l’adverbe de phrase *eigentlich*, certains auteurs ne parlent que d’un seul emploi en tant qu’adverbe de phrase. L’une des raisons est le fait que *eigentlich* peut quasiment toujours être paraphrasé par *im Grunde*. Mais comme il a été démontré, ces deux marqueurs ont en effet en commun la capacité de véhiculer différentes nuances de sens en fonction de leur position dans une séquence discursive. Oppenrieder et Thurmair (1989) ignorent donc le fait que même si *eigentlich* est un synonyme de *im Grunde*, il n’est pas toujours interchangeable avec *in Wirklichkeit*. Les nuances de sens se reflètent également dans les différentes traductions de *eigentlich* en français (voir aussi Albrecht (1977)). L’analyse du fonctionnement des marqueurs dans les exemples présentés ci-dessus suggère que ces

différences sont liées à différentes fonctions discursives, qui dépendent de leur position dans la séquence discursive. Pour une description précise du fonctionnement de *eigentlich*, la distinction de plusieurs sous-emplois propositionnels est donc nécessaire.

Toutes les descriptions de *eigentlich* convergent sur un aspect : en tant qu'adverbe de phrase il marque un différentiel (« Unterschied ») de validité entre deux contenus propositionnels :

Es gibt eine 'zugrundeliegende Ebene' an als Bezugsrahmen für die Aussage, in die es eingebettet ist. Andere Ausdrücke mit dieser Funktion sind z.B. *genaugenommen, strenggenommen, oberflächlich (betrachtet)* usw.

(Oppenrieder & Thurmair: 1989, p. 28)

Il définit un « plan sous-jacent » qui sert de cadre de référence pour l'énoncé dans lequel il est intégré. D'autres expressions avec cette fonction sont, par exemple, *genaugenommen, strenggenommen, oberflächlich (betrachtet)* etc.

Emploi énonciatif : la particule modale *eigentlich*

Les descriptions existantes de *eigentlich* s'intéressent plus souvent à sa valeur modale en tant que particule qu'en tant qu'adverbe de phrase. Les termes choisis pour décrire ces emplois non propositionnels varient considérablement d'une étude à l'autre, mais se réfèrent tous au fait que la forme ne modalise pas le contenu propositionnel, mais son énonciation (dans une perspective austinienne/searlienne, on parle aussi d'une modalisation d'un acte de langage/illocutoire).

Déjà Oppenrieder et Thurmair (1989: p. 26) pointent le fait qu'il existe plusieurs termes pour la fonction que remplit *eigentlich* quand il n'est pas adverbe de phrase : « Abtönungspartikel », « Modalpartikel », « Satzpartikel », « illokutive Partikel » ou encore « Einstellungspartikel ». On utilise entre autres les termes *particule d'atténuation*, *particule modale*, *particule de phrase*, *particule illocutoire* et *particule d'attitude*. Le terme *Modalpartikel* (« particule modale ») est le terme le plus souvent employé dans les études sur *eigentlich* (voir par exemple Oppenrieder et Thurmair (1989); Schoonjans et Feyaerts (2013); Thurmair (1991)) et correspond à la notion de *particule modale* parfois utilisée en français pour les emplois énonciatifs de *en fait*, *en réalité* et *en vérité* (voir par

exemple Chanet (2004)). Tous les termes utilisés ont en commun le fait d'indiquer que le marqueur véhicule une attitude du locuteur vis-à-vis de son énoncé qu'il modalise d'une certaine manière.

Le dictionnaire des particules allemandes de Helbig (1988) intitulé « Lexikon deutscher Partikeln » propose des descriptions pour les différents emplois des particules. L'auteur discute quatre définitions du terme *particule*, allant d'une définition très générale qui inclut conjonctions, prépositions, adverbes, *Modalwörter* (« mots modaux »)¹⁶ et certaines particules de négation jusqu'à une définition très étroite qui n'inclut que les particules modales dans un sens strict, ne comprenant que des formes invariables (non déclinables) (Helbig: 1988, pp. 20-22). En adoptant la définition restreinte, les particules ne peuvent pas être déclinées et n'ont aucune fonction de structuration au niveau syntaxique, contrairement aux adverbes de phrase, « mots modaux », prépositions et surtout conjonctions. Une observation de Helbig (1988) semble révéler un critère important pour l'identification des emplois de *eigentlich* en tant que particule modale : les particules ne peuvent pas former des constituants indépendants dans une phrase, puisqu'elles ne représentent pas une proposition (Helbig: 1988, p. 23). Selon cette définition, les particules ne portent pas sur le contenu propositionnel. Pour Oppenrieder et Thurmair (1989: p. 29), une distinction des deux emplois de *eigentlich* doit se baser sur la portée du marqueur parce qu'en tant qu'adverbe de phrase il cible une proposition (« Propositionsbezogenheit »), tandis qu'en tant que la particule modale il cible un type d'illocution (« Illokutions(typ)bezogenheit ») :

Während die in Fragesätzen zulässigen Satzadverbien in einer Antwort, also in einem Aussagesatz, wiederholt werden können, gilt dies für die an den Illokutionstyp der Frage gebundenen MPn [= Modalpartikeln] nicht. Dies erklärt

¹⁶ Tout en respectant le choix terminologique de l'auteur, il faut mentionner que le terme « Modalwort » est relativement imprécis, étant donné qu'il inclut d'habitude les mots lexicaux qui modalisent le contenu propositionnel, mais exclut par exemple les verbes modaux. De même, le terme *particule modale* est problématique, puisqu'il peut à la fois être interprété comme la désignation du type de la classe grammaticale du mot et comme la désignation de sa fonction dans le discours (voir Oppenrieder et Thurmair (1989) qui insistent sur un emploi fonctionnel des termes *adverbe de phrase* et *particule modale* afin d'éviter cette ambiguïté).

sich aus der (...) Propositionsbezogenheit von Satzadverbien gegenüber der Illokutions(typ)bezogenheit von MPn.

Lorsque les adverbes de phrase autorisés dans les questions peuvent être répétés dans une réponse, c'est-à-dire dans un énoncé, cela ne s'applique pas aux MPn [=particules modales] qui indiquent un type d'illocution véhiculé par la question. Ceci s'explique par la portée (...) propositionnelle des adverbes de phrase qui se distingue de la portée illocutoire des MPn.

Cette distinction est compatible avec le cadre adopté par ce travail, qui distingue entre portée propositionnelle et portée énonciative des marqueurs modaux. Cette compatibilité peut être illustrée en comparant les descriptions à l'aide d'un exemple concret. Dans l'exemple qui suit, *eigentlich* est considéré comme une particule selon les travaux susmentionnés :

(182) Fast jeder der bislang 260 Jugendlichen, die seit der Eröffnung im April 2004 im Camp waren, ist mehr als 50-mal straffällig geworden. Darunter Diebstähle, Raub, Drogendelikte. „*Eigentlich* alles außer Mord“, so Kannenberg. (HAB 08)

Sur les 260 jeunes qui ont fréquenté le camp depuis son ouverture en avril 2004, presque tous ont commis plus de 50 infractions pénales. Parmi eux, les vols, les braquages, les délits liés à la drogue. « *En fait*, tout sauf le meurtre », dit Kannenberg.

Selon le cadre théorique adopté, *eigentlich* a dans ce contexte une fonction reformulative comme son équivalent *en fait*. Les informations données dans les deux premiers énoncés concernant les nombreuses infractions commises par les jeunes sont précisées par *en fait*, *tout sauf le meurtre*. *Eigentlich* signale cette reformulation et rétrospectivement met à distance la prise en charge de l'énoncé précédent. Ceci correspond à la valeur modale de *eigentlich* parfois dite atténuative. Cet emploi en tant que particule peut être représenté par la grille d'analyse du modèle triadique :

eigentlich : CS_{eigentlich}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{eigentlich} [E (q)]

↑
—rétrospectivement conduit à une réinterprétation de—

Fonction discursive :

Rétrospectivement interprété comme étant Mis à l'avant-plan discursif par
mis à l'arrière-plan discursif par *eigentlich* *eigentlich* : déclenchement d'un contraste
énonciatif

En tant que particule, *eigentlich* agit au niveau énonciatif et ainsi ne contribue pas au contenu propositionnel. Selon Oppenrieder et Thurmair (1989), un critère pour l'identification de la particule *eigentlich* est sa non-compatibilité avec les paraphrases compatibles avec l'adverbe de phrase (*in Wirklichkeit, in Wahrheit*).

(183) Ich habe **eigentlich** (= in Wirklichkeit/in Wahrheit) keine Zeit.

En gros, je n'ai pas le temps.

(184) Er ist **eigentlich** (= in Wirklichkeit/in Wahrheit) sehr nett.

Il est **fondamentalement** très gentil.

(exemples empruntés d'Oppenrieder et Thurmair (1989: p. 29))

Les exemples (183) et (184) sont paraphrasables par *in Wirklichkeit et in Wahrheit*, deux marqueurs uniquement propositionnels. Il s'agit donc de deux cas de figure où *eigentlich* est un adverbe de phrase.

(185) Fährt er **eigentlich** (\neq in Wirklichkeit/in Wahrheit) im Sommer weg?

En fait, part-il en vacances cet été ?

(186) Gegen wen spielen **eigentlich** (\neq in Wirklichkeit/in Wahrheit) die Bayern?

En fait, contre qui les Bayern jouent-ils ?

(187) Wann fährst du **eigentlich** (\neq in Wirklichkeit/in Wahrheit) in Urlaub?

En fait, quand partez-vous en vacances ?

(exemples empruntés d'Oppenrieder et Thurmair (1989: p. 29))

Dans ces cas, *eigentlich* ne peut pas être substitué par un marqueur propositionnel, ce qui indique sa fonction comme particule modale. Par ailleurs, *im Grunde* ne se prête pas à cette substitution puisqu'il est également polyvalent.

Selon le dictionnaire allemand *Duden*, deux types d'emplois de *eigentlich* comme particule peuvent être distingués, respectivement une fonction d'intensifieur et une fonction contribuant à la progression thématique du discours. Dans le premier cas de figure, la particule modale *eigentlich* sert à intensifier ou à relativiser l'énonciation (« *Äusserung* ») d'un contenu propositionnel, surtout dans des phrases interrogatives : *Eigentlich* « verstärkt oder relativiert besonders in Fragesätzen eine gewisse Anteilnahme, eine vorwurfsvolle Äußerung » (Dudenredaktion). *Eigentlich* marque ainsi un mode d'énonciation qui modalise le ton de reproche de l'énonciation. Dans un contexte dialogique, l'attitude peut être exprimée en ayant recours au dire de l'interlocuteur (Dudenredaktion) auquel se réfèrent les exemples des questions suivantes :

(188) Wie heißt du **eigentlich** (*überhaupt*)?

Comment tu t'appelles, en fait ?

(189) Was willst du **eigentlich** (*überhaupt*) hier?

Qu'est-ce que tu fais ici de toute façon ?

(190) Was denkst du dir **eigentlich** (*denn*)?

Qu'est-ce que tu crois faire, bon sang ?

(191) Bist du **eigentlich** (*denn*) noch bei Trost?

T'as perdu la tête ou quoi ?

Schoonjans et Feyaerts (2013) proposent une étude sur corpus des emplois de *denn* et *eigentlich*. Ils en tirent la conclusion que *denn* est plus grammaticalisé que *eigentlich* en tant que particule modale. *Denn* semble avoir perdu toute trace de sa portée propositionnelle (son origine étant celle d'un marqueur temporel : *dann* (*puis*)). En revanche, *eigentlich* a gardé ses emplois d'adverbe de phrase et de particule modale (voir Schoonjans et Feyaerts (2013: pp. 81-82)). Dans ce sens, *eigentlich* est similaire aux cadratifs polyvalents *en fait* et *en réalité* (voir sous-chapitre 2.3).

Dans sa deuxième fonction de particule, *eigentlich* signale un changement thématique (« tournure »). Cet emploi de *eigentlich* contribue à la progression thématique du discours en cours. D'habitude dans une phrase interrogative, *eigentlich* signale une remarque anodine : « *eigentlich* signalisiert in Fragesätzen eine gewisse Beiläufigkeit, einen spontanen Einfall; *nebenbei bemerkt, übrigens, was ich noch sagen wollte* » (Dudenredaktion). *Eigentlich* introduit une précision, ce qui rapproche sa fonction discursive de la fonction reformulative de *au fait* en français (D'Hondt: 2014; Saunier: 2017).

(192) Kennen Sie **eigentlich** diese Malerin?

(Dudenredaktion)

≠ *im Grunde, in Wirklichkeit* ;

≠ *denn, überhaupt (particules)*

(**Au fait,**) Connaissez-vous ce peintre ?

(193) Kannst du **eigentlich** Klavier spielen?

(Dudenredaktion)

≠ *im Grunde, in Wirklichkeit* ;

≠ *denn, überhaupt*

(**Au fait,**) Tu sais jouer du piano ?

Dans ce cas de figure, la particule ne peut pas être remplacée par une autre (*denn, überhaupt*) sans changer l'interprétation de la séquence, ce qui le distingue du premier emploi comme particule (exemples (188), (189), (190) et (191)) où cette substitution est tout à fait acceptable.

Les deux emplois de la particule *eigentlich* – signalant une intensification/atténuation ou contribuant à la progression thématique – ont toujours recours à un énoncé précédent explicite ou implicite. Ils peuvent être représentés de manière schématique :

eigentlich : CS_{eigentlich}

Séquence discursive

Partie A

Partie B

En résumé, les descriptions existantes de la particule *eigentlich* ont trois aspects communs :

- 1) en tant que particule *eigentlich* ne contribue pas au contenu propositionnel, ce qui explique pourquoi le marqueur peut tout aussi facilement être omis sans changer l'interprétation du contenu propositionnel de l'énoncé,
- 2) la particule *eigentlich* est modale puisqu'elle exprime l'attitude du locuteur par rapport à la représentation des énoncés dans son discours et
- 3) la particule *eigentlich* indique un contraste soit entre contenus propositionnels quand il est adverbe de phrase, soit entre modes d'énonciation quand il est particule modale, à savoir que la particule met l'énoncé à l'avant-plan.

9.3. Marqueur à portée énonciative *nämlich*

Nämlich est fréquemment employé comme traduction de *en fait* et *en réalité* et c'est le seul marqueur qui a uniquement des emplois non propositionnels en tant que particule. Il représente ainsi un cas particulier dans le paradigme des traductions analysées. *Nämlich* a une fonction de « Gliederungspartikel » et de « Satzpartikel » (Métrich & Faucher: 2009), puisqu'il contribue à la structuration du discours :

- (196) Nicht recht zu entscheiden ist dabei die Frage, ob es das Glücksgefühl einer Person, ***nämlich*** der Verfasserin, befördern würde, wenn rings um ihren Glücks-Text ungewöhnlich schlechte Texte stehen würden. (FRU 08)

Ce qui n'est pas vraiment à décider ici, c'est si cela favoriserait le sentiment de bonheur d'une personne, ***à savoir*** l'auteure, si des textes inhabituellement mauvais étaient écrits autour de son texte de bonheur.

À *savoir* est un marqueur reformulatif en français. Vassiliadou (2008) postule qu'il s'agit plus précisément d'un marqueur de spécification introduisant « une nouvelle connaissance ». Dans l'exemple ci-dessus, *nämlich* introduit une spécification concernant la personne mentionnée en précisant qu'il s'agit de l'auteure du texte. Le fonctionnement sémantique de *nämlich* peut être représenté par le modèle triadique comme celui des autres marqueurs reformulatifs :

nämlich : CS_{nämlich}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{nämlich} [E (q)]

↑
—rétrospectivement conduit à une réinterprétation de—

Fonction discursive :

Rétrospectivement interprété comme étant Mis à l'avant-plan discursif par *nämlich* :
mis à l'arrière-plan discursif par *nämlich* déclenchement d'un contraste énonciatif

Nämlich a un second emploi comme connecteur causal qui relie deux énoncés représentant cause et effet :

(197) Häkkinen ist endlich mal wieder ein Kandidat für den Titel-Hattrick. In der Geschichte der Formel 1 hat es bisher *nämlich* kein Pilot geschafft, mehr als zweimal hintereinander Weltmeister zu werden – außer dem legendären Juan Manuel Fangio. (SZ 02)

Häkkinen est enfin à nouveau un candidat pour gagner trois titres. *En effet*, dans l'histoire de la Formule 1, aucun pilote n'a jamais réussi à devenir champion du monde plus de deux fois de suite – sauf le légendaire Juan Manuel Fangio.

Nämlich pourrait être remplacé par une autre particule fréquemment utilisée pour signaler une relation causale : *denn*. À la différence de *denn*, le connecteur causal *nämlich* ne peut pas intervenir en position initiale. La représentation par la grille d'analyse du modèle adopté est similaire à celle pour l'emploi reformulatif de *nämlich*, au moins en ce qui concerne son fonctionnement au niveau énonciatif, puisque sa fonction discursive est différente :

nämlich : CS_{nämlich}

Séquence discursive

Partie A

E [(p)]

Partie B

CS_{nämlich} [E (q)]

↑
← rétrospectivement conduit à une réinterprétation de →

Fonction discursive :

Rétrospectivement interprété comme étant l'effet
Marqué comme cause par *nämlich* :
déclenchement d'une relation causale

La relation causale, comme celle de la reformulation, met en relation deux fonctions discursives car il s'agit de deux modes de représentations différents. Le marqueur reformulatif *nämlich* peut être traduit par *en fait*, *[et] pour cause*, *n'est-ce pas*, *voilà*, alors que sa fonction causale est remplie par *car* ainsi que *en effet*, *parce que*, *c'est que...*, *c'est pour...*, *[il] faut [vous] dire que* (Métrich & Faucher: 2009).

9.4. Le paradigme de marqueurs allemands et le cas de non-traduction

L'analyse parallèle sur corpus a permis de récupérer un large éventail de marqueurs allemands. Certains d'entre eux ont deux fonctions différentes en tant qu'adverbes de phrase et particules modales. Elles se distinguent par la portée du sens, qui s'exerce sur le contenu propositionnel ou sur l'énonciation. Dans l'ensemble, cette distinction est compatible à la représentation des sens modaux selon la théorie adoptée dans cette étude. Néanmoins, quelques différences résident dans les détails. La distinction entre adverbe de phrase et particule modale ne part pas du principe qu'un marqueur a une contribution sémantique stable qui s'actualise sur différents niveaux du discours, mais suppose que les différents cas de figure sont issus d'une polysémie. Cependant, la grille d'analyse utilisée a permis de décrire le fonctionnement des marqueurs tel que *eigentlich*, *in der Tat* et *im Grunde* comme un cas de polyvalence.

Comme en français, les locutions allemandes formées sur une préposition de localisation et un nom abstrait ont des emplois cadratifs propositionnels (*in Wirklichkeit*, *in Wahrheit*, *in der Tat* et *im Grunde*). À l'instar de leurs équivalents français, elles possèdent également un potentiel cadratif. *In Wirklichkeit* et *in Wahrheit* sont monovalents comme

dans la réalité, dans les faits ou encore *dans la pratique*. En revanche, *in der Tat* et *im Grunde* sont des marqueurs polyvalents comme *en fait, en réalité* et *en vérité* qui ont aussi des emplois en tant que connecteurs reformulateurs. Les marqueurs analysés en français sont tous des cadratifs à nom abstrait et l'étude de leurs équivalents allemands fait ressortir qu'une partie d'entre eux peuvent également être décrits comme tels dû à leur morphologie et leur sémantisme. Mais il existe d'autres types de marqueurs, comme un adverbe ou une particule tels que *eigentlich, tatsächlich* et *wirklich* qui sont des traductions récurrentes pour *en fait* et *en réalité*.

Eigentlich et *im Grunde* sont des cas particuliers à plusieurs égards. Dans leurs emplois propositionnels, l'adverbe *eigentlich* et le cadratif à nom abstrait *im Grunde* peuvent prendre une fonction contrastive ou anticipative en fonction de leur position dans une séquence discursive marquant un contraste propositionnel. Tant l'un que l'autre introduisent un cadre du réel très général, ce qui permet au marqueur de relativiser ou de mettre en avant un énoncé. En français, *en principe* ressemble dans certains cas à *eigentlich* et *im Grunde*, car il s'agit d'un marqueur anticipatif qui, accompagné du connecteur contrastif *mais*, peut parfois prendre une fonction contrastive.

Les emplois énonciatifs de *en fait* et *en réalité* sont typiquement traduits par les cadratifs à nom abstrait *im Grunde* et *in der Tat*. À cette liste de marqueurs polyvalents s'ajoutent les trois adverbes *eigentlich, tatsächlich* et *wirklich* qui, selon la terminologie allemande, prennent une fonction de particule modale quand ils ne contribuent pas au contenu propositionnel. Hormis le connecteur contrastif *aber, nämlich* est le seul marqueur allemand qui a une portée uniquement énonciative. Il peut remplir deux fonctions discursives, à savoir celle d'un connecteur causal et celle d'un connecteur reformulateur.

Afin d'éviter la confusion terminologique introduite par la distinction entre adverbe de phrase et particule modale, Métrich (1997) propose de parler plutôt d'un paradigme de « mots de communication » (« mdc ») pour désigner tous les marqueurs non propositionnels. Pour l'auteur, les « mots de communication » représentent :

un ensemble de mots ou d'expressions qui ont en commun de jouer un rôle non pas sur le plan du contenu propositionnel de l'énoncé, ni au plan de construction grammaticale, mais – justement – sur le plan de la communication elle-même, autrement dit de l'acte d'énonciation par lequel la phrase, entité syntaxico-

sémantique abstraite, devient un énoncé concret adressé par un locuteur donné à un interlocuteur donné dans une situation donnée avec une intention donnée et en produisant, en interaction avec le contexte donné, des effets particuliers.

(Métrich: 1997, p. 143)

Son étude sur corpus divulgue que trois types de mots de communications ne sont souvent pas traduits en français (Métrich: 1997, p. 167). Il s'agit de marqueurs qui

- 1) marquent un contenu comme connu, manifeste ou évident,
- 2) ancrent l'énoncé dans la situation qui est à l'origine de son énonciation et
- 3) marquent ou soulignent la cohésion ou la cohérence qui existe entre l'énoncé et son contexte amont.

Ces trois fonctions discursives se ressemblent en ce qu'ils représentent trois facettes d'un seul phénomène : l'ancrage d'un contenu ou d'un énoncé à son contexte gauche par des marqueurs explicites. Selon Métrich, ce type de marqueurs est généralement moins fréquemment utilisé en français (voir Métrich (1997: pp. 168-169)). En se fondant sur les travaux des anthropologues américains Hall et Hall (1984)), Métrich fait l'hypothèse qui semble en partie expliquer certains cas de non traduction en français :

Selon eux [Hall et Hall], la communication « à l'allemande » exige l'apport d'un volume important d'informations précises, complètes et explicites, avec une forte référence au contexte (qui, bien sûr, est à prendre ici au sens large de situation et circonstances entourant les échanges). La communication « à la française » se satisferait, au contraire, d'informations moins nombreuses fournies dans un discours plus fortement contextualisé, c'est-à-dire, dans leur esprit, un discours où davantage de données ne sont pas explicitées, soin étant laissé à l'interlocuteur de les tirer du contexte ou de les inférer en fonction des besoins de la compréhension et de l'interprétation. On voit ce que suggère le parallèle: la différence de fréquence d'emploi des *mdc* établissant un quelconque lien avec le contexte au sens large (situation+ co-texte) dans l'énoncé allemand et français ne serait que la traduction, au niveau du discours, de cette différence, plus large et plus générale, des styles de communication: difficile à démontrer, mais l'idée est-elle si aberrante ? (Métrich: 1997, pp. 168-169)

Pourtant, il a été trouvé dans les analyses présentées ici que la non-traduction est fréquente en allemand pour *en fait* et *en réalité*, ce qui en principe va à l'encontre de l'hypothèse

de Métrich. En effet, les deux marqueurs polyvalents, *en fait* et *en réalité*, ne sont souvent pas traduits en allemand. Leurs emplois énonciatifs en tant que connecteurs reformulatifs ne contribuent pas à la proposition, par conséquent, la traduction allemande ne nécessite pas forcément un marqueur énonciatif similaire, notamment puisque le connecteur *aber* comme *mais* peut intervenir à leur place en tant que marqueur contrastif. Selon les données présentées, la non-traduction est l'une des « traductions » les plus fréquentes de *en fait* et de *en réalité*. Quand les marqueurs ne contribuent pas au contenu propositionnel, ils sont en quelque sorte dispensables à l'interprétation du discours.

Dans le but de vérifier quel(s) emploi(s) des cadratifs à nom abstrait ne sont souvent pas traduits en allemand, une analyse manuelle a été réalisée. Pour *en fait* et *en réalité* des échantillons de 100 cas ont été triés afin de déterminer la distribution des emplois propositionnels et énonciatifs :

| | Emplois propositionnels | Emplois énonciatifs | Total |
|-------------------|--------------------------------|----------------------------|--------------|
| en fait | 51 | 49 | 100 |
| en réalité | 92 | 8 | 100 |

Tableau 10 : Distribution des cas de non-traduction en allemand selon les types d'emplois de *en fait* et *en réalité* dans les échantillons contenant 100 cas de non-traduction.

Les chiffres ne font pas ressortir une tendance claire, mais on constate pour *en fait*, qui a plus d'emplois énonciatifs que propositionnels, et que notamment ceux qui sont énonciatifs ne sont pas traduits en allemand. En revanche, pour *en réalité* qui est la plupart du temps utilisé comme marqueur propositionnel, ce sont surtout ses emplois propositionnels qui ne sont pas traduits en allemand. Concernant les emplois propositionnels non traduits, on remarque qu'il existe des cas en allemand où un marqueur contrastif n'est pas traduit. Ceci peut être dû à un changement de syntaxe qui en allemand permet de placer le verbe de la deuxième proposition qui est contrastée avant la première proposition qui est relativisée.

- (198) Monsieur le Président, Monsieur le Président de la Commission, Monsieur le Président en exercice, des sujets qui semblent parfois ne pas avoir de rapport sont *en réalité* inextricablement liés.

Herr Präsident, Herr Kommissionspräsident, Herr Ratspräsident! Manchmal sind Themen, die anscheinend nichts miteinander zu tun haben, engstens miteinander verbunden. (*EuroParl7*)

Le contraste est quasiment inversé puisque la partie *manchmal sind Themen* implicite déjà un cadre du réel, alors que *des sujets* qui n'est pas directement suivi par le verbe *être* n'a pas immédiatement cette interprétation :

Des **sujets** [qui **semblent** parfois ne pas avoir de rapport] **sont en réalité** inextricablement liés

Manchmal **sind Themen**, [die **anscheinend** nichts miteinander zu tun haben], engstens miteinander verbunden

Quant aux emplois énonciatifs non traduits, les analyses en français avaient exposé qu'en tant que connecteur reformulateurs *en fait* et *en réalité* ne sont pas non plus indispensables puisqu'ils ne contribuent pas au contenu propositionnel, mais le représentent d'une certaine manière dans le discours. L'opération de reformulation est une mise à l'avant-plan discursif comme celle de la concession opérée par *mais*. À la différence de *mais*, les cadratifs à nom abstrait agissant comme connecteurs reformulateurs ne sont pas nécessaires pour comprendre l'argumentation introduite par une séquence discursive, notamment quand ils ont une fonction d'intensificateurs :

- (199) Quelles sont **en fait** les caractéristiques d'Internet ?
 Was ist [eigentlich] besonders am Internet? (*EuroParl7*)

Il en va de même pour les emplois énonciatifs de *en fait* où il relie deux énoncés en tant que connecteur reformulateur :

- (200) En outre, le suivi et l'évaluation sont inadapés ; **en fait**, toujours selon le rapport d'évaluation, ils sont même inexistantes.

Follow-up und Evaluierung sind überdies unzulänglich. Laut Evaluierungsbericht fehlen sie sogar.

Ici, on pourrait supposer que *sogar (même)* reprend la fonction reformulative de *en fait*, mais il correspond plutôt à *même* dans la version française. Pourtant, la non-traduction

pourrait s'expliquer par cette proximité sémantique qu'il y a en français entre *en fait* et *même*.

L'hypothèse de Métrich (1997), faite pour le cas de non-traduction, paraît en effet se confirmer pour les deux langues, et non seulement pour l'allemand. De plus, les données analysées n'indiquent pas une tendance claire selon laquelle les emplois énonciatifs (non propositionnels) seraient moins souvent traduits que les emplois propositionnels.

10. Les profils combinatoires des équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait

Le présent chapitre vise à compléter l'aperçu des équivalents allemands au moyen d'une analyse contextuelle qui s'intéressera à leurs profils combinatoires. L'identification de leurs cooccurents spécifiques permettra de déterminer les contextes typiques dans lesquels ils contribuent à un effet de contraste au niveau propositionnel ou énonciatif. Il s'agira de vérifier si les équivalents des marqueurs anticipatifs et le connecteur contrastif *aber*, dont l'utilisation a déjà été illustrée dans les précédentes sections, sont spécifiques des marqueurs contrastifs allemands. En se basant sur les résultats ainsi obtenus, il sera possible de comparer l'utilisation des marqueurs en français et en allemand afin de cerner des similarités et différences.

Plusieurs facteurs rendent l'analyse contextuelle plus complexe en allemand. Une particularité de la syntaxe allemande est la variabilité des positions qu'un marqueur peut occuper tout en gardant la même fonction. En principe, tous les marqueurs analysés peuvent intervenir dans plusieurs positions au sein de leur phrase d'accueil sans que leur interprétation ne change. Le connecteur *aber* en est un bon exemple :

- (201) heute nicht, **aber** morgen
pas aujourd'hui, mais demain
- (202) er schlief, sie **aber** wachte
*il dormait, elle *mais était réveillée*

(Dudenredaktion)

Malgré le fait qu'il marque un contraste énonciatif, il peut intervenir en position médiane, ce qui n'est pas le cas de *mais*. *Aber* fonctionne comme un connecteur contrastif dans les deux cas. Ceci se manifeste si l'on essaie de déplacer *aber* dans l'exemple (201) :

- (203) heute nicht, morgen **aber**
*pas aujourd'hui, demain *mais*

Ce déplacement du connecteur peut également être observé en cooccurrence avec un autre marqueur contrastif. Dans le corpus, on trouve des cas où par exemple *eigentlich*, en tant qu'adverbe de phrase, est placé devant le connecteur *aber* (205), alors que leurs fonctions restent les mêmes que dans l'exemple (204) :

(204) Auch ist hierzulande Schwein eher billiger geworden. **Aber** sonst wird ja *eigentlich* alles teurer. (TASP08)

Le porc est également devenu moins cher dans ce pays. **Mais** tout le reste devient *en fait* de plus en plus cher.

(205) Materialistisch gesehen können auch die Buddenbrooks nützlich sein, denn sie sind dick und eignen sich deshalb als Unterlage für den Diaprojektor. *Eigentlich aber* sind Bücher relativ unnützlich, dennoch aber ganz und gar unentbehrlich. (SZ00)

D'un point de vue matérialiste, les Buddenbrooks peuvent également être utiles, car ils sont épais et conviennent donc comme base pour le projecteur de diapositives. *En réalité*, les livres sont relativement inutiles, mais ils sont néanmoins tout à fait indispensables.

Alors que *aber* introduit une concession qui contraste l'énoncé suivant avec le précédent, *eigentlich* a une portée propositionnelle et pourrait être remplacé par *im Grunde*. Dans les deux cas, l'ordre de *aber* et *eigentlich* pourrait être inversé sans changer leurs sens.

Par conséquent, les analyses cooccurentielles ne peuvent pas être effectuées en fonction d'une position précise dans la séquence discursive, contrairement à l'analyse du français (voir chapitre 3). Le connecteur *mais* relie les parties A et B de la séquence discursive avec cadratif(s) et il intervient en position initiale dans la partie B, toujours devant un autre marqueur contrastif comme *en fait*. La position des autres marqueurs par rapport à *mais* indique ainsi dans quelle partie de la séquence discursive avec cadratif(s) ils interviennent. Il est ainsi possible d'identifier de manière automatisée dans les corpus les cadratifs contrastifs intervenant à droite de *mais* et les marqueurs anticipatifs intervenant à sa gauche. En revanche en allemand, l'intervention d'un marqueur à gauche de *aber* peut représenter deux emplois différents : soit il s'agit d'un emploi contrastif, soit d'un emploi où le marqueur se situe dans la partie précédente de la séquence discursive, celle qui est relativisée et contrastée par la partie dans laquelle est placé *aber*. Lors de l'analyse des cooccurrences avec le connecteur *aber*, une attention particulière sera donc portée à la syntaxe allemande. En partant d'un tri des emplois en fonction de la position dans la séquence discursive, il sera démontré que la plupart des emplois allemands peuvent néanmoins être identifiés en fonction de leurs positions relativement au connecteur *aber*.

10.1. Le cooccurrent *aber*

Une tendance relevée par l'analyse des profils combinatoires des équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait est la régularité de leur usage avec le connecteur *aber*. *Mais* et *aber* se ressemblent en ce qui concerne leurs emplois dits « adversatifs » selon Pasch et al. (2003: pp. 521-535). Le connecteur contraste deux « arguments » dans le discours par rapport à un « aspect » :

Als adversativ werden hier Konnektoren klassifiziert, die mit ihrer lexikalischen Bedeutung signalisieren, dass ihre Argumente unter irgendeinem Aspekt miteinander kontrastieren. (Pasch et al.: 2003, p. 516)

Les connecteurs sont classés ici comme adversatifs dont la signification lexicale indique que leurs arguments sont en contraste les uns avec les autres sous un aspect quelconque.

Les auteurs remarquent que les liens dits adversatifs peuvent avoir des caractéristiques très différentes dû au fait que ce connecteur peut mettre en contraste des entités très variées, allant de simples propositions jusqu'au niveau « méta communicatif » (Pasch et al.: 2003, p. 518), qui correspond plus ou moins au niveau énonciatif décrit par le modèle théorique présenté dans le sous-chapitre 2.4.

Dans la littérature allemande, jusqu'à trois emplois de *aber* sont distingués, soit en tant que connecteur, en tant que particule ou en tant qu'adverbe, le premier étant le plus fréquent et le troisième de loin le moins fréquent et en effet archaïque (Diewald & Fischer: 1998; Dudenredaktion ; DWDS ; Pasch et al.: 2003). Dans cet ordre, les trois types d'emplois se présentent ainsi :

(206) Er kommt, **aber** sein Vater ist verhindert (DWDS) (= connecteur)

Il vient, **mais** son père a un empêchement

(207) Nun **aber** Tempo! (DWDS) (= particule)

Maintenant, bougez-vous !

(208) **Aber** und abermals (immer wieder) (Duden) (= adverbe, emploi archaïque)

Encore et encore

Dans le corpus allemand *Emolex* sur *BTLC.Primestat*, *aber* est annoté comme connecteur (365 320 sur 267 021 519 tokens) et comme adverbe (277 304 sur 267 021 519 tokens). Ces chiffres suggèrent une distribution presque équilibrée entre ces deux types d'emplois, tout en ignorant l'emploi comme particule et en affirmant ainsi que la moitié des emplois de *aber* seraient des emplois comme adverbe qui sont archaïques selon le *Duden*. Il convient de vérifier l'annotation proposée dans le corpus *Emolex* au moyen d'une catégorisation des exemples.

Les emplois du connecteur *aber* peuvent être identifiés de manière fiable si l'adverbe concessif *zwar* (*certes*) est présent ou peut être inséré dans l'énoncé précédant *aber*, anticipant ainsi le contraste énonciatif déclenché par *aber* :

(209) Das wird **zwar** kontrovers diskutiert. **Aber** mittlerweile gibt es viele evolutionäre Anthropologen, die meinen, dass man eigentlich unseren Gattungsnamen „homo“ ersetzen sollte durch einen Namen, den Menschen mit Schimpansen und Bonobos teilen. (TASP 08)

Certes il s'agit là d'une question controversée. **Mais** entre-temps il y a beaucoup d'anthropologues évolutionnistes qui pensent que notre nom du genre de l'espèce « homo » devrait être remplacé par un nom que les humains partagent avec les chimpanzés et les bonobos.

Dans le corpus *Emolex*, *aber* dans sa fonction comme connecteur est aussi souvent classé comme adverbe. L'analyse de deux échantillons de 100 occurrences de *aber* étiquetées comme connecteur et comme adverbe a fait ressortir que l'annotation des emplois comme connecteur est pourtant fiable puisque toutes les occurrences sont labellisées correctement. En revanche, les occurrences annotées comme adverbe ne représentent aucun cas adverbial, mais dans 95% des cas des emplois comme connecteur et dans 5% des emplois comme particule.

Cela coïncide également avec les observations détaillées de Pasch et al. (2003) sur *aber*. L'emploi comme adverbe est rare et se limite à des expressions figées (par exemple *aber und abermals*, « encore et encore »). Les cas annotés comme emplois de l'adverbe représentent les emplois comme particule et surtout comme connecteur. Pourtant, ce premier est aussi plutôt rare et limité à des contextes précis, où *aber* n'exprime pas un

contraste entre énoncés en tant que connecteur, mais signale une accentuation (modale) au niveau énonciatif, fonctionnant ainsi plutôt comme d'autres particules allemandes telles que *doch*, *ja* et parfois aussi *eigentlich*.

Il s'avère que dans le corpus consulté, *aber* est annoté en fonction de sa position syntaxique (position initiale ou médiane dans la partie B de la séquence discursive A B), ce qui a comme conséquence un trop grand nombre d'étiquettes incorrectes, puisque les emplois en position médiane du connecteur sont toujours annotés comme des emplois adverbiaux. Pour une analyse aussi précise que possible, il vaut mieux limiter les analyses aux emplois de connecteur qui sont correctement classés, même si presque la moitié des occurrences de *aber* dans le corpus sont ainsi écartées (voir fréquence dans le tableau ci-après) :

| <i>aber</i> annoté... | Fréquence absolue | Fréquence relative par million |
|-------------------------|-------------------|--------------------------------|
| comme connecteur | 365 320 | 1368 |
| comme adverbe | 277 304 | 1039 |

Tableau 11: Fréquences de *aber* dans le corpus *Emolex allemand* sur BTLC.Primestat.

Les analyses qui suivent ont pour but d'éclairer les combinatoires de *aber* avec les différents marqueurs allemands. Il sera notamment important de clarifier comment ces marqueurs interagissent avec *aber* dans une séquence discursive contrastive. L'analyse des profils combinatoires (dans un empan de 20 mots) fait ressortir que le connecteur *aber* intervient typiquement avec tous les marqueurs allemands équivalents de *en fait* et *en réalité*. À cause de la variabilité syntaxique, à la différence de *mais*, *aber* est dans presque tous les cas un cooccurrent spécifique dans les deux contextes d'un marqueur :

| | Fréquence absolue/relative | Log-likelihood <i>aber_L</i> | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood <i>aber_R</i> | Fréquence de cooccurrence |
|------------------------|----------------------------|------------------------------|---------------------------|------------------------------|---------------------------|
| wirklich | 46385 / 174 | 2251,83 | 3301 | 685,23 | 2309 |
| eigentlich | 60955 / 228 | 1404,65 | 3416 | 2837,89 | 4274 |
| im Grunde | 4937 / 18 | 214,55 | 338 | 63,86 | 238 |
| in Wirklichkeit | 2958 / 11 | 116,80 | 196 | 56,02 | 157 |
| tatsächlich | 38334 / 144 | 115,85 | 1416 | 131,96 | 1442 |
| in Wahrheit | 2632 / 10 | 115,84 | 181 | 59,92 | 147 |
| nämlich | 31575 / 118 | 96,42 | 1168 | - | - |
| in der Tat | 5928 / 22 | 29,72 | 232 | 72,78 | 293 |

Tableau 12 : $f \geq 5$, 10,83, empan : 20 mots, fréquence de *aber* : 365 320, taille du corpus : 267 021 519.

À l'exception de *nämlich*, le connecteur *aber* est cooccurrent spécifique à gauche et à droite des marqueurs. En même temps, *eigentlich* et *wirklich* sont les seuls qui ont des valeurs de la mesure d'association *log-likelihood* très élevées dans les deux contextes. Dans le cas de *eigentlich*, ceci semble corrélé avec ses différents emplois qui sont dépendants de la position du marqueur dans la séquence discursive. Le marqueur anticipatif *eigentlich* intervient à gauche de *aber* dans la partie A, tandis que le cadratif contrastif et la particule modale *eigentlich* interviennent souvent à sa droite, dans la partie B. Mais dans le second cas, *aber* pourrait aussi être placé après *eigentlich*. Le cas de *wirklich* est différent puisqu'il s'agit d'un marqueur contrastif qui intervient toujours dans la partie B de la séquence discursive, mais il pourrait également, dans cette fonction-là, le précéder.

Ces données ne sont pas satisfaisantes puisqu'elles indiquent une association spécifique des deux côtés de *aber* pour tous les marqueurs sauf *nämlich*. Un tri manuel des échantillons est nécessaire afin de déterminer si les marqueurs intervenant à gauche de *aber* se situent dans la même partie de la séquence discursive que *aber* (ayant une fonction contrastive) ou dans la partie précédente qui est relativisée (fonction anticipative). Le tri a permis de déterminer la distribution de leurs occurrences en fonction de leur position dans la séquence discursive :

| Position du marqueur dans la séquence discursive : | <i>aber_R</i> | |
|--|-----------------|-----------------|
| | <i>Partie A</i> | <i>Partie B</i> |
| wirklich | 88 | 12 |
| eigentlich | 100 | 0 |
| im Grunde | 84 | 16 |
| in Wirklichkeit | 52 | 48 |
| tatsächlich | 72 | 28 |
| in Wahrheit | 64 | 36 |
| nämlich | 100 | 0 |
| in der Tat | 96 | 4 |

Tableau 13 : Pourcentages de la distribution d'un marqueur intervenant à gauche de *aber* selon la position dans la séquence discursive.

On constate qu'à l'exception de *nämlich* et *eigentlich*, tous les marqueurs peuvent effectivement appartenir aux deux parties de la séquence discursive si *aber* est placé à leur droite. En prenant en compte les pourcentages, il s'avère que tous les marqueurs précédant *aber* sont plus régulièrement placés dans la partie A de la séquence discursive,

tandis que *aber* est plus fréquemment situé dans la partie B. Pour *eigentlich* et *nämlich*, il s'agit de 100% des cas, pour *in der Tat*, *wirklich*, *im Grunde* et *tatsächlich* de la plupart d'entre eux et pour *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit* d'un peu plus de la moitié. Ce dernier cas est particulièrement intéressant puisqu'il signifie que l'inversion de la position de *aber* et *in Wirklichkeit/in Wahrheit* est quand même fréquente. L'exemple suivant représente ce cas :

(210) Öffentlich hat der Minister zwar stets behauptet, seine Planungen seien „ergebnisoffen“. **In Wirklichkeit aber** ließ er den Kommissions-Vorsitzenden Richard von Weizsäcker bei dessen Berufung sogar darüber im Dunklen, dass im Ministerium parallel am Eckwerte-Papier des Generalinspektors und am Weißbuch gearbeitet wird. (SZ 00)

En public, le ministre a toujours affirmé que ses plans étaient « illimités ». **Mais en réalité**, il a quand même laissé le président de la commission, Richard von Weizsäcker, dans l'ignorance lors de sa nomination, sur le fait qu'un travail est effectué par le ministère travaille sur un document parallèle de l'inspecteur général et sur le livre blanc.

Il faut ajouter que la distance entre les deux marqueurs peut être encore plus grande, puisque *aber* peut se trouver au milieu de la partie B d'une séquence discursive qu'il contraste :

(211) In Brüssel und anderswo mag man das als Durchbruch werten. **In Wahrheit** steht die Parlamentsresolution von Prag **aber** für das Unvermögen und den von nationalistischem Gedankengut gespeisten Unwillen, sich von den Symbolen des dunkelsten Kapitels der tschechischen Geschichte zu lösen. (FAZ 02)

À Bruxelles et ailleurs, cela peut être considéré comme une révolution. **En réalité, cependant**, la résolution parlementaire de Prague représente l'incapacité et la réticence, nourries par les idées nationalistes, à se détacher des symboles du chapitre le plus sombre de l'histoire tchèque.

La traduction française avec *cependant* indique que ce connecteur peut, comme *aber*, prendre la position après le cadratif contrastif. Cependant, *mais* peut uniquement occuper la position initiale dans la partie B.

Aber quant à lui, lorsqu'il est placé devant les marqueurs, représente forcément un cas de figure où ces derniers interviennent également dans la partie B. En revanche, si *aber* suit ces marqueurs, ces derniers peuvent en principe être placés dans les parties A et B de la séquence discursive. Le tri manuel indique une légère préférence pour la partie A pour la plupart des marqueurs placés à gauche de *aber*. Malgré la variabilité syntaxique en allemand, la position du connecteur *aber* relativement aux autres marqueurs indique souvent la fonction de ces derniers dans la séquence discursive.

Dans ce qui suit, les combinatoires des marqueurs allemands avec le connecteur *aber* seront illustrées au moyen de différents exemples. Le modèle théorique sera appliqué aux différents cas de figure avec l'objectif de représenter les fonctionnements des marqueurs allemands en cooccurrence avec le connecteur *aber*. Comme pour le français, une tendance ressortira concernant les usages des marqueurs polyvalents : en combinaison avec le connecteur *aber*, les marqueurs allemands peuvent avoir une portée propositionnelle ou énonciative.

10.1.1. *In Wahrheit* et *in Wirklichkeit* en cooccurrence avec *aber*

In Wahrheit et *in Wirklichkeit* sont les deux cadratifs allemands formés sur la préposition *in* qui ont toujours une portée propositionnelle. Les deux marqueurs peuvent contraster deux contenus propositionnels en cooccurrence avec *aber*, qui introduit le second énoncé comme pris en charge :

- (212) Die zahlreichen Briefe an die Eltern scheinen ein anderes Bild zu vermitteln. **Aber *in Wahrheit*** bestätigen sie nur, wie klug Schelling seine Korrespondenz sonst führt. (FAZ 02)

Les nombreuses lettres aux parents semblent donner une image différente. **Mais *en vérité***, ils ne font que confirmer à quel point l'habileté de Schelling à mener à bien sa correspondance.

(213) Manche wollten sie abtun als reine Neiddebatte. **Aber in Wirklichkeit** geht es eben nicht um Neid, sondern darum, was man tut und was man nicht tut.
(TASP08)

Certains ont voulu la rejeter comme un pur débat d'envie. **Mais en réalité**, il ne s'agit pas d'envie, mais de ce que vous faites et de ce que vous ne faites pas.

L'exemple (212) représente un cas où un marqueur anticipatif (*scheinen*) anticipe un contraste propositionnel déclenché par le cadratif contrastif *in Wahrheit*. En parallèle, *aber* marque un contraste énonciatif. Dans (213) *manche wollten sie abtun* véhicule une connotation négative qui permet d'anticiper le contraste introduit par la suite.

Au moyen du modèle l'exemple (212) peut être représenté de la manière suivante :

CS_{scheinen}

CS_{in_Wahrheit}

CS_{aber}

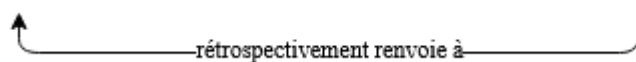
Séquence discursive

Partie A

Partie B

E [CS_{scheinen} (p)]

CS_{aber} [CS_{in_Wahrheit} (q)]



Fonction discursive :

| | |
|--|---|
| Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par <i>aber</i> | Déclenchement d'un contraste énonciatif par <i>aber</i> |
|--|---|

| | |
|--|--|
| Anticipation d'un contraste propositionnel par <i>scheinen</i> | Déclenchement d'un contraste propositionnel par <i>in Wahrheit</i> |
|--|--|

L'exemple (213) peut être analysé de la même manière. À la différence de l'exemple précédent, aucun marqueur anticipatif ne peut être identifié. Pourtant, la partie A peut être interprétée comme étant relativisée. Ceci parce que c'est l'ensemble de l'énoncé qui est attribué à une source différente du locuteur. *Certains ont voulu la rejeter comme p*

fonctionne comme un indicateur de source du type *selon X p*, c'est-à-dire comme un marqueur ayant une fonction anticipative due à la relativisation qu'il exerce sur le contenu marqué. On pourrait paraphraser l'exemple : *selon certains, elle devrait être rejetée comme un pur débat d'envie (Gemäss einiger müsste sie als reine Neiddebatte abgetan werden).*

CS_{in_Wirklichkeit}

CS_{aber}

Séquence discursive

Partie A

E (p)



Partie B

CS_{aber} [CS_{in_Wirklichkeit} (q)]

Fonction discursive :

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *in Wirklichkeit*

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber*

Déclenchement d'un contraste énonciatif par *aber*

10.1.2. *Im Grunde* et *eigentlich* en cooccurrence avec *aber*

L'analyse cooccurrence des profils combinatoires de *eigentlich* et *im Grunde* présentée au début du sous-chapitre 10.1 indique des associations spécifiques entre le connecteur *aber* et les cadratifs *im Grunde* et *eigentlich*. Comme relevé dans 9.2.4 et 9.2.5, leur sens diffère partiellement de *en réalité* et *en fait* notamment par le fait que les marqueurs allemands peuvent prendre une fonction anticipative ou contrastive. Le marqueur *eigentlich* n'est non seulement plus fréquent dans le corpus que *im Grunde*, mais il est aussi plus fortement associé avec *aber* que *im Grunde*.

L'analyse cooccurrence indique une association des deux côtés de *aber* pour les deux marqueurs, mais la position par rapport à *aber* seul n'est pas un critère fiable étant donné la variabilité de la syntaxe allemande. Il faut vérifier manuellement si les deux marqueurs interviennent dans le même énoncé ou dans deux énoncés consécutifs mais contrastés.

En cooccurrence avec *aber*, on trouve les deux cadratifs avec une portée cadrative propositionnelle précédant l'énoncé introduit par le connecteur *aber*, donc comme marqueur anticipatif (voir sections 9.2.4 et 9.2.5 pour une description de leurs fonctions discursives). *Eigentlich* et *im Grunde* relativisent le contenu propositionnel de l'énoncé précédant celui dans lequel intervient le connecteur *aber* :

- (214) Die erste Etage ist quadratisch und mit orangen Röschen verziert und besteht aus „Ananas, Erdbeer-Sahne und Schoko-Creme“, wie die Dame in der weißen Schürze erläutert, während sie taschenkalendergroße Kuchenstücke auf den Tellern portioniert und Kaffee in große Tassen mit dicken Henkeln gießt. „**Eigentlich** bin ich ja Diabetikerin, **aber** heute schlage ich einmal über die Stränge“, sagt eine Frau, die ansteht. (FAZ 02)

Le premier étage est carré et décoré de fleurons orangés et se compose de « crème d'ananas, crème de fraise et crème de chocolat », comme l'explique la dame en tablier blanc, pendant qu'elle sert sur les assiettes des morceaux de gâteau grands comme des calendriers de poche et verse le café dans de grandes tasses aux anses épaisses. « **En fait**, je suis diabétique, **mais** aujourd'hui, je vais aller trop loin », dit une femme qui fait la queue.

- (215) Na ja, **im Grunde genommen** ein alter Witz. **Aber** immer wieder verblüffend komisch. (HAB 08)

En gros, c'est une vieille blague. **Mais** toujours incroyablement drôle.

La représentation du fonctionnement de *eigentlich* et *im Grunde (genommen)* est similaire dans ce cas de figure :

CS_{eigentlich/im Grunde (genommen)}

CS_{aber}

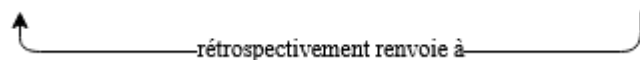
Séquence discursive

Partie A

E [CS_{eigentlich/im Grunde (genommen)} (p)]

Partie B

CS_{aber} [E (q)]



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber* Déclenchement d'un contraste énonciatif par *aber*

Anticipation d'un contraste propositionnel par *eigentlich/im Grunde genommen* Déclenchement d'un contraste propositionnel suscité par la présence de *aber*

Eigentlich et *im Grunde* peuvent également intervenir dans le même énoncé que *aber* où ils prennent une fonction contrastive et marquent un contraste propositionnel :

(216) So kommt er ins Finistère, in ein Dorf in der Bretagne, engwinklig, finster, verregnet. **Aber** all das ist **eigentlich** unwichtig. (SZ 02)

Il arrive donc en Finistère, dans un village de Bretagne, étroit, sombre, pluvieux. **Mais** tout ça n'a pas **vraiment** d'importance.

(217) Sicher gab es Spannungen. Denn die einheimische Bevölkerung musste ja zum Teil auch Platz machen. **Aber im Grunde** hat das sehr gut funktioniert. (SZ 02)

Je suis sûr qu'il y a eu des tensions. Parce que la population locale a dû faire de la place pour certains d'entre eux. **Mais en gros**, ça a très bien fonctionné.

Dans ce cas, le modèle triadique représente les fonctions des marqueurs de la manière suivante :

CS_{eigentlich/im Grunde}

CS_{aber}

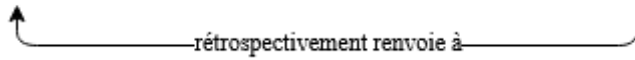
Séquence discursive

Partie A

E (p)

Partie B

CS_{aber} [CS_{eigentlich/im Grunde} (q)]



Fonction discursive :

Ø

Déclenchement d'un contraste propositionnel par *eigentlich/im Grunde*

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan discursif par *aber*

Déclenchement d'un contraste énonciatif par *aber*

Enfin, *eigentlich* et *im Grunde* ont également des emplois énonciatifs lors qu'ils opèrent une reformulation. Dans ce cas, ils indiquent la revendication de la prise en charge de l'énoncé par le locuteur. Dans ce cas de figure, on trouve *eigentlich* systématiquement en cooccurrence avec le connecteur *aber* et ceci normalement dans une phrase interrogative :

(218) Dort werden wir Milka interviewen. **Aber** wer ist Milka **eigentlich**? Milka ist 19 Jahre alt und kommt aus Hamburg. (SZ 00)

C'est là qu'on va interroger Milka. **Mais** qui est Milka **de toute façon** ? Milka a 19 ans et vient de Hamburg.

Im Grunde en tant que cadratif énonciatif intervient plus souvent dans une phrase assertive :

(219) Für die meisten Meinungsmacher scheint jetzt schon klar zu sein, dass ein Demokrat ins Weiße Haus einziehen wird - einfach, weil das Land von Bush genug habe. Das wird so kolportiert, ich weiß. **Aber im Grunde** ist es eine Schande, wie mit solch grob vereinfachenden Tendenzen Stimmung gemacht wird.

Pour la plupart des faiseurs d'opinion, il semble déjà clair qu'un démocrate va entrer à la Maison-Blanche – simplement parce que le pays en a assez de Bush.

C'est comme ça qu'on le fait circuler, je sais. **Mais au fond**, c'est une honte que de telles tendances grossièrement simplistes créent des sentiments.

La grille d'analyse permet de représenter ces emplois énonciatifs :

CS_{eigentlich/im Grunde}

CS_{aber}

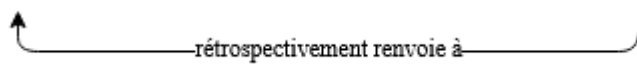
Séquence discursive

Partie A

Partie B

E (p)

CS_{aber} + CS_{eigentlich/im Grunde} [E (q)]



Fonction discursive :

Rétrospectivement mis à l'arrière-plan Discenchement d'un contraste énonciatif
discursif par *aber* et *eigentlich/im Grunde* par *aber* et *eigentlich/im Grunde*

Ceci confirme l'hypothèse élaborée à partir des études existantes que *eigentlich* et *im Grunde* sont flexibles par rapport à leur position syntaxique et leur valeur sémantique. D'un côté, ces formes peuvent intervenir dans un premier énoncé dont la prise en charge est mise à distance par *aber*. *Eigentlich* et *im Grunde* marquent le contenu propositionnel comme étant relativisé et ainsi anticipent un contraste. De l'autre côté, comme dans l'exemple ci-dessus, ces marqueurs interviennent également dans le même énoncé que *aber*, signalant dans ce cas la revendication de la prise en charge.

Si *eigentlich/im Grunde* font partie du même énoncé que *aber*, ils ont une fonction contrastive qui peut porter sur le niveau propositionnel ou énonciatif. Si *eigentlich/im Grunde* interviennent dans l'énoncé précédant celui introduit par *aber*, ils signalent la relativisation du contenu par rapport à celui marqué par *aber*. Ils fonctionnent comme marqueurs anticipatifs dans ce dernier cas.

10.1.3. *Wirklich, tatsächlich, in der Tat et nämlich en cooccurrence avec mais*

Wirklich, tatsächlich et *in der Tat* sont des marqueurs polyvalents. En tant que cadratifs contrastifs ils peuvent modaliser la validité d'un contenu propositionnel (voir 9.2.1, 9.2.2 et 9.2.3 pour leurs emplois sans *aber*) :

- (220) Glauben Sie, daß Diskussionen über ethische Fragen der biomedizinischen Forschung anders verlaufen würden, wenn die wissenschaftliche Bildung der Diskutanten und auch der Öffentlichkeit insgesamt eine andere wäre ? Soweit ich die Beiträge der Bundestagsdebatte verfolgt habe, kann ich aus naturwissenschaftlicher Sicht gar nicht klagen. **Aber in der Tat** ist es schon bedenklich, daß die Naturwissenschaften in vielen Kreisen kein Teil des Bildungsbegriffs sind. Über der Frage, wie man das ändert, brüte ich schon lange. (FAZ 02)

Pensez-vous que les discussions sur les questions éthiques de la recherche biomédicale se dérouleraient différemment si l'éducation scientifique des intervenants et du public dans son ensemble était différente ? Dans la mesure où j'ai suivi les contributions du débat au Bundestag, je ne peux pas me plaindre du tout d'un point de vue scientifique. **Mais en fait**, il est déjà alarmant de constater que, dans de nombreux milieux, les sciences exactes et naturelles ne font pas partie du concept d'éducation. Cela fait longtemps que je réfléchis à la question de savoir comment changer cela.

Dans les exemples ci-dessus, un contraste propositionnel et un contraste énonciatif sont déclenchés en parallèle. Souvent, un autre marqueur anticipe le contraste de cadre (par exemple la locution cadrative *aus naturwissenschaftlicher Sicht*, « d'un point de vue scientifique », dans (220)).

Dû à la variabilité de la syntaxe allemande, les cadratifs contrastifs peuvent aussi être placés devant le connecteur *aber* :

- (221) Durch den Ruf nach neuen Gesetzen kann manchmal fast der Eindruck entstehen, es liege an den Gesetzen, dass sie nicht eingehalten werden. **Tatsächlich** helfen **aber** auch neue Gesetze wenig, wenn die Loyalität gegenüber Recht und Gesetz nicht über allem steht. (SZ 00)

L'appel à de nouvelles lois peut parfois presque donner l'impression que ce sont les lois qui ne les respectent pas. **En fait**, même les nouvelles lois ne sont d'aucune utilité si la loyauté à la loi et à l'ordre n'est pas au-dessus de tout.

In der Tat, *tatsächlich* et *wirklich* ont également des emplois énonciatifs quand ils interviennent dans le même énoncé que *aber*. Dans l'exemple suivant, *in der Tat* signale une reformulation :

(222) Es darf nicht nur um Höflichkeitsbesuche gehen. Wir müssen ins Geschäft kommen, die Kontakte müssen in die Breite gehen. **Aber** da liegt *in der Tat* eine Riesenchance, die noch viel zu wenig Leute sehen. (FAZ 02)

Les visites de courtoisie ne doivent pas être la seule chose à l'ordre du jour. Nous devons faire des affaires, les contacts doivent être étendus. **Mais** il y a *en fait* une énorme opportunité, que trop peu de gens voient encore.

Wirklich en tant que particule modale est parfois un intensifieur et se comporte comme *vraiment* en français (voir aussi 9.2.3) :

(223) Wie schön, wenn wir mal etwas behaupten, was noch keiner weiß, und ungläubiges Staunen genießen dürfen. **Aber** jetzt sollte *wirklich* Schluss sein mit dem spitzfindigen Herumgerechne an Stammtischen und in Lehrerzimmern: Das neue, das dritte Jahrtausend hat heute begonnen. (SZ 00)

Comme c'est beau de dire quelque chose que personne ne sait encore et de s'émerveiller devant l'incrédulité. **Mais** maintenant, nous devrions *vraiment* mettre un terme à ces belles balades à la table des habitués et dans les chambres des professeurs : le nouveau, le troisième millénaire a commencé aujourd'hui.

Contrairement à *wirklich*, *tatsächlich* et *in der Tat*, *nämlich* n'a jamais une portée propositionnelle. Il peut être une particule modale qui opère une reformulation (comme c'est le cas ici) ou un connecteur causal (voir sous-chapitre 9.3). À la différence des autres marqueurs, la reformulation est souvent introduite sous la forme d'une incise, qui est typiquement une phrase subordonnée :

(224) Zwar sind auch CDU und FDP nach langjährigem Zögern zu der Einsicht gelangt, dass ein Tunnelprojekt für 40 Millionen Euro nicht realisiert werden

kann. **Aber** ein Teilaspekt, *nämlich* die Verlegung der Gleise, ist nochmals aufgegriffen worden. (FRU 08)

Certes, après des années d’hésitation, la CDU et la FDP sont également arrivés à la conclusion qu’un projet de tunnel de 40 millions d’euros ne peut être réalisé.

Mais un aspect, *soit* la pose des rails, a été repris.

10.2. Les cooccurrents avec une fonction anticipative

Les analyses des profils combinatoires ont indiqué qu’en français un contraste propositionnel est typiquement signalé par un marqueur anticipatif et un marqueur contrastif qui interviennent régulièrement ensemble dans une séquence discursive (voir chapitres 3 et 4). Dans ce qui suit, il s’agit d’abord d’examiner l’environnement des cadratifs allemands qui n’ont qu’une portée propositionnelle (*in Wahrheit, in Wirklichkeit*), pour déterminer dans quelle mesure il existe un paradigme de marqueurs anticipatifs similaire à celui identifié en français. Ensuite, il sera question d’identifier les cooccurrents spécifiques des marqueurs polyvalents allemands *eigentlich, im Grunde, wirklich, tatsächlich* et *in der Tat* afin d’évaluer si la présence d’un marqueur anticipatif est un indice de l’emploi propositionnel des équivalents de *en fait* et *en réalité*.

Parmi les cooccurrents spécifiques de *in Wahrheit* et *in Wirklichkeit* seront identifiés ceux qui peuvent avoir une fonction anticipative. Les critères appliqués sont les mêmes que pour le français (voir chapitre 4). Un cooccurrent est considéré comme marqueur anticipatif s’il peut annoncer un différentiel de validité entre deux contenus propositionnels dans une séquence discursive avec cadratif(s) et s’il relativise le premier contenu propositionnel dans cette séquence.

Pour *in Wahrheit*, on obtient le paradigme suivant :

Pivot : *in Wahrheit*, fréquence = 2632, 18 marqueurs anticipatifs comme cooccurrents spécifiques

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-------------------|-----------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| angeblich_A | 10537 | 42 | 172,75 | 5 |
| aussehen_V | 14446 | 33 | 101,41 | 10 |
| vordergründig_ADV | 491 | 12 | 91,89 | 12 |
| vermeintlich_A | 6379 | 23 | 90,22 | 13 |

| | | | | |
|---------------|-------|----|-------|-----|
| scheinbar_ADV | 2765 | 15 | 70,64 | 20 |
| angeblich_ADV | 11115 | 23 | 66,54 | 23 |
| täuschen_V | 3181 | 14 | 60,22 | 26 |
| glauben_V | 53692 | 40 | 47,54 | 32 |
| Gerücht_N | 7231 | 15 | 43,46 | 37 |
| offiziell_ADV | 10043 | 17 | 43,07 | 38 |
| erscheinen_V | 33828 | 24 | 26,81 | 53 |
| denken_V | 55318 | 32 | 26,71 | 54 |
| darstellen_V | 12547 | 13 | 22,09 | 59 |
| Illusion_N | 3465 | 7 | 19,95 | 68 |
| suggerieren_V | 1743 | 5 | 17,47 | 78 |
| wirken_V | 37110 | 21 | 16,92 | 83 |
| vorgeben_V | 2769 | 5 | 13,21 | 102 |
| scheinen_V | 56669 | 24 | 11,05 | 128 |

Le paradigme pour *in Wirklichkeit* est semblable :

Pivot : *in Wirklichkeit*, fréquence = 2958, 32 marqueurs anticipatifs comme cooccurrents spécifiques

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-------------------|-----------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| klingen_V | 20227 | 55 | 174,83 | 4 |
| aussehen_V | 14446 | 44 | 149,61 | 7 |
| scheinbar_ADV | 3799 | 23 | 107,86 | 11 |
| glauben_V | 53692 | 62 | 104,55 | 13 |
| vermeintlich_A | 6379 | 25 | 96,49 | 14 |
| angeblich_A | 10537 | 29 | 92,81 | 15 |
| angeblich_ADV | 11115 | 29 | 89,97 | 17 |
| offiziell_ADV | 10043 | 26 | 80,29 | 21 |
| Eindruck_N | 19518 | 33 | 76,79 | 23 |
| scheinen_V | 56669 | 51 | 66,11 | 25 |
| wirken_V | 37110 | 38 | 56,80 | 26 |
| anhören_V | 3065 | 13 | 52,11 | 28 |
| vorgeblich_ADV | 150 | 6 | 50,43 | 30 |
| vordergründig_ADV | 491 | 7 | 44,52 | 33 |
| Schein_N | 3568 | 12 | 42,86 | 35 |
| vorgaukeln_V | 363 | 6 | 39,91 | 39 |
| suggerieren_V | 1743 | 8 | 33,27 | 49 |

| | | | | |
|------------------------|--------|----|-------|-----|
| vordergründig_A | 656 | 6 | 32,94 | 50 |
| Vorwand_N | 1276 | 7 | 31,50 | 52 |
| darstellen_V | 12547 | 16 | 29,57 | 56 |
| täuschen_V | 3181 | 9 | 29,26 | 57 |
| anmuten_V | 471 | 5 | 28,91 | 59 |
| erscheinen_V | 33828 | 26 | 27,68 | 61 |
| scheinbar_A | 2756 | 8 | 26,39 | 63 |
| offiziell_A | 15670 | 16 | 23,84 | 69 |
| Papier_N | 22289 | 19 | 23,08 | 73 |
| auf den ersten Blick_N | 1093 | 5 | 20,76 | 80 |
| denken_V | 881230 | 30 | 18,23 | 84 |
| Illusion_N | 3465 | 6 | 14,21 | 111 |
| versprechen_V | 22456 | 14 | 10,92 | 144 |

Dans le cas de *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, les paradigmes de marqueurs anticipatifs ressemblent fortement à ceux des deux marqueurs français *en fait* et *en réalité*. Ils incluent des marqueurs à potentiel cadratif évoquant des concepts abstraits (comme *scheinbar*, *etc.*) et des introducteurs de source (comme *offiziell*, *etc.*). Souvent, il s'agit des équivalents morphologiquement proches des cooccurrents identifiés en français : par exemple, le verbe allemand *scheinen* se traduit par les verbes *sembler* et *paraître* en français.

Im Grunde a un comportement similaire à celui de *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, mais il peut également avoir une portée énonciative (comme ceci est le cas de *eigentlich*) qui bloque une combinaison avec ces deux marqueurs anticipatifs. De plus, la situation de *im Grunde*, tout comme celle de *eigentlich*, est complexe puisque ces deux marqueurs peuvent avoir une fonction contrastive ou une fonction anticipative en fonction de leur position dans la séquence discursive (voir commentaires dans 10.1.2). Ces deux aspects semblent être à l'origine du fait qu'on n'identifie aucun cooccurrent spécifique de *im Grunde* ayant une fonction anticipative :

Pivot : *im Grunde*, fréquence = 4937, 0 marqueur anticipatif

| |
|---|
| Aucun marqueur anticipatif identifié ! |
|---|

En revanche, en ce qui concerne *eigentlich*, l'autre marqueur qui peut prendre une fonction anticipative et contrastive a plusieurs cooccurrents spécifiques qui sont des marqueurs anticipatifs :

Pivot : *eigentlich*, fréquence = 60955, 3 marqueurs anticipatifs

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-------------------|-----------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| scheinen_V | 56669 | 332 | 19,04 | 398 |
| vordergründig_ADV | 491 | 11 | 17,49 | 440 |
| aussehen_V | 14446 | 97 | 12,75 | 586 |

Il est à noter que leur nombre est très restreint comparé aux paradigmes de *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, mais la présence d'un marqueur anticipatif dans le contexte immédiat gauche de *eigentlich* ou *im Grunde* est un indice fiable de leur portée propositionnelle en tant que marqueur contrastif. Il va de soi que lorsque ces deux marqueurs ont une fonction anticipative, ils ne sont pas forcément combinés avec d'autres marqueurs de ce type ayant la même fonction.

Wirklich, qui évoque le concept de la réalité comme *en réalité* et *dans la réalité*, mais qui se rapproche aussi de l'intensifieur modal *vraiment* (voir 9.2.3), est accompagné du même type de cooccurrents que son équivalent français *en réalité*. Il s'agit de marqueurs anticipatifs qui renvoient tous à un cadre représentant l'apparence :

Pivot : *wirklich*, fréquence = 46385, 4 marqueurs anticipatifs

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-------------|-----------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| scheinen_L | 56669 | 404 | 166,65 | 174 |
| klingen_V | 20227 | 184 | 126,81 | 225 |
| Anschein_N | 1592 | 20 | 22,48 | 892 |
| aussehen_V | 14446 | 79 | 14,06 | 1362 |

Il en va de même pour l'adverbe *tatsächlich* qui ressemble à *en fait* morphologiquement et à son profil combinatoire. Le marqueur se combine notamment avec des verbes de parole et d'opinion ainsi que des cadratifs qui évoquent un concept abstrait. Comme *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, *tatsächlich* dispose lui aussi d'un grand nombre de cooccurrents ayant une fonction anticipative, soulignant surtout son rôle de marqueur contrastif propositionnel :

Pivot : *tatsächlich*, fréquence = 30610, 37 cadratifs anticipatifs

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|--------------------------------------|------------------------------|----------------------------------|-----------------------|----------------------------|
| glauben_V | 53692 | 429 | 459,62 | 10 |
| scheinen_V | 56669 | 356 | 265,66 | 28 |
| erwecken_V (= den Eindruck erwecken) | 3038 | 45 | 91,87 | 45 |
| sagen_V | 577836 | 1670 | 83,22 | 70 |
| behaupten_V | 19179 | 112 | 73,3925 | 74 |
| denken_V | 55318 | 220 | 56,03 | 94 |
| angeblich_A | 10537 | 69 | 55,16 | 97 |
| scheinbar_ADV | 3799 | 37 | 50,47 | 106 |
| angeblich_ADV | 11115 | 69 | 50,44 | 108 |
| suggestieren_V | 1743 | 25 | 49,68 | 109 |
| wirken_V | 37110 | 153 | 43,75 | 119 |
| offiziell_ADV | 10043 | 60 | 40,99 | 126 |
| Behauptung_N | 4145 | 35 | 40,28 | 128 |
| auf_den_ersten_Blick_N | 1093 | 18 | 10,01 | 131 |
| vordergründig_ADV | 491 | 12 | 35,06 | 145 |
| eigentlich_ADV | 44882 | 168 | 34,52 | 147 |
| scheinbar_A | 2756 | 26 | 34,20 | 149 |
| ausgehen_V (von) | 11902 | 63 | 34,01 | 150 |
| theoretisch_ADV | 1969 | 73 | 31,60 | 160 |
| erscheinen_V | 33828 | 132 | 31,51 | 161 |
| vermeintlich_ADV | 1302 | 17 | 31,12 | 165 |
| womöglich_N | 1443 | 17 | 28,27 | 189 |
| vermeintlich_A | 6379 | 39 | 27,76 | 192 |
| angegeben_A | 712 | 12 | 27,15 | 200 |
| aussehen_V | 14446 | 67 | 26,66 | 204 |
| offiziell_A | 15670 | 68 | 22,63 | 239 |
| wahrscheinlich_ADV | 17011 | 72 | 22,29 | 244 |
| vordergründig_A | 656 | 10 | 20,90 | 267 |
| vortäuschen_V | 551 | 9 | 19,88 | 287 |
| vorgeblich_ADV | 150 | 5 | 17,46 | 324 |
| prinzipiell_ADV | 1534 | 13 | 15,03 | 371 |
| wähnen_V | 1539 | 13 | 14,97 | 372 |
| womöglich_A | 8544 | 39 | 14,89 | 373 |
| vorstellbar_A | 1762 | 14 | 14,88 | 374 |

| | | | | |
|-----------------|------|----|-------|-----|
| rechnerisch_ADV | 808 | 9 | 14,16 | 390 |
| Theorie_N | 6074 | 29 | 12,40 | 463 |
| rechnerisch_A | 452 | 6 | 11,15 | 523 |

Malgré ce nombre élevé de cooccurrents spécifiques qui sont des marqueurs anticipatifs propositionnels, à la différence de *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit*, *tatsächlich* est aussi utilisé comme particule modale.

In der Tat, qui est polyvalent comme *wirklich*, a seulement quelques cooccurrents spécifiques qui peuvent prendre une fonction anticipative :

Pivot : *in der Tat*, fréquence = 6862, 6 cadratifs anticipatifs

| Cooccurrent | Fréquence cooccurrent | Fréquence de cooccurrence | Log-likelihood | Rang log-likelihood |
|-----------------|-----------------------|---------------------------|----------------|---------------------|
| klingen_V | 20227 | 46 | 65,63 | 33 |
| sagen_V | 577836 | 425 | 48,72 | 55 |
| glauben_V | 53.692 | 58 | 25,36 | 110 |
| Eindruck_N | 19518 | 25 | 15,72 | 212 |
| scheinen_V | 56669 | 53 | 15,71 | 213 |
| theoretisch_ADV | 1969 | 7 | 15,10 | 220 |

Plusieurs tendances peuvent être relevées au moyen de l'analyse des profils combinatoires des marqueurs allemands. Les cadratifs formés sur la préposition de localisation *in* et un nom évoquant un concept abstrait (*Wahrheit*, *Wirklichkeit*) ont un paradigme large de cooccurrents spécifiques gauches avec une fonction anticipative. Ceci reflète le fait que ces marqueurs sont monovalents et qu'ils ont ainsi toujours une portée propositionnelle. La présence d'un marqueur anticipatif s'avère être un indice fiable d'un emploi propositionnel. Les marqueurs anticipatifs et contrastifs se combinent régulièrement comme c'est le cas de leurs équivalents français. Comme l'ont démontré les exemples présentés dans les chapitres précédents, les marqueurs contrastifs allemands établissent typiquement un contraste propositionnel. Les adverbess polyvalents *wirklich* et *eigentlich* ont très peu de marqueurs anticipatifs comme cooccurrents gauches. Il faut mentionner le cas du marqueur anticipatif *vordergründig* qui, selon les descriptions présentées (sous 9.2.5), peut être synonyme de *eigentlich* quand ce dernier est lui-même un marqueur anticipatif et non contrastif (voir les différents emplois propositionnels de *eigentlich* sous 9.2.5). L'adverbe *vördergründig* est dérivé du nom *Vordergrund*, qui

signifie « avant-plan » en allemand. *Vordergründig* et *eigentlich* peuvent être combinés pour marquer un contraste propositionnel.

En résumé, le paradigme des marqueurs contrastifs est hétérogène en allemand comme c'est le cas en français. Parmi les cadratifs monovalents propositionnels, *in Wirklichkeit* et *in Wahrheit* ont le plus grand nombre de cooccurrents spécifiques avec une fonction anticipative. Les cadratifs polyvalents allemands ont seulement un nombre restreint de cooccurrents spécifiques qui sont des marqueurs anticipatifs. Ce fait les différencie des marqueurs français où les cadratifs à nom abstrait polyvalents ont les paradigmes de cooccurrents les plus variés (chapitre 4). Malgré cette différence, si l'on compare l'ensemble des marqueurs anticipatifs spécifiques d'au moins un marqueur en l'allemand et en français, on constate que les marqueurs anticipatifs identifiés se ressemblent. Souvent il s'agit d'équivalents qui partagent une origine morphologique similaire. Le tableau suivant illustre ces correspondances en regroupant les équivalents qui sont les plus proches sémantiquement :

| Marqueur anticipatif français | Marqueur anticipatif allemand |
|-------------------------------|--------------------------------------|
| prétendu | angeblich_A |
| être censé | angeblich_ADV |
| sembler | (sich) anhören_V |
| paraître | anmuten_V |
| (en) apparence | Anschein_N |
| en apparence | auf_den_ersten_Blick_N |
| | ausgehen_V (von) |
| sembler | aussehen_V |
| prétendre | behaupten_V |
| | Behauptung_N |
| | darstellen_V |
| penser | denken_V |
| | eigentlich_ADV |
| impression | Eindruck_N |
| paraître | erscheinen_V |
| | erwecken_V (= den Eindruck erwecken) |
| | Gerücht_N |
| croire | glauben_V |
| illusion | Illusion_N |
| sembler | klingen_V |
| officiel | offiziell_A |
| officiellement | offiziell_ADV |
| sur (le) papier | Papier_N |

| | |
|---------------|--------------------|
| en principe | prinzipiell_ADV |
| | rechnerisch_A |
| | rechnerisch_ADV |
| dire | sagen_V |
| apparence | Schein_N |
| apparent | scheinbar_A |
| apparemment | scheinbar_ADV |
| sembler | scheinen_V |
| | suggestieren_V |
| | täuschen_V |
| | täuschen_V |
| théoriquement | theoretisch_ADV |
| en théorie | Theorie_N |
| prétendu | vermeintlich_A |
| prétendu | vermeintlich_ADV |
| | versprechen_V |
| apparent | vordergründig_A |
| apparemment | vordergründig_ADV |
| prétendre | vorgaukeln_V |
| prétendre | vorgeben_V |
| prétendu | vorgeblich_ADV |
| | vorstellbar_A |
| prétendre | vortäuschen_V |
| | Vorwand_N |
| | wähnen_V |
| | wahrscheinlich_ADV |
| sembler | wirken_V |
| | womöglich_A |
| | womöglich_N |
| percevoir | |
| selon x | |
| soi-disant | |

Tableau 14 : Liste non exhaustive des marqueurs anticipatifs propositionnels identifiés en français et en allemand qui sont de manière statistiquement spécifique employés avec les cadratifs à nom abstrait français et leurs équivalents allemands.

Si l'on considère l'ensemble des marqueurs anticipatifs retenus pour le français et l'allemand, on s'aperçoit que les paradigmes sont semblables dans les deux langues en ce qui concerne les concepts qu'ils évoquent et qui sont à l'origine de leur fonction anticipative. Le phénomène du contraste propositionnel existe dans les deux langues et il est déclenché par des marqueurs morphologiquement proches. La liste rassemble

uniquement les marqueurs étant spécifiquement associés à au moins un marqueur contrastif allemand ou français.

10.3. Synthèse de l'analyse comparative français-allemand

Cette partie a comme objectif une synthèse des analyses menées sur l'allemand. Plusieurs aspects doivent être mis en perspective afin de saisir les similitudes et divergences entre le français et l'allemand.

Dans un premier temps, un paradigme de marqueurs équivalents allemands a été établi au moyen d'un corpus parallèle. Cela a permis de récupérer un énorme éventail de locutions qui ont été triées en fonction de leur fréquence. Les premières analyses d'exemples ont confirmé qu'il existe également différents emplois des marqueurs à potentiel cadratif en allemand. Le cas de figure de non-traduction est fréquent dans les deux sens, il n'a de surcroît pas été confirmé que le cas de non-traduction serait moins fréquent quand on traduit du français vers l'allemand.

Dans un second temps, le fonctionnement des marqueurs allemands a été analysé selon les travaux existants et le modèle de représentation adopté dans cette étude. Cela a tout d'abord révélé qu'il existe tant en français qu'en allemand des marqueurs contrastifs monovalents et polyvalents, qui sont souvent morphologiquement proches. Les travaux traitant de l'allemand décrivent notamment deux types d'emplois des marqueurs, on distingue habituellement la fonction d'un adverbe de phrase de celle d'une particule modale. Comme il a été indiqué, la seconde appellation n'est pas utilisée sans controverse. Cependant, toutes les théories allemandes et françaises peuvent en fait être réduites à un dénominateur qui est la distinction entre emplois propositionnels et non propositionnels. C'est ainsi que le modèle triadique initialement conçu pour l'analyse de formes modales en français, italien et roumain s'est avéré utile pour la représentation du fonctionnement des marqueurs allemands. Sa grille d'analyse permet de représenter le fonctionnement de tous les marqueurs impliqués dans une séquence discursive, ce qui permet de comprendre leurs interactions sur différents niveaux du discours. Ce modèle s'avère être un outil descriptif puissant de l'analyse des modalités, et cela aussi dans une perspective comparative.

Dernièrement, l'analyse des profils combinatoires a indiqué que les contextes dans lesquels interviennent typiquement les cadratifs à nom abstrait français et de leurs marqueurs équivalents allemands se ressemblent. En effet, dans les deux langues, un connecteur contrastif est le seul cooccurrent spécifique de tous les marqueurs étudiés. *Mais* et *aber* portent sur le niveau énonciatif et indiquent une relation de contraste relevant de deux modes d'énonciation divergents. Les autres cooccurrents des marqueurs varient, mais ont en commun la capacité de pouvoir agir comme marqueurs anticipatifs propositionnels. Il est intéressant de constater que la plupart des cooccurrents français et allemands sont sémantiquement et morphologiquement proches et que le paradigme associé à un marqueur français ressemble à celui de son équivalent allemand. Une explication entièrement satisfaisante n'a pas été trouvée pour l'observation suivante : tandis que les marqueurs polyvalents les plus fréquents en français (*en fait* et *en réalité*) ont les paradigmes de cooccurrents les plus variés, le contraire est valable pour le marqueur polyvalent allemand le plus fréquent (*eigentlich*). Ceci est probablement dû à son sémantisme particulier qui est polyvalent non seulement concernant sa portée propositionnelle et énonciative, mais également quant à son emploi propositionnel où il peut prendre une fonction anticipative ou contrastive.

11. Conclusion et perspectives

Rappel de la problématique

S'il semble aujourd'hui reconnu par la communauté linguistique que *en fait*, *en réalité* et *en vérité* sont des marqueurs à multiples emplois possédant des caractéristiques sémantiques complexes, ce domaine a pourtant fait l'objet de très peu de recherches. L'état de l'art a présenté les principaux travaux qui portent surtout sur leurs emplois en tant que connecteurs. Force est de constater qu'il a été démontré de quelle manière certaines approches constituaient une avancée dans la description de ces marqueurs polyvalents, mais qu'aucun travail publié à ce jour ne propose une caractérisation complète du fonctionnement des cadratifs à nom abstrait qui permettrait de tenir compte des diverses fonctions discursives prises par ces marqueurs dans des contextes variés. La situation est similaire en linguistique allemande, où l'on a surtout étudié les utilisations des particules modales, mais où les autres fonctions des marqueurs sont également peu étudiées. L'objectif était donc de présenter une première étude complète et exhaustive fondée sur un petit paradigme de marqueurs.

La recherche menée a tenté de fournir une caractérisation détaillée des marqueurs en français qui ont été appelés cadratifs à nom abstrait et de leurs équivalents en allemand au moyen d'une étude contextuelle basée sur corpus. Il s'agissait d'analyser leurs emplois modaux, qui peuvent être propositionnels et non propositionnels. Un cadre théorique qui se veut novateur a été adopté permettant la représentation de leur fonctionnement aux différents niveaux du discours. En se basant sur des analyses contextuelles effectuées dans des corpus écrits, les cadratifs à nom abstrait ont été décrits dans une perspective large qui s'intéressait également aux autres marqueurs intervenant dans leur environnement. Cette approche a apporté une nouvelle perspective sur l'interaction des marqueurs au sein d'une « séquence discursive avec cadratif(s) » qui prennent des fonctions discursives divergentes, mais complémentaires.

Les apports du modèle adopté à la description des cadratifs à nom abstrait

Tout d'abord, il a été question de saisir les traits sémantiques principaux des cadratifs à nom abstrait. L'assomption originale était que les sept marqueurs fonctionnent suivant une logique similaire. La notion de cadres et de marqueurs cadratifs a été définie en tenant

compte du domaine de recherche plus large. En partant des phénomènes de la cohésion et des espaces mentaux, la littérature existante a fait ressortir l'importance du phénomène de l'encadrement du discours dans lequel sont impliqués une variété de marqueurs linguistiques ayant des fonctionnements différents. La notion de potentiel cadratif a permis de saisir le trait sémantique commun de ces derniers qui sont des marqueurs modaux véhiculant d'une manière ou d'une autre l'attitude du locuteur par rapport à ce qui est dit ou par rapport à la manière dont quelque chose est dit.

Dans cette perspective, les cadratifs à nom abstrait doivent être considérés comme des marqueurs véridictionnels, car ils ne contribuent pas à la prédication même, mais modalisent la validité du contenu propositionnel en fonction d'un critère sémantique servant à la structure du discours (Charolles & Pietrandrea: 2012). Leur détachement syntaxique et sémantique relativement à leur phrase d'accueil se manifeste entre autres par le fait que ce critère sémantique peut porter sur plusieurs énoncés enchaînés et non seulement sur une unique proposition. Il a été indiqué que le sémantisme des cadratifs à nom abstrait est à la fois plutôt référentiel quand ils ont une fonction cadrative (on parle aussi d'un trait évidentiel indiquant la source d'information (Charolles & Pietrandrea: 2012)) et plutôt abstrait quand ils prennent la fonction d'un connecteur qui ne porte plus sur le niveau propositionnel, mais sur le mode d'énonciation. Les analyses empiriques ont affirmé que les cadratifs à nom abstrait contribuent toujours à l'organisation du discours, mais de manières différentes dans leurs emplois en tant que cadratifs ou en tant que connecteurs. Alors que ces premiers emplois sont propositionnels et contribuent à la structure thématique du discours, ces derniers sont non propositionnels et hiérarchisent les arguments dans le discours. L'origine de cette polyvalence devait être déterminée, d'une part, par des analyses de contexte à l'aide des corpus et d'autre part, par le cadre théorique adopté.

Une question centrale concernait les mécanismes sémantiques qui ont comme aboutissement les emplois en tant que cadratifs ou connecteurs. Ces mécanismes ont été décrits au moyen du modèle théorique dit triadique, qui propose une représentation du fonctionnement des formes modales en fonction de trois paramètres – la *contribution sémantique stable*, la *portée propositionnelle ou énonciative* et la *motivation rhétorique*. Ce modèle triadique d'abord élaboré pour l'analyse des formes modales en français, en italien et en roumain (Hütsch: 2018; Rossari: 2020; Rossari et al.: 2016b, 2017; Rossari

et al.: 2018b) a été appliqué aux marqueurs cadratifs ayant un trait à la fois modal et évidentiel en français ainsi qu'en allemand.

Le modèle adopté suppose que tous les emplois possibles d'une forme modale sont dérivés d'une seule et même *contribution sémantique stable*. Cette dernière représente ce qu'on pourrait appeler la « signification de base » d'un marqueur modal. Elle est composée des indications sémantiques données par leurs composantes morphologiques, à savoir la préposition de localisation ainsi que le nom abstrait. Cette contribution sémantique stable peut avoir deux modes d'applications différents. Dans le cas de figure où il s'agit d'un emploi propositionnel, la contribution sémantique stable porte sur le contenu propositionnel et modalise ainsi la validité de l'énoncé. L'introduction d'un cadre de discours constitue sa fonction discursive.

De plus, certains marqueurs sont polyvalents puisqu'ils peuvent avoir plusieurs fonctions discursives divergentes. S'ajoutant à leur fonctionnement propositionnel, ils peuvent également exercer un fonctionnement énonciatif. Par un transfert au niveau énonciatif, la contribution sémantique stable cible le mode d'énonciation plutôt que l'énoncé afin de permettre au locuteur de signaler une hiérarchisation des arguments dans son discours. L'emploi énonciatif est lié à une motivation rhétorique (le troisième paramètre décrit par le modèle triadique), qui représente la revendication ou la mise à distance de la prise en charge de la part du locuteur.

L'analyse des fonctionnements des cadratifs à nom abstrait semblent affirmer l'hypothèse du modèle théorique selon laquelle les sens des formes modales remontent à une seule contribution sémantique stable. En effet, les différentes fonctions discursives de ces marqueurs sont le résultat de leur portée propositionnelle ou énonciative, ainsi que de leur potentiel cadratif qui constitue leur contribution sémantique stable. Cette révélation paraît d'autant plus intéressante car elle semble confirmer les hypothèses relatives à la grammaticalisation faites par Charolles et Pietrandrea (2012) concernant *en réalité* (et *en fait*), qui sont rejointes par les propos de Combettes et Kuyumcuyan (2007) concernant *en vérité* ainsi que ceux de Schwenter et Traugott (2000) et Traugott (1995a) concernant les marqueurs discursifs *in fact* et *indeed* en anglais. En outre, le concept de la contribution sémantique stable permet de saisir les liens entre les différents emplois des marqueurs qui avaient déjà été mentionnés par de nombreux auteurs sans pour autant en proposer une analyse plus détaillée. Par exemple, pour Rossari (1997), l'opposition entre

deux cadres (l'auteure parle de l'ordre du réel et de l'apparence) évoquée par *en réalité* est à la base de son emploi comme connecteur reformulatif.

Le modèle adopté pour la représentation du fonctionnement des formes modales au niveau sémantique propose une grille d'analyse. Cette dernière ne tient pas compte des fonctions discursives qui sont attribuées aux marqueurs, puisqu'elles dépendent de l'interprétation du sens en fonction du contexte dans lequel les marqueurs sont employés. Les fonctions discursives relèvent donc du niveau sémantique et pragmatique. Le modèle triadique a ainsi été adapté en tenant compte du fonctionnement des cadratifs à nom abstrait en ajoutant le niveau discursif à l'analyse du fonctionnement. Grâce à cette adaptation, il a été possible de représenter les emplois en tant que cadratifs et connecteurs dont les fonctions discursives servent respectivement à l'indexation des informations ou à la hiérarchisation des arguments dans le discours. Ces fonctions peuvent contribuer respectivement à un contraste entre propositions ou modes d'énonciation.

Les cadratifs à la lumière de la grammaticalisation

Selon le cadre théorique, les cadratifs à nom abstrait sont polyvalents puisqu'une seule contribution sémantique peut être transférée sur différents niveaux du discours à des fins discursives multiples. Cette représentation de leur fonctionnement converge avec les principes de la grammaticalisation. Lors de son évolution, le marqueur se diversifie mais garde un lien sémantique avec son emploi d'origine. Il faut souligner que la grammaticalisation, au moins dans ce cas précis, doit être comprise à la fois comme une réduction, ainsi que comme une extension sémantique.

L'évolution d'un marqueur adverbial intraprédicatif portant sur le contenu propositionnel, qui devient d'abord un cadratif exophrastique et ensuite un connecteur non propositionnel, implique une abstraction de son sens : un emploi d'abord référentiel et véridictionnel passe à un non référentiel et véridictionnel comme le précisent notamment Charolles et Pietrandrea (2012). Parallèlement, le marqueur élargit sa portée qui s'étend dorénavant sur plusieurs énoncés. Cette évolution entraîne une diversification du sens, puisque les cadratifs à nom abstrait ne perdent pas pour autant leurs sens d'origine. Par exemple, bien que *en fait* soit le plus grammaticalisé, il a néanmoins, comme les autres cadratifs à nom abstrait, préservé ses emplois adverbiaux intraphrastiques. On constate qu'à la différence de ces emplois sémantiquement et

syntactiquement restreints, les emplois comme cadratifs ou comme connecteurs sont plus généraux et ont une portée plus large. En effet, ils représentent un plus grand éventail d'emplois dans des contextes de plus en plus diversifiés. Ces constats convergent avec les propos de Schwenter et Traugott (2000); Traugott (1995a) quant à la grammaticalisation. Ils montrent à l'exemple des marqueurs *in fact* et *indeed* (équivalents anglais des cadratifs à nom abstrait français) que la réduction de leur sémantisme (*semantic bleaching*) n'entraîne dans aucun des cas une perte des emplois se retrouvant au début de leur évolution, mais une abstraction de leur sens qui amène de nouvelles fonctions, ce qui fait preuve d'une extension. L'attitude modale exprimée par les marqueurs correspond à une subjectivation.

Les apports essentiels de l'analyse contextuelle

L'influence du contexte sur le sens des cadratifs à nom abstrait était au centre des analyses menées sur corpus. Il fallait comprendre pourquoi ces marqueurs sont interchangeables dans certains contextes. La description de leur fonctionnement aux différents niveaux du discours a permis de saisir les caractéristiques de leurs emplois comme cadratifs et comme connecteurs. Il a été suggéré que les différentes exploitations de la contribution sémantique stable d'un marqueur modal dépendent des contextes de discours dans lesquels ce marqueur est fréquemment utilisé et plus ou moins grammaticalisé. La théorie de la grammaticalisation a permis d'expliquer comment certains cadratifs à nom abstrait se sont diversifiés. L'approche contextuelle a pour sa part rendu possible une étude empirique sur les configurations de ces derniers avec d'autres marqueurs ayant un rôle dans l'organisation du discours.

La démarche contextuelle à la fois quantitative et qualitative a été inspirée par les études portant sur le profil combinatoire des mots qui constitue l'ensemble de leurs cooccurrents dits spécifiques. L'atout de cette méthodologie est avant tout son caractère exploratoire, qui permet de tirer de nouvelles conclusions des données empiriques qui enrichissent les connaissances déjà publiées. Ce faisant, il a été possible de tester plusieurs hypothèses déjà existantes, comme celle de l'interaction fréquente entre les cadratifs à nom abstraits et le connecteur *mais* en ajoutant ainsi de nouvelles découvertes aux travaux de Charolles (1997) et Charolles et Pietrandrea (2012).

À titre d'exemple, les marqueurs anticipatifs n'ont jusqu'à présent pas été étudiés et pourtant ils jouent un rôle important en cooccurrence avec les cadratifs à nom abstrait. Bien que certaines études mentionnent un contraste au niveau propositionnel (Charolles & Pietrandrea: 2012; Danjou-Flaux: 1980, 1982; Iordanskaja & Mel'čuk: 1995; Rossari: 1997) marqué par *en fait* et *en réalité*, les différents marqueurs contribuant à ce contraste n'ont pas été systématiquement analysés. Ce nouvel aspect révélé par l'analyse contextuelle sur corpus a permis d'enrichir la théorie sur le fonctionnement des cadratifs. Il a été démontré que certaines associations spécifiques font surgir des combinaisons de marqueurs qui représentent un schéma argumentatif figée au sein duquel chaque marqueur contribue à l'organisation du discours. La schématisation de la *séquence discursive avec cadratif(s)* a fait ressortir plusieurs types de fonctions discursives, à savoir une fonction anticipative et une fonction contrastive, qui toutes deux peuvent porter sur le niveau propositionnel ou énonciatif. Le modèle théorique appliqué dans cette partie a permis de représenter le fonctionnement de tous les marqueurs analysés – non seulement celui des cadratifs à nom abstrait monovalents et polyvalents qui ont une fonction contrastive en tant que cadratifs et connecteurs, mais également celui du connecteur *mais* et des marqueurs anticipatifs tels que *en théorie*, *en principe* et *en apparence*. La séquence discursive avec cadratif(s) se caractérise par le déclenchement d'un ou deux contrastes situés au niveau propositionnel et/ou énonciatif.

C'est également la perspective contextuelle qui a fait ressortir des différences importantes entre les sept cadratifs à nom abstrait. Il s'est avéré que tous les marqueurs ont une portée propositionnelle et peuvent encadrer des énoncés quand ils sont placés en position détachée de leur phrase d'accueil. Pourtant, leurs fréquences diffèrent dans le corpus. Uniquement deux d'entre eux sont très fréquents : *en fait* et *en réalité*. *En pratique* et les cadratifs formés sur la préposition *dans* sont peu utilisés, ce qui semble être lié à leur grammaticalisation peu avancée. En effet, selon les analyses cooccurentielles, ces marqueurs sont seulement fréquemment employés dans des contextes spécialisés en cooccurrence avec un nombre restreint de marqueurs anticipatifs. Le troisième cadratif polyvalent, *en vérité*, est également peu fréquent et dispose d'un seul cooccurrent spécifique (*mais*) en dépit de sa grammaticalisation manifeste (Combettes & Kuyumcuyan: 2007). Concernant *en vérité*, les analyses proposées n'ont pas permis d'obtenir un résultat concluant : le manque de données a fortement limité les enquêtes statistiques.

La perspective comparative sur le français et l'allemand

La comparaison entre français et allemand a fait ressortir qu'il existe des marqueurs similaires dans les deux langues. Les analyses contextuelles ont indiqué que les fonctionnements et les combinaisons des marqueurs allemands ressemblent à ceux des français dans les grandes lignes, ce qui a mis en évidence un phénomène général de structuration du discours à l'aide de marqueurs modaux variés. Plus précisément, la perspective comparative montre que pour les effets de contraste propositionnel et énonciatif les deux langues disposent de marqueurs avec des fonctions anticipatives et contrastives. Le modèle adopté pour le français s'est également prouvé fiable dans le cas des formes modales allemandes, au moins pour les marqueurs modaux à potentiel cadratif. Les propos du modèle ressemblent à l'état de l'art portant sur l'allemand. Alors que la terminologie diffère pour l'allemand (la plupart des travaux parlent des fonctions discursives des adverbes de phrase et des particules modales), la binarité des emplois propositionnels et non propositionnels est la caractéristique fondamentale. Le modèle adopté a permis de préciser dans une certaine mesure la description du fonctionnement des marqueurs allemands, car également dans la littérature allemande, il n'a pas encore été supposé que les différents modes de fonctionnement et fonctions discursives peuvent en effet être dérivés d'une seule et même contribution sémantique. De plus, l'identification des équivalents allemands dans un corpus parallèle a révélé la variété des marqueurs étant donné qu'ils incluent non seulement des cadratifs à nom abstrait tels que *in Wirklichkeit*, *in Wahrheit*, *im Grunde* et *in der Tat*, mais aussi des adverbes et particules tels que *eigentlich*, *wirklich*, *tatsächlich* et *nämlich*. Cela indique une limite des analyses menées, qui se sont focalisées uniquement sur un seul type de marqueurs en français.

Les atouts des corpus

L'étude a été, dans la mesure du possible, fondée sur des données tirées des corpus en appliquant une approche empirique qui utilise des outils statistiques pour identifier des tendances significatives dans l'utilisation des marqueurs analysés. Les résultats centraux des analyses présentées n'auraient pas pu être obtenus sans faire appel à une approche mixte qui tient compte des données quantitatives et qualitatives. Les interprétations théoriques faites n'ont acquis leur pertinence qu'à travers des analyses contextuelles à grande échelle. En effet, ce fut l'étude des combinaisons statistiquement spécifiques des

différents marqueurs dans une séquence discursive, qui a permis de saisir le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait. Deux cas de figure illustrent particulièrement les atouts des analyses quantitatives sur corpus. Premièrement, uniquement l'analyse quantitative a permis de faire connaître la cooccurrence spécifique du connecteur *mais* avec tous les cadratifs à nom abstrait ainsi qu'avec les différents types de marqueurs anticipatifs. Elle a permis d'établir la notion de séquence discursive avec cadratif(s) et de décrire les différentes fonctions discursives des marqueurs impliqués. L'interaction entre marqueurs, qui sont parfois complémentaires, parfois incompatibles, et parfois presque redondants, a été analysée au moyen du cadre théorique se basant sur des données quantitatives. Le côté empirique de l'étude lui a donné une plus grande fiabilité.

Le corpus parallèle *Europarl* était un moyen approprié pour identifier les équivalents allemands des cadratifs à nom abstrait, puisque les traductions au sein du Parlement européen s'avèrent focalisées sur les fonctions des marqueurs afin de proposer un texte au plus proche de la langue d'origine. Le paradigme d'équivalents allemands ainsi obtenu correspond d'ailleurs aux formes qu'on peut trouver dans le *Wörterbuch deutscher Partikeln* de Métrich et Faucher (2009), qui pour sa part propose les équivalents français des particules allemandes en se basant également sur des corpus.

Limites

L'approche quantitative utilisée présentait également certaines limites. Pour commencer, tous les marqueurs cooccurents des cadratifs à nom abstrait n'ont pas été identifiés par les analyses au moyen des outils statistiques. Il y a plusieurs raisons à cela, premièrement toutes les combinaisons ne sont pas vraiment spécifiques au sens des calculs probabilistes utilisés, même si cela ne signifie pas forcément qu'il n'existe pas d'autres combinaisons régulièrement utilisées. Deuxièmement, l'annotation des corpus a toujours ses limites – certains marqueurs ne peuvent pas être identifiés. Cela a entre autres été démontré par le fait que les noms *illusion* et *impression* ont été retrouvés isolés comme cooccurents, bien qu'ils fassent partie des locutions figées qui n'ont pas été récupérées dans leur intégralité. Cela signifie également que de nombreux marqueurs n'ont probablement pas du tout été identifiés, soit parce qu'ils ne sont pas assez spécifiques, soit simplement parce qu'ils ne sont pas annotés dans le corpus. Bien entendu, le choix des requêtes représente également

un biais dans l'analyse. Cela ne fragilise cependant pas les résultats, puisqu'une image des marqueurs les plus courants et importants, a tout de même pu être donnée.

De plus, l'approche théorique présente aussi ses limites. Même si le modèle théorique adopté est capable de représenter les différentes fonctions des marqueurs de manière simple et comparable, il présente également quelques problèmes, notamment en ce qui concerne les fonctions discursives des marqueurs. Le modèle a initialement été développé pour l'analyse sémantique et laisse délibérément de côté les facteurs pragmatiques liés au contexte et son interprétation. Néanmoins, l'étude des cadratifs à nom abstrait a montré que dans ce cas, le contexte plus large ne doit pas être négligé, puisque l'interaction avec d'autres marqueurs a une influence décisive sur le fonctionnement des cadratifs à nom abstrait. Pour cette raison, le modèle a été adapté et étendu pour inclure le fonctionnement au niveau du discours. Cela a permis non seulement de représenter la différence entre la portée propositionnelle et énonciative des marqueurs, mais également de distinguer leur fonction discursive comme cadratifs de leur fonction discursive comme connecteurs. Le modèle gagne ainsi en pertinence d'un point de vue sémantique et pragmatique.

Perspectives

La recherche effectuée dans ce travail fournit une bonne image globale du fonctionnement des cadratifs à nom abstraits et invite à des études complémentaires sur la base d'analyses contextuelles à l'aide du modèle théorique. Une étude plus large devra prendre en compte un paradigme de marqueurs plus variés : l'analyse contextuelle en français ainsi que l'analyse comparative portant sur l'allemand ont par exemple fait ressortir des adverbes ayant des fonctionnements semblables à ceux des cadratifs à nom abstrait (par exemple *vraiment* qui n'a été que brièvement mentionné et sans analyse (voir Combettes et Kuyumcuyan (2007))). En outre, une comparaison avec l'anglais serait également intéressante car elle permettrait de comparer le fonctionnement des marqueurs à potentiel cadratifs dans plusieurs langues germaniques ainsi que de tester le cadre théorique sur une autre langue.

Dans une perspective monolingue, une extension incluant d'autres marqueurs formés sur une préposition de localisation et un nom abstrait pourrait être envisagée. Par exemple *en effet*, au même titre que *en fait* et *en réalité*, est un connecteur reformulatif (Engel et al.:

2010; Forsgren: 2009; Rossari: 1997). Il serait intéressant de comparer son fonctionnement avec celui des cadratifs à nom abstrait étudiés.

Une étude diachronique permettrait également de fournir des informations complémentaires, car cette étude s'est limitée à la synchronie. Néanmoins, les travaux existants sur la grammaticalisation ont montré que l'évolution des marqueurs peut fournir des indices importants quant à l'origine des différents modes de fonctionnement des marqueurs polyvalents. Cet aspect mériterait une analyse plus approfondie. Il serait également intéressant de savoir dans quelle mesure les processus de réduction et d'extension peuvent être considérés comme complémentaires dans le cadre de la grammaticalisation des marqueurs discursifs, comme déjà évoqué en anglais par Schwenter et Traugott (2000); Traugott (1995a).

Le cadre théorique proposé pour l'analyse du fonctionnement des marqueurs devrait également continuer d'être testé pour affiner la description des sens modaux. L'approche inclusive a permis une description systématique des cadratifs à nom abstrait. Il conviendrait d'examiner plus en détail dans quelle mesure les fonctions discursives doivent être considérées comme faisant partie du fonctionnement des marqueurs modaux. On pourrait se demander si elles doivent être incluses dans l'analyse comme ce fut le cas dans ce travail ou si le modèle doit être limité au niveau sémantique. D'une manière générale, la question se pose de savoir dans quelle mesure la sémantique doit être distinguée du contexte et plus généralement de la pragmatique.

Une piste de recherche ambitieuse serait une consolidation des études existantes sur les cadratifs et les formes modales avec l'objectif de réunir les différents aspects relevés concernant le fonctionnement de ces formes complexes. Cette étude, ainsi que certaines études antérieures (Charolles & Pietrandrea: 2012; Combettes & Kuyumcuyan: 2007), ont montré que la modalité, l'évidentialité, le potentiel cadratif et la fonction discursive jouent tous un rôle dans la compréhension du fonctionnement des marqueurs complexes que sont les cadratifs à nom abstrait. Il serait intéressant pour la recherche que davantage d'études s'intéressent à tous les aspects sémantiques et pragmatiques de certains d'entre eux et ceci du point de vue de la linguistique de corpus. Cela ferait évoluer positivement le domaine et des résultats inattendus peuvent certainement être trouvés.

Glossaire des termes utilisés

| Terme | Définition | Chapitre(s), sous- chapitre(s) ou section(s) |
|--|--|---|
| Contraste de cadres | Un ou plusieurs marqueurs cadratifs avec une portée propositionnelle déclenchent un différentiel de validité entre contenus propositionnels en revoyant à des cadres divergents. | 2.2. 2.2.1. 2.3.2. |
| Contraste énonciatif | Contraste entre deux perspectives énonciatives qui constituent deux représentations (ou points de vue) divergentes dans le discours, représentant un différentiel par rapport au type de prise en charge est marqué. La prise en charge d'un premier énoncé est mise à distance, alors que celle d'un second énoncé est revendiquée par le locuteur. | 2.4. 5.9. |
| Contraste propositionnel | Par exemple un contraste de cadres où deux cadres divergents marquent un différentiel de validité entre contenus propositionnels. | 2.4. |
| Contribution sémantique stable | Les traits sémantiques d'une forme qui sont actifs dans tous ses emplois. | 4. |
| Différentiel de validité entre contenus propositionnels | À l'origine du contraste créé entre contenus propositionnels (contraste de cadres). | 2.4. |
| Emploi énonciatif | La contribution sémantique d'une forme contribue à la structuration du discours et porte sur le fait d'énoncer un contenu propositionnel dans le discours (« énonciation ») ; le marqueur ne modifie pas le contenu propositionnel, mais contribue seulement à la représentation des énoncés dans le discours. | 2.4. |
| Emploi propositionnel | La contribution sémantique de la forme évoque un cadre qui s'applique au contenu propositionnel et ainsi modalise la proposition. | 2.4. |
| Marqueur anticipatif | Marqueur qui annonce un contraste dans ce qui suit. | 5. 6. |
| Marqueur anticipatif énonciatif | Marqueur énonciatif qui signale une mise à distance de la prise en charge et ainsi annonce un contraste énonciatif. | 5. 6. |
| Marqueur anticipatif propositionnel | Marqueur propositionnel qui signale la relativisation d'un contenu propositionnel et ainsi anticipe un contraste propositionnel (par | 5. 6. |

| | | |
|--|---|------------------------------|
| | exemple <i>en apparence et en théorie</i> , qui annoncent un contraste de cadres) | |
| Marqueur contrastif | Marqueur qui déclenche un contraste au niveau énonciatif. | 5. 6. |
| Marqueur contrastif énonciatif | Marqueur (cadratif) qui a une fonction de connecteur ou un connecteur tel que <i>mais</i> déclenchant un contraste énonciatif. | 5. 6. |
| Marqueur contrastif propositionnel | Marqueur avec une portée propositionnelle qui déclenche un contraste propositionnel (Marqueur qui applique un cadre au contenu propositionnel (par exemple <i>dans les faits, en fait</i> propositionnel) et par ce fait déclenche un contraste de cadres entre l'énoncé qui est introduit et celui qui lui précède.) | 5. 6. |
| Parties A et B d'une séquence discursive avec cadratif(s) | Au niveau discursif, la partie A est relativisée, tandis que la partie B est contrastée et mise à l'avant-plan discursif. | 5. 6. |
| Portée énonciative d'un cadratif | Le marqueur a un potentiel cadratif, mais n'introduit pas de cadre dans son emploi énonciatif. La validité du contenu propositionnel n'est pas modalisée. L'exploitation du potentiel cadratif au niveau énonciatif permet de signaler une certaine représentation des énoncés dans le discours, c'est-à-dire un certain type de prise en charge. | 2.4. |
| Portée propositionnelle d'un cadratif | L'étendue de l'influence d'un cadratif sur le contenu propositionnel. | 2.4. |
| Portée sémantique | Cible de la contribution sémantique qui peut être le contenu propositionnel ou l'énonciation du contenu. | 2.2.1. 2.4. |
| Potentiel cadratif | Contribution sémantique des marqueurs cadratifs qui définit un critère qui peut restreindre la validité du contenu propositionnel en fonction du critère précisé. | 2.2. |
| Séquence discursive avec cadratif(s) | Suite de (typiquement) deux énoncés (ou propositions) qui sont contrasté(e)s par au moins un marqueur contrastif (propositionnel ou énonciatif). | 5. 6. |

Corpus principaux

Corpus *Emolex français* (Diwersy et al.: 2014) disponible sur *BTLC.Primestat*. URL :

<<http://persan.rom.uni-koeln.de/btlsc/>>.

Le Monde 2007 : LM07

Le Monde 2008 : LM08

Le Figaro 2007 : LFI 08

Le Figaro 2008 : LFI 08

Ouest-France 2007 : OUEFR 07

Ouest-France 2008 : OUEFR 08

Corpus *Emolex allemand* (Diwersy et al.: 2014) disponible sur *BTLC.Primestat*. URL :

<<http://persan.rom.uni-koeln.de/btlsc/>>.

Süddeutsche Zeitung 2000 : SZ 00

Süddeutsche Zeitung 2002 : SZ 02

Frankfurter Allgemeine Zeitung 2002 : FAZ 02

Frankfurter Rundschau 1999 : FRU 99

Hamburger Abendblatt 2008 : HAB 08

Der Tagesspiegel 2008: TASP 08

Corpus *Europarl7* disponible sur *Opus* (Tiedemann ; Tiedemann & Nygaard) et

Sketchengine (Kilgarriff et al.: 2004). URL : < <https://www.sketchengine.eu/>>.

Corpus de référence

Corpus *French Web 2017 (frTenTen17)* disponible sur *Sketchengine* (Kilgarriff et al.:

2004). URL : < <https://www.sketchengine.eu/>>.

Corpus *French Web 2012 (frTenTen12)* disponible sur *Sketchengine* (Kilgarriff et al.:

2004). URL : < <https://www.sketchengine.eu/>>.

Corpus *German Web 2013 (deTenTen13)* disponible sur *Sketchengine* (Kilgarriff et al.:

2004). URL : < <https://www.sketchengine.eu/>>.

Références

- Albrecht, J. (1977). Wie übersetzt man eigentlich eigentlich? *Aspekte der Modalpartikeln. Studien zur deutschen Abtönung. Tübingen, Niemeyer*, 19-37.
- Andersen, H. (2010). From morphologization to demorphologization. *Continuum Companion to Historical Linguistics*, 117-146.
- Anscombe, J.-C., & Ducrot, O. (1977). Deux *mais* en français ? *Lingua*, 43, 23-40.
- Barbet, C., & de Saussure, L. (2012). Présentation : Modalité et évidentialité en français. *Langue française*, 173(1), 3-12.
- Bartsch, S. (2004). *Structural and functional properties of collocations in English: A corpus study of lexical and pragmatic constraints on lexical co-occurrence*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Blumenthal, P. (1996). Le connecteur en fait. In C. Muller (Ed.), *Dépendance et intégration syntaxique. Subordination, coordination, connexion* (pp. 257-269): De Gruyter.
- Blumenthal, P. (2002). Profil combinatoire des noms synonymie distinctive et analyse contrastive. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 112(2), 115-138. URL <<http://www.jstor.org/stable/40618538>>.
- Blumenthal, P. (2008). Combinatoire des prépositions : approche quantitative. *Langue française*, 157, 37-51.
- Blumenthal, P. (2011). Essai de lexicologie contrastive : Comment mesurer l'usage des mots ? In E. Lavric, W. Pöckl, & F. Schallhart (Eds.), *Comparatio delectat: Akten der VI. Internationalen Arbeitstagung zum romanisch-deutschen und innerromanischen Sprachvergleich* (pp. 61-83). Berne: Peter Lang.
- Blumenthal, P. (2013). Emploi des noms d'affect en France et en Afrique francophone. *Le français moderne*, 81, 144-183.

- Blumenthal, P., Diwersy, S., & Mielebacher, J. (2005). Kombinatorische Wortprofile und Profilkontraste. Berechnungsverfahren und Anwendungen. *Zeitschrift für romanische Philologie*, 121, 49-83.
- Bybee, J. (2003). Cognitive processes in grammaticalization. In M. Tomasello (Ed.), *The New Psychology of Language (Vol. II)* (pp. 145-167). Mahwah: Lawrence Erlbaum Associates.
- Bybee, J. (2003). Mechanisms of Change in Grammaticalization: The Role of Frequency. In B. Joseph & R. Janda (Eds.), *The Handbook of Historical Linguistics* (pp. 602-623). Oxford: Blackwell.
- Bybee, J. (2011). Usage-based theory and grammaticalization. In B. Heine & B. Narrog (eds.), *The Oxford handbook of grammaticalization*. URL <<https://www.oxfordhandbooks.com>>.
- Carel, M. (2011). *L'entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*. Paris: Honoré Champion.
- Chanet, C. (2004). Fréquence des marqueurs discursifs en français parlé: quelques problèmes de méthodologie. *Recherches sur le français parlé*(18), 83-107.
- Charolles, M. (1984). "En réalité" et "en fin de compte" et la résolution des oppositions. *Travaux du centre de recherches sémiologiques*, 47, 81-111.
- Charolles, M. (1995). Cohésion, cohérence et pertinence du discours. *Travaux de linguistique: Revue internationale de linguistique française*(29), 125-151.
- Charolles, M. (1997). L'encadrement du discours. *Cahier de Recherche Linguistique*, 6, 1-73.
- Charolles, M. (2003). De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase. *Travaux de Linguistique : Revue Internationale de Linguistique Française*(47), 11-51. URL <<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00665853>>.

- Charolles, M. (2005). Framing adverbials and their role in discourse cohesion from connexion to forward labelling. In M. Aurnague, M. Bras, A. Le Draoulec, & L. Vieu (Eds.), *SEM-05 Proceedings, Biarritz* (pp. 13-30).
- Charolles, M. (2009). Les cadres de discours et leurs frontières In D. Delomier & M.-A. Morel (eds.), *Frontières : du linguistique au sémiotique*. Lambert-Lucas, 143-162.
- Charolles, M. (2011). Cohérence et cohésion du discours. In K. Holker & C. Marelllo (eds.), *Dimensionen der Analyse Texten und Diskursivent - Dimensioni dell'analisi di testi e discorsi*. Lit Verlag, 153-173
- Charolles, M., & Lamiroy, B. (2002). Syntaxe phrastique et transphrastique : du but au résultat. In H. Nolke & H. Andersen (Eds.), *Macrosyntaxe et macrosémantique* (pp. 383-419). Berne: Peter Lang.
- Charolles, M., & Lamiroy, B. (2012). Les adverbiaux: de la phrase au discours. In Radimsky, J. (ed.), *Actes du 31^{ème} Colloque sur le Lexique et la Grammaire*, Université de Bohême du Sud: Ceske Budejovice, 93-100
- Charolles, M., & Lamiroy, B. (2014). *Les marqueurs de discours adverbiaux cadratifs*. In A. Abeillé & D. Godard (eds.), *Grammaire de référence du français*. Arles: Actes Sud.
- Charolles, M., Le Draoulec, A., Péry-Woodley, M.-P., & Sarda, L. (2005). Temporal and spatial dimensions of discourse organisation. *Journal of French Language Studies*, 15(2), 115-130.
- Charolles, M., & Péry-Woodley, M.-P. (2005). Introduction. *Langue française*, 3-8. URL <http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2005_num_148_4_6603>.
- Charolles, M., & Pietrandrea, P. (2012). En réalité : de la modalisation à l'organisation du discours. *Travaux de linguistique*, 64, 111-142. URL <<http://www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2012-1-page-111.html>>.
- Charolles, M., & Prévost, S. (2003). Adverbiaux et topiques. *Travaux de linguistique*, 47.

- Charolles, M., & Vigier, D. (2005). Les adverbiaux en position préverbale: portée cadrative et organisation des discours. *Langue française*(4), 9-30.
- Coltier, D. (2002). Selon et les verbes de dire: quelques éléments de comparaison. *Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre*(46), 81-101.
- Combettes, B. (2005). Les constructions détachées comme cadres de discours. *Langue française*, 148(4), 31-44.
- Combettes, B., & Kuyumcuyan, A. (2007). La formation des modalisateurs en français : le cas des locutions formées sur vérité. *Langue française*, 156, 76-92.
- D'Hondt, U. (2014). Au fait, de fait et en fait: analyse de trois parcours de grammaticalisation. *Revue Romane. Langue et littérature. International Journal of Romance Languages and Literatures*, 49(2), 235-263.
- D'Hondt, U. (2018). *Au carrefour de la grammaticalisation et de la pragmatization : étude contrastive de quelques adverbes épistémiques en français*. (doctorat), Universiteit Gent, Gent.
- Danjou-Flaux, N. (1980). A propos de de fait, en fait, en effet, et effectivement. *Français (Le) Moderne Paris*, 48(1-2), 110-139.
- Danjou-Flaux, N. (1982). Réellement et en réalité: données lexicographiques et description sémantique. *Lexique*, 1, 110-139.
- DeepL Traducteur. URL <<https://www.deepl.com/translator>>.
- Dendale, P., & Coltier, D. (2003). Point de vue et évidentialité. *Cahiers de praxématique*(41), 105-130.
- Dendale, P., & Tasmowski, L. (1994). Présentation: l'évidentialité ou le marquage des sources du savoir. *Langue française*, 3-7.
- Dendale, P., & Van Bogaert, J. (2012). Réflexions sur les critères de définition et les problèmes d'identification des marqueurs évidentiels en français. *Langue française*, 173(1), 13-29.

- Diewald, G., & Fischer, K. (1998). Zur diskursiven und modalen Funktion der Partikeln aber, auch, doch und ja in Instruktionsdialogen. *Linguistica*, 38(1), 75-99.
- Diwersy, S. (2014). The Varitext platform and the Corpus des variétés nationales du français (CoVaNa-FR) as resources for the study of French from a pluricentric perspective. *COLING 2014*, 48-57.
- Diwersy, S., Goossens, V., Grutschus, A., Kern, B., Kraif, O., Melnikova, E., & Novakova, I. (2014). Traitement des lexies d'émotion dans les corpus et les applications d'EmoBase. *Corpus*(13), 269-293.
- Ducrot, O., & Vogt, C. (1979). De *magis* à *mais*: une hypothèse sémantique. *Revue de Linguistique Romane Lyon*, 43(171-172), 317-341.
- Dudenredaktion. Duden online. URL <www.duden.de>.
- Duval, M. (2004). La modalité est-elle soluble dans la vérité? *L'information grammaticale*, 101(1), 3-8.
- DWDS. Digitales Wörterbuch der deutschen Sprache. URL <<https://www.dwds.de>>.
- Eckardt, R. (2009). The Real, the Apparent, and what is "eigentlich". *Oslo Studies in Language: OSLa*, 1(1), 77-108.
- Engel, H., Forsgren, M., & Sullet-Nylander, F. (2010). De l'emploi des connecteurs *en effet*, *effectivement*, *en fait*, *de fait*, dans différentes situations de discours: observations structurales, discursives et interactionnelles. *Havu, J., Klippi, C., Hakulinen, S., Jacob, P. et Santisteban Fernandez, J., éditeurs: Actes du XVIIe Congrès des romanistes scandinaves*, 273-297.
- Evert, S. (2004). An on-line repository of association measures. URL <www.collocations.de/AM>.
- Evert, S. (2008). Corpora and collocations. In A. Lüdeling & M. Kytö (eds.), *Corpus linguistics. An International Handbook* (pp. 1212-1248). Berlin: De Gruyter.
- Fagard, B., & Combettes, B. (2013). De en à dans, un simple remplacement ? Une étude diachronique. *Langue française*, 178(2), 93-115.

- Fagard, B., & Sarda, L. (2014). From local adverbials to discourse markers: three case studies in the diachrony of French. *Adverbials in Use: From Predicative to Discourse Functions, 1*, 203.
- Fauconnier, G. (1984). *Espaces Mentaux : Aspects de la Construction du Sens Dans les Langues Naturelles*. Paris: Les Éditions de Minuit.
- Fauconnier, G. (1990). Domains and connections. *Cognitive Linguistics (Includes Cognitive Linguistic Bibliography), 1*(1), 151-174.
- Fauconnier, G. (1991). Subdivision cognitive. *Communications, 53*, 229-248.
- Fauconnier, G. (2007). Mental Spaces. In D. Geeraerts & H. Cuyckens (eds.), *Handbook of Cognitive Linguistics* (pp. 351-393). New York: Oxford University Press.
- Fauconnier, G. (2014). Mental spaces, language modalities, and conceptual integration. *The New Psychology of Language: Cognitive and Functional Approaches to Language Structure, 1*, 230.
- Féron, C. (2007). Les adverbiaux *en vérité* et *à la vérité* en moyen français et en Français préclassique. In B. Combettes & C. Marchello-Nizia (eds.), *Études sur le changement linguistique en français* (pp. 145-156). Nancy: Presses Universitaires.
- Féron, C., & Coltier, D. (2013). Étude de cas: soi-disant. *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*(159-160).
- Fillmore, C. J. (1982). Frame semantics. In L. S. o. Korea (ed.), *Linguistics in the morning calm* (pp. 111-137). Seoul: Hanshin.
- Fillmore, C. J. (1985). Frames and the semantics of understanding. *Quaderni di semantica, 6*(2), 222-254.
- Firth, J. R. (1957). Modes of Meanings. In J. R. Firth (ed.), *Papers in Linguistics* (pp. 190-215). London: Oxford University Press.
- Firth, J. R. (1962). A synopsis of linguistic theory, 1930-1955 *Studies in linguistic analysis* (pp. 1-32). Oxford: Basil Blackwell.

- Forsgren, M. (2009). Les connecteurs de fait, en fait, en effet, effectivement : observations empiriques effectuées dans des contextes discursifs variés. *Syntaxe et sémantique*, 10(1), 51-64.
- Geyken, A., Barbaresi, A., Didakowski, J., Jurish, B., Wiegand, F., & Lemnitzer, L. (2017). Die Korpusplattform des „Digitalen Wörterbuchs der deutschen Sprache“ (DWDS) *Zeitschrift für germanistische Linguistik* (Vol. 45, pp. 327).
- Goldberg, A. E. (1995). *Constructions: A construction grammar approach to argument structure* : University of Chicago Press.
- Goldberg, A. E. (2006). *Constructions at work: The nature of generalization in language* : Oxford University Press on Demand.
- Gosselin, L. (2014). Sémantique des jugements épistémiques: degré de croyance et prise en charge. *Langages*(1), 63-81.
- Gougenheim, G. (1970 [1950]-a). Tant de royaumes réunis « dans » une vaste monarchie. *Études de grammaire et de vocabulaire français, réunies sur l'initiative de ses collègues et amis pour son soixante-dixième anniversaire* (pp. 54). Paris: Picard.
- Gougenheim, G. (1970 [1950]-b). Valeur fonctionnelle et valeur intrinsèque de la préposition « en » en français moderne *Études de grammaire et de vocabulaire français, réunies sur l'initiative de ses collègues et amis pour son soixante-dixième anniversaire* (pp. 55-65). Paris: Picard.
- Greimas, A.-J. (1976). Pour une théorie des modalités. *Langages*(43), 90-107.
- Gries, T. S. (2010). Useful statistics for corpus linguistics. In A. Sánchez & M. Almela (eds.), *A mosaic of corpus linguistics: selected approaches* (pp. 269-291). Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Grossmann, F., & Tutin, A. (eds.) (2003). *Les collocations: analyse et traitement*. Amsterdam: De Werelt.
- Guimier, C. (1996). *Les adverbes français: le cas des adverbes en -ment*. Paris: Editions Ophrys.

- Guimier, C. (2007). Adverbe de domaine et structuration du discours. In A. Celle, S. Gresset, & R. Huart (eds.), *Les connecteurs, jalons du discours* (Vol. Sciences pour la communication, pp. 43-70). Bern: Peter Lang.
- Gülich, E., & Kotschi, T. (1983). *Les marqueurs de la reformulation paraphrastique*. Paper presented at the Connecteurs pragmatiques et structure du discours; actes du 2ème Colloque de Pragmatique de Genève (7-9 mars 1983).
- Hadermann, P., Pierrard, M., & Van Raemdonck, D. (2007). La scalarité : autant de moyens d'expression, autant d'effets de sens. *Travaux de linguistique*, 54(1), 7-15.
- Hall, E., & Hall, M. (1984). Les différences cachées. Une étude de la communication internationale. Comment communiquer avec les Allemands. *Gruner & Jahr, Hamburg*.
- Halliday, M. A. K., & Hasan, R. (2014). *Cohesion in english* : Routledge.
- Haspelmath, M. (2004). On directionality in language change with particular reference to grammaticalization. *Typological Studies in Language*, 59, 17-44.
- Helbig, G. (1988). *Lexikon deutscher Partikeln*. Leipzig : Verlag Enzyklopädie.
- Hilpert, M. (2012). Diachronic collostructional analysis meets the noun phrase. In T. Nevalainen & E. Closs Traugott (eds.), *Oxford Handbook of the English Language* (pp. 366-380). Oxford.
- Hilpert, M. (2014). Collostructional analysis. In D. Glynn & J. Robinson (eds.), *Corpus Methods for Semantics: Quantitative studies in polysemy and synonymy* (pp. 391-404). Amsterdam: John Benjamins.
- Himmelmann, N. P. (2004). Lexicalization and grammaticization: Opposite or orthogonal. *What makes grammaticalization*, 21-42.
- Hoey, M. (2004). Textual colligation: a special kind of lexical priming. In K. Aijmer & B. Altenberg (eds.), *Advances in corpus linguistics* (pp. 169-194). Leiden: Brill Rodopi.

- Hoey, M. (2005). *Lexical priming: A new theory of words and language*. London : Psychology Press.
- Hoey, M. (2012). Lexical Priming. In C. A. Chapelle (ed.), *The Encyclopedia of Applied Linguistics*. URL <<https://onlinelibrary.wiley.com>>.
- Hoey M., Mahlberg, M., Stubbs, M. & Teubert, W. (2007). Text, discourse and corpora: theory and analysis. *Londres: Continuum*.
- Hütsch, A. (2018). A Quantitative Perspective on Modality and Future Tense in French and German. In D. Ayoun, A. Celle, & L. Lansari (eds.), *Tense, Aspect, Modality and Evidentiality: Cross-linguistic perspectives (Studies in Languages Companion Series)* (pp. 20–39). Amsterdam: John Benjamins.
- Iordanskaja, L., & Mel'čuk, I. (1995). Traitement lexicographique de deux connecteurs textuels du français contemporain. In H. Bat-Zeev Shyldkrot & L. Kupferman (Eds.), *Tendances Récentes en Linguistique Française et Générale: Volume dédié à David Gaatone* (Vol. 20, pp. 211-236). Amsterdam: John Benjamins.
- Jørgensen, K. S. R. (2002). Les verbes de perception, les connecteurs et le discours indirect libre embryonnaire. *Polyphonie—linguistique et littéraire*(5), 1-33.
- Kilgarriff, A., Rychly, P., Smrz, P., & Tugwell, D. (2004). Itri-04-08 the sketch engine. *Information Technology*, 105, 116. URL <<http://www.sketchengine.co.uk>>.
- Kuryłowicz, J. (1965). The evolution of grammatical categories. *Diogenes*, 13(51), 55-71.
- Lapointe, F. (2007). Analyse sémantique de *pas vraiment*. *Communication, lettres et sciences du langage*, (Vol. 1 (1), pp. 72-81). Sherbrooke: Presses Universitaires.
- Le Querler, N. (1996). *Typologie des modalités*. Caen: Presses Universitaires.
- Le Querler, N. (2004). Les modalités en français. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 82(3), 643-656.
- Lê, S., Josse, J., & Husson, F. (2008). FactoMineR: An R package for multivariate analysis. *Journal of Statistical Software*, 25(1), 1-18.

- Legallois, D. (2012). La colligation: autre nom de la collocation grammaticale ou autre logique de la relation mutuelle entre syntaxe et sémantique? *Corpus*(11).
- Lehmann, C. (1985). Grammaticalization: Synchronic variation and diachronic change. *Lingua e Stile* (Vol. 20), 303-318.
- Lehmann, C. (1995). Synsemantika. *Syntax. Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung*, 2, 1251-1266.
- Lehmann, C. (2004). Theory and method in grammaticalization [Theorie und Methode in der Grammatikalisierung]. *Zeitschrift für germanistische Linguistik*, 32(2), 152-187.
- Lenepveu, V. (2011). *A première vue*, marqueur d'aspect de dicto. *Journal of French Language Studies*, 21(3), 381-400.
- Marchello-Nizia, C. (2009). *Grammaticalisation et changement linguistique*. Louvain-la-Neuve: De Boeck Supérieur.
- Meillet, A. (1912). L'évolution des formes grammaticales. *Scientia (Rivista di scienza)*, XII(XXVI (6)), 130-148.
- Métrich, R. (1997). De la non traduction des 'mots de la communication' de l'allemand en français. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 107(2), 143-172. URL <<http://www.jstor.org/stable/40618140>>.
- Métrich, R. (2004). Tatsächlich und in der Tat : ein Abgrenzungsversuch. *Convivium. Germanistisches Jahrbuch Polen.*, 263-299. URL <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004846>>.
- Métrich, R. (2006). Wirklich und tatsächlich: zur Unterscheidung zweier vermeintlicher Synonyme. In J.-F. Marillier, M. Dalmas, & I. Behr (Eds.), *Text und Sinn - Studien zur Textsyntax und Deixis im Deutschen und Französischen - Festschrift für Marcel Vuillaume* (pp. 305-318). Tübingen: Stauffenburg.
- Métrich, R., & Faucher, E. (2009). *Wörterbuch deutscher Partikeln: unter Berücksichtigung ihrer französischen Äquivalente*. Berlin : Walter de Gruyter.

- Molinier, C. (1990). Une classification des adverbes en "-ment". *Langue française*(88), 28-40.
- Molinier, C., & Levrier, F. (2000). *Grammaire des adverbes: description des formes en-ment*. Genève: Librairie Droz.
- Monville-Burston, M. (1993). Les "verba dicendi" dans la presse d'information. *Langue française*, 48-66.
- Nenadic, O., & Greenacre, M. (2007). Correspondence Analysis in R, with two- and three-dimensional graphics: The ca package. *Journal of Statistical Software*, 20(3), 1-13.
- Nicolle, S. (2012). Diachrony and grammaticalization. *The Oxford Handbook of Tense and Aspect*, 370-397.
- Nølke, H. (1993a). Les adverbiaux contextuels: problèmes de classification. *Hors collection*, 63-84.
- Nølke, H. (1993). Recherches sur les adverbes : bref aperçu historique des travaux de classification. In H. Nølke, *Le regard du locuteur: Pour une linguistique des traces énonciatives* (pp. 15-23). Paris: Editions Kimé.
- Nølke, H. (1994). La dilution linguistique des responsabilités: Essai de description polyphonique des marqueurs évidentiels "il semble que" et "il paraît que". *Langue française*, 84-94.
- Oppenrieder, W., & Thurmair, M. (1989). Kategorie und Funktion einer Partikel. Oder: Was ist eigentlich ‚eigentlich‘ EIGENTLICH? *Deutsche Sprache: ds*, 17, 26-39.
- Palmer, H. E. (1933). *Second interim report on English collocations*. Présenté à Tenth Annual Conference of English Teachers, Tokyo.
- Pasch, R., Brauße, U., Breindl, E., & Waßner, U. H. (2003). *Handbuch der deutschen Konnektoren: linguistische Grundlagen der Beschreibung und syntaktische Merkmale der deutschen Satzverknüpfers (Konjunktionen, Satzadverbien und Partikeln)* (Vol. 1). Berlin: Walter de Gruyter.

- Prévost, S. (2003). Les compléments spatiaux : du topique au focus en passant par les cadres. *Travaux de linguistique*, 47(2), 51-77.
- Rabatel, A. (2003). Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif: du point de vue représenté aux discours représentés. *Travaux de linguistique*(1), 49-88.
- Ricci, C. (2017). *Les emplois modaux du futur et de l'imparfait. Analyse contrastive italien-français avec un regard sur la diachronie*. Thèse de doctorat. Université de Neuchâtel.
- Rossari, C. (1990). Projet pour une typologie des opérations de reformulation. *Cahiers de linguistique française*, 11, 345-359.
- Rossari, C. (1992). *De fait, en fait, en réalité: trois marqueurs aux emplois inclusifs*. *Verbum*, 3, 139-161.
- Rossari, C. (1997). *Les opérations de reformulation*. Bern: Lang.
- Rossari, C. (2015). Une concession implique-t-elle une opposition ? In A. Ferrari & L. Lala (eds.), *Atti del Convegno Internazionale di Studi Linguistica testuale. Teorie, metodi, fenomeni, strutture* (pp. 189-203). Firenze: Cesati.
- Rossari, C. (2016a). La concession sans opposition à la lumière de la théorie argumentative de la polyphonie. *Verbum*, 38: *Théorie des blocs sémantiques et Théorie argumentative de la polyphonie*.
- Rossari, C. (2016b). Les fluctuations de sens dans quelques formes modales à la lumière d'une approche quantitative et qualitative. *Studii de lingvistica*, 6, 127-142.
- Rossari, C. (2020). L'exploitation du potentiel argumentatif des formes modales : analyse qualitative et quantitative. In G. Dostie & P. Larrivée (eds.), *Représentations du sens linguistique : modalité intra- et extra-phrastique* (pp. 15-38). Caen: PUC.
- Rossari, C., Dolamic, L., Hütsch, A., Ricci, C., & Wandel, D. (2018a). *Discursive Functions of French Epistemic Adverbs: What can Correspondence Analysis tell us about Genre and Diachronic Variation?* . Paper presented at the JADT' 18 14th International Conference on Statistical Analysis of Textual Data, Rome.

- Rossari, C., Hütsch, A., Ricci, C., Salsmann, M., & Wandel, D. (2016a). *Le pouvoir attracteur de mais sur le paradigme des adverbes épistémiques : du quantitatif au qualitatif*. Paper presented at the Actes de Colloques JADT 13èmes Journées internationales d'Analyse statistique des Données Textuelles, Nice.
- Rossari, C., Ricci, C., & Siminiciuc, E. (2016b). La représentation des sens modaux dans trois langues romanes : le français, l'italien et le roumain. Du qualitatif au quantitatif et retour. *Syntaxe et sémantique*, 17, 93-113.
- Rossari, C., Ricci, C., & Siminiciuc, E. (2017). Les valeurs rhétoriques du futur en français, italien et roumain. In L. Baranzini, L. d. Saussure, & J. P. S. Mendez (eds.), *Le futur dans les langues romanes*. Berne: Peter Lang.
- Rossari, C., Ricci, C., & Wandel, D. (2018b). Introduceurs de cadres et connecteurs de reformulation : étude contrastive sur corpus. *Langages*, 212, 51-67.
- Saunier, É. (2017). *Au fait, de fait, en fait*. Trois modes de repérage discursif. In G. Dostie & F. Lefeuvre (eds.), *Lexique, grammaire, discours. Les marqueurs discursifs* (pp. 105-126). Paris: Honoré Champion.
- Schoonjans, S. (2013). Zu den französischen Entsprechungen der deutschen Modalpartikel eben und einiger bedeutungsähnlicher Ausdrücke in literarischen Texten. *Studia Neophilologica*, 85(1), 73-88.
- Schoonjans, S., & Feyaerts, K. (2013). Die Übersetzung von Modalpartikeln als Indiz ihres Grammatikalisierungsgrades: die französischen Pendants von denn und eigentlich. *Linguistik online*, 44(4).
- Schoonjans, S., & Lauwers, P. (2010). La traduction des particules denn et eigentlich: entre désémantisation et persistance sémantique. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 120(2), 115-132.
- Schrepfer-André, G. (2005). Incidence des formes de reprise du SN régime des SP en selon X énonciatifs sur leur portée phrastique et textuelle. *Langue française*, 80-94. URL < http://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2005_num_148_4_6608>.

- Schrepfer-André, G. (2006). *La portée phrastique et textuelle des expressions introductrices de cadres énonciatifs: les syntagmes prépositionnels en selon X*. Thèse de doctorat. Université Paris 3.
- Schwenter, S. A., & Traugott, E. C. (2000). Invoking scalarity: The development of *in fact*. *Journal of historical pragmatics*, 1(1), 7-25.
- Sinclair, J. (1991). *Corpus, concordance, collocation* : Oxford University Press.
- Sinclair, J. (1998). The lexical item. *Amsterdam studies in the theory and history of linguistic science series 4*, 1-24.
- Sinclair, J. (2004). *Trust the text: Language, corpus and discourse*. London: Routledge.
- Stefanowitsch, A., & Gries, S. T. (2003). Collostructions: Investigating the interaction of words and constructions. *International Journal of Corpus Linguistics*, 8(2), 209-243.
- Stefanowitsch, A., & Gries, S. T. (2005). Covarying collexemes. *Corpus linguistics and linguistic theory*, 1(1), 1-43.
- Tabor, W., & Traugott, E. C. (1998). Structural scope expansion and grammaticalization. *Typological Studies in Language*, 37, 229-272.
- Team, R. D. C. (2020). R: A language and environment for statistical computing. . URL <<http://www.R-project.org>>.
- Thurmair, M. (1991). "Kombinieren Sie doch nur ruhig auch mal Modalpartikeln!": Combinatorial regularities for modal particles and their use as an instrument of analysis. *Multilingua*, 10(1/2), 19-42.
- Tiedemann, J. (2012). Parallel Data, Tools and Interfaces in OPUS. *Proceedings of the Eighth International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC-2012)* (pp. 2214-2218).
- Tiedemann, J., & Nygaard, L. (2004). The OPUS Corpus-Parallel and Free. *Proceedings of the Fourth International Conference on Language Resources and Evaluation (LREC-2004)* (pp. 1183-1186).

- Traugott, E. (2010). Grammaticalization. In S. Luraghi & V. Bubenik (eds.), *Continuum Companion to Historical Linguistics* (pp. 269-283). London: Continuum Press.
- Traugott, E. C. (1995a). The role of the development of discourse markers in a theory of grammaticalization. *ICHL XII, Manchester*, 123.
- Traugott, E. C. (1995b). Subjectification in grammaticalization. *Subjectivity and subjectivisation*, 31-54.
- Tutin, A. (2013). Les collocations lexicales : une relation essentiellement binaire définie par la relation prédicat-argument. *Langages*, 189(1), 47-63.
- Tutin, A., & Grossmann, F. (2002). Collocations régulières et irrégulières: esquisse de typologie du phénomène collocatif. *Revue française de linguistique appliquée*, 7(1), 7-25.
- Vassiliadou, H. (2008). Quand les voies de la reformulation se croisent pour mieux se séparer: à savoir, autrement dit, c'est-à-dire, en d'autres termes. In M.-C. Le Bot, M. Schuwer & E. Richard, *La reformulation. Marqueurs linguistiques et stratégies énonciatives* (pp. 35-50), PUR.
- Vet, C. (1994). Savoir et croire. *Langue française*, 102(1), 56-68.
- Vigier, D. (2003). Les syntagmes prépositionnels en «en N» détachés en tête de phrase référant à des domaines d'activité. *Linguisticae Investigationes*, 26(1), 97-122.
- Vigier, D. (2004). *Les groupes prépositionnels en «en N»: de la phrase au discours*. Thèse de doctorat, Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III.
- Vigier, D. (2005, 2005-09). La gestion des cadres de discours dans une tâche rédactionnelle en FLE. In *Acquisition et didactique 1* (pp. 123-129), coll. Langages, Chambéry: P.U.
- Vigier, D. (2015). Les prépositions en, dans et dedans au XVIe s. Approche statistique et combinatoire. *Le Français Moderne - Revue de linguistique Française*, 2, 230-247. URL <<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01276247>>.

- Vigier, D. (2017). L'évolution des usages des prépositions en, dans, dedans entre le XVIIe et le XXe siècle : approche distributionnelle sur corpus outillé. *Discours [En ligne]*(21). URL <<https://journals.openedition.org/discours/9373>>.
- Wandel, D. (2017). Portée propositionnelle et portée énonciative des adverbiaux cadratifs abstraits. *Discours [En ligne]*, 21. URL <<https://journals.openedition.org/discours/9384>>.
- Wandel, D. (2020). Cadratifs à noms abstraits et marqueurs de relativisation : une analyse cooccurrence. In G. Dostie & P. Larrivée (eds.), *Représentations du sens linguistique : modalité intra- et extra-phrastique* (pp. 101-131). Caen: PUC.
- Weinrich, H. (1989). *Grammaire textuelle du français*. Paris: Editions Didier.
- Wiechmann, D. (2008). On the computation of collocation strength: Testing measures of association as expressions of lexical bias. *Corpus linguistics and linguistic theory*, 4(2), 253-290.
- Wittgenstein, L. (1984 (1921)). *Tractatus logico-philosophicus. Tagebücher 1914-1916. Philosophische Untersuchungen: Werkausgabe*. Frankfurt/Main: Suhrkamp.